This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

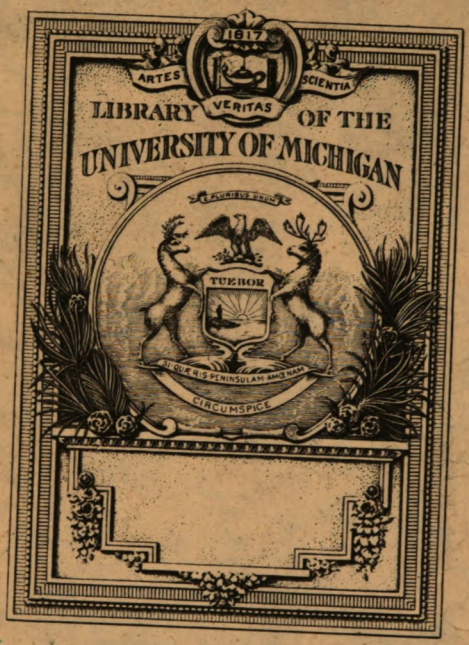
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

HD
1714
.J42

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

RECHERCHES

SUR LES ARROSAGES

CHEZ LES PEUPLES ANCIENS.

Digitized by Google

Digitized by Google

RECHERCHES

SUR

LES ARROSAGES

CHEZ LES PEUPLES ANCIENS;

PAR

M. JAUBERT DE PASSA,

MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES ET DE LA SOCIÉTÉ ROYALE ET CENTRALE D'AGRICULTURE.

« Voyez le pays des Chaldéens....., des Assyriens le « ceignirent de digues et en firent présent aux habitants « du désert. » ISAIE, XXIII, 13, traduction de Michaélis.

DEUXIÈME PARTIE.

De l'arrosage

DE L'HINDOSTAN ET DES VALLÉES DU GANGE.

PARIS,

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE DE Mme Ve BOUCHARD-HUZARD,
7, RUE DE L'ÉPERON.

1846

Digitized by Google

Digitized by Google

SOCIÉTÉ ROYALE ET CENTRALE D'AGRICULTURE.

Librarian
Nourry
9-8-38
36933

RAPPORT

DE M. LE Vte HÉRICART DE THURY,

SUR L'OUVRAGE INTITULÉ,

RECHERCHES SUR LES ARROSAGES

CHEZ LES PEUPLES ANCIENS,

(2e ET 3e PARTIES);

par M. Jaubert de Passa,

Membre correspondant de la Société.

Extrait des *Mémoires de la Société royale et centrale d'agriculture*.
ANNÉE 1846.

9-12 3

MESSIEURS,

La première partie du grand ouvrage de M. Jaubert de Passa sur les *Arrosages des peuples anciens*, dont nous avons eu l'honneur de vous rendre compte et que vous avez fait insérer dans le recueil de vos mémoires de 1845, comprenait

Digitized by Google

les arrosages de l'empire des Assyriens, c'est-à-dire de la vaste contrée située entre l'Euphrate, la mer Caspienne, les déserts de la Scythie, les glaciers du Paropamisus ou Taurus oriental, la rive droite du Setledj et les rivages de la mer Erythrée.

L'envoi qu'il vient de vous faire, que vous nous avez également chargé d'examiner et dont nous allons vous présenter une analyse succincte, comprend,

Dans la seconde partie, l'histoire des arrosages de la grande région de l'Asie méridionale, savoir :

1° L'Hindostan et ses dépendances;

Et 2° la presqu'île d'en deçà et d'au delà du Gange.

Dans la troisième partie, les arrosages de la Chine et des États feudataires du céleste empire, puis ceux du Japon et des États voisins.

Dans la quatrième partie, les arrosages 1° de la Syrie, de la Phénicie, du Liban, de la Palestine, de la vallée du Jourdain; 2° de l'Arabie, de l'Yemen, du Nedjed ou pays des Wahabites; et 3° de l'Égypte et de l'Éthiopie.

Ainsi et suivant son programme, il ne lui reste plus à vous envoyer, et il vous les a déjà annoncés, que

1° La cinquième partie, consacrée aux arrosages du continent grec, de l'archipel et de l'Asie Mineure;

2° La sixième et dernière partie, comprenant les irrigations et les travaux hydrauliques de l'empire romain, de la Sicile, de la Mauritanie et de la Cyrénaïque;

Et 3° pour complément à son ouvrage, ainsi que vous

Digitized by Google

l'avez demandé dans votre programme, le résumé des lois rurales et de la législation des irrigations chez les anciens.

1° Des arrosages de l'Hindostan.

Les institutions de Menou révèlent, en partie, les mystérieux secrets d'une civilisation qui devança celle des peuples occidentaux. La race hindoue, asservie par une caste dominante, se consola de sa déchéance politique par le travail, et par une religion admirablement appropriée à ses mœurs et à ses besoins. Cette race, divisée en plusieurs nations, chez lesquelles les hommes étaient classés et échelonnés, parvint, en quelques siècles, à un haut degré de prospérité et de paix intérieure.

La civilisation des Hindous mérite un sérieux examen. Elle eut toujours deux grands appuis, les seuls peut-être que respectent les révolutions, ce furent la religion et l'agriculture. La première légitima et défendit à outrance la distinction et le privilége des castes, en n'accordant le pouvoir, en ne confiant le dépôt des lois, la surveillance de l'instruction publique et la direction politique des affaires qu'aux esprits éclairés, qu'à des hommes habiles et se faisant remarquer par des mœurs pures et irréprochables. La seconde, protégée par le prince, honorée par la loi et sanctifiée, dans ses œuvres, par les interprètes des dieux, adoucit les mœurs, fit aimer le travail et fertilisa de bonne heure les grandes vallées de l'Indus et du Gange, les vastes plateaux du centre de la péninsule et l'immense région montagneuse rapprochée des rivages occidentaux.

L'histoire de l'agriculture des Hindous, depuis ses débuts

Digitized by Google

jusqu'à sa décadence, dans le XVIe siècle, manque à la science et à la pratique. La prodigieuse fertilité de quelques provinces, la vaste étendue des terres arrosées, le luxe inouï des grandes métropoles, le calme intérieur du pays, les mains puissantes qui couvrirent le continent indien d'ouvrages hydrauliques et de canaux, le génie pratique des cultivateurs, qui créa des trésors inépuisables pour solder toutes les dépenses utiles; enfin l'influence de l'agriculture sur les mœurs, sur les lois, sur la littérature, sur les arts, et sur tout ce qui peut ennoblir les destinées d'un peuple et d'une race, tout cela méritait un historien.

Les livres sacrés et les lois de Menou déclarèrent, longtemps avant le siècle de Moïse et celui de Zoroastre, que la terre était libre et indépendante. Ce mot est peut-être l'unique secret de la civilisation des Hindous. La liberté du sol avait pour appui la constitution de la commune, qui formait une petite république toute-puissante dans les limites restreintes de la bourgade. En dehors de ses limites, l'association était toujours obéissante envers le pouvoir central, et elle était facilement éblouie par les pompes de la royauté. L'organisation de la propriété et de la commune n'en est pas moins un fait saillant, un droit national inscrit dans le code et respecté à toutes les époques, jusqu'à l'invasion de l'islamisme.

Parmi les administrateurs ou agents de la commune étaient le Potaïl ou chef héréditaire, l'arpenteur, le garde champêtre et le distributeur de l'eau. Chacun d'eux avait des pouvoirs respectés, mais il était responsable envers tous les membres de la commune; la loi les avait constitués assez forts pour s'opposer à toutes les infractions, même au despotisme des princes, car Menou avait tout prévu et tout réglé, sans en excepter l'impôt.

Digitized by Google

L'organisation de la commune se maintient encore aujourd'hui, depuis plus de quarante siècles, dans les provinces centrales de l'Hindostan; y porter atteinte, écrivait naguère l'habile général sir John Malcolm, ce serait révolutionner des contrées à peine résignées à la domination étrangère.

L'irrigation pouvait seule fertiliser le sol indien; la nature lui avait accordé une grande variété d'exposition et de climats, deux fleuves immenses, des rivières volumineuses et un nombre infini de cours d'eau. L'homme utilisa tout à son profit, et dix siècles avant l'ère vulgaire, il y avait, parmi les milliers de canaux qui couvraient toute la presqu'île, des canaux semblables à des fleuves et qui avaient jusqu'à 100 lieues de longueur : l'un d'eux réunissait l'Hyphasis au Gange, séparés par 245 kilomètres de distance. Un autre canal, venant de Pamput, traversait la province du Douab l'espace de 30 lieues, et allait rejoindre le Djemnat près de Delhi.

Lorsque la terre était privée d'eau courante, il se formait des associations de propriétaires pour creuser des étangs ou grands réservoirs; quelquefois ces travaux dispendieux étaient l'œuvre d'un prince bienfaisant ou d'un homme charitable. On vit même des dévots mendier pendant longues années pour faire creuser ensuite un réservoir, une retenue d'eau avec le produit des aumônes.

L'eau de toutes ces réserves était distribuée à la terre, cultivée au moyen des canaux. Plusieurs des étangs étaient très-étendus : ceux qu'on a découverts dans l'île de Ceylan ressemblent à des lacs; les eaux y sont profondes et poissonneuses. Celui de Bintenny conserve encore, malgré les atterrissements, 13 kilomètres de circuit. Celui de Candelé a un peu moins de 7 kilomètres; il est encaissé entre deux collines barrées, à leur partie inférieure, par une levée de

Digitized by Google

2,000 mètres de longueur sur 7 mètres d'élévation. Le barrage de l'étang de Bagdiry a 4,827 mètres de longueur; celui de Maïnery n'en a que 400, mais le circuit de l'étang est encore de 32 kilomètres : ce dernier est donc aussi grand que le bassin de Nitocris, l'une des merveilles de l'Assyrie.

Les tangs et tarpas, ou réservoirs d'eau pluviale, avaient été multipliés à l'infini dans le continent indien; ils suppléaient, avec de grands avantages, à la disette des eaux courantes, et tel district qui serait resté désert devenait, avec l'appui d'un réservoir, un lieu riche et très-agréable.

L'eau dérivée des grands courants et celle qui était recueillie dans les tangs alimentaient des milliers de canaux ouverts à toutes les élévations, dans toutes les natures du sol et dans toutes les provinces ou États de l'Inde. Ce qui reste encore des antiques travaux hydrauliques, après plus de trente siècles d'usage, excite un profond étonnement. Il y a toujours des irrigations immenses, de belles prairies, des cultures variées et inappréciables, dans les plus hautes régions de l'Himalaya; dans les vallées du grand et du petit Thibet; au pied des glaciers du Guerwal et du Népal, dans les froides et âpres vallées du Bhoutan, dans le Sindhy, au moyen de bauds ou grands barrages qui élèvent le niveau des eaux courantes; dans les magnifiques vallées du Radjapoutana et du Malwa, illustrées en dernier lieu par les Mahrattes; dans les grands districts englobés par la longue chaîne des Ghâts; dans les plaines célèbres de l'Aurungabad, dans le bassin de Bedjapour, surnommée la Palmyre des Indes après ses disgrâces; sur les beaux rivages du Godavery et de la Khrisnah, autrefois soumis aux souverains de Golconde; dans les vallons si renommés de Mysore, où l'eau s'élève à tous les niveaux et a créé des sites ravissants; dans les Neelgherris ou montagnes Bleues, qui renferment de grands réservoirs et de belles cultures; dans le Malabar, où

Digitized by Google

l'arrosage dépend surtout du bon état des tarpas ; dans le Carnate, si riche encore, après tant de guerres et de calamités ; dans l'immense delta de Tanjore, arrosé par le Cauvery et l'eau des étangs artificiels ; enfin dans le Maduré, où les cours d'eau sont constamment épuisés par l'irrigation, malgré un nombre infini de tarpas.

Si tant d'ouvrages hydrauliques existent encore sur le sol dévasté de l'Hindostan, si cette immense contrée possède encore plusieurs millions d'hectares qui s'arrosent, si enfin l'Inde est encore l'une des parties les plus riches et les plus peuplées du globe, que devons-nous penser de l'état ancien du pays, alors que les institutions et les hommes lui venaient en aide et que tout concourait à sa prospérité ? Il y a dans la résistance qu'oppose l'irrigation à tous les maux qu'enfante la guerre ou la barbarie une leçon trop grave pour que la France la néglige. Formons des vœux pour que l'irrigation obtienne bientôt chez nous l'appui des lois.

2° Pays ou presqu'îles au delà du Gange.

Ce n'est pas seulement dans l'Hindostan que les économistes comprendront la nécessité d'un système complet d'irrigation, défendu par des lois rurales en harmonie avec ce système. En jetant un rapide coup d'œil sur les cultures de l'empire birman, sur celles de Martaban, Yé et Tavaï, sur les vallées de Malacca et de Sumatra, sur la magnifique vallée de Siam, assez grande pour former un royaume, sur les beaux districts et sur les grands cours d'eau de l'empire d'Annam, on pourra se convaincre que l'arrosage est partout un immense bienfait pour la terre et pour les hommes.

Nulle part, peut-être, l'irrigation n'a produit de plus beaux

Digitized by Google

sites et n'a rendu plus de services que dans l'île de Java, formée par une terre sous-marine, qu'une grande commotion éleva au-dessus de l'Océan : la nature y jeta des semences, les eaux y creusèrent des vallées, mais l'homme fit tout le reste. L'origine de l'agriculture javanaise se perd dans les temps primitifs ; mais son existence est attestée par les ruines de plusieurs grandes villes, par une langue savante importée dans une partie de l'Océanie, par une littérature riche, par un code rural très-ancien, par la noblesse, l'intelligence et les mœurs des Javanais. L'arrosage fut donc pratiqué à Java, à une époque reculée ; il s'y est maintenu malgré les obstacles, il y a survécu aux institutions, aux dynasties, aux villes les plus célèbres. L'île est devenue, par le sort de la guerre, le patrimoine d'un peuple qui était séparé de Java par l'immensité de l'Océan. Batavia, ville européenne, s'est assise avec luxe sur les rivages du lac de Jacatra, et ses habitants recommencent, à leur profit, la civilisation des anciens Javanais ; mais ils respectent leur irrigation qui seule donne de la valeur à leur conquête.

3° La Chine et ses États feudataires.

La Chine était primitivement couverte de landes, de montagnes inabordables, de rivières mal encaissées et de bassins encombrés par des marécages. Dans les montagnes du nord, un climat rude, une végétation temporaire et des sécheresses fréquentes et subites en exilaient les habitants. Dans les provinces du centre, le désordre des cours d'eau et les besoins incessants de la terre opposaient de grands obstacles aux défrichements. Sur le littoral, un sol marécageux, des inondations fréquentes, les débordements périodiques du

Digitized by Google

Hoang-ho et du Kiang, contrariaient sans cesse l'organisation des peuplades. Dans les provinces du midi il y avait des bassins abrités, des terres profondes, une végétation plus rapide; mais les chaleurs dépouillaient toujours le sol et pendant plusieurs mois le rendaient inhabitable. La région montagneuse de l'occident était le patrimoine de quelques tribus errantes séparées entre elles par des montagnes et de grands cours d'eau : la végétation y était alternativement exposée au froid ou flétrie par la chaleur; enfin des déserts inconnus ou des gorges profondes fermaient les issues de cette région.

La nature avait donc multiplié les obstacles sur le sol de Chine; cependant, plus de vingt siècles avant l'ère vulgaire, cette contrée formait un empire puissant habité par la nation la plus laborieuse et la plus intelligente de l'Asie. Le secret de cette civilisation est dans l'accord parfait qui régna sans cesse entre la religion et l'agriculture. Depuis Fo-hi, fondateur de la monarchie, vers l'an 3468 avant J. C., le gouvernement de la Chine a toujours été fondé sur cette maxime populaire et religieuse, que l'empereur est le père du peuple et que chaque fonctionnaire est le père de ses administrés.

Trois hommes personnifient dans l'histoire les débuts de la civilisation chinoise; les noms de Yao, Chun et Yu sont justement vénérés dans les livres sacrés, qui sont aussi les antiques annales de la Chine; doués d'un génie bien supérieur à leur siècle, ces trois hommes eurent d'habiles disciples, mais ils n'avaient pas eu de maîtres. Yao rassembla les populations dispersées par le déluge; Chun monta sur le trône qu'il avait affermi comme ministre, et Yu, simple laboureur, devint ministre de Chun et, plus tard, son successeur. Ces princes encaissèrent toutes les rivières de la Chine et en régularisèrent le cours; ils desséchèrent les terres

Digitized by Google

submergées et les rendirent productives; ils creusèrent des canaux pour diminuer les grandes rivières et pour augmenter le volume des petites; ils utilisèrent les eaux dérivées en arrosant les terres; ils évacuèrent certains lacs pour assainir de grands districts, et ils en creusèrent d'autres pour rendre l'irrigation et la navigation moins chanceuses; ils ouvrirent des voies de communication permanentes, malgré les obstacles que la terre, les eaux, les montagnes et les précipices opposaient à leur volonté; ils réunirent enfin toutes les peuplades éparses en un seul corps de nation, et ils donnèrent à celle-ci des institutions dont la sagesse égale la durée. Moins d'un siècle avait suffi pour accomplir tous ces travaux, et, après soixante-deux ans de règne, Yu-ta ou Yu le Grand légua à son fils un empire étendu, des terres vastes et fertiles, un peuple laborieux, obéissant et animé d'un respect profond pour l'autorité royale.

La canalisation régulière des neuf provinces de l'empire fut principalement l'œuvre du grand Yu. Tous les travaux de ce prince sont racontés avec une simplicité éloquente dans les premiers chapitres du Chou-king, l'un des plus anciens livres écrits de la main des hommes et le monument le plus curieux de la Chine.

Après le desséchement, Yu partagea les terres conquises sur les eaux entre toutes les familles; chacune eut pour sa part un keng de terre ou 5 hectares 86 ares. La part était belle sans doute aux débuts de la famille; mais l'accroissement rapide de la population réduisit les lots et les morcela à l'infini.

Parmi les travaux d'Yu, le plus remarquable, sans contredit, est le changement du lit au fleuve Jaune (Hoang-ho), qui d'abord coulait à l'orient et dévastait un pays plat et sans défense. Un nouveau lit fut taillé à travers les montagnes de Long-men; il dirigea le fleuve vers le sud en

Digitized by Google

suivant une longue vallée. En outre de ces travaux gigantesques, Yu pratiqua le premier l'arpentage; il inventa le cadastre, il établit pour l'impôt une assiette invariable, et il trouva encore des loisirs pour écrire sur l'agriculture.

La Chine fut donc arrosée depuis le règne d'Yu, c'est-à-dire depuis l'an 2286 avant J. C. A cette époque, il y avait des canaux dans toutes les provinces et dans tous les grands districts. Les premiers furent des canaux de décharge; d'autres furent creusés pour saigner les rivières trop fortes, déplacer les eaux surabondantes et les amener dans d'autres rivières mieux encaissées. Yu autorisa les cultivateurs à utiliser toutes ces eaux à leur passage. Dès lors tous les anciens canaux, sans perdre leur destination primitive, devinrent aussi des canaux d'irrigation : on les multiplia à l'infini, et la terre reconnaissante enrichit les cultivateurs et les princes. Les rives du Hoang-ho acquirent par l'arrosage une valeur immense, et celles du Kiang, bordées de villes magnifiques, étaient cultivées par plus de 50 millions d'habitants.

La civilisation avait déjà franchi tous les obstacles et réparé tous les échecs qui accompagnent partout ses débuts; elle jetait déjà un vif éclat sous la dynastie des Tchéou qui fut contemporaine de Sémiramis et de Sésostris. Jamais la Chine ne fut plus calme et plus heureuse que sous les princes de cette grande dynastie, pas même sous les empereurs, qui ouvrirent un canal de 500 lieues pour rallier et donner plus d'unité aux populations dispersées sur toute la surface de l'empire.

Régénérée par l'arrosage, favorisée outre mesure par un grand réseau de canaux navigables et par un mouvement commercial qui dépasse les calculs ordinaires; protégée par des lois simples, par de grands ouvrages d'art et par une administration vigilante et paternelle, la Chine a fait l'épreuve la plus longue et la plus complète des bienfaits de

Digitized by Google

l'irrigation. Elle a résisté à tous les périls venus du dehors, à toutes les tourmentes nées sur son propre sol, et sa longue existence est un problème politique dont on ne trouve la solution que dans les bienfaits de l'irrigation. Les dynasties se sont succédé en Chine au milieu d'une nation plus ou moins émue, mais toujours fidèle à ses travaux; des races étrangères l'ont envahie, sans pouvoir jamais y affermir leur domination; des princes despotes ont voulu éteindre le flambeau des lettres et recommencer une nouvelle vie politique en s'entourant des ruines du passé : mais la terre a toujours opposé une vive résistance; elle a subjugué à son tour toutes les ambitions; elle a amolli des caractères féroces; elle a repoussé les barbares qui l'avaient envahie, et, par ses rigueurs comme par ses largesses, elle a conservé à la Chine ses mœurs, ses lois, sa nationalité et tous les bienfaits de la civilisation.

A toutes les époques, la terre bien arrosée s'est montrée prodigue envers les Chinois. C'est l'irrigation seule qui a permis à l'empereur Khang-hi, décédé l'an 1722, après un règne de 61 ans, d'accorder sur ses revenus personnels un subside de 1,372 millions de francs pour le seul entretien des digues. Il existe, dans ce céleste empire, des parcs impériaux si étendus, que les plus grands paradis de la Perse réunis n'égalent pas un seul de ces parcs en surface et moins encore en beauté naturelle. Le luxe des grands seigneurs, s'y trouvant à l'étroit dans leurs palais, créa, dans les campagnes, des habitations délicieuses; ils demandèrent un jour des miracles à l'horticulture, et celle-ci les réalisa en modifiant, au gré des amateurs, la forme, la couleur et le goût des végétaux et des fruits : les jardiniers chinois, doués d'une sagacité remarquable, créèrent, pour ces riches habitations, des arbres nains, fructifiant dans un petit vase, et des fleurs énormes qui conservaient leur

Digitized by Google

parfum ; des végétaux retirés du désert fournirent de bonne heure aux Chinois une boisson salutaire que l'Europe devait leur envier et qui a enrichi des milliers de cultivateurs. Habitués à étudier la nature, les Chinois se sont appliqués à l'imiter sans jamais s'écarter volontairement de leur modèle ; leurs parcs et leurs jardins furent des créations ravissantes qui nous ont servi de modèles.

Dans l'Inde, en Assyrie, en Égypte, l'irrigation a fertilisé de très-vastes surfaces ; mais la Chine a démontré, par l'énergie des premières luttes et par l'expérience la plus longue, toute la puissance de l'irrigation. Répandue sur un empire qui a plus de 600 lieues d'étendue, la pratique constante de l'arrosage a fixé les populations errantes, adouci les mœurs, inspiré des lois sages, laissé toute liberté aux travaux de l'esprit et favorisé l'accroissement prodigieux des tribus primitives. Après quarante siècles de travaux, de luttes et de succès, la Chine offre l'exemple unique d'une nation de 350 millions d'individus, pacifique, laborieuse, appliquée aux travaux de la terre, respectueuse pour le pouvoir et confiante dans sa longue destinée.

Pays tributaires.

Les vallées tributaires du Kashgar et de l'Altaï, les déserts du Hami, du Chamo et de la Mantchourie, les solitudes de la Sibérie méridionale et les régions si peu connues du Thibet oriental renferment aussi des terrains arrosés. Dans ces rares et splendides oasis, les campagnes semblent des jardins ; il y a des rivières et des lacs dont on a utilisé les eaux, des ouvrages hydrauliques qui attestent d'antiques migrations, et des populations agricoles qui savaient faire respecter la terre et les droits que celle-ci transmet.

Digitized by Google

Japon.

Le Japon, malgré son isolement absolu, n'a pu dérober tout à fait le secret de sa longue destinée; enlacé dans les liens du régime féodal, il y a résisté par des institutions bienfaisantes, par des lois et des mœurs qui placent l'agriculture au premier rang. Dans cette belle contrée, les eaux courantes abondent, les montagnes sont magnifiquement boisées, et la terre est naturellement fertile; le très-petit nombre d'étrangers qui ont traversé le Japon en allant de Nangazaki à Jeddo ont vu partout des campagnes arrosées et couvertes d'une riche végétation : les relations hollandaises et chinoises sont d'accord pour nous donner une haute idée de l'agriculture japonaise.

4° La Syrie.

Placée entre deux grandes monarchies, la Syrie était destinée à dépendre tour à tour des rois de Babylone et des rois d'Egypte. A ces pesantes dominations succédèrent celles des Grecs, des Romains, des Arabes et des Turcs. La guerre fut souvent atroce dans les montagnes du Liban, dans la plaine de Damas et dans les belles vallées de la Palestine; elle devait, à la longue, épuiser le pays et le replonger dans la barbarie. La Syrie a cependant survécu à tous les Etats qui en ambitionnèrent la possession; elle a vu s'écouler les trônes antiques, elle a assisté à l'agonie des peuples qui avaient violé son indépendance. La Syrie est encore, il est vrai, tributaire; mais depuis plusieurs siècles elle lutte résolûment contre les races étrangères, elle a des lois qui la protègent, une croyance religieuse qui réchauffe le patriotisme

Digitized by Google

de ses habitants; elle oppose toujours des droits à la force, et la révolte prend, dans ses vallées et dans ses cités, un caractère de grandeur qui réveille au loin de nobles sympathies. Cette longue nationalité survivant à toutes les attaques; cette race autochthone au milieu de laquelle d'autres races ont cherché un asile et ne l'ont trouvé qu'en s'isolant; cet esprit d'indépendance qui s'est manifesté contre tous les peuples envahisseurs et toutes les croyances nouvelles; tout cela avait des racines profondes dans le sol de la Syrie. Fertilisée par l'irrigation et riche en cours d'eau ou en réservoirs qui suppléent aux eaux courantes, la Syrie nous apparaît, dans l'antiquité, sous un aspect qui justifie la convoitise des peuples voisins. Pour les Israélites fugitifs, c'était la terre promise; pour les Grecs, c'était une halte délicieuse sur la grande route de l'Orient; pour les Romains, c'était un camp retranché qui menaçait les Parthes, révélait aux Arabes le nom d'une grande nation, et disputait aux légions des Gaules le privilége d'improviser des empereurs; pour les Arabes, c'était une terre de délices vers laquelle ils accoururent le glaive à la main. Mahomet, dans sa marche triomphale vers la lisière du désert, s'arrêta prudemment à la vue des coupoles de Damas dominant un grand massif de verdure et une plaine de 10 lieues cultivée comme un jardin. « Je ne descendrai pas à Damas, s'écrie-t-il, en présence du plus magnifique panorama que la main de l'homme ait jamais créé, je ne veux pas céder aux charmes d'un tel paradis terrestre. »

C'est qu'en effet la plaine de Damas est abondamment arrosée. A une époque très-reculée, le Chrysorrhoas ou Barrada des modernes fut divisé en sept branches qui arrosent chacune une partie de la plaine. Les eaux excédantes vont se perdre à l'extrémité du terroir et dans un lac contigu au désert. Ces grandes dérivations étaient protégées au point de partage par des ouvrages d'art dont l'origine est inconnue. Depuis Abraham, les étrangers ont toujours admiré la plaine de Damas. Ses beaux sites, ses eaux courantes, ses nombreux villages, ses riches cultures, ses cascades ombragées

Digitized by Google

par des bosquets, ses bassins ornés de beaux arbres et de jets d'eau, ses kiosques émaillés par de riches vernis, ses blanches habitations, et parfois des palais d'une rare élégance, tout captive les regards. A la vue de ce riche tableau créé par le génie de l'homme et embelli par une nature puissante, il est triste de songer que Damas est, depuis dix siècles, la ville du fanatisme; la guerre, l'incendie ou la révolte ébranlent les remparts et mettent en péril sa longue prospérité; des tremblements de terre ont plusieurs fois tourmenté la surface du sol et ouvert des abîmes. Si Damas a résisté à tant de causes de ruine, c'est que la terre est éminemment fertile, que le Barrada est intarissable, et que l'irrigation est une force agricole que rien n'abat, que tout le monde protége, parce qu'elle est secourable pour tous et prodigue pour ceux qui lui accordent des soins.

Les belles vallées de l'Antiochie ou Pentapole renfermaient plusieurs grandes villes ennoblies par l'histoire; mais celle-ci a oublié de nous faire connaître tout ce qu'une agriculture perfectionnée avait ajouté aux richesses publiques et au bien-être des habitants. Antioche possédait des irrigations qui s'étendaient du pied du mont Sierius au grand lac situé à 7 lieues de distance, et sur la route d'Alep. Les bosquets de Daphné, embellis d'eaux courantes, étaient dans le voisinage d'Antioche.

Séleucie servit de prison à Tigrane, mais le voisinage de l'Oronte dédommagea toujours les habitants des graves inconvénients attachés aux places de guerre. Plusieurs canaux fertilisaient les terres basses. Le temps n'a pas respecté Séleucie, qu'a remplacée le village de Soueïduh, entouré d'antiques irrigations. C'est dans son voisinage que les anciens Syriens avaient taillé à pic une montagne et ouvert un passage d'environ 7 mètres pour encaisser une rivière et préserver Séleucie des périls des inondations.

Laodicée, entourée de riches cultures, fut ruinée par Cassius quelques années avant l'ère vulgaire. Les jardins de Latakia ont envahi depuis longtemps le port où venaient s'abriter les galères romaines, et la plaine voisine, formée par un détritus

Digitized by Google

de roches volcaniques, est couverte de champs de tabac, de coton et de blé.

Alep, capitale d'un État syrien, est devenue l'un des boulevards de la puissance ottomane; ses remparts dominent de belles cultures arrosées et de vastes jardins. Un très-ancien aqueduc, taillé dans le roc, amène dans l'intérieur de la citadelle les eaux d'une montagne éloignée. Un canal de 6 lieues de longueur sert de décharge aux eaux de l'aqueduc à leur sortie d'Alep. Le canal traverse une plaine arrosée, et forme à son issue un grand marécage; d'autres travaux hydrauliques attestent encore l'activité agricole des anciens Syriens d'Alep.

Épiphanie était sur les rives de l'Oronte. L'histoire garde le silence sur ses prospérités agricoles; mais les croisés trouvèrent sous ses murailles un terroir vaste, couvert d'aqueducs et arrosé par des roues hydrauliques. Hama a succédé à Épiphanie en conservant tous les agréments de sa belle position; ses campagnes sont cultivées comme des jardins.

La plaine d'Émèse rivalisait avec celle d'Épiphanie; ses irrigations ont d'autant plus de charmes qu'elles sont à l'entrée du désert. C'est à Homs que les Arabes viennent entretenir quelques relations commerciales avec les peuples civilisés, et offrir leurs services aux pèlerins et aux voyageurs.

Phénicie.

La Phénicie fut à la fois l'État le plus petit et le plus célèbre de la Syrie.

Resserrée entre la mer et les montagnes, elle demanda toujours au commerce des richesses que la terre lui refusait; mais, lorsque les entrepôts de Bérite, de Tyr et de Sidon eurent accaparé tous les produits de l'Orient, les négociants phéniciens, qu'un prophète hébreu nous représente riches comme des princes, consacrèrent une partie de leurs trésors à créer, sur un sol ingrat, des cultures variées, des bois, des jardins et de belles maisons de campagne. Pour eux on

Digitized by Google

creusa des canaux, on étudia la pente des montagnes les plus roides ; la terre reçut des semences étrangères, des plantes, des fleurs, des arbres rares, et la Phénicie, métamorphosée par l'irrigation, devint une des contrées les plus riantes de la Syrie. De grands désastres succédèrent à une longue prospérité. La Phénicie fut spoliée et couverte de ruines : ses monuments disparurent, ses ports furent comblés, et les habitants emmenés en esclavage; mais de magnifiques vergers, une végétation riche et bienfaisante, des eaux emprisonnées dans des canaux ou enfoncées dans des aqueducs souterrains révèlent encore l'emplacement des cités les plus célèbres. Des champs arrosés, des réservoirs, des canaux, des barrages attestent la haute prospérité de l'antique Phénicie, et ces précieux débris rendent un dernier hommage à l'industrie puissante, au génie pratique des habitants de Tyr, de Sidon et de leurs nombreuses colonies.

Liban.

Les montagnes du Liban furent le patrimoine d'une race forte, indépendante et très-affectionnée aux travaux de la terre. Les anciens ont laissé dans l'oubli les efforts persévérants, les luttes intelligentes des habitants du Liban, pour fertiliser leurs montagnes et pour donner à leur indépendance politique l'appui d'une agriculture riche et permanente; mais les croisés, en venant chercher des alliés dans les districts élevés de la Syrie centrale, y trouvèrent encore des vallées façonnées et fertilisées par la main de l'homme avec une rare intelligence. Les pentes abruptes étaient taillées en terrasses et couvertes d'arbres et de maisons; des sources abondantes, recueillies dans des rigoles, circulaient sur le sol et finissaient par disparaître au milieu des cultures; les torrents étant barrés par des murailles massives, il y avait des aqueducs suspendus au sommet des précipices. Partout ils trouvèrent des vergers peuplés d'arbres fruitiers, des champs d'une admirable fertilité, et des plantes rares et inconnues.

Digitized by Google

La guerre, sous toutes les dominations, a appauvri le Liban; mais ce que le temps et les hommes ont respecté suffit encore aux besoins d'une population qui dépasse un million d'habitants.

Palestine.

La Palestine est aujourd'hui un pays sec, aride, sans eau, sans verdure et sans ombrage. Les orages ont dépouillé les montagnes et mis les roches à nu; le lit des rivières n'offre plus que des grèves brûlantes. De loin en loin le voyageur rencontre encore quelques chétives cultures et les ruines des antiques cités, et cette contrée, aujourd'hui désolée, fut autrefois la terre de *Chanaan*, la *terre promise des Israélites*.

La *Bible*, d'accord avec tous les écrivains de l'antiquité, atteste cependant la fertilité des plaines de Samarie et de Rama; l'aspect ravissant du bassin de Jéricho; les belles maisons de Zabulon et d'Édrelon; les riches vignobles du plateau d'Hébron; les sites pittoresques et les cultures variées qui entouraient le lac de Tibériade. Des flancs du mont Thabor, des ravines du mont Gazinim sortaient de belles rivières que les cultivateurs avaient saignées par des canaux. Des sources jaillissantes fertilisaient les dernières rampes du Liban, les rives du Jourdain et les vallons rapprochés de l'Idumée. Dans les districts arides qui précédaient la cité sainte, on avait creusé des réservoirs, creusé des ravines, élevé des chaussées et des digues pour recueillir les eaux pluviales et les tenir en réserve pour la saison d'été. Un grand aqueduc souterrain amenait à Jérusalem la belle source jaillissante, le *fons signatus* de Bethléem. Samarie, Jéricho et Tibériade avaient aussi leurs aqueducs. La plaine de Rama avait des canaux, des réservoirs, des citernes et des puits avec des roues hydrauliques.

Tant que la Palestine conserva ses canaux, ses barrages et tous les ouvrages d'art, elle mérita sa renommée comme pays de production, et elle ne cessa d'être le grenier de Tyr et de Sidon; mais lorsque les Babyloniens eurent dépouillé la

Digitized by Google

terre et condamné la nation juive à l'esclavage, lorsque les Romains eurent bouleversé la Judée et incendié la ville sainte, lorsque les tremblements de terre eurent détruit tout ce que les hommes avaient laissé sur cette terre maudite, il ne resta, dans l'antique pays de Chanaan, que des populations démoralisées, cultivant obscurément quelques vallées et se souvenant à peine d'un passé si glorieux. Les jardins de Salomon, si poétiquement décrits, devinrent le patrimoine de quelques pauvres familles. La fontaine merveilleuse ne remplit qu'une partie des antiques réservoirs, et l'arrosage offrit un triste souvenir dans le vallon de Bethléem, dans les environs de Nazareth, dans les vallées de Jéricho, de Béthulie et de Tibériade.

Les eaux calmes et profondes de la mer Morte avaient submergé et englouti dans leurs abîmes volcaniques les belles cultures de Gor situées à l'extrémité de la vallée du Jourdain. Ces cultures, d'après la *Bible*, étaient semblables à celles de l'Égypte : un tremblement de terre termina misérablement l'existence de cinq villes célèbres et de leur terroir. Les rivages de cette mer nouvelle prirent un aspect désolé ; le Jourdain le dépouilla peu à peu de ses bordures verdoyantes et de ses ombrages. Aujourd'hui le voyageur cherche en vain sur les rives les irrigations signalées par Tacite, Pline, Strabon et Josèphe.

Au delà du Jourdain était une contrée vaste, protégée par de hautes montagnes, arrosée par plusieurs rivières et par les eaux d'un grand nombre de réservoirs. Cette contrée s'appelait le Hauran, c'était le pays de Basan de la Genèse et le Décapole des Romains. Dix grandes cités y avaient été fondées dans les temps anciens et enrichies de monuments. Bostra ou Karnaïm-Astaroth était une ville contemporaine et rivale de Ninive et de Memphis ; elle était entourée de canaux et de terres arrosées. Les Israélites avaient comblé les canaux ; les Arabes ruinèrent les barrages, et le beau terroir de Bostra fut rendu au désert.

Gérasa, entourée de belles sources, prospérait depuis longtemps lorsque Josué envahit son terroir : les Romains

Digitized by Google

l'enrichirent d'aqueducs et les Turcs en ont fait un pauvre village.

Rabbath-Ammon et Rabbath-Moab, capitales de deux États rivaux, étaient au milieu de terres couvertes de rigoles d'arrosage et d'ouvrages d'art. La première fut saccagée par l'armée de David; la seconde succomba sous Jonathan que conseillait le prophète Elisée. Ces deux belles cités, longtemps tributaires des Juifs, embellies par les Romains et par les califes, perdirent leurs irrigations sous le régime ottoman. Szalt, abritée par le mont Abarim et rapprochée du Jourdain, avait des sources jaillissantes presque dans son enceinte. Son terroir, fertilisé par les eaux courantes, a toujours protégé sa destinée; c'est aujourd'hui une station très-fréquentée par les caravanes. Le Hauran fut longtemps riche et prospère. Du moment que la guerre ne respecta plus les aqueducs et les réservoirs, le pays fut ruiné et le désert l'envahit de tous côtés. Aujourd'hui on compte à peine cinq villages dans une contrée autrefois très-peuplée et que l'agriculture avait enrichie.

5° L'Arabie, le Nedjed, l'Yemen.

L'immense désert arabique, que les voyageurs ont surnommé la mer de Sable, parce qu'il est, comme l'Océan, bouleversé par les tempêtes, renferme une population considérable qui se plaît dans son isolement. Le peuple arabe fut le témoin impassible des révolutions de l'orient, et il vit passer, sans s'émouvoir, d'autres peuples sur les lisières du désert, courant à des destinées inconnues. Vers le VIIe siècle, il reçut la mission providentielle d'effacer les ruines du passé et de promener un flambeau resplendissant dans tout l'ancien monde. Des colonies parties du fond du désert portèrent dans l'Asie, dans l'Afrique septentrionale et chez quelques nations de l'Europe les secrets d'une civilisation que la barbarie menaçait depuis trois siècles. Sectateurs d'une religion nouvelle, les Arabes attaquèrent toutes les croyances : ils menacèrent en même temps les chrétiens de

Digitized by Google

l'occident, les disciples de Zoroastre et les nombreuses sectes de Brahma ; ils furent assez puissants pour imposer un code qui régit aujourd'hui trois cents millions d'individus, et, dans leur marche triomphante, ils fondèrent des trônes et des villes dans lesquelles on vit prospérer les arts, les sciences, les lettres et les plus nobles travaux de l'esprit.

Cette mission ne pouvait être remplie par un peuple ignorant. L'Arabie, généralement mal décrite, renfermait dans ses solitudes des vallées arrosées, des terres fertiles, des villes opulentes, des écoles publiques et des traditions écrites qui honorent la race arabe. A une époque reculée, la civilisation y avait élevé des monuments; le commerce avait dicté des lois bienfaisantes et hospitalières ; l'agriculture avait des lois spéciales pour protéger ses travaux journaliers, et les sciences physiques et morales eurent en tout temps de savants interprètes. Mahomet survint après de longues guerres et lorsque la civilisation cherchait à recueillir les ruines du passé ; il avait une haute intelligence des besoins et du caractère du peuple arabe ; il savait combien les relations de ce peuple avec les Indiens, les Égyptiens et les habitants de la Syrie et des rives de l'Euphrate avaient enrichi l'Arabie du temps de Salomon. En imposant le pèlerinage de la Mecque à tous les croyants, le prophète voulait principalement ramener vers sa patrie les richesses des peuples étrangers; il fit de l'hospitalité religieuse un moyen de fortune ; il entraîna dans le désert des masses innombrables de pèlerins qui laissaient sur leur route beaucoup d'or et de marchandises; il permit que les visiteurs de la Caaba cumulassent les bienfaits d'un acte de dévotion au bénéfice d'un commerce d'échange. Les Arabes accourant sur la route des grandes caravanes y recherchèrent de bonnes terres, recueillirent toutes les eaux et créèrent de belles oasis. Les pèlerins trouvèrent ainsi des stations précieuses après de longues fatigues et à la veille de s'exposer à de nouvelles.

L'Arabie eut donc des cultures et des irrigations, que les sables furent contraints de respecter; peu d'eaux courantes restèrent sans emploi, peu de terres arables furent livrées

Digitized by Google

aux caprices des vents. Dans les tribus nomades, il se trouva toujours des bras intelligents et laborieux qui firent aimer la vie sédentaire. Plus de vingt siècles avant l'ère vulgaire, il y eut des vallées arrosées, une production abondante de fruits et de graines dans le pays des Madianites et des Iduméens. dans la région montagneuse qui entourait l'antique Macoraba ou la Mecque, dans le royaume de Saba et jusque dans les districts des Atramites. C'est parmi les tribus de Cédar, d'Edom et d'Ascongaber que se forma l'école nabathéenne, si célèbre par ses pratiques agricoles et par ses écrits. Les savants écrivains de Petra et leurs nombreux disciples trouvèrent un digne interprète dans Ebn-el-Awan, Maure d'Andalousie, dont l'ouvrage a été traduit, après un oubli de six siècles, par la munificence du gouvernement espagnol. C'est dans le Gor méridional, dépendant de la cité de Petra, qu'on avait creusé les birkets ou grands réservoirs, fondé le plus de villes, fertilisé le plus de terres incultes.

L'irrigation est une si grande nécessité pour le sol de l'Arabie, exposé périodiquement à des chaleurs et des sécheresses dévorantes, que les guerres les plus implacables ont été impuissantes pour anéantir ces antiques cultures. C'est à l'arrosage que le Hedjaz doit ses plus beaux vallons et l'admirable campagne de Médine, située à l'entrée du grand désert; plus rapprochés de la mer sont les précieux jardins de Djeddah, la belle et féconde vallée de la Mecque, les grands vergers de Ras-el-Kora, tant vantés par Burckhardt, le vallon de Fatma que Mahomet donna à sa fille, les vastes jardins de Taïf qu'on a comparés à ceux de Damas; la vallée de Lieh, arrosée par des sakias ou puits à roue, et beaucoup d'autres terroirs qui longent le revers oriental de la chaîne arabique et vont rejoindre les districts plus riches et mieux arrosés de l'Yemen. Dans cette belle contrée de l'Yemen, la nature, moins avare, a prodigué les sources dans les montagnes, et les hommes, reconnaissant ses bienfaits, ont utilisé les eaux courantes jusqu'à épuisement total. Seetzen a décrit les vergers du mont Scharah; M. Fontanier

Digitized by Google

a fait connaître les cultures et les bosquets qui embellissent la plage de Hodeïda. Robert Finlay admira, au commencement du siècle, la magnifique plaine de Sanaa et le district voisin de Saba ou Mareb, que Strabon signalait comme le plus fertile de l'Arabie. Saba, ville illustrée par la Bible, possédait un grand réservoir qui suffisait aux besoins des habitants et à l'irrigation de leurs terres. Les rois de l'Yemen résidaient à Saba, et ils étaient propriétaires du réservoir : ce dernier était comme le palladium de la royauté ; il suffisait pour tenir en respect les populations voisines et il donnait de grands profits au prince. Les ports de Djeddah, Hodeïda, Mokka et Aden ont de tout temps offert des débouchés avantageux aux produits de l'Hedjaz et de l'Yemen.

Sur la côte orientale de l'Arabie, il y a des cantons étendus, dépendants du sultan de Mascate, qui renferment de vastes pâturages et des vallons arrosés ; ces cantons sont peu connus, mais leurs produits arrivent par la côte d'Oman, et il suffit d'en connaître la nature pour être convaincu que l'irrigation seule peut les donner. Un médecin européen, que les jeux de la fortune firent longtemps séjourner près du sultan de Mascate en qualité de chef de l'artillerie, assure que les terrains de Mascate et de Rostak sont surnommés les jardins de l'Arabie. Le Nedjed fut pendant un siècle l'asile invariable de la secte wahabite. L'habile prince égyptien qui devait, plus tard, ébranler le trône des Osmanlis par les victoires de Romah et de Nezib, trouva à Derreyeh, capitale des Wahabites, de belles cultures, un grand bois de dattiers et des eaux de source épuisées par de nombreuses rigoles. Ces cultures suffisaient aux besoins d'une grande population qu'avaient enrichie les dépouilles de la Mecque, de la Syrie et des rives de l'Euphrate et du Tigre. Burckhardt assure que le Nedjed envoie annuellement une grande quantité de blé dans les bazars de la Mecque et de Médine. Le désert arabique renferme donc une population agricole qui lutte avec succès contre les rigueurs du climat et contre les tribus nomades que l'attrait d'une vie aventureuse rend partout

Digitized by Google

redoutables ; les caravanes qui se hasardent dans ce désert y trouvent, de loin en loin et dans toutes les directions, des lieux de repos et des sites délicieux près desquels gisent les vestiges de villes autrefois opulentes. « Tout y atteste, dit un habile observateur, que, à une époque inconnue et probablement très-reculée, le pays a été plus riche et plus peuplé. » Les causes qui ont amené cette décadence sont restées inconnues. Bornons-nous à constater que l'Arabie a pratiqué et pratique encore l'irrigation : ses bienfaits y sont appréciés et garantis par des lois. « Ainsi, dit M. Jaubert de Passa, quelque part que nous portions nos investigations, nous arrivons à cette preuve, que l'irrigation est le meilleur auxiliaire que l'industrie humaine puisse donner à la terre pour développer son énergie et pour en perpétuer les bienfaits. »

Des arrosages de l'Égypte et de l'Éthiopie.

Le Nil fut le bienfaiteur constant de l'Égypte, disent généralement tous les historiens, tous les géographes anciens et modernes, et cependant le Nil ne donnait pas primitivement, à l'Égypte, des terres fécondes, ni des plaines vivifiées par des sources et par des eaux courantes ; la longue vallée que le Nil venait d'envahir était très-étroite, malsaine, d'une aridité opiniâtre, et encaissée entre deux chaînes de montagnes que menaçaient sans cesse les tempêtes du désert. Le Nil n'était encore alors qu'un fleuve immense portant partout le désastre et cherchant vainement à se creuser un lit au milieu des rochers ou des sables ; mais, enfin, des hommes conduits par des prêtres d'Ammon parurent sur ses rives ; ils reconnurent ce qu'ils avaient à faire, ils l'entreprirent et parvinrent à coloniser les grèves et les sables arides de ces mêmes rives.

Les travaux gigantesques que nécessita l'encaissement de ce fleuve ; les luttes héroïques des nouveaux colons contre l'impétuosité des courants ; l'habileté avec laquelle les eaux furent répandues en nappes sur toute la vallée et sur les

Digitized by Google

atterrissements formés vers l'embouchure du fleuve; les difficultés sans nombre qu'opposait un sol mouvant avant que les dépôts limoneux en eussent modifié la nature; le temps qui s'écoula et les millions de bras intelligents que nécessitèrent tant d'efforts et de luttes, tout cela est antérieur aux premiers temps historiques. La civilisation de l'Egypte se perd dans la nuit des temps; elle est semblable au Nil dont la source est encore inconnue pour nous.

Lorsque l'histoire fait mention de l'Egypte, elle était déjà une antique monarchie qui avait ses monuments, ses vieilles lois et ses annales; elle était déjà prodigieusement peuplée, et, suivant Hérodote, Diodore de Sicile, vingt mille villes ou bourgs étaient disséminés dans la vallée ou dans le Delta. Le levier puissant qui avait soulevé les rochers de la Libye pour les entasser dans la plaine de Memphis, la force irrésistible qui avait subjugué tant de résistance pour créer une terre fertile; cette puissance extraordinaire qui avait métamorphosé le sol de l'Egypte et gravé ses annales sur les plus grands monuments élevés par la main de l'homme; le trésor inépuisable qui avait soldé toutes les dépenses et entassé tant de richesses dans une vallée autrefois si pauvre, c'est l'irrigation. Avec des chaussées pour encaisser le Nil, avec de grands canaux pour remplacer le fleuve après l'inondation, avec des millions de rigoles pour disséminer les eaux sur les dépôts limoneux qui recouvraient les anciennes grèves, avec quelques semences apportées du fond de l'Ethiopie, les cultivateurs avaient couvert la terre de végétaux; les récoltes se succédaient sans interruption; chacune d'elles donnait à l'Egypte des aliments sains et abondants ou la matière d'une grande industrie, et, lorsque, après dix mois de végétation permanente, la terre avait besoin de repos, des travaux intelligents réglaient les bienfaits de l'inondation et régénéraient le sol.

A peine la crue commençait à décliner qu'on barrait les canaux, et ils devenaient d'immenses réservoirs d'où l'eau était élevée et répandue sur la terre au moyen des roues hydrauliques. Cette double fonction dans les

Digitized by Google

canaux égyptiens, commandée par l'abaissement excessif des eaux du Nil, eut des résultats prodigieux pour l'industrie agricole et pour la navigation intérieure. Les Pharaons créèrent aussi d'autres réserves pour suppléer à l'extrême rareté des pluies et aux inondations incomplètes; ces réserves étaient la propriété d'une bourgade, d'un district ou d'une province, selon ses dimensions et l'importance du canal de dérivation; avec ces canaux on satisfit à toutes les nécessités de la terre et à tous les besoins légitimes du commerce. On s'est peut-être exagéré l'œuvre colossale de Mœris; mais peut-être aussi n'a-t-on pas assez apprécié les services que ce fameux lac rendit à l'agriculture et ceux qu'il est appelé à rendre encore à l'Egypte, sous le prince habile qui dirige ses destinées.

En Egypte les forces nationales furent rarement détournées de leur destination; avant tout, on y rechercha les travaux utiles, ceux qui eurent pour but d'ennoblir la terre et de la doter d'une fertilité inépuisable. Si les Egyptiens se montrèrent reconnaissants envers elle, ils le furent aussi d'une manière magnifique envers les dieux, qui semblaient s'identifier avec le Nil et avec le sol même de l'Egypte. Nulle contrée ne posséda plus de temples. L'art y créa des formes nouvelles; il exprima grandement des idées dictées par une sagesse profonde, et les prêtres, à la fois interprètes des dieux et des hommes, revêtirent les monuments religieux d'immenses bas-reliefs qui devinrent les pages vivantes de l'histoire de ces mêmes dieux et des anciens Pharaons.

Des institutions politiques, en harmonie avec les mœurs publiques, des lois rurales simples, ayant pour interprètes les ministres des dieux et des magistrats attachés à chaque localité; une administration vigilante et n'oubliant jamais que de l'ouverture, du curage et du bon état des canaux, ainsi que de la jouissance paisible de l'eau d'arrosage, dépendaient la prospérité et le repos du pays; tout concourait à perpétuer en Egypte les bienfaits de l'irrigation. Il fallait que cette pratique fût appliquée avec une haute intelligence, il fallait que les travaux destinés à la protéger fussent bien combinés, il

Digitized by Google

fallait surtout que l'agriculture fût assise sur des bases bien solides, puisque, après vingt-trois siècles d'asservissement et de guerres opiniâtres, l'Egypte est encore un des pays les mieux arrosés et les plus fertiles de l'Orient.

Résumé et conclusion.

Par ce compte rendu des seconde, troisième et quatrième parties de l'histoire des arrosages chez les peuples anciens, de M. Jaubert de Passa, dont nous avons cru devoir vous présenter une analyse raisonnée, pour vous mettre à même de l'apprécier, vous pouvez juger, messieurs, si dans notre premier rapport nous avons eu raison de dire que cet ouvrage est d'une bien autre importance que le *Traité des irrigations des Pyrénées* du même auteur, traité pour lequel, il y a vingt-cinq ans, vous l'avez nommé votre correspondant en lui décernant votre grande médaille d'or.

En vous envoyant les seconde, troisième et quatrième parties de son ouvrage, M. Jaubert de Passa vous a annoncé qu'il vous en adresserait incessamment les deux dernières parties, comprenant 1° les irrigations du continent grec, de l'Archipel et de l'Asie Mineure, et 2° celles de l'empire romain, de l'Italie, de la Sicile, de la Mauritanie et de la Cyrénaïque, et pour complément de son ouvrage, le résumé des lois rurales et de la législation des irrigations chez les anciens.

De telles recherches, un ouvrage d'une aussi longue, d'une aussi grande étendue, prouvent que M. Jaubert de Passa, bien pénétré de son sujet, n'a rien négligé pour répondre à votre demande de l'histoire générale des canaux d'arrosage des anciens et se conformer à votre programme du concours des irrigations, programme que l'on a souvent dit beaucoup trop exiger des concurrents, qui ne pourraient jamais, ajoutait-on, en remplir les conditions qu'en se réunissant et s'associant tous ensemble.

Cependant, vous le voyez, M. Jaubert de Passa n'a pas

Digitized by Google

été effrayé des exigences de votre programme et de l'étendue du travail qu'à lui seul il voulait entreprendre, et, comme nous vous l'avons dit dans notre premier rapport, il n'a pas reculé devant les difficultés; il a consulté tous les auteurs anciens et modernes, il les a soigneusement indiqués pour toutes les contrées arrosées qu'il a successivement examinées; nous disons toutes les contrées arrosées, car nous ne pourrions peut-être en citer aucune dont il n'ait parlé, dont il n'ait fait connaître les travaux hydrauliques, leur étendue, leur état actuel et la prospérité que ces contrées leur doivent encore aujourd'hui, après tant de siècles d'asservissement.

Aussi, et en considérant que l'ouvrage de M. Jaubert de Passa est réellement l'histoire générale des arrosages et de leur législation chez les peuples anciens que vous demandez depuis si longtemps, et que cet important ouvrage réunit beaucoup plus que vous ne demandiez et que même vous n'auriez jamais pu attendre ou espérer des concurrents, nous pensons ne pouvoir mieux faire que de vous représenter les propositions par lesquelles nous avions terminé notre premier rapport, et de vous demander de vouloir bien les adopter, savoir :

1° De charger votre président d'adresser à M. Jaubert de Passa une lettre de remercîment pour l'hommage qu'il vous a fait de son Histoire générale des canaux d'arosage et de leur législation chez les peuples anciens;

2° De continuer à la faire imprimer dans le recueil de vos mémoires pour les années 1846 et 1847;

3° D'en faire faire un tirage à part et d'en remettre cent exemplaires à M. Jaubert de Passa;

4° De recommander à M. le ministre de l'agriculture cette Histoire générale des canaux d'arrosage et de leur législation chez les peuples anciens, comme intéressant essentiellement la question des irrigations présentement à l'ordre du jour, cet ouvrage réunissant de nombreux et précieux renseignements, propres à éclairer et à faciliter la discussion

Digitized by Google

du projet de loi concernant les irrigations préparé par le gouvernement ;

5° De faire relier le manuscrit de M. Jaubert de Passa après son impression, pour le placer honorablement dans les archives de la Société, ce manuscrit, qui est entièrement de sa main, étant, sous ce rapport, un autographe précieux à conserver ;

Et 6° de lui décerner, en séance publique, un exemplaire du *Traité des irrigations* de M. Nadault de Buffon.

4 mai 1846.

HÉRICART DE THURY.

Digitized by Google

RECHERCHES

SUR

LES ARROSAGES

CHEZ LES PEUPLES ANCIENS.

DEUXIÈME PARTIE.

Arrosages de l'Hindostan et des vallées du Gange.

CHAPITRE PREMIER.

ARROSAGES DE L'HINDOSTAN.

§ 1er.

Ancienneté de l'arrosage dans l'Inde.

Strabon invoque l'indulgence de ses lecteurs avant d'écrire sur l'Inde. Il convient que cette contrée était à peu près inconnue des nations grecques, qu'un petit nombre de voyageurs l'avaient seulement visitée, et qu'ils n'en avaient vu

Digitized by Google

qu'une petite partie, toujours distraits, dans leurs recherches, par les préoccupations d'une expédition militaire (1).

Depuis Strabon, l'Inde s'était de plus en plus voilée pour les peuples de l'Occident, et, jusqu'à une époque peu reculée, on n'avait recueilli que des renseignements fort incomplets et souvent contradictoires sur les traditions, les monuments, les institutions et l'organisation sociale des anciens Indiens. L'expédition de Darius n'eut pas d'historien (2); Alexandre s'arrêta sur les rives de l'Hyphasis; après lui, quelques Grecs pénétrèrent jusqu'à la grande vallée du Gange (3); les Romains visitèrent seulement le littoral et la terre des Gangarides; les Arabes, meilleurs navigateurs, s'étaient aventurés plus avant dans ces mers lointaines, mais sans dépasser le Sindhy sur le continent; enfin les Portugais du xve siècle ne virent guère, dans leurs aventureuses conquêtes, qu'une occasion facile ou probable de s'enrichir. L'esprit de conquête et l'espoir du lucre avaient, jusqu'alors, peu favorisé les investigations des savants.

D'autres peuples européens se présentèrent dans l'Inde, à la suite des Portugais; mais, après de longues luttes, les Anglais restèrent maîtres de la presqu'île. Cependant la géographie et l'histoire avaient fait une ample moisson dans les contrées dévastées par la guerre, lorsque la société asiatique de Calcutta devint le foyer des plus laborieuses et plus savantes recherches. Depuis 1780, les Anglais ont beaucoup fait pour débrouiller le chaos des anciennes traditions. Quelques savants ont été assez heureux pour fouiller dans les archives, jusqu'alors impénétrables, des Brahmanes. Là se révélèrent à eux des monuments d'une haute antiquité et dont les anciens ignoraient l'existence. A force d'application et d'études, ces savants sont parvenus à lire quelques fragments

(1) Strabon, XV, I, § 1, 2, fol. 685 688.
(2) Hérodote, IV, 44.
(3) Pline, VI, 17.

Digitized by Google

de cette littérature sanscrite que le temps semblait avoir rendue inintelligible ; alors ont commencé à s'éclaircir les mystères d'une antique civilisation. Dans ces nobles recherches, dans ces travaux, dont l'Allemagne studieuse réclama bientôt sa part, les Anglais ont eu le mérite incontestable d'ouvrir, les premiers, une mine nouvelle et de mettre au jour des richesses incalculables, qui seront de plus en plus appréciées.

Notre tâche consistera à glaner dans les publications récentes dont l'Hindostan a été l'objet, tout en nous gardant d'empiéter sur les droits de l'historien. Nous n'avons qu'un but, c'est de rechercher si l'agriculture indienne a été florissante, ou, en d'autres termes, de bien établir l'antiquité des irrigations dans la partie méridionale du continent asiatique. Pour accomplir notre tâche, il est indispensable de jeter un coup d'œil sur la civilisation des anciens Indiens et d'en suivre la marche à travers les âges.

A une époque inconnue, mais très-reculée, l'Inde possédait une littérature variée et très-riche, qui était l'œuvre d'une langue remarquable par ses images, par sa souplesse, par son énergie et par la pompe de ses récits. Cette langue peignit admirablement les détails de la vie privée, le luxe et la majesté des cours indiennes, la beauté des sites et tous les grands phénomènes de la nature ; elle servit d'interprète à la civilisation dès son berceau ; elle exprima naturellement et avec noblesse tous les besoins de la vie sociale, tous les sentiments et toutes les idées, et, quand le temps fut venu pour elle de céder la place à d'autres langues et à une nouvelle littérature, elle trouva un asile inviolable dans le sanctuaire.

Mais, dans ce précieux monument de l'antiquité, on cherche vainement les annales d'un peuple qui semble n'avoir été étranger à aucun effort de l'intelligence et de la raison écrite ; l'Inde n'a pas d'histoire ; pour elle le passé se résume dans les nomenclatures de dynasties et dans des luttes de peuples, recueillies dans les poëmes sacrés.

Digitized by Google

Abu-Fazel (1) a publié la liste de neuf dynasties et de cent quatre-vingt-onze rois qui ont régné sur le Cachemire pendant une période de quatre mille cent neuf ans; mais cette liste et les annales que l'écrivain persan a traduites ne sont que des extraits fort anciens des Puranas et des épopées sanscrites (2).

L'histoire de Ceylan, extraite du Rajavali, seul écrit que les sectateurs de Bouddha aient laissé parvenir en Europe, n'est encore qu'une composition poétique, précieuse comme monument littéraire, mais nulle comme autorité historique (3).

L'antiquité historique des peuples du Décan et de la longue chaîne des Ghâts n'est fondée que sur des traditions fabuleuses. Dans ces contrées méridionales, sous les ombrages de Tanjore et de Pluthana, et sur les rivages embaumés des lacs, la poésie sanscrite eut d'heureuses inspirations; mais la nation qui les vit naître fut privée d'historien.

Enfin la tradition populaire dissémine, dans toute la presqu'île, des villes importantes, dont elle exalte la prospérité industrielle et commerciale, mais un grand nombre de ces villes ont des légendes fabuleuses, et on ne sait où gisent leurs ruines; d'autres, avec une existence moins contesta-

---

(1) Abu-Fazel écrivit, sous Acbar, une histoire des provinces indiennes. Son ouvrage, intitulé *Ayin-Acbaree*, ou *Instituts d'Acbar*, est très-estimé, dit le major Rennel, dans son grand ouvrage sur l'Hindostan (Rennel, *Introd.*, I, 24, 70 et 156) L'Ayin-Acbarée n'est, à proprement parler, que le recueil méthodique des matériaux recueillis sous Acbar, durant un règne aussi long que glorieux. Ce prince avait ordonné de rechercher les limites des provinces d'en étudier les produits, les revenus, la population, les arts, le commerce et la religion, et de décrire avec soin tous les districts. Cette statistique de l'Inde, rédigée par un descendant de Tamerlan, est un fait curieux, que l'histoire s'est empressée de recueillir. Acbar, prince mahométan, mais protecteur éclairé des peuples hindous, a laissé un grand souvenir de sa puissance et de sa modération : il mourut l'an 1602.

(2) Héeren, III, II, page 296; Colebrooke, *As. Res.*, IX, 294.

(3) Héeren, III, II, 299.

Digitized by Google

ble, n'ont jamais possédé l'influence politique et les richesses que la légende leur attribue : partout on sent l'absence des traditions historiques.

Si l'Inde n'a pas d'histoire (1), si l'antiquité perd de son autorité et si ses traditions se mêlent sans cesse et partout dans les fictions de l'épopée, l'Inde ne saurait avoir de chronologie. Celle que les Brahmanes apportent aux critiques de l'étranger est bien moins ancienne qu'ils ne le prétendent. C'est aujourd'hui un fait avéré, que le véritable système chronologique, le seul qui soit basé sur des dates certaines, commence au radjah Vicramaditya, l'an 56 avant J. C. Antérieurement au règne de ce prince, les cycles astronomiques étaient semés d'erreurs d'autant plus graves que la poésie les avait placés sous la protection du sanctuaire. L'ère de Vicramaditya mit un terme à cette confusion : dès son début, elle sépara un passé vague et fabuleux d'un avenir qui ne fut pas sans gloire.

Cependant, on ne saurait le dissimuler, le peuple indien est d'une très-haute antiquité; mais est il autochthone ou bien s'est-il formé par l'agrégation forcée ou volontaire de plusieurs peuples ? La division des Indiens par castes semble jeter quelque jour sur ces questions. Les castes sont d'une origine très-ancienne, et elles font supposer plusieurs peuples agglomérés par la puissance matérielle et réunis, à la longue, par la politique et par la religion. Chez les Égyptiens, les castes furent primitivement établies sur une différence de race; l'Europe, à son tour, a vu, dans le moyen âge, des races envahissantes s'adjoindre à des races plus anciennement établies, mais continuer à les dominer par droit de conquête.

---

(1) L'histoire authentique de l'Inde ne commence qu'à l'invasion des musulmans, vers l'an 1,000 de l'ère vulgaire. Dans le XIIIe siècle, Marco-Polo visita le pays, et, dans le XVIIIe, deux écrivains persans, Abu-Fazel et Mahomed-Férishta, publièrent leurs savantes recherches. (Rennel, *Introd.*, I, page 39.)

Digitized by Google

Si l'histoire de ces luttes et de ces fusions s'est perdue dans un passé sans limites, nous savons, du moins, que ce passé a légué une classe d'hommes dont le pouvoir s'appuya sans cesse sur la religion, sur une instruction supérieure et sur le courage personnel ; cette classe est celle des Brahmanes.

D'après les annales indiennes, les Brahmanes débutèrent par coloniser le Cachemire. Venaient-ils originairement de l'Iran ou Perse? Comment le garantir, lorsque la critique suspecte, à bon droit, toutes les traditions du passé, jusqu'à l'ère de Vicramaditya? Ce qui, du moins, est incontestable, c'est que les Brahmanes et les Banians ont le teint plus blanc et les traits plus réguliers que les autres castes (1). Voilà donc deux races, dont la première se fait surtout remarquer, à toutes les époques, par ses mœurs, par son intelligence et par ses hautes prétentions; bien mieux, elle s'est isolée et conservée pure de tout mélange : la religion sanctionna cet orgueil de race en dégradant celui qui s'exposait à une mésalliance (2).

C'est aux Brahmanes que fut confié le dépôt des traditions poétiques et des livres sacrés; à eux seuls fut attribuée la lecture des Védas. Dispensateurs de la lumière, ils ne l'ont accordée que dans la limite de leurs intérêts. Pour eux, la religion était simple et naturelle ; elle était basée sur l'unité de Dieu (3) : pour le peuple, il y eut une religion poétique, produit lent, mais fécond, de la mythologie hindoue, dont les Brahmanes avaient seuls le secret.

Le sanctuaire fut donc le berceau de la puissance des Brah-

---

(1) Niebuhr, I, 450; Héeren, III, II, page 305.

(2) *Lois* de Menou, I, II, III, 17.

(3) La trinité sanscrite (*Trimoûrti*) est postérieure aux *Lois* de Menou, qui n'en font pas mention. *Wichnou* ou Vichnou avec ses neuf incarnations et *Siva* appartiennent à la mythologie des *Pouranas*, qui ne sont qu'un recueil de légendes, rédigé longtemps après les Védas et le *Code antique* de Menou. — *Lois* de Menou, édit. de 1842, préface, pages 331, 332.

Digitized by Google

manes ; de là, ils commandaient au peuple et surveillaient les princes. Quelque puissant que fût le radjah, toujours choisi dans la caste des guerriers, il était soumis à un cérémonial, à une vie régulière qui limitait son pouvoir et précipitait sa chute s'il osait résister à la caste sacerdotale. Ces luttes furent fréquentes, et le Mahabharat, ainsi que le Ramayan, atteste les soins et l'autorité des Brahmanes, pour dégoûter les princes de ces tentatives d'indépendance. C'est pour honorer et protéger les prêtres que la religion populaire célébrait l'une des incarnations de Wischnou.

Les Brahmanes considèrent Badri-Nath, situé au milieu de la chaîne de l'Himalaya, comme leur premier établissement : encore aujourd'hui, ils possèdent, autour de cet antique sanctuaire, sept cents villages florissants, régis par un grand pontife. Le temple est dédié à Chiva, et nous verrons bientôt que son culte est postérieur à ceux de Krischna et de Wischnou.

Vainqueurs des Kétris (Kchatryas) ou guerriers, et dominateurs des autres castes, les Brahmanes envahirent successivement les plaines du Gange, celles de l'Indus, la longue chaîne des Ghâts, et ils descendirent sur la rive occidentale de la presqu'île. Alors s'élevèrent les monuments célèbres d'Éléphanta et de Salsette, sur deux îles rapprochées du continent. Les grottes d'Ellore, creusées un peu plus tard, attestent une domination bien assise dans la région centrale de l'Inde (1).

Ces sanctuaires sanscrits, respectés par le temps et par les hommes, sont des témoins irrécusables de la puissance des Brahmanes à une époque très-reculée. En étendant leur domination vers le midi, ils ne cessèrent de dominer sur le Pandjab et sur le Cachemire. De l'Indus à l'île de Ceylan, de Badri-Nath à Salsette, ils avaient subjugué, par l'influence religieuse, par les priviléges de caste, par les entra-

(1) Héeren, III, II, 334.

Digitized by Google

ves des rites, une multitude de princes ou radjahs disséminés sur tout le continent. C'est dans cette position, subordonnée au sanctuaire, que nous apparaissent les États de Taxile et de Porus dans les historiens grecs, les empires ou colonies florissantes de Delhi, de Bénarès, de Maghada, de Palibothra et de Canoge sur le Gange; le royaume d'Ayodhya sur le Gograh, et ceux d'Ellore, de Déogur, de Mavalipuram et de Tanjore, dans les épopées sanscrites.

L'existence de ces empires, créés par l'habile politique des Brahmanes, est incontestable. Un seul empire fut l'œuvre du patriotisme national et d'un soldat de fortune. Sandracottus, témoin des luttes engagées contre Alexandre, appela les peuples riverains du Gange à la liberté, et la victoire lui assujettit le Pandjab et toute la vaste région qui séparait l'Hyphasis de la cité de Palibothra (1). C'est du haut du trône conquis par sa valeur que Sandracottus traita fièrement avec Seleucus Nicator, lorsque celui-ci tenta de conserver la domination si laborieusement acquise par Alexandre (2).

Alors Palibothra (3) et Canoge étaient les capitales des *Prasii* ou tribus dominantes dans la vallée du Gange. Les États de Sandracottus s'étendirent, par la conquête, jusqu'au pays des Gangarides, tribus puissantes que les anciens placent dans le Bengale (4).

Ces empires indiens, dont les limites et la puissance varièrent avec l'habileté des princes et selon la volonté tenace et éclairée des Brahmanes, prouvent l'existence d'un peuple policé dès la plus haute antiquité. C'est déjà avec une orga-

---

(1) Justin, XV, 4; Plutarque, *Op.*, 1, fol. 700; Héeren, III, II, 329.

(2) Maurice, *Hist. of Hind.*, I, 38; Eusèbe, *Præp. evang.*, lib. IX, cap. 41, fol. 457.

(3) Mégasthène fut ambassadeur de Seleucus Nicator auprès de Sandracottus, vers l'an 282 avant J. C. Pline vante l'étendue et les richesses de Palibothra.

(4) Pline, VI, 17, 19.

Digitized by Google

nisation forte et régulière que l'Inde apparut à Alexandre sur les rives de l'Hyphasis : depuis plusieurs siècles, ces régions, alors si peu connues, jouissaient d'un repos qui prouve un pouvoir bien assis, une civilisation avancée et un bien-être descendu jusqu'aux classes inférieures; Arrien en fait la remarque (1). C'est surtout sur les rives du Gange que la tradition signale l'existence de ces empires florissant plusieurs siècles avant l'ère vulgaire (2) : les récits de quelques Grecs, les épopées sanscrites, et surtout les grandes et belles ruines de plusieurs cités sanscrites, confirment ces traditions.

Mais, si l'histoire n'a dérobé à l'oubli que les noms de Taxile, de Porus et de Sandracottus, l'épopée indienne, qui a recueilli le nom de tant de princes et poétisé leur vie, met en relief le chef d'un empire qui s'étendait fort loin sur les deux rives du Gange. Le règne de Vicramaditya est célébré dans les Puranas. Cet illustre guerrier s'entoura de sages et de savants, c'est-à-dire de Brahmanes, et le sacerdoce vint en aide à un pouvoir qui respectait le sien. L'ère de Vicramaditya se prolongea jusqu'à l'année 950 ; celle du roi Sacca, qui lui succéda, dura jusqu'au XVIe siècle (3).

La civilisation a donc suivi, dans l'Inde, une marche lente, régulière et longtemps progressive : sortie des temples de Vichnou et de Krischna, situés dans les vallées alpestres de l'Himalaya, elle descendit jusqu'aux rivages lointains de l'Océan, laissant partout des traces ineffaçables de sa marche et de ses stations. Les plus anciens monuments de cette civilisation sont de deux natures : les uns sont des sanctuaires taillés dans le roc ou élevés à la surface du sol, avec une grande magnificence; les autres sont des œuvres poétiques et des traditions religieuses déposées dans ces mêmes sanc-

(1) Arrien, *Op.*, 171.
(2) Pline, VI, 19, 20; Héeren, III, II, 333.
(3) Héeren, III, II, page 104.

Digitized by Google

tuaires : les premiers surtout suppléent au silence de l'histoire par leur grandeur, par leur richesse et par leur antiquité. L'architecture indienne offre plus d'un enseignement à celui qui en étudie la marche, les progrès et le caractère.

Les grottes d'Éléphanta (1), de Salsette (2) et d'Ellore (3) attestent l'antique puissance des Brahmanes. Dans ces immenses cavités, on trouve une architecture sévère dans ses grandes lignes, riche et attrayante dans les détails. L'art y est déjà puissant, varié et prodigue : il a choisi, de préférence, des sites frais et ombragés ; il a taillé la demeure des dieux dans des masses indestructibles ; il a placé le sanctuaire dans une ombre mystérieuse ; il a élevé des portiques pour le peuple, embelli les habitations des Brahmanes, creusé des réservoirs d'eau limpide pour les purifications et ouvert des bazars pour les commerçants; il a ciselé des autels expiatoires pour les pénitents. Pour que l'art s'élève à ce point de perfection, le temps est nécessaire avant toute chose, et rien ne prouve mieux la haute antiquité de la nation indienne que les monuments gigantesques d'Éléphanta, de Salsette et d'Ellore.

Si l'existence et une étude attentive de ces monuments confirment, jusqu'à un certain point, la vérité des traditions religieuses, alors les épopées sanscrites acquièrent, pour nous, une importance que l'histoire littéraire semblait s'approprier exclusivement.

La religion, la poésie, les mœurs et les arts se lient intimement dans toute la péninsule indienne. Il nous importe donc d'apprécier, sous un certain point de vue, les poëmes sanscrits, que nous venons de repousser comme annales historiques : ils ont leur importance, lorsqu'ils viennent à l'appui de faits bien constatés, de monuments encore de-

---

(1) Niebuhr, *Reise*, 1778, tome 2.

(2) Lord Valentia, *Travels*, tome II.

(3) Thévenot, *Voyage des Indes*, pages 220, 223 ; Anquetil du Perron, *Prélim. du Zend-Avesta*, page 233.

Digitized by Google

bout et de tant de ruines éparses sur tout le continent indien.

Le plus ancien des poëmes sanscrits, c'est le Véda ou plutôt les Védas; car cette vaste compilation de prières, d'hymnes, de préceptes, de rites et de légendes religieuses se divise en quatre parties (1). Les Védas précédèrent l'institution de la caste sacerdotale, qui, plus tard, les prit pour guide (2). Un fait remarquable, c'est que le culte prescrit par les Védas est basé sur l'existence d'un seul Dieu (3), se manifestant dans les grands phénomènes de la nature. Cette religion naturelle et sacerdotale fut celle du sanctuaire, celle dont les Brahmanes gardèrent rigoureusement le dépôt.

Les sectes si anciennes de Chiva ou Mahadeva (grand Deva) et de Vichnou sont cependant postérieures aux Védas, car ils n'en font pas mention. La première adore le Lingam; la seconde, plus généralement connue sous le nom de Krischna, l'une des incarnations de Vichnou, semble le produit d'une réforme religieuse, opérée dans le but de polir un culte trop sensuel. Jones recule l'origine de la secte de Krischna jusqu'au XIIe siècle avant J. C. (4). D'après lui, la secte réformiste de Bouddha serait venue deux siècles plus tard; mais tout fait présumer, au contraire, que le bouddhisme, postérieur aux Védas, est plus ancien que le culte de Chiva et de Krischna. On a remarqué que les plus anciens sanctuaires de l'Inde, et notamment tous les temples souterrains, sont dédiés à Bouddha. L'histoire des luttes longues et opiniâtres entre les Bouddhistes et les Brahmanes est ignorée; mais on

---

(1) C'est le colonel Polier, qui a porté en Europe et déposé au musée britannique le premier recueil des *Védas* formant onze gros volumes. Ce recueil a été traduit partiellement par Jones, *Works of Jones*, VI; Bopp and Colebrooke, *On the Vedas or sacred Writings of the Hindus*, *As. Res.*, VIII, fol. 377, 497.

(2) Héeren, III, 1, pages 129, 139, 144, 146.

(3) *As. Res.*, VIII, 396.

(4) Jones, *Works*, I, 29; Héeren, III, 1, 155, 156.

Digitized by Google

sait qu'elles se terminèrent par la proscription et l'exil des Bouddhistes (1). Ces luttes sont mentionnées dans le Ramayan (2). Ainsi donc les Védas ont une origine encore plus reculée que les sectes de Chiva, de Vichnou et de Bouddha. Le Zend-Avesta, qui fut porté de la Perse et traduit par Anquetil du Perron, n'est qu'un extrait des Védas.

Les Puranas forment un recueil de poëmes mythologiques, qui modifient, par la forme et par les idées nouvelles dont ils sont imprégnés, la simplicité et l'unité de principes des Védas. Dans les Puranas, la géographie de l'Inde est traitée avec plus d'exactitude que dans les ouvrages postérieurs à la première période sanscrite; mais ces notions géographiques, renfermées dans un petit nombre de chapitres appelés *bhu-chanda*, manquent de suite, et, trop souvent, l'imagination du poëte a embelli les tableaux et placé la fiction au-dessus de la réalité. Les rites prescrits par les Puranas firent tomber en désuétude les prières des Védas. Ces changements, introduits dans des formes consacrées par le temps, furent aussi l'œuvre des commentateurs qui, à toutes les époques, altérèrent le texte des Védas en cherchant à l'interpréter.

Le Ramayan est une vaste épopée dont le sujet est la victoire du dieu Rama sur Ravana, prince des mauvais génies. Depuis que deux savants anglais ont traduit, en partie, le

---

(1) Chassé de l'Inde, le bouddhisme resta cantonné dans l'île de Ceylan; il se réfugia aussi dans le Thibet, d'où il envahit successivement le plateau central de l'Asie, le pays au delà du Gange et plus tard la Chine, sous le nom de Fo. En attaquant les trois castes supérieures ou les *régénérés*, le bouddhisme repoussait directement le pouvoir des Brahmanes. C'était une grande réforme religieuse, qui sapait l'organisation sociale des peuples sanscrits et en changeait les bases. Le moine de Bouddha, produit constant de l'élection, s'appelle *gaïlong* ou *gélong* au Thibet, *bonze* à la Chine, et *talapoin* à Ava et à Pégu.

(2) Ramayan, p. III, sect. LXXVI, page 452.

Digitized by Google

Ramayan, on a pu apprécier, en Europe, le mérite de cette grande composition (1).

De beaucoup antérieure à l'ère de Vicramaditya, cette épopée classique célèbre une des incarnations de Vischnou, sous la forme de Rama et de ses trois frères. Elle est remarquable par le mérite du plan et celui de l'exécution : les détails qu'elle renferme sur la politique, la géographie, les arts et les mœurs de l'Inde sont inappréciables ; ils annoncent un état social bien consolidé. Le Ramayan est une composition très-ancienne ; elle appartient à cette époque plus ou moins longue pendant laquelle la poésie sanscrite, libre dans ses allures et pure encore de tout alliage, ne brilla que de son éclat naturel. Les nombreux épisodes que renferme l'épopée de Valmiki sont d'un grand intérêt pour l'histoire de l'Inde.

Le Mahabharat (2) est une épopée qui, dit-on, surpasse toutes les autres et égale presque en mérite le Ramayan. Il fut traduit en persan par ordre d'Acbar le Grand. La guerre des Coros contre les Pandos en est le sujet. Ces deux grandes familles princières, toujours rivales, ont laissé de grands souvenirs sur les rives du Gange et dans l'empire de Delhi, lorsque Hastinapoura en était la capitale.

Le Mahabharat renferme plusieurs épisodes d'un grand intérêt, mais tous étrangers au sujet principal : c'est une belle composition, qui, sous des formes poétiques admirées des pandits ou savants de l'Inde, offre des préceptes sublimes de religion et de morale (3). Krischna ou plutôt Vischnou, protecteur des Pandos, leur donna la victoire sur les Coros : en réalité, cette épopée célèbre le triomphe des bons anges sur les mauvais.

Le Mahabharat est postérieur au Ramayan (4); mais son

---

(1) *The Ramayan of Valmiki...*, by Will. Carey and Josua, Marshman, Serampore, 1806, 1808, 1810, 3 vol. in-4.

(2) Héeren, III, 1, 200, 203.

(3) Polier, *Mythol. des Hindous*; Héeren, III, 1, 204.

(4) Polier, I, 579.

Digitized by Google

antiquité est incontestable, et on recule généralement son origine jusqu'aux premiers temps historiques. Les bas-reliefs des plus anciens monuments sont empruntés, en grande partie, aux tableaux et aux récits de cette épopée; mais, à quelque époque que remonte cette œuvre, elle est postérieure à l'institution des castes : tout semble tendre, dans le Mahabharat, à illustrer la caste des Brahmanes. Héeren croit que sa composition est contemporaine du triomphe de la caste sacerdotale sur celle des Kétris ou guerriers.

Considérés dans un ordre chronologique, les Puranas, au nombre de dix-huit, devraient être classés à la suite du Ramayan et du Mahabharat. Ces compilations sont la source la plus abondante de la religion populaire, de l'histoire héroïque des Hindous et de la géographie, malgré les traditions fabuleuses qui altèrent et déprécient cette source (1). Aucun des Puranas n'offre l'unité d'action qui caractérise le Ramayan et le Mahabharat ; leur but principal est d'instruire. Le dialogue est la forme dominante, et ils sont lus de préférence dans les écoles ouvertes pour les castes supérieures : cette lecture prépare les plus instruits à celle des Védas. Si, comme tout semble le confirmer, les Puranas ne sont qu'une compilation, cette compilation ne peut appartenir qu'à un siècle d'érudition, toujours tardif dans l'histoire littéraire d'un peuple (2). C'est probablement l'œuvre de plusieurs génies, appartenant à une époque reculée de la civilisation des Hindous, mais peut-être revisés et modifiés, dans leur forme actuelle, par quelques savants laborieux (3).

Les Hindous, si riches en poëmes sacrés, en épopées et en poésie lyrique, ne se montrèrent pas moins habiles dans la poésie dramatique. Le plus illustre des poëtes sanscrits, celui qui a laissé le plus beau monument littéraire, c'est Calidas,

---

(1) Colebrooke, *Puranas or Indian mythol.*, *As. Res.*, IX, 290.
(2) Héeren, III, 1, 232.
(3) Wilford, *As. Res*, V, 244.

Digitized by Google

l'un des neuf sages qui vivaient à la cour du radjah Vicramaditya. C'est l'époque la plus brillante pour le drame indien, et c'est avec raison que les Anglais ont surnommé Calidas le Shakspeare de l'Inde (1).

Le drame de Sacountala est extrait du Mahabharat : c'est un de ses nombreux épisodes, qui, très-limité dans sa première création, a reçu, sous la plume d'un grand écrivain, un magnifique développement. L'action de ce drame est simple ; mais, libre des entraves imposées par l'unité de temps et de lieu, il offre une grande variété de peintures et de scènes remarquables. Calidas peint également bien les passions fortes et haineuses, et les sentiments doux et tendres. Des esprits sérieux, qui ont étudié, dans les originaux, la littérature de l'ancienne Grèce et celle de l'Inde sanscrite, se sont demandé dans quelle contrée la poésie avait développé le plus de richesse et de pompe, le plus de grâce et de variété dans les récits, le plus de noblesse dans les caractères, le plus de terreur et d'émotions dans les scènes dramatiques.

Un monument littéraire plus grave dans sa forme, plus simple dans sa marche et plus intimement lié à l'existence politique du peuple indien nous reste à indiquer : c'est le code de Menou ou Manou (2). Les lois qui le composent sont religieuses, politiques, civiles et criminelles; elles divisent la nation en quatre classes ou castes.

La première caste est celle des Brahmanes, composée de prêtres, de docteurs et de savants.

La deuxième est celle des *Kétris* ou guerriers : Menou écrit Kchatriya.

---

(1) *Sacountala or the fatal Ring* in the *Works* of Jones, VI, 209. C'est au savant William Jones, l'un des fondateurs et président de la Société asiatique de Calcutta, en 1784, que l'on doit l'heureuse découverte et la traduction de Sacountala ou Sacontala. Héeren, III, 1, 254.

(2) W. Jones, *Institutes of Hindu law; Livres sacrés de l'Orient*, *Lois de Menou*, édit. 1842.

Digitized by Google

La troisième est celle des *Vaishies*, comprenant les industriels, les marchands et les cultivateurs.

La dernière est celle des *Soudras*.

Les Grecs, trompés dans leurs recherches, sans doute par Mégasthène, admettaient sept castes (1).

Les Brahmanes étaient les véritables chefs de l'État. Cette aristocratie sacerdotale avait si bien consolidé son pouvoir, que les lois, la force publique, l'influence d'une instruction supérieure et le préjugé national, tout était pour elle. La division des Hindous par castes était aussi un frein puissant contre les ambitions trop audacieuses. On viole quelquefois impunément une loi politique; mais une loi religieuse, surtout chez les peuples orientaux, est une barrière qu'il est bien difficile de franchir. C'est pour avoir tenté d'usurper le pouvoir, que les Kétris, après leur défaite, ne formèrent plus que la seconde caste, et qu'ils perdirent pour toujours les priviléges de la première. Moins nombreux, on les eût sans doute anéantis ou exilés. Quelques tribus de Kétris, plus opiniâtres que les autres, négligèrent les rites; elles furent dégradées et bannies (2) : peut-être les Séikhs modernes sont les descendants de ces tribus.

Les Vaïsyas étaient principalement cultivateurs. Menou a dit : Un Vaïsya ne doit jamais dire : Je n'entretiens pas de bétail (3).

Les trois premières castes composaient les régénérés. Les Soudras n'étaient pas impurs, mais ils n'étaient pas régénérés (4). L'esclavage, tempéré par les lois et par l'influence sacerdotale, était la condition naturelle du Soudra : l'affranchissement, avec quelque facilité qu'on l'obtînt, ne faisait que confirmer l'état subordonné du Soudra.

---

(1) Diodore, I, 153; Arrien, fol. 176; Strabon, XV, 1, § 29, fol. 703 et seq.; Pline, VI, 19.

(2) Menou, X, 43, 44; Héeren, III, II, 351.

(3) Menou, IX, 327, 328.

(4) Menou, X, 4.

Digitized by Google

En admettant dans l'Inde, à une époque très reculée, deux nations, l'une victorieuse et l'autre subjuguée, nous devrions classer les Soudras dans la seconde, et leur position subordonnée serait la conséquence naturelle de leur défaite.

La sévérité des lois n'a pas toujours défendu les quatre premières castes des mélanges réputés impurs. Ces mélanges, et probablement des tentatives d'insurrection toujours impuissantes, donnèrent naissance à un grand nombre de castes mixtes et impures. Thévenot, voyageant dans l'Inde, en compta quatre-vingt-quatre (1). Parmi ces tribus impures, quelques-unes devaient leur origine à des races étrangères, venues dans l'Inde par le commerce ou par l'esclavage; d'autres y avaient été déposées par la guerre ou par la conquête. Cette diversité de races faisait dire à Hérodote que l'Inde renfermait un grand nombre de peuples qui ne parlaient pas la même langue (2). La religion était le seul lien qui unissait toutes ces castes différentes d'origine, de couleur et de langage. Il est probable que la couleur foncée est celle de la race primitive, celle des Hindous aborigènes. La couleur blanche, qui est celle des castes régénérées, serait donc celle des races conquérantes. Dans le Ramayan, le Paria ou Tchandala est peint avec une couleur foncée (3).

Les lois de Menou prouvent l'antiquité du gouvernement monarchique, surveillé et tempéré par une aristocratie sacerdotale. Le prince appartenait toujours à la caste des Kétris; mais les rites, dont les Brahmanes avaient la tradition et le dépôt, imposaient au radjah le plus absolu des entraves perpétuelles : sa vie publique comme sa vie privée et jusqu'à son sommeil étaient réglés par le code (4). Les radjahs qui

---

(1) Thévenot, dernière partie, page 84; Menou, X, 26 et seq.; Abel Remusat, *Nouv. mélanges asiat.*, II, 334.

(2) Hérodote, III, 98.

(3) Ramayan, I, 493.

(4) Menou, VII, 75, 79, 145, 146, 215, 226.

Digitized by Google

tentèrent de s'affranchir de cet esclavage royal succombèrent dans des luttes où ils rencontraient toujours pour adversaire la caste puissante et vénérée des Brahmanes.

Cependant il est dans la nature des choses que le temps affaiblisse ou rompe tôt ou tard les liens politiques les plus solides, et les renouvelle sous une autre forme. Si les Brahmanes conservèrent aussi longtemps le pouvoir, ce fut en le modérant insensiblement. Dans le Sacountala, le roi Duschmanta est bien plus indépendant des Brahmanes que ne l'est Dasha-Ratha, roi d'Ayodhya, dans le Ramayan : le premier est un rigoureux observateur des rites, car son siècle est rapproché de celui qui vit le triomphe des Brahmanes sur les Kétris.

Les lois de Menou règlent aussi l'administration civile ; elles divisent l'Inde en communes rurales, en villes et en agglomérations de terroirs et de villes, dont les chefs étaient liés entre eux par une hiérarchie invariable. Tous ces chefs étaient subordonnés au premier ministre du radjah : celui-ci nommait à tous les emplois, mais la loi fixait d'avance les appointements de chaque chef (1).

Il entre dans le cadre de nos recherches de connaître la position que les lois de Menou avaient faite à la propriété. Le sol est libre, disent le code, les épopées et les Védas ; l'opinion publique, la religion et les lois repoussaient donc cette prétention funeste à l'agriculture, que ses rois sont propriétaires de la terre. Menou dit formellement : « Un « champ cultivé est la propriété de celui qui, le premier, « en a arraché le bois pour le défricher..... » (2).

En outre, le code accorde de fortes garanties à la propriété ; il règle, entre autres, les formalités prescrites pour opérer la vente d'un champ : or, pour vendre, il faut posséder (3).

---

(1) Menou, VII, 115, 120.
(2) Menou, IX, 44.
(3) Colebrooke, *Indian Digest.*, III, 432; Héeren, III, II, 379.

Digitized by Google

Il est des régions, en Orient, où le propriétaire du sol n'est, en réalité, qu'un fermier temporaire ou permanent, selon le caprice du prince ou selon les conditions primitives de la concession. On s'est demandé si l'Inde n'avait pas aussi ses fermiers, sous le nom de propriétaires. Il existe, en effet, des fermiers du sol, et cette position subordonnée fut peut-être la condition primitive de tous les exploitants; mais, douce dès son origine et abritée par la loi, cette position amena rapidement, par usurpation ou par émancipation, la constitution définitive de la propriété privée : quelle qu'en soit l'origine, l'existence de la propriété est antérieure aux lois de Menou. Les Vaïsyas, qui sont généralement cultivateurs, ne figurent jamais dans le code ni dans les épopées comme de simples fermiers; cependant les radjahs et les Brahmanes possédaient des terres dont ils disposaient par donation ou par investiture.

Mais, si la propriété était libre et transmissible, elle pouvait se perdre par forfaiture et par délit constatés chez le particulier, pour injustice et pour malversation chez le chef.

L'organisation civile de l'Inde et la constitution de la propriété, sur lesquelles Strabon nous a transmis quelques renseignements (1), se sont maintenues à peu près intactes dans la région méridionale; mais elles ont subi de graves altérations dans la région septentrionale, si souvent envahie par les étrangers (2). Mark Wilkes, en 1810, faisait la remarque que, dans l'ancien Décan, chaque bourgade formait une commune et comme une sorte de république, qui avait ses fonctionnaires préposés à la garde de ses intérêts (3). L'Indien pouvait encore se croire républicain dans les limites

(1) Strabon, XV, 1, § 39, fol. 707.

(2) Par Cyrus et par Darius, par Alexandre jusqu'à l'Hyphasis, par les Arabes jusqu'au Sindhy, par les Ghaznévides jusqu'au Gange, par les Mongols et les musulmans jusqu'à Mysore, etc.

(3) Menou, VIII, IX, X.

Digitized by Google

rétrécies de la bourgade; mais, au delà, la monarchie lui apparaissait constamment avec ses pompes et avec toute sa force.

La propriété constituée et garantie par les lois et la division du sol en communes et en districts supposent le bornage. Cette opération, si nécessaire au repos de la classe agricole, était prescrite par le code; des magistrats locaux la pratiquaient avec une sévère exactitude, soit envers les particuliers, soit entre les communes (1).

Ces petits États dans les grands États, cette division extrême du sol par le bornage étaient l'œuvre des Brahmanes. Quelques peuples voisins cherchèrent à les imiter. De nos jours, sir Stampford Raffles, écrivain distingué et habile administrateur, a retrouvé la division du sol, la hiérarchie et la constitution communale de l'Inde dans l'île de Java (2).

Mais la terre, quoique libre et transmissible, devait un tribut au prince; à cette condition seulement elle était protégée : le radjah ou ses ministres réglaient annuellement la quotité de l'impôt. Le législateur, prévoyant les abus et voulant imposer une barrière aux exigences du prince, avait d'avance fixé les limites de l'impôt : c'était un douzième de la récolte dans les temps calmes et heureux, un huitième ou un sixième dans les temps orageux ou difficiles; c'était un quart dans les grandes nécessités de l'État. Les biens mobiliers ne devaient qu'un vingtième sur leur produit et un cinquantième sur leur accroissement (3). On concevra facilement que, avec un régime dont l'origine était sacerdotale, les terres appartenant aux sanctuaires et aux Brahmanes étaient exemptes de l'impôt (4).

En outre de l'impôt territorial, les revenus de l'État ou du prince consistaient encore en taxes imposées au com-

(1) Strabon, XV, 1, § 39, fol. 707.
(2) Sir St. Raffles, *Descript. of Java*, vol. app., page 236.
(3) Menou, VII, 130, 131; — X, 120; Ramayan, III, 170.
(4) Menou, VII, 133.

Digitized by Google

merce et en droits de douane et de péage (1). Le produit de ces taxes était très-considérable, car le commerce était libre, et le monopole n'était exercé que sur un très-petit nombre de produits indigènes.

La liberté, si diversement comprise par les peuples et par les rois, avait un germe permanent dans la propriété privée et dans l'organisation des communes. Il n'est donc pas étonnant de trouver un caractère républicain dans les constitutions locales et dans quelques lois civiles des anciens peuples de l'Inde; mais cette liberté fut toujours sans issue, par la permanence des castes (2). Les Brahmanes, zélés défenseurs des institutions politiques dont ils avaient doté le pays, firent échouer sans cesse toute tentative d'indépendance chez le peuple, toute usurpation et tout acte de despotisme chez le radjah. La polygamie était aussi un obstacle au développement des constitutions libres. Politique avant tout, la religion de Brahma tendait à tout asservir, et le privilége fut toujours à côté du pouvoir. Plus tard, le mahométisme est venu avec d'autres dogmes, et ses envahissements ont créé un despotisme sans bornes, qui n'a d'autre contrôle que celui de la révolte.

Une des conditions de l'état monarchique, c'est que le pouvoir judiciaire émane du roi, qui l'exerce personnellement ou le délègue à des hommes de son choix (3). Le Sacountala nous présente le roi ou radjah Duschmanta rendant lui-même la justice, assisté de quelques Brahmanes (4); mais ces pénibles fonctions étaient généralement confiées à un grand juge et à trois assesseurs, toujours pris dans la première caste : de cette cour supérieure ressortaient tous les autres tribunaux et les juges des localités (5).

---

(1) Strabon, XV, 1, § 39, fol. 707.

(2) Héeren, III, II, 381.

(3) Menou, VIII, I et seq.; Strabon, XV, I, § 39; Héeren, III, II, 376.

(4) Sacountala, v^e^ *acte*.

(5) Menou, VIII.

Digitized by Google

Le commerce extérieur était très-étendu et le commerce intérieur opérait sans entraves ; l'un et l'autre, protégés par des lois spéciales, remontaient à une époque très-reculée. On trouve dans le Ramayan ce passage remarquable :

« Pour qu'un pays offre l'image de l'aisance et de la pros-« périté, il faut que les marchands puissent voyager en sû-« reté d'une ville à une autre (1). » Plus loin, en décrivant l'entrée de Rama dans sa capitale, le poëte sanscrit dit encore : « Tous les hommes de condition, parmi lesquels se « rangeaient les négociants, viennent au-devant de lui avec « tous les chefs du peuple..... »

Chaque contrée avait des produits spéciaux qui manquaient aux autres et qui devenaient pour elle l'objet d'un commerce très-lucratif : ainsi les épices étaient récoltées sur les côtes sablonneuses de la presqu'île ; le riz, sur les rives du Gange et dans les terres basses, marécageuses et facilement arrosables. Des échanges étaient donc nécessaires : la loi les encouragea et les Brahmanes ouvrirent des bazars à leur profit.

Les chemins étaient également placés sous le patronage des dieux. Ils facilitaient le transport des denrées vers les grands entrepôts : là des foires et des marchés favorisaient les échanges et l'écoulement des produits (2). Quelques-uns de ces entrepôts étaient des villes puissantes ; d'autres n'étaient que de longues galeries ou de modestes hangars placés dans le voisinage des sanctuaires : la foule accourait annuellement dans ces derniers entrepôts. Le négociant pouvait accomplir, en pèlerin, un acte de dévotion, sans cesser de surveiller les intérêts de son commerce. L'emplacement de ces grands marchés était si bien choisi, et les Brahmanes y faisaient si bonne police, que, malgré les guerres civiles et les convulsions politiques qui ont si souvent désolé

(1) Ramayan, III, 97, 245.
(2) Ramayan, III, 482.

Digitized by Google

la presqu'île, plusieurs de ces entrepôts subsistent encore et ne cessent d'y attirer la foule.

Le Périple nous a fait connaître trois de ces grands entrepôts : c'est *Ozène*, au nord de l'Inde, *Tagara* et *Pluthana*, dans le moderne Décan (1). Ozène était une ville sainte, devenue la moderne Oudjein, capitale d'un état mahratte; Tagara, c'est Déogur, dans les environs d'Ellore : ce sanctuaire, si renommé dans l'épopée sanscrite, était devenu une grande ville du temps d'Arrien ; Pluthana, dont la position est incertaine, était située dans la haute chaîne des Ghâts et, sans doute, dans l'un de ces rares passages qui existent dans cette chaîne. L'histoire a encore sauvé de l'oubli le nom de quelques autres entrepôts : c'était Palibothra, Canoge et Taxile, que nous avons déjà nommés, puis encore Horate et Ubère, où Pline et Strabon entassent de grandes richesses (2).

La ligne commerciale la plus étendue commençait à Taxile, sur l'Indus, et, traversant le Lahore, aboutissait à Palibothra, sur le Gange (3). Le major Rennel décrit la chaussée, de 300 milles de longueur (environ 483 kilomètres) et bordée d'arbres, qui allait de Lahore à Agra. La navigation sur l'Indus et sur le Gange ouvrait encore au commerce de grands débouchés. Patala, qu'on suppose remplacée par Hyderabad (Haïderabad), était l'entrepôt principal de l'Indus, au sommet du Delta (4). Le port de Kalliena ou le Gallian moderne, situé près de Bombay, était la station obligée des pèlerins du Nord, qui se rendaient aux sanctuaires de Salsette et d'Éléphanta. Mavalipouram, ville merveilleuse, mais avant tout ville sacrée, était située sur la côte de Coromandel : c'était l'entrepôt central des produits de l'Inde, destinés à opérer des échanges avec les produits venant de l'Orient ;

---

(1) Arrien, *Peripl. mar. Eryth.*, *in Geogr. min.*, I, fol. 29, 72 ; W. Hunter, *As. Res.*, VI, 36.

(2) Pline, VI, 19, 20; Strabon, XV, 1, § 39.

(3) Strabon, *ibid.*; Rennel, II, page 63.

(4) Arrien, VI, 17.

Digitized by Google

plus tard, c'était encore un emporium pour les Romains et pour les Arabes (1).

D'autres lignes commerciales, partant du Gange, allaient vers Unga et Yamala, en traversant la contrée des Gangarides. *Unga*, d'après les Pandits, c'est Ava; son puissant radjah est mentionné dans le Ramayan (2). Yamala est probablement Malacca; c'est du moins l'opinion de Wilford et de Héeren (3). Il est vrai que le Périple et Ptolémée désignent Yamala sous le nom de Chryse; mais, sous cette dénomination, Mannert croit y trouver la moderne Malacca (4).

Ainsi donc le commerce avait, dans l'Inde, des voies libres, faciles et quelquefois somptueuses; des ports toujours ouverts à l'étranger; des fleuves intarissables pour rapprocher les peuples et les grandes cités; partout des sanctuaires protégeant des marchés annuels ou des entrepôts permanents; des lois simples et une police vigilante pour maintenir le bon ordre et pour donner une complète sécurité au commerce des échanges.

Il est déjà fait mention de la monnaie dans la fable de Krischna, dans les lois de Menou et dans le Ramayan (5). A une époque plus récente, le Périple indiqua les kaltris, qui étaient des pièces d'or ayant cours dans l'Inde; plus tard, Pline déplorait les sommes considérables d'or et d'argent que le commerce avec les Indes absorbait sans retour (6).

Une littérature riche et variée, une religion poétique, et des villes immenses et encombrées de marchandises font supposer le luxe, c'est-à-dire la jouissance plus ou moins exagérée des biens de la terre et des produits de l'industrie

---

(1) Ptolémée, VII, I, tabl. x, fol. 127.
(2) Ramayan, I, 119, 159.
(3) Wilford, *As. Res.*, VIII, page 302; Héeren, III, II, 432.
(4) Arrien, *Peripl.*, 34, Ptolémée, VII, cap. II, tabl. II, fol. 133; Mannert, V, 242 et suiv.
(5) Ramayan, I, 606.
(6) Pline, XII, 18.

Digitized by Google

humaine : le Ramayan vient confirmer cette supposition (1). Ayodhya, ville un peu fabuleuse, avait été fondée par le roi Manou, sur le fleuve Suruja (Gangra), l'un des affluents du Gange; c'était la capitale d'un grand empire. « Ses rues « étaient droites et bien arrosées ; les temples et les palais « étaient resplendissants de richesses ; les coupoles s'élevaient « comme des montagnes ; les bains publics et les jardins « étaient ombragés par l'arbre mango ; des marchands de « toute espèce, une multitude de chars, d'éléphants, de che- « vaux et de danseurs encombraient les rues ; l'air était em- « baumé par les vapeurs de l'encens et par le parfum des « fleurs ; la population était composée de régénérés, et cha- « que habitant portait une prodigieuse quantité de bijoux « et de pierreries. »

Quelque exagération qu'il y ait dans le tableau qui précède et que j'ai dû abréger, le poëte n'a peint que ce qu'il connaissait. Il avait vu des richesses éparses, des palais, des coupoles, des fêtes publiques, des villes florissantes, des populations étalant beaucoup de luxe, et, en chantant, il groupait tous ses souvenirs. En décrivant ailleurs le deuil qui suivit la mort de Dasha-Rathra, le Ramayan peuple les jardins publics d'Ayodhya d'une foule de promeneurs, et il encombre les rues de chars, d'éléphants et de chevaux appartenant aux grands de l'empire (2). L'antique ville d'Ayodhya, dont la fondation est reculée de l'an 1500 à l'an 2000 avant l'ère vulgaire (3), nous offre la preuve d'un haut développement de la vie sociale dans la vallée du Gange. L'épopée sanscrite jette, il est vrai, un voile fabuleux sur cette ville, mais sans faire douter de son existence : au besoin, nous retrouverions ses richesses et ses monuments dans d'autres cités sanscrites.

L'architecture indienne, fille de la religion, est tou-

(1) Ramayan, I, 94, et III, 128.
(2) Ramayan, III, 98.
(3) Chy-fâ-hian, *trad.*, chap. XX, page 176 ; Héeren, III, II, 317-385.

Digitized by Google

jours restée fidèle à son origine. La presqu'île est encore aujourd'hui couverte de monuments dont la grandeur, la richesse et l'antiquité captivent l'attention des savants et des artistes. Cette architecture semble appartenir à trois périodes bien distinctes : la première est celle des temples souterrains ; la deuxième, celle des temples en saillie sur les rochers ; la troisième, celle de tous les édifices projetant dans l'air leurs masses gigantesques.

A son début, l'architecture sanscrite creusa donc, à grands frais, de vastes et belles grottes souterraines. Ses premiers essais prouvent autant de persévérance que de talent. A Éléphanta (1), près de Bombay, le porphyre céda aux efforts laborieux et intelligents de l'ouvrier, et Chiva eut un temple immortel. Les parois de ce temple sont magnifiquement sculptées et couvertes de bas-reliefs allégoriques. C'est toute la mythologie des grandes épopées sanscrites, traduites dans un art nouveau, représentées sous des formes nouvelles, et ces formes ont aujourd'hui des mystères même pour les Pandits. N'est-ce point la confirmation la plus évidente de la haute antiquité de ce monument ? Le culte de Chiva indique l'époque historique de la fondation d'Éléphanta : alors la secte de Krischna cédait le pas, en attendant que son tour vînt de dominer.

A Salsette, île voisine de celle d'Éléphanta, les grottes souterraines sont plus vastes et plus nombreuses ; elles sont taillées dans les flancs granitiques du mont Keneri, et les nombreuses inscriptions sanscrites, disséminées au milieu des bas-reliefs, sont, pour la plupart, indéchiffrables (2).

Carli, situé entre Bombai et Pouna, a des temples souterrains moins vastes, mais supérieurs à ceux de Salsette par la perfection du travail (3) : ils étaient dédiés à Bouddha

(1) Lord Valentia, *Travels*, tome II, 195, pl. X ; Niebuhr, II, 41, pl. V ; Langlès, *Mon. anc. et mod. de l'Inde*, an 1821, tome II, 148.

(2) Gough, *Ancient monuments*....., page 38.

(3) Lord Valentia, II, 163.

Digitized by Google

et dataient, sans doute, de cette époque mémorable, mais indécise, où la secte des Bouddhistes, rivale de celle de Chiva, avait engagé une lutte qui se termina misérablement pour elle.

Dans le Décan oriental, au midi de Bénarés, le Bouddhiste chinois (1) qui voyagea dans le ve siècle trouva un temple à cinq étages taillé dans le roc; on l'appelait Paravatta ou monastère de la colombe. L'étage inférieur avait cinq cents chambres, le deuxième quatre cents, le troisième trois cents, le quatrième deux cents et le dernier cent chambres; en tout quinze cents chambres occupées par autant de moines. L'eau du réservoir placé au sommet du monastère descendait d'étage en étage et sortait par la grande porte d'entrée.

On trouve encore, à Ceylan, des temples souterrains taillés dans le roc, une architecture simple et grandiose, le travail lent et perfectionné des bas-reliefs, et une accumulation prodigieuse de statues où l'art se montre sous des formes bizarres, mystérieuses et allégoriques. C'est à Kinnery, c'est près de Domboulou, c'est dans des régions envahies par les Djengles et que les anciens avaient cultivées, que des hommes, venus de l'Occident, ont découvert ces grands monuments. Les ouvriers qui taillèrent les rochers et façonnèrent le sommet du pic Adam, en l'honneur de Bouddha, vivaient à une époque antérieure aux premiers temps historiques (2).

Mais, de tous les temples souterrains de l'Inde, les plus vastes et les plus magnifiques sont ceux d'Ellore, situés sur la chaîne élevée des Ghâts et dans le voisinage de Déogur (3).

---

(1) Chy-fâ-hian, trad. d'Abel Remusat, chap. XXXV, pages 314, 316, note 4.

(2) John Davy, *Account of the interior of Ceylan*, London, 1821, page 232.

(3) Déogur ou Dévaguiri, colline des devas ou des dieux. Héeren, III, II, 408.

Digitized by Google

Dans un grand amphithéâtre de rochers granitiques taillés profondément sur une longueur de plus de 2 lieues, se trouvent une multitude de temples, quelquefois à deux et trois étages, tantôt séparés et tantôt réunis par un grand nombre de grottes. Ces immenses cavités, avec les bas-reliefs et les inscriptions qui en recouvrent les parois, avec les pilastres qui soutiennent les voûtes, avec les péristyles, les escaliers, les ponts, les obélisques et les statues qui les décorent, ne peuvent être l'œuvre d'une seule génération. C'est à un prosélytisme persévérant, c'est à un art devenu vulgaire qu'il faut attribuer une œuvre aussi colossale : elle appartient, sans contredit, à cette époque inconnue où le culte de Chiva fut dominant.

De tous les temples d'Ellore, le plus majestueux est celui de Kaïlassa (1). Nulle part l'architecture n'a étalé autant de grandeur et de magnificence. Ce qui caractérise ce monument, sous le rapport de l'art, c'est que, dans une partie, le souterrain s'élève un peu au-dessus du sol, et que, dans une autre, il projette, en avant des roches granitiques, une belle décoration. Kaïlassa appartient donc, par quelques-unes de ses dépendances, à la seconde période de l'art, et cependant la chronologie hindoue le reporte à plus de sept mille ans en arrière de l'ère vulgaire (2). Ce qui est plus certain, c'est que les grottes d'Ellore sont postérieures à celles d'Éléphanta et de Salsette ; car elles n'offrent pas, comme celles-ci, des traces du culte de Bouddha. Cela ferait supposer que, lorsque les temples d'Ellore furent creusés, le bouddhisme avait déjà été expulsé de l'Inde occidentale ; en outre, la mythologie sanscrite a fourni le sujet de plusieurs tableaux richement sculptés sur les parois de ces temples ; ils sont donc postérieurs au Ramayan et au Mababharat (3).

---

(1) Thévenot, *Voyage des Indes*, pages 220, 223.
(2) *Asiat. Res.*, VI, 385.
(3) *Asiat. Res.*, VI, 392, 406, 419.

Digitized by Google

Les belles ruines de Mavalipouram (1) appartiennent encore à la seconde période de l'architecture indienne. C'est une ville royale, ce sont des temples, des monuments publics, presque tous taillés dans le roc ; ces ruines s'étendent à plus de 4 lieues dans l'intérieur du continent (2). Dans les temples, tout se rapporte au culte de Chiva et de Krischna. Le mythe de Krischna est emprunté au Mahabharat. La chronologie sanscrite fait remonter les constructions civiles et les belles excavations de Mavalipouram aux temps mythologiques ; cette tradition prouve, du moins, l'antiquité des monuments, bien que le culte de Vichnou et l'absence de toute trace de bouddhisme les reportent à une époque postérieure à celle qui vit creuser les grottes d'Ellore.

L'architecture sacerdotale sortit enfin des lieux souterrains et changea de caractère ; elle fut d'abord pyramidale (3), et cette forme architectonique caractérise les grandes pagodes de Déogur (4), de Tanjore (5), de l'île de Ramiseram, dans le détroit de Ceylan (6), de Madouré (7), de Chalambron, près de Pondichéry (8), de Mavalipouram (9), sur la côte de Madras, et de Djagarnat (10), à l'extrémité du Coromandel. Ces masses colossales, en s'abaissant peu à peu, se couvrirent de bas-reliefs, de sculptures, de statues et d'ornements riches et variés ; elles appartiennent

---

(1) Mahamalaïpouram, ou Maha-bali-pour, c'est-à-dire ville du grand Bali.

(2) Chambers, *Asiat. Res.*, I, 145, 146, 155 ; *Revue des deux mondes*, I, 936, 962, an 1843.

(3) Héeren, III, 1, 75.

(4) Héeren, pages 48, 81.

(5) Héeren, page 82 ; lord Valentia, I, 356 ; Maurice, *Hist. of Hindostan*, I, pl. 3.

(6) Lord Valentia, I, 340.

(7) Héeren, *ibid.*, 85.

(8) *Revue des deux mondes*, 15 mars 1843, page 936 ; lord Valentia, I, 55.

(9) Héeren, *ibid.*, 81.

(10) Polier, II, 162.

Digitized by Google

à cette période de l'art qui, pour être la moins ancienne, remonte cependant à une époque reculée. Les pagodes de Ramiseram sont déjà mentionnées dans la lutte de Rama contre Ravana, si poétiquement décrite dans le Ramayan. La pagode de Djagarnat, l'un des surnoms de Krischna, est réputée comme un très-ancien sanctuaire; celle de Çhalambron ne date, d'après les Brahmanes, que de l'an 400 du Kali-Youg, c'est-à-dire de l'an 647 avant l'ère vulgaire (1).

Longtemps après, les pagodes furent entourées de *tschoultris* ou portiques destinés à recueillir les pèlerins. A cette époque très-rapprochée des temps historiques, il fallait à l'Indien, que la dévotion ou le commerce appelait dans les sanctuaires, un abri contre les chaleurs, un lieu de repos après de longues marches, des magasins pour y déposer les marchandises et pour trafiquer.

Sans nul doute, tous ces monuments, comme tout ce qui a exigé, dans l'Inde, l'intervention d'une main habile et d'un esprit distingué, furent l'œuvre des castes dominantes: tantôt ce sont les Bouddhistes, lorsque déjà ils luttaient, avec plus de courage que de succès, contre les sectateurs de Brahma, et tantôt ce furent les Brahmanes, enfouissant, dans les montagnes excavées, la religion poétique dont Chiva ou Mahadéva et Krischna sont la plus brillante expression. Depuis le triomphe de ces derniers, Thèbes s'est ensevelie dans les sables du Nil; les mages ont été dispersés; le peuple juif a déserté la ville de Salomon; la mythologie grecque s'est éteinte dans l'esclavage; le glaive de Mahomet a frappé au front toutes les sectes orientales; le christianisme a tenté une nouvelle et puissante lutte, mais le brahmisme est encore debout, et les *tschoultris* de Somnaut, de Djagarnat et de Badrinath sont périodiquement encombrés de pèlerins.

---

(1) Lord Valentia, *Travels*, I, 370.

Digitized by Google

L'architecture civile ne fut belle et majestueuse que sous les Mogols ; elle est, dès lors, étrangère au but de nos recherches.

Si l'Inde, dans son isolement des nations étrangères, nous apparaît aussi puissante et aussi solidement constituée ; si ses lois, ses institutions, ses castes, son administration civile et sa religion se reflètent, dès les premiers âges, dans une littérature riche et féconde ; si l'esprit humain s'est élevé jusqu'aux conceptions variées du génie, et si l'art, en donnant à ces conceptions des formes grandioses, les a immortalisées ; si enfin tout a concouru à donner à la civilisation de l'Inde un caractère précoce de force et de durée, c'est à l'agriculture qu'elle en est redevable. Comment concevoir tant de petits États dans les grands États ; cette immense population active, mais subordonnée ; toutes les richesses accumulées dans les villes et dans les sanctuaires ; tant de luxe et de magnificence dans les monuments publics ; tant de prodigalité et de fastes dans les fêtes nationales, et partout ce haut degré de civilisation qui rend la vie privée douce et facile, la vie publique noble et brillante, sans une industrie perfectionnée et infatigable, sans une immense production, sans l'appui constant de la terre ?

L'agriculture se montre, en effet, dans l'Inde sous un aspect imposant, et tout y atteste son antiquité, malgré l'obscurité des annales et des traditions populaires.

Les lois de Menou (1) assignent aux chefs ou gouverneurs des villes et des provinces les traitements suivants : au chef d'une ville (2), le produit, en nature, d'une légère contribution imposée sur les objets de consommation ; au chef de dix villes, le produit, en nature, de deux arpents de terre

---

(1) Livres sacrés, Menou, VII, 115, 119.

(2) M. Pauthier, éditeur de la traduction faite par M. Loiseleur-Deslongchamps, traduit le mot *grâma* par *commune* et non par *ville*. La commune, selon lui, est un village ou un bourg avec son territoire. Livres sacrés de l'Orient, édit. 1842, Menou, VII, 115, note 2.

Digitized by Google

ou d'un *koula*, d'après le traducteur de Menou (1); au chef de vingt villes, le produit de cinq koulas; au chef de cent villes, le produit d'un grâma ou commune; au chef de mille villes, le produit d'une poura ou ville.

Qu'est-ce que le *koula* ou arpent indien? Les commentateurs de Menou disent que c'est l'espace de terre qu'une charrue attelée de six bœufs peut labourer en un jour. M. Pauthier croit que c'est l'espace de terre labouré en un jour par deux charrues (2).

L'emploi de la charrue a donc, dans l'Inde, une origine très-reculée : depuis plus de trois mille ans sa forme n'a pas varié; c'est la même que nous retrouvons sur les bas-reliefs égyptiens.

L'antiquité de l'agriculture résulte aussi de l'organisation des castes. La troisième, celle des Vaïsyas, était en très-grande partie composée d'agriculteurs; elle appartenait encore aux régénérés, c'est-à-dire à une classe d'hommes qui se croyait de beaucoup supérieure aux masses populaires. Les Vaïsyas formaient primitivement la deuxième caste; car celle des Kétris ne fut détachée de celle des Brahmanes qu'après avoir succombé dans une lutte imprudemment engagée. Le rang attribué aux cultivateurs, dans l'hiérarchie sociale, prouve leur importance dans l'État, comme force productive et comme force politique.

Mais, sous le climat de l'Inde, avec des pluies rares et des chaleurs accablantes, on ne peut admettre une agriculture prospère et très-étendue sans l'irrigation. Du moment que la charrue a sillonné la terre et que la houe du jardinier l'a fouillée pour en embellir la surface, il a fallu des canaux d'arrosage : leur établissement est contemporain des premières cultures. On ne pourrait le prouver, qu'il faudrait encore l'admettre comme une des nécessités du climat; mais le

(1) Pauthier, *Menou*, VII, 119, note 1.
(2) Pauthier, *Menou*, VII, 119, note 1.

Digitized by Google

Ramayan atteste que les canaux sont d'antique origine (1). En décrivant les préparatifs du voyage de Rama, le poëte dit : « Des ponts sont bâtis, des rochers sont percés, des ca-« naux et des puits sont construits, et les routes sont garnies d'arbres et de fleurs. » Ailleurs, Râma, en entrant dans Ayodhiya, capitale des États de Dasharathra, son père, trouve les rues arrosées, sablées et garnies d'arbustes (2). Ayodhiya, ville fabuleuse par sa légende, mais célèbre par ses richesses et par son antique civilisation, est décrite avec pompe au début du Ramayan :

« Cette ville avait été fondée par Manou, le premier sou-« verain qui régna sur les hommes. Ses rues et ses avenues « étaient admirablement tracées et abondamment arro-« sées..... »

Pour que l'eau circule dans une ville, il faut qu'elle y parvienne par des aqueducs et par des canaux, et ce n'est point lorsque l'irrigation s'établit dans un lieu quelconque de l'Orient, qu'on songe à dériver une partie des eaux si nécessaires à l'agriculture, pour rendre le séjour des villes plus agréable. Des rues bien arrosées font supposer, dans les champs, un excédant d'eau et des richesses agricoles assez abondantes pour inspirer le besoin de les consommer dans une grande cité.

Le Ramayan fait mention de plusieurs cultures et de quelques produits agricoles que le sol de l'Inde refuserait incontestablement s'il n'était arrosé. Citons le mûrier et généralelement les arbres fruitiers; puis encore le riz (schali), nourriture constante du peuple (3), et la canne à sucre (4).

La distribution de l'eau entre les arrosants était une mesure d'ordre qui devait éveiller la sollicitude du législa-

---

(1) Ramayan, III, 231.
(2) Ramayan, I, 636.
(3) Ramayan, I, 104, 627; III, 204, 284.
(4) Menou, VIII, 341; Périple, page 9.

Digitized by Google

teur; on trouve, en effet, dans le code de Menou, parmi les notables de la bourgade, le distributeur de l'eau pour l'arrosement (1) : le gardien de la bourgade et des champs était aussi parmi les notables. Telle est la stabilité des institutions indiennes, surtout en ce qui concerne l'agriculture, que le distributeur et le garde existent toujours (2). Indispensables à la sécurité des cultivateurs et à la fertilité des terres cultivées, ils n'ont jamais cessé de percevoir un traitement en denrées ou en terres labourables (3).

Le nombre des employés figurant parmi les notables de la bourgade devait s'accroître à mesure que surgissaient de nouveaux intérêts et lorsque la population prenait un rapide accroissement. L'inscription sanscrite de Munghir, si heureusement conservée dans le Bengale, constate l'existence de trente employés supérieurs, et parmi eux figure le surintendant de l'agriculture, c'est-à-dire le régisseur des canaux d'arrosage (4). Un roi est le dieu des eaux, avait dit Menou avec une admirable précision de pensée et d'expression (5).

Il y avait donc une hiérarchie parmi les préposés des canaux : elle était indispensable pour opérer avec régularité et d'après les règlements, pour réprimer les infractions, pour atteindre toujours l'usager qui abuse et l'employé qui prévarique, en lui opposant sans cesse un fonctionnaire d'un rang supérieur au sien. Le surintendant du district était subordonné à celui de la province, et tous dépendaient du surintendant du royaume. Cette excellente institution n'appartenait pas exclusivement à l'Inde. C'est comme intendant des eaux que le prophète Daniel débuta à la cour de Perse. Les mêmes fonctions y subsistent encore sous le titre

---

(1) Menou, VIII, IX, X.

(2) Township, page 119.

(3) Les autres employés de la bourgade sont le juge ou receveur de la commune (grâma), appelé Potail; le régisseur, le charron, le potier, le barbier, l'orfévre ou rapsode, l'astrologue..... etc.

(4) *Asiat. Res.*, 1, 126, 130; Nalus, VIII, 20; XX, 28.

(5) Menou, VII, 7.

Digitized by Google

de myr-âb ou prince des eaux; c'est aujourd'hui le septième ministre de l'empire.

L'irrigation ne s'opérait pas toujours par des canaux amenant les eaux d'une rivière voisine. Chaque pagode avait son réservoir d'eau destiné aux purifications; mais, lorsque les besoins du culte étaient satisfaits, on livrait généralement l'excédant des eaux à l'agriculture. Probablement les Brahmanes tiraient un bon parti de ces concessions. L'existence de ces réservoirs ou étangs artificiels était inséparable d'une culture étendue et productive : il y en avait un nombre infini dans toutes les parties de l'Inde. Ce fut toujours une œuvre utile et recommandable, approuvée par la religion et honorée de l'estime publique, qu'un grand réservoir pouvant secourir la terre à l'époque des fortes pénuries d'eau. Il y en a qui ont jusqu'à 2 lieues de circuit : les plus grands sont généralement un don et quelquefois une spéculation du prince; parmi les autres, il s'en trouve qui ont été creusés aux frais d'une association d'arrosants, d'une commune, d'une ville ou d'une province; le plus grand nombre est attribué à des fondations pieuses. Menou recommande d'être charitable, c'est-à-dire de faire creuser des étangs (1); il défend au roi de détruire les pièces d'eau de son ennemi; il punit d'une forte amende celui qui détourne l'eau d'un étang, et il ordonne de noyer celui qui romprait une digue et occasionnerait la perte de l'eau; enfin il impose des pénitences sévères à celui qui a volé l'eau, à celui qui l'a vendue et même à celui qui l'a souillée. Les monuments sanscrits de Salsette (2) avaient, dans leur dépendance, un grand nombre de réservoirs ou étangs sacrés.

L'antiquité de l'arrosage est donc constatée par les épopées sanscrites, par le code de Menou et par tout ce qui reste de travaux hydrauliques sur le continent indien. Si quelque

---

(1) Menou, IV, 226; VII, 196; VIII, 279, 319; IX, 281; XI, 61, 163, etc.
(2) Lord Valentia, *Travels*, II, 198.

Digitized by Google

doute pouvait encore s'élever à ce sujet, si les fictions poétiques devaient faire suspecter jusqu'à la réalité des modèles qui inspiraient le poëte et donnèrent à ses récits une couleur si vive et si vraie, si l'on contestait enfin l'origine antique des lois de Menou, un dernier appui nous reste et nous le trouverons dans les écrivains grecs.

Diodore de Sicile (1), qui écrivait soixante-dix ans avant Strabon, esquisse rapidement le tableau de l'Inde. Nous empruntons à M. Miot, son traducteur, le passage suivant :

« L'Inde renferme de grandes montagnes, couvertes « d'arbres qui portent des fruits de toute espèce, et de vastes « plaines fertiles, d'une extrême beauté, entrecoupées par « un grand nombre de rivières : ainsi le sol, *presque partout* « *arrosé*, donne, chaque année, une double récolte... »

Il ne peut être question, dans ce passage, du Pandjab seulement. Depuis l'exploration de Scylax de Carpatyre au delta de l'Indus (2), et surtout depuis l'expédition d'Alexandre et les tentatives de Seleucus Nicator au delà de l'Hyphasis (3), on avait recueilli quelques renseignements sur la vallée du Gange et, en général, sur l'immense contrée située au midi de l'Indus. Quelles étaient les limites de ces connaissances? Des érudits ont cherché à les établir ; mais tout prouve qu'elle étaient restreintes, tout en nous révélant, en partie, le secret des richesses agricoles et de l'organisation sociale des anciens Indiens. Diodore, que nous venons de citer, avait profité des révélations faites par les Perses et des récits des compagnons d'Alexandre et de quelques voyageurs grecs. Continuons à le citer :

« Indépendamment des plantes céréales ordinaires, le « millet croît dans l'Inde, cultivé sur des champs arrosés

(1) Diod., lib. II, 35.
(2) Hérodote, IV, 44.
(3) Pline, VI, 17.

Digitized by Google

« par des canaux tirés des rivières ; on y recueille aussi une « grande variété de légumes excellents..... Plusieurs cou- « tumes, qui ont force de loi, contribuent à prévenir la « famine parmi les Indiens. Tandis que, chez les autres « peuples, le soldat, en ravageant les champs ennemis, les « met hors d'état d'être cultivés, chez les Indiens, les la- « boureurs, réputés inviolables et sacrés, peuvent, dans le « voisinage même des armées en campagne, continuer leurs « travaux, affranchis de toute crainte et de tout péril..... « Indépendamment de ces fleuves principaux (Gange et « Indus), le sol de l'Inde est encore traversé, dans tous « les sens, par un grand nombre d'autres rivières, dont les « eaux arrosent une longue suite de jardins et fécondent « des terres qui produisent une immense quantité de « fruits, etc..... (1).

L'origine de ces richesses agricoles, Diodore la cherche vainement dans les légendes mythologiques de Bacchus et d'Hercule. Tout en s'égarant dans ses recherches, il nous donne de précieux renseignements : c'est ainsi qu'il avait deviné en partie le secret de la prospérité de l'Inde, en constatant que le gouvernement démocratique était profondément enraciné dans le pays par la commune, et que, d'après la loi, tout Indien était libre. Encore un pas en avant, et il eût défini cette liberté dans son action et dans ses limites ; il eût vu surtout que l'arrosage, affranchi des entraves du fisc, protégé par la loi et encouragé par le prince, avait enrichi l'Inde et affermi sa longue destinée.

Nous savons que les bourgades n'étaient, en réalité, que de très-petites républiques, relevant, il est vrai, d'un pouvoir central auquel elles payaient tribut ; mais qu'elles étaient libres dans l'administration de leurs intérêts, et qu'elles n'obéissaient qu'à des chefs élus par le peuple. La terre, en

(1) Diodore, II, 36, 37, 40.

Digitized by Google

produisant pour tous, relevait cette classe laborieuse que le travail écrase et que le besoin pousse quelquefois à la révolte et plus souvent à la servitude. Par sa fécondité, par son extrême division, le sol indien avait donné la liberté à ceux qui le cultivaient ou tout au moins l'avait consolidée. Les lois de Menou nous l'avaient appris ; mais il importait d'en trouver la confirmation dans Diodore. D'après ce dernier, les cultivateurs composaient la seconde caste ; ils étaient exempts du service militaire et de toute fonction politique (1) : à l'abri des luttes et des dévastations, ils habitaient les champs, constamment occupés par des travaux utiles et profitables.

Au témoignage de Diodore joignons celui de Strabon, qui écrivait au commencement de l'ère vulgaire. Cet illustre géographe s'était approprié, dans son grand ouvrage, les écrits et les traditions de l'Orient, où il était né (2). Malheureusement la géographie était encore, de son temps, fort en retard pour tout ce qui concernait les contrées orientales de l'Asie, et ce n'est qu'avec Ptolémée qu'elle fit un pas en avant. Cependant Strabon mentionne les principaux produits agricoles de l'Inde, et notamment le lin, le millet, le sésame, le riz, le froment, l'orge, et beaucoup de légumes et de fruits propres à la nourriture de l'homme (3). Ces produits sont encore ceux de l'Inde moderne, et nous savons que la terre ne les donne qu'avec l'appui constant des canaux d'arrosage. Les nations changent, disparaissent ou subissent des transformations; mais les climats sont permanents, et l'irrigation fut et sera toujours une des nécessités du sol de l'Hindostan. Aussi Strabon, décrivant plus loin, d'après Aristobule, la culture du riz, dit que cette utile graminée ne

(1) Diodore, II, 40 ; Pline, VI, 19.

(2) Strabon, issu d'une famille illustre, était né à Amasée en Cappadoce, cinquante ans avant J. C.

(3) Strabon, XV, 1, § 5, fol. 690; Pline, XVIII, 7, 10.

Digitized by Google

végète et prospère que sur des couches de terre bordées d'une petite digue pour y retenir les eaux (1); il ajoute que la culture du riz serait impossible, s'il n'était transplanté et fréquemment arrosé par des eaux closes : c'est encore ainsi qu'on cultive le riz dans la Bactriane, la Babylonie, la Suside, la Médie et la Syrie basse.

Les arrosages étaient si étendus et la population si considérable sur les rives de l'Indus, qu'une inondation extraordinaire submergea et détruisit plus de mille villes avec leurs bourgs. S'il y a exagération dans le récit de Strabon, il sert à prouver, du moins, que les anciens avaient une opinion assez juste sur l'importance des irrigations et sur l'agriculture indienne. Plus loin, Strabon confirme la tradition que le pays situé au delà de l'Hypanis est très-fertile (2), et, comme Diodore, il accorde à la caste des laboureurs le second rang dans la hiérarchie sociale. Citons enfin un dernier passage, pour prévenir un doute quelconque sur les irrigations de l'Inde :

« Les premiers (magistrats) ont l'inspection des fleuves, « de l'arpentage des terres et des canaux fermés par des « écluses, pour conserver l'eau nécessaire aux arrosements « et la distribuer également à tous les cultivateurs, comme « cela se pratique en Égypte (3). »

Arrien, écrivain exact et compilateur judicieux, Ptolémée, malgré son laconisme, et Pline, dans ses savantes et volumineuses recherches, confirment la puissance de quelques États indiens, la richesse d'un grand nombre de villes capitales ou sacerdotales, la fertilité de la terre et l'existence des arrosages (4).

A tous ces témoignages joignons celui d'Hérodote, qui

---

(1) Strabon, XV, 1, § 8, fol. 692.
(2) Strabon, XV, 1, §§ 28, 30, fol. 702, 704.
(3) Strabon, XV, 1, § 39, fol. 707.
(4) Ptolémée, VII, 1, fol. 126; Pline, VI, 19, 20; VII, 2

Digitized by Google

écrivait environ quatre cent quarante ans avant l'ère vulgaire. D'après lui, la satrapie de l'Inde, créée par Darius, avec les terres conquises au nord de l'Indus et peut-être aussi sur la rive gauche, produisait au trésor royal un revenu annuel de 360 talents de poudre d'or. En adoptant, avec l'historien de Cos, la valeur de l'or égale à treize fois son poids en argent, nous aurons pour résultat 4,680 talents d'Eubée, représentant, en argent, le tribut payé au roi de Perse par la partie la moins vaste et l'une des plus montagneuses de l'Inde. Or le talent euboïque, d'après M. Miot, valait 5,657 fr. 14 cent. (1); c'est donc, en monnaie de France, un tribut de 26,475,315 fr. (2). Mais le revenu total de l'empire était de 14,560 talents euboïques; l'Inde payait donc plus du tiers de ce revenu. Sans doute les mines du Pandjab et la poudre d'or des régions plus orientales venaient en aide aux peuples de la satrapie; mais nous ne pouvions nous dispenser de signaler un fait historique qui confirme de plus en plus la richesse territoriale de l'Inde à une époque reculée. Ces richesses étaient essentiellement basées sur l'irrigation. Plus de vingt siècles se sont écoulés depuis que l'Indus et le Gange étaient bordés de canaux d'arrosage; mais le temps a imposé peu de changements à l'industrie agricole de l'Inde, et, s'il y a eu des modifications dans le régime administratif, dans la situation respective des castes et dans les relations commerciales, elles sont l'œuvre des conquérants étrangers (3).

Nous savons que les Indiens sont un très-ancien peuple;

---

(1) Miot, traduct. d'Hérodote, tome III, page 327.

(2) Dans ce calcul, nous avons tenu compte de la valeur de l'argent en 1842. Le talent euboïque pesait 26,922 grammes 8 décigr.; la pièce de 5 francs pèse 25 grammes renfermant un 1/10 d'alliage : la valeur du talent était donc de 1,077 pièces de 5 fr. en négligeant la fraction, c'est-à-dire de 5,923 fr. Si nous tenons compte de l'alliage dans les monnaies anciennes, ce n'est que 5,657 fr. 14 c.

(3) Rennel. *Introd*, tome I, page 18.

Digitized by Google

mais ils en sont eux-mêmes si convaincus, qu'ils croient être déjà parvenus à l'âge d'une profonde dégradation. Ce qui se montre à nous, après de savantes et laborieuses recherches, ce n'est encore que la traduction, fort incomplète, de quelques-uns des poëmes sacrés et d'une partie des lois de Menou (1). Nous avons aussi quelques notions sur les arts indiens par les monuments que le temps a respectés, et sur l'agriculture, qui multiplia à l'infini les chaussées, les digues, les réservoirs, les canaux et les écluses. Les mains puissantes qui entreprirent tous ces grands travaux leur donnèrent un caractère remarquable de grandeur et de durée.

Pour mieux apprécier ces travaux, si intimement liés à la culture et à la fertilité du sol, interrogeons les voyageurs modernes : avec leur aide, nous constaterons la permanence des irrigations dans le continent indien et la sagesse des lois rurales, qui, jusqu'ici, ont protégé la propriété territoriale et l'usage des eaux. Pour simplifier nos recherches, nous diviserons l'Inde en plusieurs régions.

§ 2.

Arrosage du petit Thibet et des hautes vallées du Sindh et du Setledje.

C'est dans le petit Thibet, et au milieu de la région des neiges, que sont les sources du Sindh et du Setledje (2). Le Sindh ou Indus des anciens est formé par la réunion de deux rivières, dont l'une longe le revers nord de l'Himalaya et

---

(1) *Livres sacrés de l'Orient*, *Lois* de Menou, préface, page 331, édit. de 1842.

(2) Morcrooft and Hearsay, *Travels*, *Asiat. Res.*, tome 12; *Nouv. Annal. des voyages*, I, 239.

Digitized by Google

l'autre descend du pays froid de Gortope. Ces deux rivières sont séparées par une chaîne de montagnes appelées Kentaïsses sur les cartes chinoises (1).

Le petit Thibet est une dépendance de la Chine, et il a fallu l'énergique volonté de quelques voyageurs anglais pour surmonter les obstacles qui repoussent les étrangers de l'empire chinois (2).

Les monts Kentaïsses (3) forment, vers l'Orient, la seconde chaîne de l'Himalaya; ils dominent une contrée que les neiges encombrent et qui n'a d'issue que par la vallée du Sindh, par la gorge du Satoudra ou par le désert, à peu près inconnu, des lacs Namour. Les caravanes du Caboul, du Pandjab, du Népal, de Kachgar, d'Yarkand et de la Chine viennent cependant dans le petit Thibet. Ce n'est pas l'agriculture, avec ses précaires ressources, qui attire les caravanes : le pays est couvert de pacages, dont les plus riches sont arrosés; ils entretiennent de nombreux troupeaux, et ce sont les belles toisons du Thibet que le commerce vient y chercher en bravant les périls et les fatigues d'une longue marche.

Gortope est au delà des Kentaïsses et au pied d'une montagne où se trouvent les sources du Sindh. Dix journées de marche, dans une vallée triste et rarement cultivée, séparent cette ville de Ladack, capitale du petit Thibet. Morcrooft, qui nous a donné la carte d'une contrée si peu connue, trouva, dans les pâturages de Gortope, plus de quarante mille moutons, chèvres ou yacks (buffles à long poil). Ces pâturages sont arrosés par de petits canaux que les glaciers supérieurs rendent intarissables : ils composent à peu près

---

(1) Malte-Brun, *Mémoire*, *Nouv. Annal. des voyages*, tome II, 312.

(2) Morcrooft, *ibid.*

(3) Morcrooft écrit *Caïlas*, et M. de Humboldt *Kaylasa*. L'orthographe des noms est très-variable dans tout l'Orient. Limité dans nos recherches, il doit nous suffire d'être intelligible, en adoptant les dénominations que la géographie ou l'histoire nous indiquent comme les plus usuelles.

Digitized by Google

toute la richesse agricole du petit Thibet. L'élévation extrême du sol au-dessus du niveau de la mer s'oppose aux cultures régulières.

L'habitant du petit Thibet s'est donc forcément arrêté à la première période de la vie agricole. Il est encore berger et il conserve les goûts et toute l'indépendance des tribus nomades; il n'a de relations avec l'étranger que celles que lui impose la nécessité de vendre les toisons de ses troupeaux. Gortope, considérée comme ville chinoise et chef-lieu d'un vaste district, n'est elle-même qu'une réunion de tentes servant d'abri aux négociants étrangers et au déba ou chef militaire du Thibet méridional.

La principauté de Ladack fut visitée, pour la première fois, en 1715, par le missionnaire Desidéri (1). Il trouva le pays pauvre et nu, découpé par de profondes ravines, et n'offrant, de loin en loin, que quelques chétives cultures d'orge, de blé et de luzerne.

Le Sindh, venant de Gortope, traverse, à peu près sans profit, le Ladack, avant de s'enfoncer dans les gorges de l'Himalaya; mais le chef-lieu de la principauté est un entrepôt de commerce bien appréciable dans ces régions inhospitalières (2) : les Mogols en avaient compris l'importance et l'avaient disputé aux Chinois.

Les puriks ou moutons de Ladack sont renommés par leurs belles toisons. Le produit de la première tonte sert à fabriquer les châles de première qualité. On évalue à 3 livres le produit des deux tontes annuelles.

La nature du sol et son extrême élévation opposent un puissant obstacle à sa fertilité ; mais il se prête admirablement à la production de certaines plantes propres à la nourriture des bestiaux. C'est un granite décomposé, sur lequel des irrigations modérées entretiennent la végétation. La vie

---

(1) *Lettres édifiantes*, XV, 189, édit. in-18, 1829, 1832.
(2) Macartney, app., page 652.

Digitized by Google

pastorale offrirait de grands profits dans ces régions alpines; on pourrait même entourer certaines habitations de cultures plus étendues; mais le régime sacerdotal pèse sur les deux Thibet, et les deux tiers des terres sont possédés par les prêtres (1).

Le Setledje a sa source dans le lac Ravanrhad (2), voisin de celui de Manasarovar (3). Ce fleuve, l'un des plus importants de l'Inde par le volume de ses eaux et par les contrées qu'il arrose, vient des frontières de la Chine, traverse l'Himalaya et longe la limite méridionale du Pandjab, avant de se réunir au Sindh, dans le bas Moultan.

Le lac Manasarovar (4) est le lieu le plus sacré de l'Inde : ses rivages sont encadrés par d'immenses prairies qui s'élèvent sur les montagnes environnantes et tapissent un vaste amphithéâtre (5); malgré leur étendue, les rochers qui festonnent les rives du lac sont couverts d'inscriptions votives. Le fameux temple de *Tirtapouri* est situé dans le voisinage : l'antiquité de ce sanctuaire, si souvent mentionné dans les poëmes sacrés, est encore attestée par une immense muraille dont chaque pierre est une offrande déposée par les pèlerins (6).

Du moment que le Satoudra est réuni à la rivière de Tirtapouri, il coule rapidement, à l'occident, à travers le Kienlong; mais son lit s'élargit considérablement en recevant le Djoundou (7); ses eaux sont plus profondes; c'est déjà une

---

(1) Morcrooft, *Mémoire sur les Puriks*, 1822.

(2) Colebrooke, *Mémoire sur le Setledje*, *dans les Nouv. Annal. des voyages*, XIX, 40; Morcrooft and Hearsay, *Travels*, *As. Res.*, XII.

(3) Les deux lacs furent visités en 1784 par Tiéfenthaler, 28 ans avant Morcrooft. *Nouv. Annal. des voyages*, XVII, 416.

(4) *Man*, divin, et *sarovar*, lac. Cette nappe d'eau a 5 lieues de l'est à l'ouest, et 4 lieues du nord au midi *Hrad*, lac en sanscrit; Ravanhrad ou lac de Ravan, prince fameux dans la mythologie sanscrite.

(5) Morcrooft, *Mémoir.*

(6) *Nouv. Annal. des voyages*, I, 334.

(7) Voir la carte du petit Thibet, par Morcrooft, dans les *Nouv. Annal. des voyages*, I, 239.

Digitized by Google

grande rivière. La petite ville de Djoundou, située sur une éminence, domine un petit terroir arrosé, dit Morcrooft, par un ruisseau dont l'eau est délicieuse. Ici l'agriculture indienne a déjà reconquis en partie ses droits. Les deux revers de la vallée de Djoundou sont taillés en terrasses étroites, bien entretenues et d'une fertilité remarquable : elles s'arrosent par de petits canaux ou par des saignées opérées au ruisseau, dans le voisinage de sa source. L'œil du voyageur se repose avec plaisir sur ces cultures entreprises à grands frais, sur des champs que l'industrie du cultivateur a créés de vieille date, et sur des moissons qui couvrent au loin des pentes abruptes. C'est un délicieux contraste que celui d'une riche végétation sur des rochers à peine recouverts par quelques pouces de terre végétale, dans un climat rude, peu peuplé et cerné de tous côtés par de hautes montagnes.

Toute la vallée parcourue par le Satoudra porte la dénomination d'Oundés ou pays d'Oun (1). Longtemps soumis à un radjah de la caste radjepoute de Souradjbans, l'empereur de la Chine a, plus tard, érigé l'Oundés en djaghir ou fief dont il a doté le Dalaï-Lama. Les Grecs écrivaient Hunnie (2), et les habitants du Thibet disent encore Ounyah. Un grand nombre de dissertations écrites au sujet de cette dénomination n'ont fait que la rendre plus problématique. Quoi qu'il en soit, l'Oundés jouit dans l'Inde, d'une grande célébrité (3); il offre aux marchands un riche entrepôt, une matière précieuse et très-recherchée par l'industrie manufacturière, des sanctuaires vénérés : aussi rien n'arrête le pèlerin de l'Oundés, ni les périls d'une longue

---

(1) *Dés*, *deisch*, division territoriale en sanscrit. *Oun-dés*, terroir ou pays d'Oun. *Nouv. Annal. des voyages*, II, 367; *Mémoire* de Malte-Brun.

(2) Cosmas, *Indicopleustes*, XI, 339.

(3) Morcrooft, *ibid.*

Digitized by Google

route à travers les régions peu connues de la Tartarie, ni les fatigues prolongées de l'ascension de l'Himalaya, ni les quatre-vingt-dix jours de marche pour venir de Boukhara à Oundés. Chaque année, à la même époque, arrivent en foule les marchands de la Chine, les pèlerins de H'lassa (1), du Népal, du Behar, du Sindh et du Pandjab, les intrépides trafiquants de Kachgar et d'Yarkend. La religion de Brahma protége tous ces voyageurs : elle a ses légendes et ses amulettes pour les pèlerins; ses lois de police pour la sécurité des échanges, et ses oasis cultivées, avec des bazars pour lieux de repos. Dhompou et Tirtapouri sont incontestablement des fondations des Brahmanes. Nous retrouvons sans cesse cette caste dans l'Inde ancienne comme dans l'Inde moderne, consolidant son pouvoir et ses revenus par de bonnes institutions et par d'utiles travaux. La ville de Daba et le village de Damou, entourés de champs cultivés en grains et bien arrosés, ont vraisemblablement la même origine (2).

Les annales du Thibet sont tombées dans l'oubli; il ne reste de son antique civilisation, si vantée par les poëtes sanscrits, que ce que le temps a été impuissant pour détruire, quelques sanctuaires entourés de bazars et des arrosages.

Le Setledje pénètre dans l'Himalaya par la vallée de Chipké; c'est le dernier village chinois. Il est dominé, de deux côtés, par une formidable barrière, que la patiente industrie des Hindous est parvenue à franchir en taillant des sentiers dans le roc. Là des périls sans nombre menacent le voyageur, perdu dans des solitudes effrayantes, gravissant péniblement des glaciers qui ont de 22 à 23,000 pieds d'élévation, et souvent repoussé par la neige vers des vallées longues, tristes et désertes : il n'y a que l'amour du gain ou

(1) Il y a 230 lieues de H'lassa à Gortope, mais de hautes montagnes séparent le petit Thibet du grand Thibet.

(2) Morcrooft, *ibid.*

Digitized by Google

le fanatisme religieux qui donne au voyageur le courage de subir de si rudes épreuves.

Le *Li*, dont le volume égale celui du Setledje, descend du Ladack et vient se réunir à la rivière de Ravanbrad, dans le haut Khanaver.

On ne pouvait guère supposer des colonies agricoles dans les massifs de l'Himalaya. Il est vrai que les pèlerins hindous en attestaient l'existence ; mais il a fallu l'autorité de quelques voyageurs anglais (1) pour la constater. Nous ne pouvions négliger ces nouveaux documents, car ils confirment de plus en plus ce que nous savons déjà de l'activité agricole des Hindous et de leur application à établir des arrosages partout où ils s'établissent.

Arrivé, en 1830, sur les frontières du Ladack, le docteur Gérard vit un pays fertile, peuplé d'yacks et de chèvres à duvet ; Forbes trouva, dans le Khanaver et sous un climat rude, des champs cultivés en haricots et en plantes légumineuses. A Rangrik, les jardins sont embellis par des abricotiers cultivés à 12,500 pieds au-dessus du niveau de la mer. A Kanem, sur la rive droite du Setledje, le capitaine Johnson trouva une grande et belle ville, entourée de belles cultures (2). La vallée de Soungnam, voisine de la grande vallée du Li, fixa l'attention de ce dernier voyageur par son aspect ravissant. La vallée de Bespa, située sur la rive gauche du Setledje, et d'autres encore qui traversent la route de Rampour, sont peuplées par des montagnards actifs et intelligents : ils cultivent les pentes en y pratiquant des terrasses qu'ils fertilisent avec des rigoles d'arrosage. Par ces ingénieux travaux, l'industrie agricole a conquis des terres qui

(1) John Forbes Royle, *Hist. nat. of the Himalaya*, *Journal of the Asiat. soc.*; H. T. Colebrooke, *Setledje*, etc.; Gérard, *Travels*, *Asiat. journal* ; capt. Johnson, *Travels*. ..... *Himalaya*.

(2) Le couvent de Kanem ou Kanoum, visité en 1830 par le docteur Gérard, est entouré de champs cultivés et de jardins remplis de vignes, de pommiers et autres arbres à fruit. C'est la retraite du savant hongrois Csomo de Kœrœs. *Nouv. Annal.*, LIX, 125.

Digitized by Google

paraissaient condamnées à une stérilité perpétuelle (1). Il y a des champs de blé, des vergers productifs et de belles cultures qui sont à plus de 10,000 pieds au-dessus du niveau de la mer : 1,000 pieds plus haut, on serait dans la région des neiges et des glaciers (2).

Le Setledje sort des gorges de l'Himalaya, à 14 milles de Rampour, chef-lieu du Basahar (3); il se réunit, à 100 milles (161 kilom.) plus bas, au Beyah (Hyphasis), près de Hériké et de Ferosepour, et coule majestueusement dans le Pandjab jusqu'à la rencontre du Sindh (4). Il est encore navigable à 100 milles (anglais), ou 161 kilomètres au-dessus de Ferosepour.

La vallée que le Sindh s'est creusée dans la chaîne de l'Himalaya offre les mêmes accidents de terrain, les mêmes périls et les mêmes cultures éparses que la vallée du Setledje. Ce sont toujours des glaciers menaçants, suspendus au-dessus de sentiers péniblement taillés dans le roc; des cols encombrés de neiges, des ravines d'une profondeur effrayante; ce sont aussi des pentes rapides cultivées en terrasses, des rigoles d'arrosage serpentant de tous côtés et des habitations agrestes disséminées dans les sinuosités de ces vallées.

Lorsque le Sindh sort de l'Himalaya, ses eaux, considérablement grossies par de grands et nombreux affluents, coulent encore entre deux chaînes de montagnes, et, après un long trajet, elles s'étendent et forment un grand fleuve avant de parvenir à Altok. Depuis Moullah, la dénomination de Sindh est donnée au fleuve de Ladack (5).

---

(1) *Nouv. Annal.*, XIX, 84.

(2) *Journal of the royal geographical Society of London;* Johnson, *Travels.* (*Voyage aux sources du Djamnah.*)

(3) Colebrooke, *As. Res.*; *Nouv. Annal.*, XIX, 40.

(4) Cette jonction s'opère à trois journées de navigation, ou à 129 kilomètres de l'embouchure du Djyhoum ou Chunaub. Rennel, II, III, 98, 99.

(5) Elphinstone, *Kaboul*, page 110.

Digitized by Google

§ 3.

Arrosages du Sindh.

Le Sindh ou Indus (1), dont nous venons d'esquisser rapidement le cours supérieur, sort de l'Himalaya (2) et débouche à Attok, après avoir franchi les monts Kheiber, qui partent de Caboul et vont au loin rejoindre la grande chaîne (3). Dans un cours total de près de 700 lieues, le Sindh reçoit le tribut d'un grand nombre de rivières, qui descendent du petit Thibet, du Cachemire, du Pandjab et du Candahar. Parmi ces tributaires, il en est qui roulent un volume d'eau égal à celui de quelques grands fleuves européens. Les cinq fleuves du Pandjab se joignent au Sindh dans les environs de Mittan (4), et tous ensemble forment une nappe d'eau qui a 2,000 mètres de largeur et environ 30 mètres de profondeur. Cependant Mittan est à plus de 200 lieues de la mer et à une égale distance de Lahore : que le lecteur veuille bien se tenir en garde contre l'influence involontaire qu'exercent sur lui l'exiguïté de nos divisions territoriales et les petites distances qui séparent les grandes capitales de l'Europe. Sur nos cartes, les cours d'eau, les

---

(1) « Indus, *Sindus* ab incolis appellatus..... » dit Pline, VI, cap. xx. Les Asiatiques prononcent Sinde ou Sindeh ; les Anglais écrivent Sindh. *Nil-Ab*, ou rivière bleue, est synonyme de Sindh. C'est sous la dénomination de Nilab que le fleuve est encore désigné en amont d'Attok. Nilab était aussi une ville antique située dans le voisinage de cette dernière ville. Abdul-Hameed, *Histoire de Shah-Jehan;* Rennel, I, 86, 88.

(2) Les anciens désignaient cette longue chaîne sous le nom d'Imaüs. « Immaus incolarum lingua nivosum significante...» dit encore Pline. Imaüs, pour Himaüs, dérivait du sanscrit *himaleh*, c'est-à-dire *couvert de neige*, et plus habituellement *mont blanc*. Rennel, II, III, 142.

(3) Malte-Brun, *Mémoire*, *Nouv. Annal.*, II, 310.

(4) Alexander Burnes, *Travels of Bokhara*, 1832.

Digitized by Google

chaînes de montagnes, les plaines, les vallées, les rivages de la mer ont des dimensions imposantes; mais, en réalité, tout s'amoindrit, le cadre se resserre, les traces des cours d'eau disparaissent, si, le compas à la main, on les compare avec ceux de l'Hindostan. La nature avait fait tout en grand sur le continent asiatique; c'est la civilisation qui a tout grandi en Europe.

Le Sindh ne traverse pas toujours des chaînes de montagnes, des déserts sablonneux, des plaines arides parcourues par des tribus nomades. Les anciens Indiens, dont nous connaissons déjà l'activité agricole, avaient pratiqué, sur les rives de l'Indus, de longues et profondes saignées : le temps en a fait disparaître un grand nombre; mais il en reste encore dans des terroirs malheureusement cernés par le désert. Quelquefois ces antiques dérivations avaient toutes les apparences d'un cours d'eau naturel ou du lit desséché d'une grande rivière; on eût pu douter de leur origine, si la main de l'homme n'avait laissé, sur quelques points, des traces incontestables de son action. Encore aujourd'hui, les eaux du fleuve sont parfois dérivées par ces rivières artificielles; elles s'écoulent au loin vers des cantons inhabités, sur des sables stériles, et toute leur puissance se borne désormais à créer des marais infects et à dénaturer un climat salutaire.

Parmi les grands canaux de l'Indus que le temps a respectés, le plus éloigné de la mer est celui de Bhuckhir. Le *Nalla* ou *Narra* (canal) se dirige, au loin, vers le sud, passe à 50 milles de Hyderabad et va rejoindre le fleuve à *Locpot-Bender* (1).

L'*Arral* commence à 25 milles et à l'occident de Bhuckhir; il reçoit, après un long cours, les eaux du Khahir, et va, plus loin, se réunir au fleuve près de Sihouan.

Le *Falili* commence à 13 milles au midi de Hyderabad;

(1) G. Pottinger, *Notice sur l'Indus; Nouv. Annal.*, LI, 66.

Digitized by Google

il coule parallèlement à l'Indus et vient le rejoindre à Tikkan ; dans l'île formée par ce grand canal et le fleuve est la moderne capitale de tout le Sindhy. Un bras du Falili, appelé Goni, se dirige vers le sud et se perd dans le Nalla près d'Alibend.

Le *Piniari* reçoit les eaux de l'Indus à 45 milles au midi de Hyderabad ; il passe à Laïkpour et, continuant son cours dans la direction du sud, va se perdre dans l'Océan.

A 6 milles au midi de Tatta, le Sindh se divise en deux grandes branches, le *Sita* et le *Bagghar*, qui se dégorgent dans la mer par neuf bouches principales ; le Gangra, autre embranchement, sort du Sita à 20 milles de Tatta et va, fort loin, rejoindre le Piniari.

Toutes ces dérivations ou branches artificielles de l'Indus ont été navigables ou le sont encore ; mais le Narra et le Piniari avaient été, à une époque inconnue, mais reculée, barrés par des *bands* qui en interdisaient la navigation.

L'existence de ces bands est, pour nous, d'un grand intérêt : chacun d'eux protégeait un terroir plus ou moins étendu, en élevant le niveau des eaux du grand canal et les déviant dans un canal secondaire consacré à l'arrosage. Les bands sont d'une origine très-ancienne ; c'est un legs dont les Sindhyens apprécient l'importance, sans faire aucun effort pour en étendre le bienfait. Pottinger nous apprend (1) que les bands et les canaux d'arrosage sont encore nombreux dans le Sindhy (2). Sous cette dernière dénomination, il faut entendre les deux rives de l'Indus inférieur (3), depuis Bhakor (4) jusqu'à la mer ; c'est environ 300 milles anglais (483 kilomètres) d'étendue. La rive gauche est séparée du

---

(1) G. Pottinger, *Notice sur l'Indus*.

(2) Le Sindhy est la contrée des Sindommani, signalée par les historiens grecs.

(3) Rennel, I, *Introd.*, 182, 198 ; II, III, 148, 241.

(4) Bhakor correspond au pays des Musicani, voisins des Sogdi. Rennel, *Description de l'Hindostan*, II, III, 148.

Digitized by Google

reste de l'Hindostan par un vaste désert de sable appelé Régistan. Hérodote en fait mention ; il s'étend, à l'est, jusqu'au Malwah. Le fort d'Ammercot, où naquit le grand Acbar, pendant la fuite de son père Humaioun, est dans ce désert.

L'irrigation n'a donc jamais déserté les rives de l'Indus : elle y groupe encore les populations et les attache au sol par deux liens puissants, l'intérêt et la famille. Mais, autour de ces terroirs embellis par la culture et rafraîchis par les eaux courantes, est toujours le désert, avec les périls et les misères de la vie errante. Heureusement que, pour ces populations laborieuses et isolées, le Sindh est une voie toujours ouverte, toujours sûre, par où s'écoulent, à peu de frais, les produits des terres arrosées. C'est à ce grand courant qu'il faut attribuer la longue existence de quelques anciennes tribus. Ces nobles débris d'une race antique et civilisée bien avant l'apparition d'Alexandre n'ont pu se défendre du contact des étrangers. Le temps et les guerres ont amené, sur les rives de l'Indus, les débris d'autres races formant, comme le fleuve, des couches successives sur la couche primitive. A la longue, tout s'est amalgamé ; des intérêts et des périls communs ont réagi sur le caractère national, sur ces agglomérations de races vaincues, conquérantes ou fugitives. Mais ces colonies agricoles ont conservé, en dépôt, des lois religieuses et des lois rurales : les unes distinguent et classent encore les débris de chaque race, et les autres les amalgament et les passionnent pour le sol qui les nourrit : celles-ci surtout, par leur simplicité et par leur sagesse, se présentent à l'observateur comme la tradition incontestable d'un passé qui fut prospère ; elles sont encore, pour les peuples du Sindhy, la meilleure garantie d'un avenir qui pourrait être non moins prospère, si la guerre ne vient l'entraver.

Tel est l'aspect général du pays, depuis Attock jusqu'à Hyderabad. Ici l'Indus se ramifie, et de ses bras gigantesques il englobe un vaste delta. C'est dans cette région qu'Alexandre rencontra de nouveaux périls, une belle oc-

Digitized by Google

casion d'étendre ses connaissances nautiques et un grand problème à résoudre, pour déboucher, sans périls, dans la mer Érythrée. Scylax de Caryandre avait déjà navigué sur l'Indus, à partir de Djellalabad (1), environ cinq cent huit ans avant J. C. Cette reconnaissance nautique avait été ordonnée par Darius, fils d'Hystaspe. Néarque, venu plus tard, franchit la barrière de sable qui séparait l'Indus de l'Océan, en faisant creuser, près le mont Irus, un canal de 5 stades (2).

Le delta de l'Indus, semblable à celui du Nil, étale sa large base le long d'une côte sablonneuse; son sommet est à Tatta; le sol en est riche, mais il est peu cultivé. Partout où peuvent s'étendre les inondations périodiques du Sindh, elles y déposent des couches limoneuses qui s'accroissent progressivement et acquièrent bientôt un peu de consistance; elles attendent vainement des bras et des canaux pour être fertilisées. Il est aussi, au milieu de ces grands dépôts, des terroirs élevés que les fortes crues entourent d'eau sans les atteindre, et sur lesquels de rares végétaux ne peuvent attirer des habitants.

Cependant toutes les terres submersibles et celles qui ne le sont point ne sont pas stériles : il est des terroirs vastes et naturellement fertiles que l'industrie a conquis sur les eaux et convertis en rizières (3); il en est d'autres qui sont arrosés au moyen de petits canaux ayant 1 mètre de profondeur et un peu plus de largeur (4). Depuis le mois d'avril jusqu'au mois de septembre, ces irrigations rendent au delta d'immenses services; à la fin du dernier mois commence l'inon-

(1) Rennel, I, *Introd.*, page 7; Malte-Brun, *Mém. sur Hérodote et Ctésias*, dans les *Nouv. Annal.*, II, 307.

(2) Le canal de Néarque existe encore, d'après Alexandre Burnes, et est appelé Hala par les peuples du Sindhy. A. Burnes, *Travels*, 1832, *Nouv. Annal.*, tome 66, page 207.

(3) Rennel, II, III, 238.

(4) De Jancigny, *Revue des deux Mondes*, XXI, 569, 577.

Digitized by Google

dation périodique des rives de l'Indus. Malheureusement les dépôts limoneux et les eaux d'arrosage atteignent à peine un huitième des terres du delta ; le reste est inculte, inhabité, couvert de sables ou de broussailles, et plus ou moins exposé aux marées, qui se font sentir à 65 milles de la mer (1) ; sur le Gange, la marée remonte à 240 milles.

C'est à des causes politiques et à une organisation sociale très-défectueuse qu'il faut attribuer les souffrances agricoles du delta et celles des deux rives du Sindh. Depuis Mittan jusqu'à la mer, la terre est possédée par les Amyrs (*Ameers*), bizarre association de princes dont le pouvoir collectif s'exerce par l'intermédiaire du chef de chaque branche, et qui tous vivent et s'enrichissent au milieu d'une nation pauvre, despotiquement régie et toujours obéissante.

L'agriculture du Sindhy ou États des Amyrs est basée sur l'irrigation : elle seule, avec ses judicieuses pratiques et la puissance de ses moyens, pouvait vaincre la résistance du sol et la chaleur du climat; mais les lois rurales, si respectées encore dans toutes les parties de l'Inde, sont impuissantes contre les Amyrs : c'est le propre du despotisme musulman de briser tout ce qui entrave sa marche. Les impôts sont tous donnés à ferme; ils sont publiquement adjugés aux plus forts enchérisseurs, et ceux-ci, substitués par un bail à la toute-puissance des princes, se dédommagent amplement, sur le contribuable, des sacrifices qu'ils ont faits pour devenir fermiers du fisc (2).

Dans le delta, il est des terres si meubles, si bien disposées à changer de nature par l'effet des irrigations, qu'il suffit d'un faible outil pour creuser des rigoles et même des canaux : en effet, si la marée ou un petit filet d'eau courante pénètre dans une rigole, la terre s'éboule rapidement sur les bords, elle suit le courant, et bientôt un large canal rem-

---

(1) Rennel, I, *Introd.*, 10.
(2) Docteur Gérard, *Gouvern. des Amyrs ; Nouv. Annal.*, LI, 159.

Digitized by Google

place le sillon tracé par l'outil. Néarque trouva donc une leçon et des modèles dans le delta; il eut le mérite d'en profiter, et son canal d'issue dans l'Océan n'était, en réalité, qu'une rigole d'arrosage à grande dimension (1). Encore aujourd'hui, les habitants du Sindhy n'opèrent pas autrement, lorsqu'ils veulent multiplier les communications entre les canaux et les terrains arrosés.

Le riz est la nourriture du Sindhy, dit Abu-Fazel, auteur des *Instituts d'Acbar* (Ayin-Acbaree); le riz est la nourriture des Indiens, avait déjà dit Hérodote. On voit que vingt-trois siècles n'ont pas apporté de changements dans le régime alimentaire des Hindous, ni dans leur agriculture.

Tatta, ville encore puissante du temps de Nadir-Shah, est bien déchue aujourd'hui de son opulence commerciale et agricole; il y reste à peine une population de 15,000 âmes, disséminée sur les ruines de la ville antique. Burnes et Vincent considèrent ces ruines comme ayant appartenu à Patala, citée par Arrien; d'autres placent la cité sanscrite à Hyderabad : le Sindh y est, en effet, mieux ombragé, ses rives sont plus riantes, le sol y est plus riche et le peuple moins malheureux.

En remontant le Sindh, Alexandre Burnes, voyageur intrépide et savant commentateur, visita Sihouan, ville de 10,000 âmes, située dans le voisinage du fleuve. Il crut avoir trouvé l'emplacement de l'antique Sindomana, capitale des Etats de Sambus, citée par les historiens d'Alexandre.

Mais Burnes et tous ceux qui, après lui, ont visité le Sindhy s'accordent à dire que la contrée est pauvre, souvent inculte et privée de bras. Ils attribuent tout le mal à l'imprévoyance des Amyrs (2). Leur tyrannie pèse sans utilité

---

(1) Alex. Burnes, *Travels*, 1832.

(2) Alex. Burnes, *Travels*; Alex. Pottinger, *Travels*; *État actuel de l'Indus*; *Nouv. Annal.*, LI, 65.

Digitized by Google

sur le sol qui les enrichit; ils sont les dignes héritiers de Feth-Ali-Khân (1).

Le Sindh est très-encaissé devant Tatta, et, quoique fortement saigné par les canaux de Larkhâna et de Farran, il a encore environ 2,000 pieds (609 mètres) de largeur sur 15 pieds (4m,57) de profondeur. Sa vitesse est de 2 milles et demi à l'heure, malgré les nombreuses sinuosités de son cours (2) : quel immense réservoir pour l'industrie agricole et pour la prospérité des peuples riverains!

Randjet-Singh, cet esprit supérieur qui savait accueillir une idée grande et utile, avait apprécié l'importance d'une navigation sur le Sindh, tandis que les Amyrs et les princes de l'Afghanistan repoussaient opiniâtrément les bateaux à vapeur de la compagnie. Randjet avait appelé auprès de lui, mais avec des réserves prudentes, quelques négociants anglais, et le colonel Pottinger, assisté du capitaine Wade, eut, en 1832, le mérite d'ouvrir à l'industrie anglaise un nouveau débouché par le Sindh et par le Setledje. Les Amyrs céderont tôt ou tard, et le commerce de la côte occidentale de l'Inde aura, dès lors, deux voies sûres et promptes à travers le continent, l'une par les bouches du Sindh et l'autre par les plateaux autrefois si prospères du Radjepoutana.

L'avenir s'offre donc aux Hindous du nord sous un aspect moins sombre que le présent; il promet des relations plus régulières, plus sûres et de plus grands débouchés. Avant tout, le Sindh est un grand et magnifique canal ouvert, par la Providence, pour porter la vie et la prospérité dans une immense contrée. Le Gange est moins encaissé que lui; il

---

(1) Feth-Ali-Khân, chef élu par les *Talpouris* et tributaire de Timour, empereur de Caboul, mourut en 1779 et légua ses Etats à quatre fils dont les descendants règnent collectivement sous le nom d'Amyrs. Cette polyarchie, malgré les vices de son organisation, jouit d'un revenu de 12 millions de francs. On vante les prodigieuses richesses de quelques-uns de ces princes, mais on ne dit pas assez combien le peuple est misérable. Dr Burnes, *Sindhy and Cutch*, 1829.

(2) Burnes, *Asiat. journal*, 1832.

Digitized by Google

s'étend parfois comme un lac et envahit 50 milles de terres sur chaque rive; son cours est aussi moins long et moins régulier, et cependant ses eaux alimentent une prodigieuse quantité de canaux d'arrosage.

§ 4.

Arrosages dans les hautes vallées du Gange et du Djamnah.

1°.

Les sources du Gange sont dans le Guerwal, sur le revers septentrional de l'Himalaya et au midi du petit Thibet. Deux rivières considérables lui donnent naissance, ce sont le Bhaghirati et l'Alacananda ou Dauli (1) : ces deux rivières sortent des glaciers situés dans des vallées obstruées par la neige et sans issue du côté du Thibet.

Près des sources du Bhaghirati est un sanctuaire vénéré par les Hindous ; les fatigues de l'ascension ajoutent encore au mérite du pèlerinage prescrit à tous les sectateurs de Mahadéva. Gangautri, comme tous les sanctuaires de Brahma et de ses nombreuses incarnations, a dans son voisinage des bassins ou *counds* servant aux purifications des pèlerins : le bassin de Gauricound est un grand étang, et c'est le premier dans lequel on se baigne. Les eaux surabondantes s'écoulent sans profit pour l'agriculture; car, dans cette région froide et dépeuplée, la terre reste inculte.

A peine sorti des glaciers et des neiges qui encombrent la haute vallée de Gangautri, le Bhaghirati roule ses eaux bruyantes et écumeuses sur des blocs de rochers, et son cours est impétueux jusqu'à sa jonction avec l'Alacananda : ce dernier est plus gros et moins rapide.

---

(1) Webb, Raper and Hearsay, *Travels ; As. Res.*, XI.

Digitized by Google

De Gangautri au village de Bathéri, situé à quatre journées de marche, le pays est entrecoupé sans cesse par des crêtes abruptes et par des précipices que dominent les glaciers; la chaleur et l'espace manquent encore au cultivateur. Il n'y a à Bathéri que des serviteurs du sanctuaire et des pèlerins que le trafic y retient quelque temps. A l'issue du village, la vallée s'élargit; elle perd insensiblement ses formes imposantes : bientôt apparaissent des vallons et des petits bassins cultivés avec soin; dans ces vallons écartés de la route, dans ces bassins que le pèlerin traverse, se montrent, abrités par les rochers, des hameaux peuplés par des cultivateurs laborieux, hospitaliers et très-attachés au sol natal.

Barahat est le chef-lieu du canton ou Perganah de Rovaïn; c'est aussi le marché de douze villages voisins que ruina le tremblement de terre de 1803; depuis lors, l'agriculture a fait de louables efforts pour réparer les pertes. Barahat est à cinq journées de marche du sanctuaire de Djamautri, situé vers les sources du Djamnah (1).

Au sortir du terroir inculte et profondément découpé de Djosvara (2), on trouve quelques cultures autour des villages de Tchimali, de Bohan-Dévi (3), et auprès de quelques petits bourgs. A Tchimali, les arrosages sont encadrés par les neiges et par de belles forêts. A Bohan-Dévi, les dernières rampes sont taillées en terrasses, cultivées et arrosées par des rigoles descendant des glaciers; elles forment un vaste amphithéâtre, dominé par de belles forêts et dominant à son tour le lit très-encaissé du Bhaghirati. Au loin apparaissent les cimes neigeuses de l'Himalaya se prolongeant à perte de vue; des glaciers éternels couronnent le Guerwal d'une manière imposante.

---

(1) *Nouv. Annal. des voyages*, I, 135.
(2) Johnson, *Travels*.
(3) *Nouv. Annal.*, I, 128, 132.

Digitized by Google

A Négal ou Nagan, d'après Johnston, la vallée est parfaitement arrosée. A Phédi et sur les rives de l'Aglaour, les montagnes sont cultivées jusqu'au tiers de leur hauteur; les habitants en ont taillé les pentes pour y pratiquer des terrasses de 5 à 6 pieds d'élévation : l'eau d'arrosage, recueillie dans les forêts supérieures, descend sur ces terrasses et y dépose une couche d'eau d'environ 3 pouces ($0^m,055$), au moyen d'un petit épaulement qui longe chaque terrasse. La culture en amphithéâtre, si elle exige plus de frais, a du moins le mérite d'être plus productive (1). Le terroir de Nagan-Ghad verse l'excédant de ses eaux d'arrosage dans le Bhaghirati.

Dans tous ces terroirs, le cultivateur laboure, herse et prodigue les engrais à la terre; il fait surtout un grand usage des cendres provenant de la combustion des bois et des plantes. Sur les champs en pente, il récolte alternativement le blé et l'orge; dans les bas-fonds sont les rizières, les champs émaillés par les plantes légumineuses et les prairies.

Mais, de toutes les cultures du Guerwal, la plus abondante et la plus productive est celle du pavot dont on extrait l'opium (2). Les cultivateurs, disséminés dans des cabanes ou groupés dans les villages des vallées latérales, étendent leur industrie partout où le sol offre les chances d'une production satisfaisante. La guerre civile vient quelquefois troubler leurs travaux et rançonner leurs produits; mais l'orage est à peine passé, qu'ils se hâtent de tout réparer, afin que les pèlerins de Gangautri retrouvent des approvisionnements au terme de leur pénible et religieuse ascension.

Le massif de montagnes qui a pour limites naturelles la partie supérieure du cours du Bhaghirati et du cours du Djamnah forme le Perghanah ou district de Dhoun, dépen-

---

(1) Johnson, *Travels*; capt. Th. Skinner, *Travels*; *Nouv. Annal.*, t. LIV et LXVII.

(2) *Nouv. Annal.*, 1, 128, 140.

Digitized by Google

dant du Guerwal occidental ; la plus petite distance entre ces deux fleuves est, selon Webb, de 40 milles et seulement de 8 milles d'après le capitaine Th. Skinner (1). Les vallées que renferme ce district sont généralement bien cultivées ; lorsqu'elles dépendaient du radjah de Srinagar, elles produisaient 100,000 roupies par an. Si l'agriculture résiste encore au fléau permanent qui la désole, c'est à l'irrigation qu'elle en est redevable. A Gouroudouar, et au milieu des campagnes ravissantes, se manifeste d'une manière évidente la lutte engagée depuis quarante ans entre les exacteurs venus du Ghorkhal et les cultivateurs hindous ; mais la terre est encore pour tous une robuste nourrice, qui suffit aux exigences multipliées des uns et aux besoins domestiques des autres. C'est dans le voisinage de Gouroudouar qu'une bataille sanglante livra les Etats prospères du radjah de Srinagar au radjah de Ghorkha.

De Gouroudouar à Herdouar, la contrée est généralement cultivée et arrosée ; mais la partie la plus remarquable est la vallée de Deyrah, longue de 70 milles et large de 11 à 15 milles ; malgré la rigueur prolongée des hivers, la terre, sillonnée par de nombreux canaux d'arrosage, se couvre, dès les premiers jours du printemps, d'une végétation magnifique. La prodigieuse fertilité des cultures de Deyrah étonna Johnson, qui les visita en 1827 (2). Déjà, en 1808, Hearsay avait décrit avec admiration les bosquets de figuiers et de mûriers blancs de cette belle vallée. La culture du mûrier suppose l'éducation des vers à soie, c'est-à-dire des travaux intelligents et multipliés.

La ville de Dévaprayaga, située au confluent du Bhaghirati et de l'Alacananda, est très-fréquentée par les dévots (3) : pour y parvenir, ils doivent traverser le fleuve sur un pont

(1) Webb, Raper and Hearsay, *Travels* ; Th. Skinner, *Travels*.
(2) Johnson, *Travels* ; Hearsay, *Travels* ; *Nouv. Annal.*, LXVII, 127.
(3) Webb, Raper and Hearsay, *Travels*.

Digitized by Google

de cordes, suspendu à une élévation considérable. Ces ponts sont très-nombreux dans les hautes régions de l'Himalaya; ils prouvent l'intelligence des Hindous, toutes les fois qu'elle est librement excitée par les besoins d'une agriculture productive et par les exigences du commerce. Il y a plusieurs sortes de ponts : les *djhoula* sont d'immenses passerelles en bois, imitant la hardiesse et la légèreté de nos ponts suspendus; les *sangha* sont de simples passerelles, formées par des poutres de pins et jetées sur les rivières sujettes aux débordements; les *dindla* ou ponts à coulisse consistent en un panier glissant sur trois ou quatre cordes tendues en travers de la rivière; les *toun* se composent uniquement de trois fortes cordes tendues à quelques pieds au-dessus de l'eau, et sur lesquelles on se suspend et on glisse au moyen d'un cerceau. Ce moyen, quelquefois effrayant par sa hardiesse, exige une assurance et un aplomb qui manquent souvent au pèlerin de la plaine; alors on lui bande les yeux, on l'attache au cerceau, et il est tiré au moyen d'une autre corde sur la rive opposée.

Dévaprayaga est un des cinq *prayags* ou confluents de rivières cités dans les Schastras. La civilisation pénétra donc de bonne heure dans ces régions alpines, et les premières stations furent toujours des sanctuaires; l'agriculture suivit toujours de près les missionnaires de Brahma. Aux terroirs arrosés, déjà cités, ajoutons ceux de Djosoura, de Pippali, de Tinalgong et du Bilhang.

Dès son origine, le Gange a une largeur moyenne de 240 pieds; mais sa profondeur est prodigieuse lors de la fonte des neiges : alors il déborde et, malgré son étendue, il menace encore et emporte quelquefois les *djhoula*, ou ponts de corde, placés à plus de 50 pieds au-dessus du niveau ordinaire des eaux.

Il y a deux villes situées sur les rives de l'Alacananda, avant qu'il s'enfonce dans les gorges de Carnaprayaga. Fondées par des colonies de Brahmanes et dans un intérêt plus politique que religieux, ces villes se sont maintenues dans

Digitized by Google

un état prospère, et l'une d'elles est devenue le chef-lieu d'un gouvernement important. Cependant Dévaprayaga a toujours été la ville sainte et commerciale, la ville des Brahmanes; elle possède des temples vénérés, des *counds* ou bassins taillés dans le roc. Dans le voisinage de ces réservoirs, la terre est arrosée et très-productive. Le temple de Ramakhandra (1) possède, en djaghir ou fief, vingt-cinq villages, dont les revenus sont consacrés à l'entretien des Brahmanes attachés au service du temple. L'industrie de quelques pieux fondateurs a amené, sur les chemins fréquentés par les pèlerins, des sources d'eau vive au moyen de conduits artificiels; les eaux qui s'écoulent de ces fontaines et de ces abreuvoirs sont parfois utilisées pour l'irrigation des terres voisines.

Srinagar est la seconde ville et le chef-lieu d'une principauté que la guerre a livrée au prince des Ghorkhalis (2). Située sur la rive gauche de l'Alacananda et à l'entrée d'un vallon, cette ville a beaucoup souffert par le tremblement de terre de 1803 et par l'invasion des Ghorkhalis, qui eut lieu peu de temps après. L'agriculture s'est vainement efforcée de réparer les pertes; elle s'est distinguée par sa persévérance bien plus que par ses succès. Cependant le vallon de Srinagar est naturellement fertile, ainsi que l'indique son nom (3), mais trop de maux affligent le pays. Srinagar commande à quatre-vingt-quatre perganahs ou districts, soumis au régime féodal, qui a jeté sur le Guerwal un vaste et fatal réseau. Les *serdars* ou gouverneurs et leurs lieutenants exercent, à peu près sans contrôle, un pouvoir dont ils ont hâte de racheter le prix d'acquisition; l'agriculture

---

(1) Les Brahmanes prétendent que ce sanctuaire existe depuis plus de dix mille ans. Cette tradition prouve, du moins, l'antiquité de l'arrosage à Dévaprayaga. Ce temple dépend de la surintendance des Brahmanes du Décan, qui y envoient des prêtres pour le desservir. *Nouv. Annal.*, I, 152.

(2) Webb, Raper and Hearsay, *Travels*; *Nouv. Annal.*, I, 155.

(3) *Sri*, déesse de l'abondance, la Cérès des Hindous, et *nagar*, ville.

Digitized by Google

et le commerce n'ont que des exactions en perspective sous des chefs aussi indisciplinés ; les *zemindars* ou chefs de village sont des tenanciers comptables envers le gouvernement, qui leur concède le revenu des terres, mais s'en réserve la propriété. Soumis à des charges onéreuses et multipliées, les zemindars s'en dédommagent sur les cultivateurs.

En remontant la rive gauche du fleuve et entre les contre-forts qui coupent transversalement les flancs de la vallée, on trouve des vallons, des petites plaines et parfois seulement d'étroites lisières de terres cultivées en riz et en orge ; dans les parties plus élevées et privées d'irrigation, on y cultive une espèce de riz sec. La vallée de Gôtéthar, située en amont de Rodraprayaga, l'un des cinq prayags recommandés par les Schastras à la vénération des fidèles, est remarquable par la richesse de ses pâturages (1). A Carnaprayaga, le troisième prayag des livres sacrés commence une série de vallées latérales dont quelques-unes sont arrosées par les affluents de l'Alacananda ; les rizières, les champs d'orge et les belles plantations de *sisous* (dalbergia siso) animent les paysages. A Nandaprayaga, le quatrième prayag, l'accès du pays devient de plus en plus difficile ; on est déjà dans le voisinage des neiges, cependant les rizières tapissent encore le fond des vallées et elles s'élèvent accidentellement sur les premières rampes ; elles s'étendent jusqu'à *Selour*, au delà du Ganial-Ganga, abritées par une belle forêt de pins et de chênes. A Sillany, village appartenant au sanctuaire de Badrinath, la montagne est cultivée depuis sa base jusqu'au sommet. Djosimath est le dernier village agricole dans cette région élevée ; il est émaillé dans une étroite vallée et abrité contre les vents du nord ; plusieurs moulins utilisent les eaux d'un torrent voisin ; elles y sont amenées par des conduits creusés dans des troncs de

(1) *Nouv. Annal.*, I, 172.

Digitized by Google

pin, ou dans des fragments de roches; à leur issue ces eaux servent à arroser les terres voisines (1).

Djosimath est le refuge du grand prêtre de Bhadrinath pendant six mois d'hiver; c'est près de ce bourg que le Vichnou-Ganga reçoit le Dauli ou Léti et prend le nom d'Alacananda; le *Dauli* est une grande rivière qui vient de trois journées plus loin et remonte près du col de Niti-Ghat, l'un des rares passages vers le petit Thibet. Dans la vallée sont les villages de Niti et de Malari, offrant quelques rares cultures, mais inhabités en hiver : les habitants se disent Radjepouts. C'est par la vallée de Dauli que Morcrooft et Hearsay pénétrèrent dans l'Oundés, après beaucoup de fatigues et de dégoûts.

Le sanctuaire de Bhadrinath est au pied d'un glacier, dans une vallée close et inculte; son véritable trésor est l'empreinte du pied de Vichnou que les prêtres exposent aux offrandes des pèlerins. Les petites villes de Manah et de Bhadrinath sont peuplées de trafiquants qui vivent du commerce d'échange et des aumônes des dévots; les Brahmanes ne leur envient point ces petits profits qui encouragent les pèlerinages.

Le rauhil, ou grand prêtre, est le véritable souverain de cette contrée : son gouvernement est doux et paternel, et sa cour est composée de Brahmanes venus du Décan, sous la condition du célibat. Les Ghorkhalis de Srinagar tempèrent leurs exigences dans les lieux rapprochés d'un sanctuaire, qui a pour lui la puissance religieuse et l'appui d'un trésor considérable.

Comme chef du temple, le *rauhil* est seigneur et propriétaire de plus de sept cents villages dans le Guerwal et le Kémaon; tous ces villages sont des *fiefs* provenant de donations, de legs pieux et de concessions faites en garantie de prêts (2) : partout la juridiction du rauhil est suprême; aussi

(1) Morcrooft and Hearsay, *Travels; Nouv. Annal.*, I, 242.
(2) *Nouv. Annal.*, I, 203.

Digitized by Google

les cultivateurs des fiefs sont plus ménagés et les terres sont mieux cultivées. Dans une administration sacerdotale, tout est coordonné vers un but unique, et au produit des taxes et des revenus des terres affermées il faut ajouter les dons des pèlerins, qui doublent à peu près les recettes du sanctuaire. Tous les gouvernements ont respecté les possessions et les revenus du rauhil; le peuple est habitué au joug sacerdotal, et les radjahs savent tous que les richesses dérobées à leur avidité leur seront prêtées, dans des temps difficiles, sous des garanties moindres que les sommes accordées (1).

S'il existait une cause assez puissante pour amener la spoliation et la ruine des sanctuaires de Bhadrinath, de Kédarnath, de Gangautri et de Djamautri; si les Hindous cessaient d'accourir en bandes nombreuses vers ces sanctuaires (2), l'agriculture, privée subitement de l'appui dont elle a besoin, déserterait bientôt le Guerwal : ici, comme partout, la religion exerce une action puissante sur la civilisation; elle appelle les pèlerins dans des lieux où l'homme n'eût jamais cherché une patrie; elle défriche la terre, et, secondée par des milliers de bras, elle creuse des bassins, des étangs et des canaux; elle construit des temples auprès desquels s'élèvent des villes; elle ouvre des bazars et dicte des lois de police pour protéger le commerce; elle proclame des lois rurales dont elle surveille l'application pour mieux consolider la propriété du sol; elle console tous les malheureux par des aumônes et surtout par des espérances, et son pouvoir, appuyé par de si belles créations, résiste au climat le plus rigoureux, aux dominations les plus despotiques, à tous les périls de la guerre et à l'action destructive du temps.

---

(1) Webb, Raper and Hearsay, *Travels*.

(2) On estime à près de 50,000 le nombre de pèlerins qui se rendent, chaque année, au sanctuaire de Bhadrinath; il y a toujours parmi eux de riches négociants du Décan. *Nouv. Annal. des voyages*, I, 209.

Digitized by Google

Avant de terminer nos recherches sur les sources du Gange, jetons un coup d'œil sur la partie orientale du Guerwal et sur le Kémaon supérieur; généralement toute cette région comprise entre Djosimath et le Népal est très-élevée et arrosée par un grand nombre de rivières tributaires de l'Alacananda. Des bosquets de noyers, des prairies verdoyantes, des champs de blé, d'orge et de plantes légumineuses embellissent les terroirs de Toungasi, de Panhaï, de Khounbagor et de Sancot (1), malgré les chaînons imposants qui se détachent de l'Himalaya et que couvrent en partie d'immenses forêts de pins et de chênes.

Le terroir d'Almora, capitale du Kémaon, est encore plus fertile, ses vallées plus vastes, ses cultures plus rapprochées des crêtes, ses hameaux plus nombreux et plus peuplés (2); l'arrosage est ici, comme partout, le meilleur appui de l'agriculture; rien ne résiste à son action, pas même les rochers; la température rigoureuse des glaciers de l'Himalaya peut seule lui opposer un obstacle insurmontable.

2°.

Le Djamnah (la Jumna), de même que le Gange, a sa source au pied des crêtes centrales de l'Himalaya. En sortant des glacières du Benderpoutch, le fleuve se précipite dans une étroite vallée élevée de plus de 3,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le sanctuaire de Djamnautri, placé à la limite des neiges perpétuelles, pouvait seul appeler des pèlerins et des colons dans des lieux âpres et stériles.

Un grand nombre de rivières viennent se perdre dans le Djamnah. Dans les vallées et dans les gorges du Sirmor, l'agriculture a renouvelé les efforts si heureusement tentés dans

(1) Webb, Raper and Hearsay, *Travels*.
(2) Webb, etc.

Digitized by Google

les grandes vallées du Bhaghirati et de l'Alacananda ; mais les récits de Frazer, d'Hödgson, de Johnston et de Rodney prouvent que la persévérance des Hindous est seulement parvenue à créer çà et là quelques oasis qui semblent perdues dans des déserts inabordables. Ces rares cultures, on les trouve dans les vergers de Consala ; dans les bosquets de mûriers de Kana ; dans le petit bassin de Carsola ; sur les rives du Banal-Ghâd ; autour des villages hospitaliers de Pabar, dont les eaux superflues vont se réunir au Tonghi, affluent du Djamnah. Nahen, capitale du Sirmor, a presque tout perdu par suite de la guerre civile. Kalsi et Kerdâd sont aujourd'hui des villes sans importance. Ainsi, dans tout le Sirmor nous retrouvons des efforts laborieux, mais peu de succès. L'agriculture n'a pris un peu de développement qu'aux lieux où le Djamnah, grossi par les affluents, s'élance des flancs de l'Himalaya et se dirige vers le Gange : alors s'ouvrent de larges vallées, de riches vallons couverts d'une végétation puissante et traversés en tous sens par les canaux d'arrosage. Dans ces terroirs, le fisc et les prêtres n'imposent la terre qu'avec réserve, aussi la part du cultivateur est belle. D'après le capitaine G. Rodney (1), elle s'élèverait à la moitié du produit total. Ce revenu fait à l'exploitant diminue à mesure que l'on s'avance vers la région supérieure, où souvent il est moindre du cinquième des fruits récoltés.

Les produits ordinaires du Sirmor sont le froment, l'orge et le coton ; on y cultive aussi le riz sec sur les montagnes, et le riz ordinaire dans les bas-fonds, pourvu qu'on puisse y amener l'eau. Rodney, qui a visité le pays en 1816, s'exprime en ces termes : « L'eau d'arrosage est conduite avec beau-« coup de sagacité, et souvent à travers une vallée pro-« fonde, par un aqueduc rustique formé d'un tronc de sapin « creusé (2). »

---

(1) G. Rodney, *Memoir*.
(2) G. Rodney-Blanc, *Mémoire sur le Sirmor*.

Digitized by Google

Les Ghorkhalis subjuguèrent le Sirmor en 1804. Leur gouvernement, plus que sévère, a du moins pacifié le pays, mais c'est en détruisant tout ce qui lui faisait obstacle. Après dix ans, les Anglais succédèrent aux Ghorkhalis ; ils cherchent depuis lors à ranimer l'agriculture du Sirmor et à ouvrir par les nombreuses vallées un nouveau débouché à l'industrie britannique.

§ 5.

Arrosages de la vallée du Djamnah.

Le Djamnah ou Yamouna (Yomanes), en sortant des gorges du Sirmor, traverse une vaste et riche contrée, et, après un cours de 260 lieues, il se réunit au Gange sous les murs d'Allahabad (1) : toute la contrée comprise entre ces deux fleuves, à partir des derniers plateaux de l'Himalaya, porte le nom de Douab (2).

Le Douab est une des provinces les plus vastes et les plus riches de l'Hindostan. Ses riches moissons et ses belles cultures fournissent des masses de produits que le commerce exporte, par Herdouar, vers le Guerwal et le petit Thibet, et, par Calcutta, vers les pays étrangers. Les trois grands centres de production sont Delhi, Agra et Allahabad.

Delhi ou Dehly est une ville immense, dont l'origine remonte aux temps fabuleux, et qui a toujours été la

---

(1) Franklin, *As. Res.*, IV, *Calcuta;* Webb, Raper and Hearsay, *Travels*, 1808.

(2) Dou-âb, deux fleuves, ou contrée située entre deux rivières. Les Grecs eussent appelé le Douab Mésopotamie, et les Arabes Djezyreh. La dénomination de Douab s'applique dans l'Inde à plusieurs terroirs ; mais, pour les Hindous, le terroir compris entre le Gange et le Djamnah est le Douab par excellence. Colonel Franklin, *Soc. Asiat. Calcuta,* tome IV; *Nouv. Annal. des voyages*, XIV, 145 ; Balbi, *Abrégé de géogr.*, page 7.

Digitized by Google

résidence d'un souverain. Dans la prospérité comme dans la décadence, cette ville a toujours eu pour appui l'agriculture. Elle fut florissante sous des radjahs, dont les noms n'ont été recueillis par l'histoire qu'avec des réserves. Alors Inderput (Delhi) était, d'après les poëmes sanscrits, un lieu de délices (1). Sous le puissant Délu, radjah contemporain d'Alexandre, Delhi était la capitale d'un grand empire; plus tard la domination musulmane, malgré ses abus et ses spoliations, en respecta et protégea l'agriculture. Incendiée en 1739 par Nadir-Shah, Delhi perdit en quelques jours un million d'habitants (2). Alors on pouvait croire que la guerre avait détruit pour toujours l'une des plus belles et des plus anciennes cités de l'Inde (3). La conquête avait substitué un nouveau pouvoir à l'ancien (4); une armée étrangère s'était enrichie par le pillage; le shah de Perse avait encombré de dépouilles son palais d'Ispahan; l'or avait disparu; les palais étaient ruinés; la ville était déserte et n'offrait plus que des ruines disséminées sur une vaste étendue; au dehors, le fer et le feu avaient tout détruit; une seule chose avait été respectée ou oubliée par les vainqueurs, c'étaient les canaux d'arrosage. Avec leur secours, les habitants qui avaient survécu à tant de désastres se hâtèrent de demander à la terre d'abord une existence précaire, et bientôt toutes les richesses perdues. Du milieu des ruines on vit renaître une nouvelle ville, de nouveaux palais, des temples magnifiques; Delhi ne

---

(1) Delhi est appelée Indrapet, demeure d'Idra ou Indra, dans les livres sanscrits. Franklin, *As. Res.*, IV, *Calcuta; Nouv. Annal.*, XIV, 15.

(2) En 1660, d'après le major Rennel, il y avait à Delhi 2 millions d'habitants.

(3) *Mémoire d'un miss.*, *Lettres édif.*, VII, 29, édit. in-18, 1832.

(4) Le père Bazin, missionnaire assez instruit, fut pendant 17 ans premier médecin de Thamas-Kouli-Khan, surnommé Shah-Nadir; il accompagna ce prince dans son expédition contre Delhi. Nous devons au père Bazin des documents précieux sur la vie du farouche conquérant près duquel il était retenu par l'intérêt de la religion.

Digitized by Google

tarda point à reprendre son rang parmi les grandes cités de l'Hindostan.

La catastrophe de 1739 n'est pas la seule qui avait compromis l'existence d'une ville si ancienne, si belle et si puissante. Dans des temps plus reculés, elle dominait sur la rive occidentale du Djamnaha; alors son enceinte avait 20 milles (1), ou près de 7 lieues de circuit. Son emplacement fut visité et décrit par Franklin. Dans l'enceinte dégradée des remparts, il y vit les ruines d'un grand nombre de palais, de belles maisons, de vastes jardins et des temples d'une grandeur colossale. Ces ruines immenses étaient l'Indraput du Ramayan, la ville des dieux, la cité fabuleuse dont la longue prospérité eut un terme si fatal que les Hindous le déplorent encore. Transportée sur la rive opposée en 1632 (2) par l'empereur Chah-Djihân, nous avons vu ce que lui réservait Shah-Nadir, dans un jour de haine et de colère, en attendant que Châh-A'âlem et Acbar II (3) humiliassent leur front devant un résident anglais. A la mort d'Acbar ou Ackbar Ier, qui survint l'an 1605, après un long règne, Delhi était alors la capitale d'un empire qui comptait quinze soubabies, cent cinq sircars ou provinces, et deux mille sept cent trente-sept kesbahs ou districts (4).

Delhi, déchue de sa splendeur, n'ayant plus que l'ombre d'un empereur devenu simple pensionné d'une compagnie de

---

(1) Franklin, *As. Res.*, IV, *Calcuta*.

(2) Franklin, *ibid.*

(3) Prince régnant en 1832. *Nouv. Annal. des voyages*, LV, 326.

(4) L'Ayin-Acbaree, ou Instituts d'Acbar, fournit des renseignements précieux sur les divisions politiques et administratives de l'empire en 1555. On comptait alors dans l'Hindostan onze soubabies ou gouvernements dont plusieurs étaient plus vastes que certains royaumes d'Europe : c'étaient Lahore, Moultan et Sindhy, Agimère, Delhi, Agra, Oude, Allahabad, Bahar, Bengale, Malwa et Guzurat. La conquête leur adjoignit plus tard Caboul, Candahar et Ghizni, Bérar, Candeish, et Amednagur ou Dowlatâbad. Sous Aureng-Zeb, qui régnait en 1660, les revenus de l'empire s'élevaient à 32 millions de liv. sterl., ou environ 803 millions de francs. Rennel, I, *Introd.*, 157, 161.

Digitized by Google

négociants, conserve encore une population de deux cent mille âmes (1). Vainement la main du temps pèse sur la ville des dieux et en dénature les ruines; vainement le désert, poussé par le vent d'ouest, tente d'envahir le terroir; il y a quelque chose de plus puissant que le temps, de plus durable que le vent du désert, c'est la constance des Hindous à lutter péniblement, sans relâche et dans une obscure destinée, contre la stérilité du sol et contre les rigueurs prolongées d'un climat sec et brûlant; c'est leur application à réparer et à conserver en bon état les digues, les écluses, les canaux et les rigoles d'arrosage. Dans les lieux où les bras ont manqué en temps utile, et où l'eau a cessé de couler, le désert a franchi les limites que lui avait imposées l'industrie agricole, et il s'est remis en possession de son ancien domaine. Fort heureusement pour le Douah que les calamités de Delhi calmèrent les haines de Shah-Nadir.

Les jardins de Chalimâr, décrits par le colonel Dow, offrent encore, malgré les destructions de 1739, une multitude de canaux, de fontaines et de rigoles qui favorisent la plus belle végétation. Ces jardins, autrefois si ravissants, coûtèrent, dit-on, à Châh-Djihân la somme de 15 millions. On voit encore dans leur voisinage, d'après Franklin, les ruines des parcs et des palais des *omrahs* ou grands seigneurs de la cour mogole.

Le faubourg de Delhi est arrosé l'espace de 3 milles (environ 5 kilomètres) par les eaux d'un canal ayant 25 pieds de largeur et autant de profondeur. Des ponts nombreux, mais délabrés, facilitent les communications entre les deux rives.

Un plus grand canal, partant du terroir de Paniput, arrose et fertilise 30 lieues de pays avant de rejoindre le fleuve auprès de Delhi. Ce canal a été déblayé en 1820 et restauré en 1826; en le curant de nouveau en 1834, on y trouva dans

---

(1) Th. Skinner, *Travels*.....; Balbi, 710; *Nouv. Annal.*, LIV, 172.

Digitized by Google

la vase des médailles qui remontent à une époque reculée. Les Anglais, comprenant l'importance de cette belle dérivation du Djamnah, en confièrent la surveillance à un agent spécial. En 1834, le capitaine Cantled était surintendant des eaux et du canal de Douab (1).

Entre le Setledje et le Djamnah est une vaste contrée, dominée vers l'orient par les derniers embranchements de l'Himalaya, et qui s'étend vers le sud-ouest jusqu'à la rencontre du grand désert de Régistan : cette contrée sépare le Pandjab de la province de Delhi; elle était nue, presque déserte, et uniquement fréquentée par quelques tribus nomades et par les caravanes. Férose III, prince Patan et ayant tout à la fois la barbarie de sa race et l'intelligence des races indiennes au milieu desquelles il était né, voulut vivifier et peupler une partie du désert situé à l'occident de Delhi (2). Par ses ordres, un canal fut ouvert sur la rive droite du Djamnah, depuis le pied des montagnes jusqu'à Sufedoon, lieu de chasse impériale, situé à 20 milles à l'ouest de Paniput. Ce canal avait 30 cosses royales (92 kilomètres) ou 60 milles géographiques de longueur : il passait par Carnawl et par Toghlukpour; il fut ensuite prolongé dans le désert jusqu'au petit village de Luddas. C'est dans ce dernier lieu que Férose III fit construire la nouvelle ville de Hissar-Féroseh, qui devint le chef-lieu du district de Hissar (3). Bientôt un second canal, dirigé vers le nord-ouest, ouvrit une issue nouvelle jusqu'au bourg de Sursooty, situé sur la rivière du même nom. Enfin un troisième canal remontant cette vaste solitude, allait de Sursooty au Setledje, en traversant la rivière de la Selima ou le Jidger, dont les eaux arrosent les terroirs de Sirhind et de Soonam. La ville de Samanah, très-fréquentée par les caravanes allant de Delhi à

(1) *Asiat. journ.*, 1835 ; *Nouv. Annal.*, LXVI, 233.
(2) Rennel, I, *Introd.*, page 62.
(3) Rennel, II, sect. 3, 45.

Digitized by Google

Lahore, est située entre les deux terroirs et sur la rive du Caggar (1). Le tracé du troisième canal est moins connu; il est même douteux que Férose l'eût terminé, car de fréquentes révoltes vinrent parfois distraire ce prince de sa noble entreprise. Si réellement le canal de Sursooty et de Soanam eût atteint les rives du Setledje, Férose III aurait eu la gloire d'ouvrir à travers le continent indien une ligne de navigation sans lacune, entre l'embouchure de l'Indus et celle du Gange. Tatta et Calcutta, situées à 1,500 milles anglais (1600 kilomètres) de distance, eussent été les deux grands entrepôts de cette navigation intérieure.

Les deux grands canaux de Férose, dont le premier point de jonction était à Hissar-Féroseh, avaient, dit-on, une longueur totale de 80 cosses communes (2) ou 114 milles géographiques (193 kilomètres). En 1626, Shah-Jehan fit curer ces canaux et réparer les parties dégradées, puis il ajouta un nouveau canal qui de Sufedoon allait jusqu'à Delhi : cette longueur additionnelle était de 60 milles ou 92 kilomètres. Shah-Jéhan, père d'Aureng-Zeb, appela ce dernier canal *Nehr-Behist* ou canal du Paradis.

Shumse-Suraje, historien de Férose III, fait mention de ces canaux. Férishta (3) en parle plus longuement; il dit « que le seul canal du Setledje au Jidger avait 100 milles « de longueur.....; les travaux de Férose, ajoute Férishta, « furent très-avantageux aux contrées adjacentes, en leur « donnant de l'eau pour arroser leurs terres et en leur « offrant un moyen facile de transporter leurs denrées d'un « lieu à un autre. »

---

(1) Rennel, II, sect. III, 42.

(2) La cosse *commune* était de 1 mille et demi anglais, c'est à peu près 2,413 mètres; 42 cosses communes égalaient un degré. Rennel, II, 187, III, 114.

La cosse *royale* était de 3,089 mètres; 27 de ces cosses égalaient 51 milles anglais. Enfin il fallait 60 milles géographiques pour un degré. Rennel, I, 227; II, 142.

(3) Férishta, *trad.* du colonel Dow, I, 327; Rennel, I, 47.

Digitized by Google

Quelle que soit la direction du canal venant du Setledje, et quel que fût l'état des lieux à l'époque de la mort de Férose (en 1388), le but, du moins, est bien connu : c'était d'animer, de peupler et de fertiliser un pays jusqu'alors désert, d'étendre sur une vaste région le bienfait de l'irrigation et de créer une navigation intérieure. Nous n'avons, sur ces beaux travaux, que le témoignage de Férishta commenté par le major Rennel. Il nous laisse douter du succès de la navigation par le canal occidental, dans le désert de Sirhind et d'Hissar. Ce qui est du moins incontestable et ce qui honore la mémoire de Férose, c'est que des moissons abondantes couvrent aujourd'hui le district longtemps inculte de Féroseh. Cette prospérité agricole est si bien assise, au moyen du Nehr-Behist et par les autres canaux, que le circar de Hissar a été longtemps l'apanage de l'héritier du Grand Mogol.

Rennel est le seul voyageur qui nous fasse connaître les dimensions du canal de Sufedoon : il a 4 verges, ou environ 4 mètres de largeur et autant de profondeur. Ce savant géographe évalue la longueur totale des canaux navigables ou destinés à le devenir à 240 milles, ou environ 386 kilomètres; ils n'ont que 105 milles géographiques en ligne directe.

L'agriculture aime à coloniser; elle embellit et fertilisa rapidement les terroirs de Sirhind, de Hissar, de Sufedoon et de Carnawl; elle fonda sur les bords des canaux et rendit prospères les villes de Juneed, Dhataret, Hansi et Toghlackpour; elle dissémina un grand nombre de villages au milieu des terres qu'elle avait laborieusement conquises. Si l'agriculture a besoin de protection, elle se montre toujours reconnaissante de tout ce qu'on fait pour elle : les canaux de Férose produisirent au trésor impérial des sommes considérables; les usagers des eaux payaient un dixième des produits des terres arrosées. Cependant Férose refusa de thésauriser, et durant un règne de trente-sept ans, troublé souvent par la guerre et par la révolte, il consacra le pro-

Digitized by Google

duit du dixième à des travaux d'utilité publique ou à des œuvres charitables.

En 1398, Timur envahit l'Hindostan, et Hissar, se trouvant malheureusement sur sa route, souffrit cruellement; d'autres villes encore furent ruinées, et partout la terre fut dépouillée de ses arbres et de ses produits : l'irrigation répara, plus tard, les pertes occasionnées par l'ouragan sorti des régions septentrionales.

Agra, grande ville située sur la rive droite du Djamnah (1), eut une longue suite de prospérités mêlées de quelques revers; elle était, sous Ackbar II, en 1566, la capitale de l'empire; mais, lorsque les successeurs eurent établi leur résidence à Delhi, les monuments publics, privés de surveillance et d'entretien, tombèrent en ruine, la population diminua rapidement, et à une ville de noblesse et de luxe succéda une ville marchande et agricole. Les Anglais ont fait de louables efforts pour protéger cette nouvelle population; mais les souffrances de l'agriculture réclamaient des mesures énergiques, et, au milieu des préoccupations inséparables d'une domination récente, les arrosages d'Agra furent négligés. L'évêque Huber, trop tôt enlevé à la science et à la mission évangélique, visita le nord de l'Hindostan en 1826 et 1827; il trouva les environs de Delhi et d'Agra couverts de ruines de palais, de mosquées, de réservoirs et de canaux (2).

Allahabat est vénérée comme une ville sainte par les Hindous, et tout atteste son antique origine. Située à l'extrémité méridionale du Douab, et au point de jonction de deux grandes lignes commerciales, cette ville a eu le bonheur de conserver le triple appui de la religion, du commerce et de l'agriculture. Il est vrai que la guerre a quelquefois dévasté Allahabat et son terroir; que la politique anglaise a exigé, de son côté, la construction d'une forte

---

(1) Rennel, II, 29; *Annal..... de la foi*, n° 97, an. 1844, page 480.
(2) R. Huber, *Narrative*. London, 1828, 2 vol. in-4°.

Digitized by Google

citadelle au confluent des deux fleuves; mais la génération actuelle oublie déjà les pertes occasionnées par la guerre. Toute domination forte chez une nation façonnée au joug amène bientôt la sécurité nécessaire à l'agriculture. L'irrigation abrége, d'ailleurs, l'attente du cultivateur; ses premiers produits sont les avant-coureurs de produits plus abondants, et, lorsque les marchés sont bien approvisionnés et que la consommation est générale, alors le commerce multiplie ses agents et donne aux excédants de nombreuses issues.

Le Douab méridional est un atelier de production et un grenier inépuisable pour le Bengale, le Guerwal, le Pandjab et le Radjepoutana; la navigation et les caravanes offrent à l'exportation de grandes facilités : la nature avait créé les premières voies, et l'industrie humaine inventa les secondes à une époque très-reculée.

Les arrosages d'Allahabat ou Allahabad ne s'éloignent guère des rives du Djamnah. Dans des temps très-anciens et sous des dominations calmes, alors que la religion était, pour la politique indienne, un levier si puissant, on dit que ces arrosages avaient des limites très-étendues du côté de l'ouest. A l'appui de cette tradition, on cite les fréquentes ruines de villages et les rigoles envasées qu'on trouve au milieu des djengles. L'époque est déjà bien éloignée où le sultan Khosrou entourait son palais de jardins magnifiques. La main du temps a déplacé les habitations de luxe, les vastes et délicieux ombrages qui récréaient les rives du Djamnah (1). Le commerce, avec ses magasins, a envahi les magnifiques palais des Omrahs, et la politique d'un peuple que l'Hindou appelait barbare a fait une vaste place d'armes de *la reine des villes saintes*. Vingt mille Hindous habitent au large dans la cité autrefois encombrée par la population

(1) En 1827, l'évêque Huber déplorait encore les dévastations commises dans le Douab par les Persans, les Afghans et les Mahrattes. *Nouv. Annal. des voyages*, XXXVIII, 131, mai 1828.

Digitized by Google

sanscrite, et un colonel anglais, à la solde d'une compagnie de négociants, occupe la place du puissant radjah d'Allahabad.

La culture du coton avait déjà enrichi l'Inde ancienne; des masses prodigieuses de cette production végétale étaient exportées vers l'occident à une époque très reculée, et cela dura jusqu'au jour où les Arabes firent présen du cotonnier aux Égyptiens : il y eut alors rivalité entre deux grandes nations séparées par de vastes mers et par le désert; mais l'Inde conserva toujours sa prépondérance agricole : le temps n'y a rien changé. Depuis 1815, la culture du coton, fortement encouragée par l'industrie anglaise, a pris, sur les rives du Gange, un accroissement prodigieux. En 1829, on évaluait déjà à 208 millions de livres le coton que l'Hindostan avait expédié en Europe. Calcutta avait fourni près de la moitié de cette énorme production, qui a augmenté tous les ans. D'après des calculs assez probables, les 208 millions avaient été récoltés sur 1,664,000,000 de cotonniers, ce qui suppose une étendue de terres arrosées de 422 milles carrés, le mille étant de 25 au degréou de 4,444^{m} 44 cent. C'est surtout dans la province du Delhi et sur les rives du Djamnah que la culture du cotonnier a été progressive; aussi il a fallu, par de nouveaux canaux, étendre l'arrosage sur une longueur de 60 lieues.

§ 6.

Arrosages de la vallée du Gange.

Avant de parcourir la grande vallée du Gange, portons un moment notre attention sur le fleuve lui-même, puisque les épopées sanscrites ont célébré la vertu de ses eaux et que l'agriculture a su en tirer un parti merveilleux.

Digitized by Google

Le Gange est appelé Padda (1) en sanscrit et Padus par les anciens cosmographes. Dans un cours de plus de 1,200 milles, depuis Herdouar jusqu'à la mer, il reçoit le tribut de onze grandes rivières, dont plusieurs égalent presque le Rhin et aucune n'est plus petite que la Tamise, d'après le témoignage de Skinner (2). Il forme, pour le continent indien, comme une artère puissante, qui vivifie des plaines immenses, offre au commerce une voie sûre et toujours ouverte, donne au gouvernement une route militaire permanente et livre à l'agriculture un réservoir intarissable. La longueur de son cours est moindre que celle du Nil, mais

---

(1) De *padda*, pied; c'est le pied de Vichnou, empreint dans le roc, près le sanctuaire d'Herdouar. On le nomme aussi Burra-Gonga, la grande rivière, ou simplement Gonga, la rivière. Rennel, III, 153.

(2) On compte 346 milles d'Herdouar à Allahabad et 854 milles de cette dernière ville à Calcutta : c'est donc 500 lieues d'Herdouar à Calcutta, le mille anglais étant de 1,609 mètres 31 cent. Rennel suppose 1,350 milles au lieu de 1,200. *Asiat. journal*, avril 1829; Th. Skinner, *Travels*, 1828; Rennel, I, *Introd.*, 169; *Nouv. Annal. des voyages*, tome XLII, page 230; LIV, page 176.

Pour rectifier l'erreur accréditée de Th. Skinner, nous croyons utile de reproduire ici un tableau dressé par le major Rennel et inséré dans la *Description de l'Hindostan*, tome III, page 165, de la traduction de Boucheseiche, 1800, Paris. La Tamise est prise comme unité de mesure.

Tamise	1 volume d'eau.
Rhin	5 1/4
Danube	7
Volga	9 1/2
Indus	5 1/2
Gange	9 1/2
Bourrampooter	9 1/2
Ava	9 1/2
Iénissée	10
Oby	10 1/2
Amoor	11
Hoang-Ho	13 1/2
Kiang	15 1/2
Nil	12 1/2
Mississipi	8
Amazones	15 3/4

Digitized by Google

elle égale celle du Volga, du Brahmapoutre et de l'Irraouaddy; elle dépasse encore celle du Mississipi et double presque celle du Rhin. Plus bienfaisant encore que le Nil et avec un volume d'eau moins considérable, le Gange arrose une plus grande étendue de terre : sa largeur moyenne, un peu plus bas qu'Herdouar, est d'environ 2,000 mètres; mais, après sa réunion avec trois grands affluents, le Gograh, le Soane et le Gunduck, son lit a depuis 2,400 jusqu'à 4,828 mètres de largeur, et il la conserve jusqu'à la mer, dans un cours de plus de 600 milles (965 kilomètres). Aux plus basses eaux, il a 30 pieds anglais (9 mètres 14 centimètres) de profondeur jusqu'à une assez grande distance de son embouchure (1).

Rennel évalue le volume des eaux que le Gange verse dans la mer, pendant la saison sèche, à 80,000 pieds cubes par seconde : lors des inondations, ce volume est trois fois plus considérable, puisque la force du courant est alors dans le rapport de 3 à 5 et même à 6 (2) à l'heure; c'est-à-dire que le volume est de 405,000 pieds cubes. On peut l'évaluer, pour toute l'année, à 180,000 pieds ou environ 4,077 mètres cubes par seconde.

Les crues périodiques du Gange, pendant les mois de mai, juin et juillet, élèvent son niveau, terme moyen, d'environ 31 pieds anglais (9 mètres 44); l'inondation s'étend alors à plus de 80 kilomètres sur chaque rive du bas Gange. Cet immense volume d'eau occasionne quelquefois de grands désastres : pour les prévenir, on a, de tout temps, élevé de fortes digues avec des écluses de décharge. Ces digues bordent les deux rives et coûtent des sommes énormes au gouvernement de la province et aux propriétaires riverains. Le salut du pays en dépend, et c'est pour avoir négligé leur entretien à Luckipour, dans le Delta, que le fleuve, refoulé par

(1) Rennel, III, 164, 167.
(2) Rennel, III, 171.

Digitized by Google

la marée, anéantit les rizières et les habitations avec les hommes et les animaux. Les seules digues du Bengale forment une longueur totale de plus de 1,600 kilomètres (1); dans un seul canton du Delta, l'une des principales branches du Gange est encaissée par des digues, l'espace de 112 kilomètres.

Le Gange, à partir d'Herdouar, traverse des *déserts fertiles*, selon l'heureuse expression de Thomson (2). Ce gracieux poëte ne pouvait mieux caractériser les bienfaits de l'irrigation. Les déserts qu'il désigne sont les riches provinces de Delhi, d'Agra, d'Aoudh, d'Allahabad, de Bahar et de Bengale (3). Plusieurs grandes cités dominent les rives du fleuve; les plus importantes sont Farrakhabad, Allahabad, Mirzapour, Bénarès, Ghazipour, Patna et Calcutta.

Hardwar ou Herdouar est une petite ville située sur la rive droite du Gange, au lieu où le fleuve, s'échappant des gorges du Guerwal, entre dans les plaines de l'Hindostan. La profonde ouverture, appelée Ghât, que le fleuve a creusée dans les flancs des montagnes qui barraient son passage, est appelée Heri-ca-pairi (pied de Héri ou Vichnou). Auprès du Ghât est le sanctuaire de Héri (4). La ville d'Herdouar doit elle-même son nom au voisinage du sanctuaire (5).

Herdouar est donc une ville sacrée et commerçante : partout où la religion a bâti un temple elle a placé un bazar,

---

(1) Rennel, III, 171.

(2) And traverse realms unknown, and blooming wilds,
And fruitful deserts.....

Thomson's *Seasons*.

Le poëte parle à la fois du Gange et du Brahmapoutre dont les eaux se confondent avant d'atteindre l'Océan.

(3) Th. Skinner, *Travels*, 1828; Chy-fâ-hian, ch. XVI, 99; ch. XVII, 124, 128; ch. XVIII, 167; ch. XX, 171, note 176, *trad.* d'Abel Remusat, in-fol., 1836.

(4) Webb, Raper and Hearsay, *Travels*.

(5) Her-douar, ou *porte de Héri*. On l'appelle aussi Gangadouara, porte du Ganga ou Gange.

Digitized by Google

afin que deux intérêts excitassent à la fois les sectateurs de Héri. C'est ainsi qu'Herdouar reçoit les produits du Pandjab, du Caboul et du Cachemire en échange de ceux du Thibet, du haut Gange et du Népal. Ce commerce est si actif, que la foire ou méla, l'une des plus renommées de l'Inde, y attire annuellement un million de pèlerins (1). Les ablutions, dans les eaux sacrées du Gange et dans les réservoirs de Héri, sont imposées à tous les sectateurs de Vichnou; mais les bénéfices du commerce sont la récompense ordinaire d'un long pèlerinage.

Herdouar est aussi une ville agricole; c'est la condition inévitable de sa célébrité. Il faut aux pèlerins de l'espace pour camper, des ombrages pour reposer, des produits abondants pour réparer de longues privations et en supporter de nouvelles. L'irrigation est donc pratiquée à Herdouar, et, si la saison contrarie parfois les espérances du cultivateur, si l'affluence des pèlerins fait craindre une disette momentanée, de nombreux convois, partant du Douab, viennent approvisionner le grand marché de Héri.

Près du sanctuaire de Héri est le Pac-Tyrta, lieu de dévotion remarquable par cinq counds ou étangs sacrés, principalement destinés aux ablutions. Ils sont alimentés par une belle source qui est dans un vallon à l'occident d'Herdouar: à l'issue des counds, l'eau est utilisée pour l'irrigation.

La partie du Gange comprise entre Herdouar et Allahabad est une suite de belles plaines divisées autrefois en plusieurs principautés indépendantes (2). La puissance anglaise a tout subjugué sur la rive droite, et elle a déjà rendu tributaire le radjah d'Aoude qui règne sur la rive gauche, en atten-

---

(1) Hearsay évalue à plus de 2 millions le nombre des pèlerins qui viennent à Herdouar à l'époque annuelle de la méla ou foire. (Webb, Raper and Hearsay, *Travels*.)

(2) Voyage d'un officier anglais, *Nouv. Annal.*, III, 121.

Digitized by Google

dant une domination plus absolue qui ne peut tarder à arriver.

Parmi les principautés du Douab réunies aux possessions anglaises est celle de Sirdhana, fondée par un Allemand vers le milieu du XVIIIe siècle. Walter Reinhard servit d'abord en France sous le nom de Summer; sa vie aventureuse le conduisit près du Grand Mogol, dont il finit par commander les armées. Satisfait de ses services, le prince lui donna en fief la ville de Sirdhana avec les villages environnants; la principauté prospérait, mais, lors du démembrement de l'empire, Summer, appelé Somrou par les Hindous, désespéra de sa fortune et se donna la mort. Sa veuve, autrefois bayadère et baptisée sous le nom de Marie, se mit à la tête des troupes, et, après une belle résistance, obtint des Anglais, en 1803, une capitulation qui affranchissait son petit Etat de toute juridiction étrangère. La compagnie des Indes, alors prudente et heureuse, espérait du temps la riche succession de la Bégoum Somrou (princesse Sommer) : son attente ne fut pas trompée; mais ce n'est qu'en 1827 que l'Angleterre a pris possession d'un héritage convoité depuis 1777.

Sirdhana est à 15 lieues à l'orient de Delhi. Constituée en grand fief, mais soumise au code judiciaire des Mogols, la propriété privée supportait les mêmes charges et elle jouissait des mêmes droits que dans l'Inde centrale. La terre arrosée payait, il est vrai, au prince le tribut exorbitant de la moitié de tous ses produits, mais l'autre moitié soldait largement les travaux et donnait encore de l'aisance au cultivateur (1). La princesse Marie, avec un terroir de 20 milles de long sur 12 milles de large, recevait en tribut plus de dix laks de roupies (2,500,000 fr.); elle avait, en outre, le produit des impôts indirects et de vastes propriétés qu'elle administrait avec une rare intelligence.

---

(1) East India Gaz.; R. Huber, *Narrative; Nouv. Annal.*, LVI, 375.

Digitized by Google

Le royaume d'Aoude, quoique englobé dans les possessions anglaises, offre, dans le luxe et les magnificences de la cour, une nouvelle preuve des richesses extraordinaires des anciens souverains de l'Inde (1) ; le prince possède encore plusieurs milliers d'éléphants, et il a mille chevaux dans ses écuries. Ses revenus étaient évalués par Rennel, en 1788, à 2 millions et demi sterling ou environ 63 millions de francs : cette richesse de la terre est un fait de vieille date dans le pays d'Aoude ou Aoudh, qui formait la partie centrale de l'antique royaume des Praçii. Le luxe des princes d'Ayodhya et la haute civilisation de ses habitants sont souvent décrits par les poëtes sanscrits et par les Bouddhistes chinois qui visitèrent l'Inde (2). Après trente siècles au moins de prospérités mêlées de quelques disgrâces, la principauté d'Aoude (Ayodhya, Oude, Aoudh, etc.) est encore une des mieux arrosées et des plus productives. Les revenus du nabab ou prince tributaire sont évalués à 80 millions de francs, malgré des limites successivement rétrécies et malgré les désastres des dernières luttes.

Lucknow ou Lacknou, ville importante, succéda à Féizabad comme capitale de la principauté (3). Elle est sur la rive droite du Goumty, l'un des grands affluents du Gange, auquel il se réunit près de Bénarès ; sa population est évaluée à trois cent mille âmes (4). Féidabad avait hérité de l'antique prospérité d'Ayodhya : elle est à 80 milles de Lacknou, conservant à peine quelques vestiges de son opulence.

Rampour ou Kampour, située à peu de distance de Lack-

---

(1) *Nouv. Annal.*, LXV, 353 ; Chy-fâ-hian, ch. XX, XXII, pages 176, 204.

(2) Shâkia-Mouni, le dernier Bouddha, était fils d'un prince tributaire du roi de Magadha, et naquit à Kapila, entre Aoude et Lucknow, vers l'an 1804 avant J. C. (Chy-fâ-hian, ch. XXII, page 198, et *Introd.*, page 50 ; ch. XXXVIII, page 347.)

(3) Rennel, I, *Introd.*, 170, et II, 29.

(4) Balbi, page 720.

Digitized by Google

nou, est aussi sur la rive droite du Goumty (1). Cette ville est au centre d'une vaste plaine sablonneuse et découpée par de nombreuses ravines : le Ramgonga, qui descend de l'Almora et va se perdre dans le Gange, entre Furruckabad et Canoge, baigne les murs de Rampour. Cette ville est un cantonnement sain et très-agréable pour les détachements de l'armée anglaise que les chaleurs ou les marches ont trop affaiblis. La nature n'avait créé que le climat, la main de l'homme a été assez puissante pour l'embellir et pour couvrir des sables stériles d'une riche végétation. C'est à Rampour et le long des rivages du Goumty que sont les plus beaux jardins de l'Hindostan : leur culture occupe et enrichit une population considérable. A côté de tous les végétaux de l'Europe se développent, dans tout le luxe de la végétation orientale, les orangers, les limons, les manguiers, les bananiers, les corossols et une foule de végétaux inconnus dans nos climats; des bosquets de haute futaie, disséminés autour de la ville, embellissent singulièrement les abords et créent des sites magnifiques. Mais que serait la plaine de Rampour sans l'irrigation? sans nul doute, des grèves stériles, un fleuve sans ombrages et un vaste asile pour les animaux sauvages : il a suffi de quelques canaux pour que la terre devînt une mine inépuisable. A la ville sanscrite a succédé une ville qu'animent le luxe, les mœurs publiques et l'activité d'une population européenne. Dans cette oasis que peuplent aussi les descendants de ces Hindous si industrieux, si actifs et si riches, viennent se réfugier, tous les ans, une nuée de soldats, d'employés et d'oisifs qui cherchent la santé ou des distractions.

Quoique tributaire du nabab d'Aoude, le radjah de Rampour jouissait encore, en 1774, d'un revenu territorial (2) évalué à 30 laks de roupies (7,563,000 fr.). Ce prince était

(1) Notice sur Rampour, *Nouv. Annal.*, LX, 312.
(2) Rennel, *Introd.*, I, 171.

Digitized by Google

l'un des principaux chefs de ces tribus entreprenantes qui, sous le nom de Rohillas, fondèrent un Etat lors du démembrement de l'empire mogol. Le Rohilconde est situé entre le pays d'Aoude et les montagnes d'Almora et du Kémaon; après le traité de 1774, il passa sous la domination anglaise.

Le radjah de Furruckabad, autre tributaire de l'Oude, possède un terroir de 30 milles d'étendue sur la rive droite du Gange. Son revenu est très-considérable; il le doit à l'arrosage.

Canoge est une antique ville dont la fondation remonte à mille ans environ avant l'ère vulgaire : c'était encore la capitale d'un grand Etat au commencement de la nouvelle ère. Dans le vie siècle, Canoge possédait encore trente mille boutiques, si toutefois nous pouvons admettre les traditions historiques de l'Inde. Les conquêtes des empereurs ghizniens (1) furent fatales à la cité sanscrite. Ses ruines gisent éparses, et leur étendue atteste une prospérité que la guerre interrompit violemment; mais le Douab est si fertile et si bien arrosé, que le terroir de Canoge, en perdant ses richesses industrielles et ses heureux consommateurs, a conservé ses richesses agricoles.

Mirzapour est d'origine moderne, d'après le révérend Huber, évêque de Calcutta (2). Elle est située entre Allahabad et Bénarès et sur les rives du Gange, lorsque celui-ci a déjà reçu le tribut du Djamnah : c'est une belle station commerciale, et nulle part l'industrie manufacturière n'a pris plus d'accroissement qu'à Mirzapour. Sa population, évaluée à trois cent mille âmes, la magnificence de ses bâtiments, l'étendue de ses relations et l'immensité de produits de tous genres qui affluent dans ses murs ont fait surnommer cette ville la Birmingham de l'Inde.

---

(1) Les Ghiznévides furent détrônés par Mahmoud, fondateur de la dynastie des Gaurides, vers l'an 1183.

(2) R. Huber, *Asiat. journ.*; *Narrative*.

Digitized by Google

La prospérité agricole des rives du Gange, à partir d'Allahabad, est digne d'examen : c'est là que l'épopée sanscrite place des richesses merveilleuses, des radjahs protégés par Krichna; des fêtes mythologiques que Rama honore de sa présence, et, pour tout dire, en un mot, le grand foyer de la civilisation indienne. Les Grecs, si avides de nouveautés, ne connurent que fort tard l'existence et la splendeur des villes du Gange (1).

L'agriculture a toujours été florissante dans le vaste terroir de Mirzapour; elle n'a jamais négligé ni perdu ses grands canaux, ses écluses, ses nombreuses dérivations et ses milliers de rigoles qui distribuent de tous côtés les eaux du Gange, et couvrent la terre d'une végétation magnifique. Aux Omrahs et aux Brahmanes, c'est-à-dire à ces classes puissantes que les révolutions frappent tôt ou tard et font rentrer dans les flots populaires, a succédé une classe moyenne qui s'élève et s'enrichit par le travail; elle a déjà couvert la contrée d'une prodigieuse quantité de fermes et de maisons de campagne. Là se retrouvent les cultures anciennes enrichies par des produits nouveaux; des jardins dont on vante les ombrages et l'abondance des fruits; une population indigène active, laborieuse et toujours soumise; une vie et des mœurs que tempère et modifie insensiblement le contact continuel des étrangers.

En descendant le Gange bordé de terroirs arrosés, et à peu de distance de Mirzapour, on trouve Bénarès, la grande capitale ecclésiastique de l'Hindostan. Les *Pouranas* attestent l'antiquité de Kashi (2), qui fut toujours considérée la plus belle et la plus puissante création de Mahadéva (3). Les ri-

(1) Mégasthène, ambassadeur de Seleucus Nicator, séjourna plusieurs années à Palibothra, capitale des Prasii. Il écrivit sur l'Inde, et Strabon, Pline et Arrien ont beaucoup emprunté à ses récits. Rennel, I, *Introd.*, page 13.

(2) Kashi ou Pho-lo-naï en chinois, et Varan'asi en sanscrit, est située entre deux rivières, la Varana, aujourd'hui Bern'a, et l'Asi. (Chy-fâ-hian, trad., ch. XXXIV, note 7, pages 304, 307).

(3) Rennel, II, 27; Hécren, III, 317.

Digitized by Google

chesses que le temps y avait accumulées ; les monuments aux formes bizarres, mais grandioses, que l'art y avait élevés avec une somptuosité sans exemple ; l'immense population entassée sur un espace de quelques milles d'étendue (1) révèlent encore une de ces grandes villes indiennes que les Grecs admiraient sur la foi de quelques voyageurs : ces monuments, contemporains des premiers âges historiques, furent un jour dévastés par les soldats d'Aureng-Zeb, et beaucoup succombèrent pour ne plus se relever. Au milieu d'eux, l'architecture musulmane créa de nouveaux prodiges, et le temps a confondu rapidement les ruines des temps anciens avec les ruines des temps modernes. Subjuguée une dernière fois par l'armée anglaise et soumise au despotisme d'un résident, Kashi ou Bénarès a courbé la tête sous le joug ; les grands se sont humiliés ; le chef d'un vaste empire a tendu la main et accepté des chaînes dorées, avec l'aumône d'une pension ; quelques centaines d'esclaves composent aujourd'hui la cour du Grand Mogol et, par leur asservissement, cherchent à adoucir les ennuis de la prison et les humiliations d'une surveillance perpétuelle.

Tout a fléchi sous la volonté des Anglais, à l'exception des préjugés religieux. Nul étranger ne peut habiter Bénarès ; il n'y est admis qu'en visiteur pendant quelques heures de la journée, et le soir on l'oblige à se retirer dans les faubourgs situés sur la rive droite du Gange (2).

Privé de tout pouvoir politique et réduit au luxe vaniteux d'un palais entouré de surveillants, le dernier em-

---

(1) On évalue à un million la population de Bénarès, composée de quatre cent mille musulmans et environ six cent mille Hindous. En outre de la grande mosquée, bâtie l'an 1677 par le cruel et dévot Aureng-Zeb, on compte un millier de temples dont la moitié au moins est dédiée à Mahadéva. Bénarès est à 460 milles de Calcutta. (Rennel, II, 27 ; *Nouv. Annal.*, XVII, 82.)

(2) R. Huber, *Narrative; Asiat. journal; Nouv. Annal.*, XXXVIII, 35, et LXIII, 76.

Digitized by Google

pereur des Mogols inspirait encore des alarmes ; on craignait un dernier effort de la population fanatique de Bénarès : le captif impérial fut relégué dans le palais fortifié de Ramnaghour, situé à quelques milles de la métropole (1).

Bénarès est au milieu d'une vaste plaine entrecoupée, à perte de vue, par des bosquets et des vergers renfermant une multitude de fermes. L'irrigation, ce puissant levier de l'agriculture hindoue, s'étend au loin sur les deux rives, et ses produits sont si abondants et si variés, qu'ils étonnèrent le savant évêque de Calcutta (2) : malheureusement les inondations y sont fréquentes et désastreuses ; celle de 1753 bouleversa une partie du terroir et fit périr un grand nombre de cultivateurs (3).

Les jardins abondent autour de la ville et même dans son intérieur ; cependant les rues y sont étroites, les maisons très-élevées, et une foule extraordinaire encombre journellement la ville sainte. Un jardin est une des premières nécessités de la vie indienne : le riche oisif et dévot, le petit rentier retiré du commerce, celui qui, à prix d'argent, parvient à faire abattre une partie de la maison voisine, tous se hâtent de planter un jardin, un ombrage quelconque, ne fût-ce qu'un seul arbre ; les moins heureux se contentent d'une banquette avec deux ou trois rosiers. Nulle part on ne cultive ce dernier arbuste avec plus de profit ; on le retrouve partout, dans les parterres, les jardins, les parcs et au milieu des champs. On consomme dans la péninsule et à l'étranger une prodigieuse quantité d'eau de rose (*goulaabi paani*), récoltée à Bénarès.

Protégée par les richesses agricoles de son vaste terroir, l'antique Kashi fut pendant plusieurs siècles le grand foyer de l'instruction sacerdotale. Bénarès hérita des belles écoles publiques où venaient s'instruire les jeunes Brames : la con-

(1) *Asiat. journal*, juin 1834.
(2) R. Huber, *Narrative*.
(3) P. Saignes, *Lettres édif.*, XXII, 88.

Digitized by Google

quête a opéré beaucoup de changements, mais les écoles sont restées ouvertes à la jeunesse; les couvents sont toujours peuplés; les rues sont encore encombrées de mendiants et de fakirs; les étudiants accourent de toutes les parties de l'Inde. Cependant le sanctuaire de la littérature sanscrite a perdu une partie de sa puissance et de sa renommée; l'observatoire impérial est désert ou se tait; à l'ascétisme des sectateurs de Chiva et de Mahadéva et à l'indolence des disciples de Mahomet ont succédé l'activité commerciale et l'application industrielle des générations modernes. Bénarès est devenue un centre de fabrication pour les étoffes de soie, de coton et de laine; c'est aussi un vaste entrepôt pour les châles du nord, pour les diamants du midi, pour les étoffes de Dakka et pour les marchandises anglaises. Bénarès est tout à la fois la ville des dévots, le refuge des pauvres et des grands disgraciés et la ville des industriels. A tous ces hommes, aux besoins si variés de la vie sociale et domestique, l'agriculture y suffit, grâce aux canaux d'arrosage; la terre, labourée sans cesse et toujours fertilisée par l'irrigation, n'a jamais discontinué de protéger la métropole sanscrite.

Les rives du Gange offrent un coup d'œil ravissant entre Bénarès et le Bahar : c'est dans cette dernière nababie qu'était l'antique Palibothra (1), plusieurs fois citée dans nos recherches et si vantée par les historiens grecs. Dans un trajet de 200 milles anglais (322 kilomètres), l'évêque Huber trouva six grandes villes et un nombre infini de villages disséminés dans de belles campagnes (2).

---

(1) A 20 milles de Patna et à l'embouchure de la Soane, on trouve encore de vastes ruines appelées *Patelpoot'her*. Rennel pense que ces ruines sont celles de Palibothra, qu'il avait longtemps cherchées dans les environs de Canoge; le Soane est l'antique *Sonus*, dont la source est commune avec celle de la *Nerbuddah*, bien que ces deux rivières aient leur embouchure à 1,500 milles de distance l'une de l'autre. Chy-fâ-hian, Bouddhiste chinois, visita Palibothra vers l'an 400 de l'ère vulgaire.

(2) Huber, *Narrative*.

Digitized by Google

Ghazipour est située sur la rive gauche du fleuve, entre Bénarès et Patna ; c'est une grande ville, renommée par la beauté du climat et par l'abondance de ses arrosages : on y cultive les roses dans d'innombrables jardins ; le produit de leur distillation est énorme (1). Le Goumty traverse et arrose le terroir de Ghazipour, après avoir arrosé celui de Djouanpour.

Le royaume de Magada, qu'un écrivain distingué place dans le Bahar (2), était l'un des plus célèbres et des plus riches de l'Inde : de belles et vastes ruines disséminées dans toute la contrée attestent l'opulence de Magada et la fertilité de son terrain ; le Ramayan et les Pouranas ont vanté l'un et l'autre (3). Le Sumagody (Sonus?), disent les épopées, arrosait l'État de Magada, et il baignait les remparts d'Hastinapour, sa capitale. Ce royaume était contemporain de celui d'Oude (Aoude, Ayodhya), et c'est en reculer l'origine jusqu'aux premiers temps historiques (4). W. Jones, qui chercha à pénétrer dans l'histoire primitive de l'Inde, cite quatre-vingt-un rois à Magada, divisés en cinq dynasties ; la dernière dynastie s'éteignit l'an 456, c'est environ quatre siècles avant l'ère de Veiramaditya. A cette époque, Magada disparut et fut remplacée par Palibothra (5).

De l'État de Magada il ne reste plus que ce que le temps pouvait respecter, des cultures, il est vrai restreintes, mais encore assez étendues pour donner quelque autorité aux traditions religieuses. Le Bahar des peuples modernes a donc hérité des anciens canaux : sur ces grandes dérivations, des villes nouvelles ont remplacé, depuis longtemps, les antiques ; partout l'organisation civile et politique du pays est

---

(1) Balbi, page 707.

(2) Héeren, III, II, 321.

(3) *As. Res.*, I, 304, et V, 263 ; Ramayan, I, 159, 325 ; Chy-fâ-hian, chap. XXVII, pages 253, 256.

(4) Wilford, IV, 132 ; *As. Res.*, IX, 82 ; Polier, I, 539.

(5) Héeren, III, 322.

Digitized by Google

exposée à mille chances qui la menacent, la modifient ou l'anéantissent; partout les dynasties les plus puissantes cèdent, tôt ou tard, la place à d'autres dynasties; mais, dans le Bahar comme dans un grand nombre de contrées orientales, l'agriculture a résisté à toutes les atteintes. Cette grande province est toujours belle et pittoresque. Le Gange et le Gograh continuent à fertiliser la terre, et le navigateur que le courant entraîne sans péril, sans fatigue et sans ennui contemple avec plaisir une plaine vaste, légèrement ondulée et parsemée de pagodes et de mosquées.

Arrah est à peu de distance de Patna; c'est le chef-lieu de Chahabat : son beau terroir annonce avec splendeur l'entrée du Bahar; les maisons y sont vastes, bien aérées et souvent magnifiques; plusieurs sont ombragées par des bosquets ou sont attenantes à un parterre et à un jardin potager; dans beaucoup de maisons de campagne il y a des réservoirs ou petits étangs pour faciliter en tout temps l'irrigation. Quelques-unes de ces pièces d'eau artificielles ont l'apparence d'un grand étang; souvent une île plantée d'arbustes et de fleurs crée des aspects ravissants au milieu de ces belles nappes d'eau : l'horrible association des Thogs pouvait seule attrister une contrée si calme et si productive.

Patna est la capitale du Bahar : c'est le centre d'un grand commerce, placé à 400 milles (644 kilom.) de Calcutta; c'est aussi une des antiques cités de l'Inde. Dans son voisinage sont les villes de Bahar, de Mandji, de Tchapra, de Gaya, de Boglipour et autres encore dont les populations sont captivées par un commerce actif et par une agriculture florissante. Monghir, antique ville sanscrite, est aujourd'hui renommée par ses nombreuses et riches fabriques (1).

L'empire des Prasiens, si prospère et si puissant lors de l'invasion d'Alexandre, occupait principalement la région

(1) Rennel, II, 26.

Digitized by Google

comprise entre Allahabad et Monghir. Un long repos avait précédé l'apparition des Grecs sur les rives de l'Indus (1).

A partir de Monghir, le Gange, considérablement grossi par les rivières qui viennent du Népal, coule dans la direction du sud et arrose, en passant, le terroir de Radjemahl ou Radjamahal, qui fut aussi la capitale du Bengale (2). Les Mahrattes ruinèrent cette ville, autrefois dépendante des États gangarides, et les débris du palais royal dominent encore une plaine vaste et fertile devenue le patrimoine de quelques villages.

Un peu plus bas que Radjemahl, et près de la ville de Maldah, sont les ruines de l'antique cité de Gour : c'était la capitale du Bengale, 730 ans avant J. C. (3). Elle occupait, sur la rive gauche du Gange, une surface de 15 milles en longueur sur 2 à 3 milles en largeur ; elle renfermait, dit-on, 2 millions d'habitants. Si nous avons recueilli ces données sur la cité sanscrite, c'est qu'une cause puissante et imprévue amena subitement sa ruine et qu'il n'était pas au pouvoir des hommes de la conjurer. Le Gange avait toujours coulé au pied des remparts de Gour ; c'était sa richesse et sa route commerciale. Une grande inondation survenue sous le règne d'Ackbar (an 1575) fit changer subitement le lit du fleuve, et, sans cause apparente, il se porta à quelques milles plus à l'ouest, abandonnant un vaste terroir au milieu de ses prospérités agricoles. En perdant le grand réservoir du Gange, les canaux de Gour restèrent à sec : alors disparurent sans retour les rizières, les vastes cultures de coton, les champs de blé, de maïs, d'indigo, de tabac et de canne à sucre. Découragé par la stérilité de la terre, le cultivateur s'exila d'une contrée que le fleuve sacré venait d'abandon-

---

(1) Arrien, *Op.*, fol. 171 ; Rennel, *Memoir*, 50, et *Description de l'Hindostan*, tome II, page 6 ; Jones, *Works*, I, 308 ; Mannert, *Géogr.*, V, 100 ; Héeren, III, 326.

(2) R. Huber, *Narrative*.

(3) Rennel, II, 14.

Digitized by Google

ner, et il porta ailleurs son activité et son industrie. Bientôt les villes voisines de Maldah, Mourchidabad, Radjemahl et Dakka s'enrichirent des matériaux enlevés à la ville de Gour; mais des siècles s'écouleront avant que ces ruines cessent d'approvisionner les populations voisines. Cette grande catastrophe, à peine mentionnée dans les annales indiennes, a laissé après elle un grave enseignement. On sait aujourd'hui que, dans l'Hindostan, sous un climat favorable à l'agriculture, avec un sol fertile et des bras laborieux, il est des calamités plus désastreuses que la guerre, le feu ou la peste; que, sur les rives du Gange et au milieu d'un terroir admirablement arrosé, il est un fléau qui peut, à l'improviste, anéantir toutes les cultures et ruiner une puissante cité. A peine les cultivateurs s'étaient retirés, que la sauvage végétation du Bengale avait envahi le terroir que l'empereur Houmaioun avait surnommé le *séjour du paradis*. Depuis longtemps son beau lac est desséché; la solitude a envahi ses remparts et frappé de mort tous les jardins : au lieu d'étangs et de réservoirs il n'y a plus que des eaux croupissantes servant d'asile à des alligators monstrueux; d'énormes serpents peuplent les djengles et se déroulent sans crainte sur les ruines des portiques et des mosquées; quelques tours délabrées, l'enceinte du palais royal et des amas de décombres qu'il est dangereux de visiter, c'est tout ce qui reste dans ce lieu maudit (1).

Mauldah doit sa prospérité et la majeure partie de ses bâtiments à la ruine de Gour; mais, plus commerçante qu'agricole, cette ville ne s'est appliquée qu'a donner une grande extension à la culture du mûrier.

Le delta triangulaire du Gange commence à 220 milles (354 kilomètres) de la mer. Sa base a 200 milles d'étendue et sa surface est double de celle du Nil. Deux branches principales enveloppent le delta : la branche orientale, appelée

(1) Rennel, II, 16; *Nouv. Annal.*, LXIII, 5.

Digitized by Google

Bori-Ganga, passe à Dakka, où elle communique avec le Brahmapoutra ; la branche occidentale, appelée Hagli ou Hougly, n'est importante qu'après sa réunion avec le Cossimbuzar et le Jellinghy. La première de ces deux rivières est mise à sec, presque tous les étés, par les canaux d'arrosage; mais d'autres affluents viennent grossir le Hougly, qui est navigable toute l'année : il longe une contrée marécageuse et baigne les murs de Hougly, de Chandernagor, de Serampour et de Calcutta. Entre les deux principales branches du Gange, il est d'autres bras, avec de grands et de petits canaux, avec des milliers de rigoles, qui donnent au delta l'aspect d'un immense labyrinthe : l'eau circule constamment autour des champs, des bois, des villes, et bien souvent autour des plus petites habitations.

Le delta est un magasin inépuisable de denrées : il offre le contraste continuel des tribus turbulentes et à demi sauvages, avec des populations actives et commerçantes ; de belles et riches cultures entourées par des forêts sauvages et inexplorées. A chaque pas la civilisation y est en contact avec la barbarie.

Dakka, située sur la rive gauche du Bori-Ganga, est l'entrepôt intérieur d'un grand commerce ; la fertilité de son territoire contribue à sa prospérité. Le *Missionary Register* lui donne une population de cent cinquante mille âmes. Après la ruine de Gour, les villes de Radjemahl et de Dakka furent successivement les capitales du Bengale (1).

Murchidabad, métropole du Bengale de 1704 à 1711, est située sur le Hougly, à 12 milles du Gange et à 120 milles de Calcutta. Sa destinée fut prospère sous les dynasties gangarides, mogoles et persanes ; plus tard, les Mahrattes épuisèrent ses bazars et dévastèrent son terroir. Soumise aux Anglais, Murchidabad a trouvé de nouvelles forces dans l'extension de ses arrosages, et le commerce a repris un

(1) Rennel, II, 16.

Digitized by Google

grand essor à travers le delta et sur les diverses branches du Gange (1). Cette ville sert aujourd'hui d'asile aux descendants pensionnés du nabab de Bengale. Il n'est pas rare de voir des bâtiments venant de l'Europe amarrés le long des quais de Murchidabad. Ils arrivent avec leurs voiles déployées, longeant des rives qu'ombragent de belles forêts. Pendant les mois de juillet et d'août, époque annuelle de l'inondation, le Gange se répand sur chaque rive à plus de 50 milles de distance, et le pilote qui navigue sur cette immense nappe d'eau ne reconnaît le lit du fleuve qu'aux sommités des arbres riverains et, de loin en loin, aux hameaux prudemment assis sur les dunes (2).

Le delta du Gange, cet antique patrimoine des tribus gangarides, a été convoité par tous les peuples qui ont visité ses côtes et connu ses richesses; mais, après bien des luttes, des pillages et des désastres, les Anglais, qui furent les derniers venus sur ce vaste champ de bataille, en sont restés les heureux possesseurs.

La prospérité agricole et commerciale de Calcutta, fondée, en 1717, sur l'emplacement de Govindpour, est de trop fraîche date pour que nous croyions utile de nous en occuper (3). Calcutta, c'est encore la civilisation européenne avec ses mœurs et son scepticisme, aux prises avec la civilisation hindoue, avec son luxe et son immobilité; c'est un grand bazar, où l'amour du gain et l'appât des richesses tourmentent journellement l'Hindou et altèrent peu à peu ses mœurs, ses préjugés et sa croyance; c'est l'asile des princes déchus et des nababs, que la générosité britannique a dédaigné de dépouiller de leurs richesses privées; c'est enfin le refuge de tous ceux qui veulent faire fortune, c'est le rendez-vous de tous les peuples que l'Hindou avait si longtemps méprisés. A Cal-

---

(1) Rennel, I, 116; II, 22.
(2) P. Barbier, *Lettr. édif.*, 1723, tome XXI, 324, 262.
(3) Lord Valentia, *Travels to India*, 1802, 1806; Rennel, II, 21.

Digitized by Google

cutta, le Hollandais retrouve ses polders et ses vastes prairies sillonnées par des canaux navigables ; l'Anglais retrouve les arsenaux, les docks, les magasins et le confortable britanniques ; le Danois, tout ce qui plaît à une vie aventureuse dirigée vers le trafic ; le Portugais, les richesses conquises par ses ancêtres, et le Français, le faste qui plaît à ses goûts et plus encore à son imagination. Calcutta possède tous les produits et tous les trésors de l'industrie hindoue, tout l'éclat et tout le luxe de la végétation orientale; mais, aussi, Calcutta fut le tombeau de la nationalité indienne : par un étrange pressentiment, les Sanskrits avaient placé à Govindpour le sanctuaire de la déesse qui présidait aux funérailles.

§ 7.

Arrosages du Népal.

Le Népal est une vaste et agreste contrée qui longe le revers méridional de l'Himalaya, depuis le Kémaon jusqu'au Boutan ; il domine les belles plaines de l'Hindostan, dont il est séparé par une grande chaîne de montagnes. Les eaux pluviales et celles que versent les glaciers ont, avec le temps, profondément creusé et raviné le grand plateau du Népal ; c'est en réalité un vaste massif de crêtes et de chaînons latéraux, de vallées étroites et prolongées, de petits bassins toujours encaissés ; l'imposante barrière de l'Himalaya domine constamment le massif, et il y exerce une influence puissante sur la marche et sur la durée de la végétation.

Trois fleuves, le Gograh, le Gondack et le Kouly, avec leurs nombreux et rapides affluents, traversent le Népal, se jettent dans les plaines inférieures et vont, au loin, se perdre dans le Gange.

Le Népal offre des contrastes continuels par la variété de ses expositions, par la grande élévation de ses montagnes (1)

(1) Le Dhavala-Ghiri (mont blanc), voisin de la source du Gondack

Digitized by Google

et de ses glaciers, par la nature même du sol et par les efforts de son agriculture plus patiente que prospère. A côté d'un site sauvage, d'un terroir attristé par le voisinage des neiges ou par des forêts impénétrables (1); entre des monts élevés, des crêtes abruptes et lacérées, des torrents impétueux et déserts, se trouvent aussi des vallées embellies par la culture, des vergers étalant une riche végétation, et, dans ces vallées, des villes considérables avec des populations laborieuses et fortement attachées au sol.

Ces belles colonies agricoles, sur lesquelles l'œil de l'étranger s'est rarement fixé, remontent à une époque inconnue, mais très-ancienne; elles ont protégé dans leur isolement une race indépendante. Malheureusement le régime féodal a toujours pesé sur le Népal; il divisa et morcela le pays en une infinité de petites principautés, que des rivalités perpétuelles tenaient sans cesse en échec. Les radjahs de Gorkha, plus heureux ou plus habiles, profitèrent des luttes et de la turbulence des nobles pour les asservir, et, plus tard, avec leur aide, ils asservirent tous leurs rivaux. Chefs d'une race aguerrie, ils envahirent le Kémaon et ils ne reculèrent point devant une lutte contre les Anglais (2) : le sort de la guerre leur fut contraire, ils durent céder les cantons envahis et se résigner à des limites naturelles; mais c'est tout ce que la compagnie osa exiger des Gorkhalis. Entre la longue chaîne de Tcherriaghâti et les pics de l'Himalaya, il y a toujours un peuple libre qui, avec la paix, trouve dans la culture du sol des ressources suffisantes, et qui, avec la guerre, ne manque jamais de positions fortes,

---

ou Goundouk, est un des pics les plus élevés de la chaîne : il a 26,862 pieds ou près de 8,000 mètres d'élévation au-dessus du niveau de l'Océan. On l'aperçoit des plaines du Gange à plus de 232 milles anglais ou environ 373 kilomètres de distance. — *Nouv. Annal. des voyages*, tome LV, page 381.

(1) *Annal..... de la Foi*, n° 97, an 1844, page 478.

(2) Rennel, III, 280; W. Jones, *Recherches sur les Indiens*, 1785.

Digitized by Google

de longs défilés et de bras robustes pour défendre son indépendance.

Nous n'avons compris le Népal dans le cadre de nos recherches qu'afin de constater de plus en plus l'existence des arrosages dans les hautes régions de l'Himalaya. Si les princes gorkhalis étaient moins ombrageux, et s'ils permettaient une exploration agricole plus étendue dans leurs États, nous y retrouverions, sans nul doute, les cultures et les travaux hydrauliques du Cachemire, du Gherwal et du Kémaon.

Malgré le laconisme des voyageurs, nous savons cependant que le district de Torréi (1), situé sur les premières rampes du Népal, entre la plaine de Terhout et les belles forêts de Tcherriaghâti, est couvert de rizières et de pâturages. Au delà de la chaîne centrale, toujours peuplée d'éléphants sauvages, est la riante et fraîche vallée de Tchitlong avec de nombreux villages et des irrigations étendues. Les contre-forts qui encaissent la vallée s'ouvrent fréquemment pour donner issue à d'autres vallées de plus en plus élevées : là vit solitairement et au milieu de ses cultures une population infatigable. Sur les pentes inférieures s'élèvent des champs taillés en terrasse, des hameaux et de beaux ombrages ; des rigoles d'arrosage circulent sur toutes les pentes que la main de l'homme a façonnées (2). Mais ces travaux n'ont plus rien de nouveau pour nous, et il en serait probablement de même dans les régions supérieures du Gograh, du Gondack et du Kouly, s'il était permis de les visiter.

Katmandou ou Cat'hmandu est la nouvelle capitale de l'État créé par la conquête en 1769. Cette grande ville est, d'après le missionnaire Joseph, dont John Shore a rédigé les souvenirs, située au centre d'une plaine vaste, fertile et arrosée. Le palais du radjah renferme un grand jardin, riche

(1) Annual Register of Calcuta, *Travels*, 1817.
(2) John Shore : *Mém. du P. Joseph*; Rennel, III, 267.

Digitized by Google

en ombrages et en eaux courantes ; le prince de Katmandoa avait autrefois une armée de cinquante mille hommes.

Lélit-Pattan, chef-lieu d'une ancienne principauté, avait conservé vingt-quatre mille maisons à l'époque où le père Joseph y séjourna. Cela suppose une population de plus de cent mille âmes et un terroir étendu et bien cultivé. B'hatgan, situé à l'orient de Lélit, comptait aussi, à la même époque, douze mille maisons.

§ 8.

Arrosages du Thibet et du Bhoutan.

1°.

Jusqu'à la fin du dernier siècle, on n'avait que des notions très-incomplètes sur le Thibet. Il fallut l'invasion des Gorkhas du Népal, en 1791, pour mettre les Chinois sur la défensive. L'empereur Kia-King fit faire des recherches et, plus tard, il ordonna de publier l'histoire du Thibet sous le titre de Tsang (1). A la même époque, l'archimandrite Hyacinthe Bitchourin, chef de la mission russe à Pékin, traduisit l'ouvrage chinois, et la France doit à M. Klaproth une seconde traduction, enrichie de notes, de la savante publication du père Hyacinthe (2).

La longue et profonde vallée du Thibet est séparée du pays de Ladak par les monts Kaylasa et par les sommités du lac de Manasarovar. Du côté du nord, elle s'étend vers des régions inconnues (3), qui renferment, dit-on, des vallées fertiles et arrosées (4). C'est dans ce bassin méditerranéen que

---

(1) *Lettr. édifiantes*, *Mém. sur le Thibet*, tome XXXVII, page 210; de Fortia, *Descript. de la Chine*, II, 134; Grosier, II, 59.

(2) Bitchourin, *Descript. du Thibet*, trad., I vol., 1831.

(3) Les missionnaires donnent au pays de Tsang 640 lieues de l'est à l'ouest, et 650 lieues du nord au midi. — *Lettres édif.*; *Mémoire sur le Thibet*, tome XXXVII, page 210.

(4) Malte-Brun, *Discours*; *Nouv. Annal.*, XX, page 263; Rennel, III, VI, 94.

Digitized by Google

Marco Polo voyageait il y a plus de cinq siècles ; que, de nos jours, M. de Humboldt a constaté l'existence de plusieurs grand volcans, et qui, sans doute, recèle encore plus d'un secret sur les premières races humaines. On y trouve de belles rivières se perdant dans des lacs inconnus, et plusieurs de ces lacs semblent des mers intérieures. Celui de Terkéri a plus de 300 lieues carrées de surface et ses eaux en alimentent vingt-trois autres (1).

La partie du Thibet la plus rapprochée de l'Himalaya a fréquemment changé de nom et de maître : elle fut réunie à l'empire céleste sous les Tang (2), vers l'an 643 de l'ère vulgaire. Les sectateurs de Bouddha avaient puissamment secondé la politique chinoise. Exilé de l'Hindostan, vers l'an 500 avant J. C., le bouddhisme avait trouvé un asile et des prosélytes dans la Bactriane, à Khotan, à Ladak et surtout dans le Thibet. Traversant, plus tard, le désert, il pénétra dans la Chine vers le Ier siècle de l'ère vulgaire, dans la Corée au IVe siècle, dans le Japon au milieu du VIe siècle, et il s'établit définitivement dans le Thibet l'an 632.

Pour un grand nombre de peuples orientaux, le Thibet est aujourd'hui le sanctuaire du bouddhisme : ce culte, longtemps méconnu en Europe, n'est, en réalité, qu'une tentative de réforme, ou, si l'on veut, une protestation contre le culte primitif de Brahma et contre les priviléges de certaines castes. Aux prêtres héréditaires, Bouddha substitua un clergé (3),

(1) De Fortia, II, 149.

(2) *Lettr. édif.*, XXXVII, page 211.

(3) Les annales indiennes, persanes et chinoises constatent l'existence de plusieurs Bouddhas. De Troyer en a signalé un qui vivait vers l'an 3112 avant l'ère vulgaire, d'après le Dabistan ; Aboul-Faril en fait naître un autre vers l'an 1366. Shakia-Mouni, le Bouddha historique des Chinois, naquit à Ayodhya ou Aoudh, l'an 1029 avant J. C. D'après le savant hongrois Czoma de Koros, les diverses sectes bouddhistes varient, pour la naissance de leur Bouddha, depuis l'an 2422 jusqu'à l'an 546 avant J. C. De Fortia, II, 179 ; — de Troyer, *Lettre du 14 janvier* 1839 ; — Abel Remusat, *Journ. des sav.*, janvier, 1831 ; — le même, *Mélanges asiatiques*, I, 117, 125 ; — W. Jones, IX, 17, 21, 36, 44.

Digitized by Google

qui se renouvelle sans cesse par l'élection et qui ouvre ses rangs à toutes les intelligences supérieures et à tous les dévouements. Au Brahmane, marié et toujours dominé par les intérêts de famille et de caste, il opposa le prêtre et le moine célibataires, n'ayant pas d'intérêt plus puissant que celui du corps dont ils font partie. Vaincu dans l'Inde, le bouddhisme règne sans obstacle dans d'autres contrées; car il se prête merveilleusement à toutes les formes de despotisme.

Sous la dynastie des Tang, vers l'an 907, les prêtres du Toufan ou Thibet, enrichis par les donations, affichèrent, dans leurs fiefs, la vanité souveraine des princes. Leur chef fut déclaré ouan ou prince sous l'empereur Chitsou ou Koublay (an 1278), et l'un de ses successeurs fut élevé à la dignité de tson-kèpa, l'an 1426. Son successeur prit le titre de dalaï-lama ou grand lama (1). Depuis lors, le dalaï lama (2) habite un monastère magnifique, situé dans le voisinage de H'lassa. Tributaire de la Chine, dont il est en réalité l'instrument politique, il envoie régulièrement à Pékin des ambassadeurs pour faire acte de soumission (3).

Dans cette contrée mystérieuse, dont le père Hyacinthe nous a fait connaître les annales, la religion s'y mêle à tout: ce sont les couvents qui donnent le signal des fêtes populaires; c'est près du temple de Bouddha que le peuple se réunit et que s'opèrent les transactions commerciales.

Les lamas composent un corps de quatre-vingt-quatre mille individus, divisés en plusieurs classes, toutes soumises à l'omnipotence du dalaï-lama, qu'on suppose une incarnation visible de Bouddha. Ils forment, sur toute la surface du Thibet, comme un réseau à mailles serrées, qui presse et subjugue toutes les résistances.

---

(1) *Lettr. édif.*, XXXVII, 214; de Fortia, II, 248, 252.

(2) Le titre de *dalaï-lama* a été confirmé à diverses époques par l'empereur de la Chine, et notamment l'an 1642 et l'an 1739.

(3) En 1780, le dalaï-lama, pressé par l'empereur Kien Long de venir lui rendre ses devoirs, mit un an pour arriver à Pékin, où il mourut peu après. Turner, *Account*, page 443, 457; — Héeren, III, II, 424.

Digitized by Google

H'lassa, capitale du Thibet, est, pour une grande partie de l'Asie, ce qu'est Rome pour quelques Etats de l'Occident. Elle est entourée d'un terroir gras, fertile et arrosé par plusieurs canaux qui s'alimentent des eaux du Galdjao-Mouran, l'un des grands affluents du Yaron-Dzangbo-Tchou. L'excédant des eaux d'arrosage sert à inonder les fossés de la métropole (1); une digue en pierre de taille entoure H'lassa et règle invariablement le niveau des eaux introduites dans la ville.

Le monastère de Botala ou Bouddhala, bâti, l'an 630, sur une éminence, et peuplé de dix mille moines, sert d'habitation au chef de la religion jaune. Là viennent s'humilier tous les pouvoirs et aboutir toutes les soumissions : le grand-lama ne les reçoit qu'avec réserve; car la politique ombrageuse de l'empereur lui a donné, pour conseil et pour surveillant, un mandarin chinois, avec le titre de tazin.

Le gouvernement sacerdotal du Thibet a peu de rouages : ce sont, en tête, le radjah ou lieutenant (naïb) du dalaï et quatre vizirs ou shubbeds, toujours révocables par le tazin; ce sont, en sous-ordre, les chefs des villes, des bourgs et des villages. Mais, dans ses fonctions religieuses, le dalaï a un lieutenant, avec le titre de bandjéin-lama.

Bien que despotique, le gouvernement est doux et bienfaisant. L'élection va chercher les hommes dans tous les rangs, et la famille la plus pauvre peut un jour voir un de ses enfants succéder au dalaï-lama. Dans un état social où le culte se mêle et se confond sans cesse avec tous les actes de la vie civile, il est des usages et des coutumes qui tranchent avec ceux des peuples voisins. C'est ainsi que la polyandrie y est permise et que le mariage donne souvent la même femme à trois ou quatre frères (2).

L'hiver est doux à H'lassa et le long du cours supérieur

---

(1) Carte du Thibet, *Nouv. Annal.*, tome XXXVII.
(2) Rennel, III, VI, 94.

Digitized by Google

du Dzangbo. On y cultive la vigne dans les jardins et le mûrier dans les champs; mais ces cultures ne s'écartent guère des rives du fleuve; elles rencontreraient un hiver perpétuel sur les premières rampes des montagnes : dans toutes les régions basses et voisines des cours d'eau, la terre est arrosée. Les femmes, comme les hommes, labourent, sèment et récoltent. Les produits ordinaires sont le blé, l'orge, les petits pois et quelques autres plantes légumineuses. Dès le mois d'avril, les prairies de H'lassa sont verdoyantes; sans l'irrigation, cette contrée, isolée et exposée aux sécheresses pendant neuf mois de l'année, serait inhabitable. Pour semer au mois de mars, il faut inonder la terre : on moissonne en septembre, après les pluies. C'est à la rapidité de la végétation, activée par l'arrosage, que les Thibétains sont redevables de l'approvisionnement des bazars et des marchés.

La vallée de Tingri est située entre H'lassa et Tankia-Ling, et encaissée entre deux chaînes de montagnes qui semblent l'isoler du reste du monde; elle est étroite et longue de 50 milles anglais ou 80 kilomètres (1). Le père Giorgi a décrit cette délicieuse vallée, qu'il surnomme un second paradis terrestre. En admettant beaucoup d'exagération dans le récit du bon missionnaire, il n'en reste pas moins ce fait important et digne d'être signalé, qu'un terroir vaste, cultivé et arrosé, couvert d'arbres et de riches moissons, existe au centre de la grande chaîne de l'Himalaya et dans une région plus élevée que le sommet du Mont-Blanc.

Le lac Paltre ou Jamdro, qui a, dit-on, 150 milles de circonférence (2), renferme une rangée d'îles ou îlots. Sur la rive occidentale est le monastère habité par la lamissa ou la grande régénérée. Les profondes dentelures qui dessinent les rives du lac offrent fréquemment des lisières de terre remarquables par leur belle végétation.

---

(1) Rennel, III, vi, 90.
(2) *Ibid.*, pages 91, 92.

Digitized by Google

Du reste, tout est subordonné aux conseils et aux prières des lamas : ils encouragent les travaux des champs, dont ils attendent le tribut ; ils assistent les malades et ils font respecter la vieillesse. Lorsque l'hiver est rigoureux, lorsque l'orage menace les récoltes, lorsque la chaleur épuise les rivières, le lama prie, le couvent voisin fait des processions, et, si le ciel devient secourable, tout se termine par des fêtes.

La propriété est, dans le Thibet, soumise aux mêmes conditions d'existence que dans le Bengale ; la loi, qui la protége, ne perd pas de vue les droits du colon : un fermier qui paye exactement les rétributions légales ne peut être dépossédé par le propriétaire et la rétribution ne peut être changée. Le code thibétain, assez complet en ce qui concerne l'agriculture, date d'une époque très-reculée (1).

2°.

Le Bhoutan a toujours été considéré comme une dépendance du Thibet et une province tributaire de la Chine (2). Environné de montagnes abruptes et séparé des États voisins par des défilés longs et fortifiés, le Bhoutan est un pays froid, pauvre et sec (3). La majeure partie de sa surface nous est inconnue ; mais on sait, par le capitaine Turner, qui visita quelques cantons en 1783, que le bas pays est ensemencé, et que les cultures, si ingénieusement établies sur des terrasses, remontent sur les collines et sur les premières rampes des montagnes (4). Quelques villages sont clair-semés sur ces pentes, au milieu des jardins et des vergers ; les vallées abritées sont sillonnées par des rigoles d'arrosage et elles se couvrent annuellement de moissons.

---

(1) De Fortia, II, 234.
(2) Rennel, III, VI, 105.
(3) *Nouv. Annal.*, IV, 291.
(4) Turner, *Travels*, 1784.

Digitized by Google

Tassasudon ou Tassisoudun, capitale du Bhoutan, est la résidence du deb-radjah ou principal chef du pays, qui y possède plusieurs palais (1).

Le Bhoutan, dans la belle saison, offre des tableaux variés et pittoresques. Lorsque la saison des pluies arrive, les habitants riches désertent la plaine et se réfugient dans les lieux frais, notamment dans la riante vallée de Ponaka. Les habitants sont généralement pauvres, mais ils souffrent peu dans leur pauvreté ; ils ignorent le luxe et les vices des grandes villes hindoues ; ils obéissent, d'ailleurs, à un gouvernement théocratique très-modéré. Les rapports entre les diverses classes sont bienveillants et dépouillés des priviléges imposés ailleurs par le brahmisme.

La terre est la propriété du radjah et des ghélongs ou lamas, qui la concèdent aux cultivateurs à des conditions peu onéreuses. Le prix du fermage est toujours payé en nature et versé dans les magasins publics, dont le radjah est curateur. C'est avec ces produits que le prince solde les frais d'entretien des ghélongs et ceux des zinc-abs, classe intermédiaire, qui peuple le palais, occupe partout les postes secondaires et est principalement chargée de la défense du pays (2). Les laboureurs ne composent donc que la troisième classe ; mais, en cas de guerre, ils suivent les zinc-abs. Dans leurs travaux habituels, les cultivateurs sont aidés par une classe mixte, provenant du mélange des Bhoutias et des Bengalis qui se sont réfugiés dans le pays.

Les rizières du Bhoutan sont arrosées avec une parfaite intelligence, et la santé publique n'est jamais compromise par le voisinage des eaux stagnantes ou insalubres. Une partie du riz récolté est exportée vers le Thibet.

Soixante et dix journées de marche continue séparent la frontière de l'Hindostan de celle de la Chine proprement

---

(1) Rennel, III, VI, 83 ; Samuel Davis, *Nouv. Ann. l.*, LXVII, 98, l'an 1830.

(2) Samuel Davis, *loc. cit.*

Digitized by Google

dite. Il est pourtant certain que, depuis une époque très-reculée, les caravanes n'ont jamais cessé d'aller d'une frontière à l'autre et de franchir le désert par des routes qui nous sont inconnues. Les épopées sanscrites attestent ces antiques communications entre les peuples du Gange et ceux du fleuve Jaune. Continués jusqu'à ce jour, ces rapports commerciaux ont éveillé l'attention des Anglo-Hindous : ceux-ci voudraient les diriger dans l'intérêt industriel de la compagnie; mais le tazin du Thibet, bien averti de leurs vues, surtout depuis l'apparition du capitaine Turner, repousse obstinément les étrangers des frontières occidentales de la Chine.

§ 9.

Arrosages du Radjapoutana.

Sous la dénomination de Radjpootana et plus communément Radjapoutana, on comprend la vaste contrée qui a pour limites, au nord, la rive gauche du Sindh et celle du Setledje; à l'orient, les provinces de Delhi, d'Agra et d'Allahabad; au midi, la rive droite de la Nerbuddah, et à l'occident, le Cutch, le Guzerat et Cambaye. Rennel appelle cette contrée l'*Hindostan propre*, bien que cette dénomination ait été donnée, plus tard, à toutes les possessions des empereurs mogols sur les rives du Gange.

Le Radjapoutana avait une superficie égale à celle de la France réunie aux Pays-Bas, à l'Allemagne, à la Bohême, à la Hongrie, à la Suisse et à l'Italie. Jusqu'au règne d'Acbar (an 1555), cette contrée n'avait jamais été gouvernée vingt années de suite par un seul prince (1); l'empereur de Delhi, souverain nominal de tout l'Hindostan, fut quelquefois réduit à la seule province de Delhi, et des chefs

(1) Rennel, I, *Introd.*, I, II, pag. 155.

Digitized by Google

rebelles vinrent jusqu'aux portes de la capitale braver ses droits et sa puissance.

Dans le Radjapoutana, il y eut quelquefois un empire puissant, et plus souvent des principautés rivales appelées successivement par les hasards de la fortune à exercer une suprématie passagère. A côté de ces Etats était le désert, peuplé par des tribus insoumises, errantes et avides de pillage. Ces tribus faisaient la guerre, non pour conquérir, mais pour dévaster : aussi, depuis l'invasion d'Alexandre jusqu'à la domination anglaise, le Radjapoutana fut désolé sans cesse par des révolutions, par des luttes de race et par des changements de dynasties; on y vit accourir les princes musulmans de Candahar et de Caboul, les hordes de Gengis Kan et de Tamerlan, et les armées de Shah-Nadir. Cependant, à toutes les époques et malgré tant de causes de détresse, le Radjapoutana eut des cités immenses, une agriculture florissante et un commerce très-actif.

Cette longue nationalité après tant d'invasions, ces richesses agricoles après tant d'infortunes, sont attestées par les poëtes sanscrits, par les écrivains mogols et persans et par les traditions populaires : il nous importe d'en rechercher la cause dominante.

On s'accorde généralement à dire que l'Hindou est naturellement doux, obéissant, et qu'il est amolli par la richesse du sol et par la chaleur du climat. Les peuples riverains du Gange ont tous vu les étrangers envahir le pays, fonder des Etats nouveaux, disperser les races anciennes et créer des dynasties nouvelles; ils ont toujours cédé et courbé la tête sous le joug. Mais il n'en fut pas de même dans le Radjapoutana; à toutes les époques et avec tous les peuples envahisseurs, il y eut des résistances, des révoltes et parfois des luttes épouvantables : c'est que la grande soubahie était le berceau des Radjpoots ou Radjapouts (1), c'est-à-dire de

(1) Rennel, II, IV, 330.

Digitized by Google

la caste guerrière (1); c'est que les Radjapouts appartenaient, dans l'origine, à la première caste, et que les étrangers menaçaient les élus de Brahma dans leur croyance et dans leur existence civile et politique; c'est que le brahmisme repousse toute idée de prosélytisme, et qu'il a classé pour l'éternité chaque individu dans une caste, dans une tribu, dans une section quelconque de la grande nation sanscrite; c'est que les Brahmanes avaient la domination en toute chose, et que défendre cette domination fut toujours un devoir religieux; c'est, enfin, que les Radjapouts avaient organisé le régime municipal avec une haute intelligence; qu'avec ce régime l'irrigation était une pratique nationale, à l'abri de toute atteinte, et que nulle part la caste privilégiée ne fut plus nombreuse, plus forte, plus éclairée, plus attachée au sol et plus bienfaisante que dans le Radjapoutana.

Ainsi, dans cette vaste et belle région, il y eut guerre de caste avec des voisins inquiets ou turbulents, et lutte de croyance et de race avec les armées étrangères. A la longue, ces résistances obstinées prirent un caractère hostile et devinrent menaçantes pour les peuples envahisseurs. Sous les faibles successeurs d'Aureng-Zeb, tout sembla se disposer pour le rétablissement d'une grande monarchie hindoue. Les Mahrattes surgirent en 1680, et tentèrent une lutte qui de prime abord mit en relief leur esprit indomptable. En peu d'années, ils dépouillèrent les Mogols de leurs plus belles provinces; ils subjuguèrent une multitude de radjahs, et ils fondèrent un nouvel Etat dont les limites atteignaient la mer à Guzurat et au Bengale. Mais bientôt survint un prince faible qui usa rapidement les puissants ressorts d'un gouvernement militaire et absolu, et les Mahrattes perdirent, sur le champ de bataille de Panniput, l'an 1761, tout espoir

(1) Les Radjapouts sont divisés en deux grandes familles, les Rathores, qui occupent le Malwa et l'Agimère, et les Chohans ou Seesodyas, qui peuplent l'Oudeypour ou Meywar. On croit que les chefs mahrattes sont issus des Rathores. Rennel, I, *Introd.*, page 200.

Digitized by Google

de reconstituer l'empire universel de l'Inde sous des princes indigènes. Découragés plus que vaincus, les nobles débris de la caste sacerdotale se réfugièrent de nouveau dans les belles vallées du Radjapoutana. Bientôt les Anglais parurent sur les crêtes du Malwa, jusqu'alors si bien défendues; courageux et habiles, ils désunirent les princes radjapoutes et puisèrent largement dans leurs trésors : quelques années plus tard, les radjahs n'eurent plus en leur possession que des titres précaires et des droits plus ou moins contestés.

Désormais la race antique des Radjapouts n'a protesté contre la domination étrangère que par les débris de son opulence et surtout par ses silencieuses aversions; sa haine est impuissante, et ses révoltes seraient désastreuses pour elle et pour le pays. Elle a tout perdu avec sa nationalité; mais, en s'éteignant, elle jette encore un dernier reflet parmi les tribus montagnardes de l'Agimère (1). C'est ainsi que nous avons déjà trouvé les Séikhs couvant encore les derniers ferments de l'indépendance politique sous le voile religieux qui protégea les débuts de cette secte.

Ainsi donc le Radjapoutana doit nous offrir des traces nombreuses et incontestables d'une antique civilisation;

---

(1) La puissance des Mahrattes commença avec *Sevajee* (Sevaji), prince issu du rana d'Oudipour, l'une des plus nobles familles des Radjapouts. Sevajee se créa un Etat aux dépens des héritiers du grand Acbar. Son fils *Sembajee* périt, en 1689, par la perfidie d'Aureng-Zeb. *Sahoojee*, durant un règne de 50 ans, releva la gloire de sa maison ; il compta parmi ses tributaires Mahomet-Shah, son souverain nominal, et il exigea du Malwa et du Bengale le *chout* ou le quart de tous les produits de la terre. Son fils *Ram-Radjah* laissa échapper le sceptre de ses mains débiles, et les chefs rebelles se confédérèrent, tandis que l'habile Abdalla réunissait le Pandjab au Candahar. Plus tard, *Madajee*, nommé aussi Sindia, fut assez puissant pour traiter en souverain avec les Anglais, et pour obliger l'empereur Aulum-Shah à devenir son tributaire. De la division des Mahrattes surgirent deux grands Etats, celui de Poonah et celui de Bérar ; mais, après des luttes obstinées, les Mahrattes succombèrent et le pays fut aux abois. Un Anglais d'un rare mérite, le major général Malcolm, eut le rare bonheur de rétablir l'ordre dans l'Agimère, le Malwa et l'Oudipour. Rennel, I, 106, 112.

Digitized by Google

nous y trouverons plusieurs capitales d'anciens États, des principautés autrefois célèbres et aujourd'hui réduites à une existence précaire; des villes dont l'opulence a disparu sous les sables, et d'autres villes non moins opulentes surgies sur les antiques voies commerciales; enfin des princes désarmés par l'étranger ou par leurs rivaux et condamnés à d'impuissantes intrigues; mais nous y trouverons aussi une agriculture tantôt florissante et tantôt misérable; des terroirs fertiles, isolés par le désert; des djengles peuplées de bêtes féroces couvrant des districts autrefois arrosés; des populations agglomérées et riches voisines de populations éparses et misérables; à chaque pas, à chaque limite naturelle, des contrastes qui étonnent et plus souvent affligent le voyageur; partout la soumission à l'étranger, malgré des institutions municipales qui isolent les populations, malgré des croyances, des lois et des mœurs qui réprouvent tout ce qui n'est pas Hindou.

Certes l'étude de toutes ces ruines, de ces peuples et de ces institutions serait d'un grand intérêt; mais nos recherches n'ont qu'un but, celui de constater l'état ancien et nouveau de l'agriculture dans le Radjapoutana. L'essentiel est de bien établir que, en tout temps et partout, l'Hindou fut un habile cultivateur; que, pour lui, la terre arrosée fut une mine inépuisable, une fabrique opérant sans relâche pour tous les goûts et pour tous les besoins, et que ce que l'Hindou juge utile, que ce qu'il entreprend il ne l'abandonne plus jusqu'à ce que le succès crée une préoccupation nouvelle pour son esprit conservateur.

Le Radjapoutana comprend deux grandes divisions territoriales, l'Agimère et le Malwa.

1° Agimère.

L'Agimère ou l'Ajimir était une vaste soubabie (1) com-

(1) Abu-Fazil, *Ayin-Acbaree*.

Digitized by Google

posée de trois provinces, le Marwar, le Meywar et le Nagore, et de sept circars ou gouvernements séparés. Rennel lui donne 320 milles ou 515 kilomètres de longueur de l'est à l'ouest, et 285 milles ou 458 kilomètres de largeur du nord au midi (1). Il est généralement couvert par de hautes montagnes et cerné de tous côtés par de longs et étroits défilés : c'est la contrée de l'Inde la mieux fortifiée par la nature; quoique située sous une latitude très-méridionale, le voisinage des montagnes y tempère la chaleur du climat et y favorise la végétation.

Les empereurs gaurides et, après eux, les Mogols, trouvèrent dans l'Agimère une résistance obstinée que, plus tard, l'ambitieux Aureng-Zeb s'estima heureux de calmer par un traité de paix ; il ne fut jamais que le souverain nominal d'un pays naturellement défendu et prêt à tout sacrifier pour son indépendance. C'est en divisant les radjahs, c'est surtout en respectant la religion, les mœurs, les institutions municipales et les lois rurales, que les Anglais se maintiennent dans l'Agimère.

Agimère, capitale de l'ancienne soubabie, est au pied d'une montagne, à 370 kilomètres à l'occident d'Agra. Le désert du Régistan la protégeait contre les envahisseurs du Ghizni; elle dominait une grande et belle vallée toujours couverte par une riche végétation. Aureng-Zeb ambitionnait ses richesses agricoles; mais les périls d'une révolte modérèrent toujours son ambition et le forcèrent à ne demander qu'un tribut.

Rantampour, forteresse célèbre et chef-lieu d'un circar, est séparée de la vallée du Djamnah (2) par le Mewat, pays montueux et mal habité. Avec une position aussi favorable,

---

(1) Rennel, II, IV, pages 330, 335, 336.

(2) L'orthographe des noms de lieux est très-variable dans l'Inde : c'est ainsi que le Djamnah est la Jumnah de quelques voyageurs. L'essentiel pour nous, c'est d'être compris.

Digitized by Google

avec une agriculture protégée par de nombreux canaux d'arrosage, Rantampour a pu longtemps supporter la guerre et l'isolement.

Nagore était aussi le chef-lieu d'un circar situé au nord-ouest d'Agimère et presque à la lisière du désert du Régistan ; ses belles cultures, sillonnées par des milliers de rigoles, offrent encore des sites délicieux et un grand contraste avec les montagnes arides et avec les solitudes qui pressent Nagore de plusieurs côtés.

Dans la direction de l'ouest et au milieu des sables du Régistan est le circar de Bickaneer ou Bicanir ; c'est une oasis où abondent tous les produits de la terre et où l'eau se montre et circule comme par enchantement.

Joudipour, ou Marwar (1), était un grand circar situé à l'ouest d'Agimère. En 1788, les revenus du radjah étaient évalués à 40 laks de roupies ou environ 10,000,000 de francs. Ce prince était l'un des plus puissants de la confédération des Radjapouts (2). Les revenus provenaient de l'impôt en nature sur les terres arrosées.

Le circar de Sirowy est au midi d'Agimère ; il renferme des terroirs bien arrosés. Tchitore ou Cheitore est l'antique chef lieu d'une province située au midi de Sirowy. Cette ville est assise sur une colline isolée et fortifiée. Au pied des remparts est un vaste étang, taillé dans le roc et bordé de pagodes. Destiné primitivement aux ablutions, le temps l'a aussi converti en un grand réservoir saigné par plusieurs canaux d'arrosage. Acbar pilla et dévasta Tchitore en haine du rana : sous Aureng-Zeb sa ruine fut complète.

Rennel confond les deux villes de Tchitore et d'Oudipour (3); mais, sur la carte jointe à son grand ouvrage sur l'Hindostan, il place les deux villes à 20 lieues de distance l'une de l'autre.

---

(1) On écrit aussi Joodpour et Djoudpour.
(2) Rennel, I, 198.
(3) Rennel, II, IV, 330.

Digitized by Google

Oudipour ou Oudeypour, appelée aussi Meywar, Midwar et Mévar, est la capitale d'une principauté longtemps célèbre dans les annales indiennes. Cette ville est située dans le canton le plus pittoresque du Radjapoutana (1); elle est grande, belle, très-peuplée, au milieu d'un riche terroir qu'entourent des collines rocailleuses, et accessible seulement par trois longs défilés. La nature semble avoir épuisé tous ses moyens pour isoler la ville sanscrite et pour la doter richement. De quelque côté que le voyageur se présente pour pénétrer dans la cité, le désert lui oppose sans cesse des marches pénibles, des tribus nomades et inhospitalières, et des périls fréquents et imprévus.

Du côté de l'orient un long défilé va déboucher sur les rives d'un grand lac; c'est le réservoir inépuisable de plusieurs canaux d'arrosage; plus loin, un étang bordé de riches cultures offre des sites variés et pittoresques qui captivent le voyageur et semblent l'accompagner jusqu'aux portes d'Oudipour. Le palais du rana, et plus correctement du maha-rana (grand chef) est situé sur un roc d'où la vue domine les belles rives du lac. Tout le Radjapoutana reconnaît encore la suprématie du rana ou prince d'Oudipour (2).

Ptolémée place *Rhannæ* dans la position d'Oudipour. Sevajee, qui créa la puissance politique des Mahrattes, était fils du rana (3). La tradition fait aussi descendre de Porus cette antique famille régnante. La célébrité d'Oudipour est donc de vieille date.

L'évêque Huber, trop tôt enlevé à sa noble mission, atteste l'étendue et la fertilité du terroir d'Oudipour (4). Rennel évaluait le produit de l'impôt territorial perçu par le rana sur le circar de Mévar, à 10 laks de roupies, ou environ 2,521,000 francs.

---

(1) *Nouv. Annal. des voyages*, tome LXVII, 309 et suiv.
(2) Rennel, II, IV, 330.
(3) Rennel, I, *Introd.*, 50.
(4) R. Huber, *Narrative*; Rennel, I, *Introd.*, 198.

Digitized by Google

Sous les dénominations de Jacpour, Jyepour et Djeypour on désigne aujourd'hui la capitale de la principauté de Jaynagur : elle est située dans la partie orientale de l'Agimère, à environ 50 lieues de Delhi (1). Djeypour succéda à l'antique cité d'Umbeer ou Ambeer, dont les ruines se trouvent dans le voisinage. Le Mewat, pays montagneux, boisé, très-étendu et peuplé par des tribus pillardes, sépare cette principauté des rives fertiles du Djamnah (2).

Djeypour est classée parmi les belles villes de l'Hindostan ; elle est située au fond d'une vallée qui se rétrécit avant de déboucher dans une grande plaine (3). Le palais du radjah est vaste, orné de trois étages de jardins, et il occupe près du quart de la surface de la ville. On vante surtout l'étendue de son jardin, avec ses belles terrasses échelonnées, ses tapis de fleurs, ses beaux ombrages et ses magnifiques pièces d'eau. La ville possède aussi de belles fontaines, des réservoirs et des rigoles d'eau courante ; on en trouve dans tous les quartiers et sur toutes les places publiques. L'évêque Huber vit, en 1825, à 8 milles de Djeypour, un grand canal très-profond et donnant issue à l'eau d'un vaste étang situé au pied des montagnes ; c'est par ce canal que s'alimentent tous les réservoirs de la cité. A une petite distance de ce cours d'eau artificiel, la terre est sablonneuse et aride ; c'est cependant le lit d'un ancien lac desséché faute d'entretien et qu'on n'a jamais cherché à fertiliser.

Djeypour est entourée de grands jardins qui embellissent toutes les avenues ; du palais du rana partent deux zones de culture et de belles maisons qui traversent la plaine et remontent jusqu'au lac ; à leur extrémité et sur les dernières rampes de la montagne sont les ruines d'un antique palais qui fut l'habitation des princes souverains d'Ambher ou Ambeer. Par le luxe et par la grandeur de ces ruines, on a

(1) Rennel, II, III, 54.
(2) Rennel, I, *Introd.*, page 175, et II, III, 53.
(3) *Nouv. Annal. des voyages*, tome LXII, pages 5-29.

Digitized by Google

supposé que cette royale habitation était supérieure au palais impérial de Delhi.

Mais, au delà de Djeypour si élégamment assise au milieu des bosquets et des eaux courantes, la vallée change rapidement d'aspect; elle attriste l'œil du voyageur par la nudité des collines, par la sécheresse du sol et par la solitude de ses détours. L'invasion des peuples du nord de l'Indo a été fatale aux cultures de l'Ambher, et la guerre civile a toujours paralysé les efforts tentés pour rétablir les irrigations au delà de la vallée de Djeypour. Depuis longtemps le désert a repris une partie de son ancien domaine, et les vents poussent sans cesse, en avant, des couches sablonneuses et stériles sur un sol qu'avait embelli et fertilisé l'industrie des Hindous.

On évaluait, en 1825, à 1 *crore* de roupies, ou environ 24,000,000 de francs, les revenus du radjah de Djeypour (1); Rennel ne les estimait, en 1788, qu'à 40 laks ou 10,000,000 de francs. Ces évaluations attestent de vastes et riches irrigations.

V.

La province de Malwa est située au midi de l'Agimère, entre Oudipour et la Nerbuddah; c'est un immense plateau découpé par de longues chaînes de collines et dont la surface est d'environ 22,500 milles carrés ou près de 6,000,000 d'hectares (2). Les vallées de Malwa sont grasses et parfaitement arrosées; chacune sert de lit à une rivière que saignent et épuisent de nombreux canaux. Depuis les confins de Malwa jusqu'aux rives du Djamnah, on compte sept grandes rivières qui coulent de l'occident à l'orient; il en est encore

(1) Héber, *Narrative*; Rennel, I, *Introd.*, 198.

(2) Sir John Malcolm, *Memoirs of central India*. London, 1833; *Nouv. Annal. des voyages*, tome XXI, 234-237.

Digitized by Google

d'autres qui suivent des directions opposées et sont tributaires de la Nerbuddah. Ces nombreux cours d'eau font la richesse du Malwa. Le voisinage des montagnes et une élévation moyenne de 600 mètres au-dessus du niveau de la mer donnent à cette contrée une température assez douce pour permettre d'y cultiver presque tous les fruits et une partie des végétaux de l'Europe. Le pavot, dont la culture est si lucrative par l'opium qui en est extrait; l'indigo, le tabac et la canne à sucre sont les produits les plus abondants du Malwa; en outre, les pâturages y sont vastes, de bonne qualité, et ils nourrissent de nombreux troupeaux. Cependant on trouve encore, dans cette province, de grandes surfaces incultes, soit que l'eau y manque, soit que la guerre, à des époques plus ou moins reculées, ait détruit les anciennes dérivations et dépeuplé le pays.

Trente villes, dont quelques-unes n'offrent plus que de belles et imposantes ruines, sont disséminées dans le Malwa : les plus remarquables sont Ougein, Mundu, Sarongpour, Bilsah et Chanderee.

L'antique et grande cité d'Ougein est mentionnée dans les *Védas;* plus tard, elle figure dans le *Périple* et dans Ptolémée sous le nom d'Ozène (1). D'après les Hindous, l'origine d'Ougein remonte à l'an 850 avant J. C., et son fondateur serait un radjah du nom de Puar, c'est-à-dire Porus. La famille de ce prince régna plus de mille ans. En 1788, la cité sanscrite devint la capitale des États de Madajee-Sindia, l'un des princes mahrattes les plus obstinés à repousser les Anglais. A la même époque, Tuckajee-Holkar, autre prince mahratte, résidait à Indore.

Les ruines colossales de l'antique Ozène sont dans le voisinage d'Ougein (2); elles remontent déjà à une époque recu-

(1) W. Hunter, *As. Res.*, VI, 36; Arrien, *Périple* I, 27,28,72; Ptolémée, VII, I, fol. 130; Rennel, II, IV, 312.

(2) Ougein ou Uzen, et en sanscrit Oudjdjayini, fut subjuguée par le radjah Veiramâditya, environ 56 ans avant J. C. W. Hunter, *As. Res.*, VI; Héeren, III, 338.

Digitized by Google

lée. La nouvelle ville hérita du terroir et d'une partie des richesses agricoles qui avaient puissamment contribué à l'antique renommée d'Ozène.

Mundu ou Mundoo, assise sur la rive droite du fleuve Nerbuddah, était la capitale du Malwa. D'après le savant auteur de l'*Ayin-Acbaree*, Mundoo fut, dans les temps anciens, une ville immense dont l'enceinte avait 12 cosses ou 35 kilomètres, et qui était ornée d'un grand nombre de monuments. Peu après le règne d'Acbar (an 1615), Mundoo était déjà en décadence ; son isolement sur un plateau très-élevé en rendait la possession indispensable à tous les princes envahisseurs, et souvent les armées ennemies dévastèrent le terroir en cherchant à s'emparer de la ville. Ce terroir est uni, bien arrosé et d'une étonnante fertilité (1); malheureusement il est peu étendu, et de tous côtés il est cerné par des districts incultes et solitaires. En ruinant la cité, en démolissant tous les monuments de l'architecture afghane, la guerre a, du moins, respecté les irrigations. On vante la grandeur et la solidité des réservoirs qui, autrefois, fournissaient de l'eau à tous les quartiers de la ville et alimentaient un grand nombre de fontaines; une partie même des appartements du radjah étaient bâtis sur l'eau courante. Ce luxe de construction n'est pas rare en Orient; mais, à Mundoo, il offrait un caractère de grandeur que le temps a respecté. L'administration sage et habile de sir John Malcolm a relevé le Malwa et ranimé son agriculture. Le circar de Mundoo est encore une fois devenu un pays de production, et des canaux longtemps à sec ou encombrés de vase distribuent de nouveau l'eau d'arrosage.

La principauté et la ville de Bilsah sont situées entre le Sarongpour et le cours supérieur de la Nerbuddah : l'une et l'autre sont renommées par leurs cultures et par leur excellent tabac (2).

---

(1) *Nouv. Annal. des voyages*, tome LXXIII, page 12.
(2) Rennel, II, IV, 337.

Digitized by Google

Indore ou Indour était le chef-lieu de l'un des plus puissants États de la confédération des Mahrattes ou Radjepouts. Détruite en 1801 par Sindia et rebâtie en 1818 sous l'influence anglaise, Indore est devenue une des plus belles villes de l'Hindostan ; sa population est évaluée à quatre-vingt-dix mille habitants : une agglomération aussi rapide fait nécessairement supposer un terroir fertile et une irrigation solidement établie.

Chanderee, ville très-ancienne et chef-lieu d'un circar situé au nord-est de Bilsah, est sur le Bitwah ou Betwha, l'un des grands affluents du Gange (1). Vers 1560, époque de la publication de l'Ayin-Acbaree, Chanderee était déjà déchue de son ancienne opulence. Aujourd'hui le radjah est tributaire de la compagnie ; mais, tant que les canaux d'arrosage subsisteront, Chanderee conservera un rang honorable parmi les cités du Radjapoutana.

Le Malwa a toujours figuré au premier rang dans les guerres qui se sont succédé dans l'Inde centrale. Envahi en 1205 par Cuttub, délivré de ses oppresseurs en 1265, envahi de nouveau et dévasté par Tamerlan en 1399, et ruiné en 1698 par Aureng-Zeb, le Malwa ne fut jamais complétement subjugué. Il y eut toujours, dans les tribus fières et remuantes du Malwa, des chefs intrépides que la haine de l'étranger poussait à l'insurrection et à des luttes opiniâtres. L'ambition du nabab ou vice-roi délégué par la cour mogole lui faisait chercher un appui dans les Radjepouts, pour n'accorder à l'empereur qu'une soumission apparente. Oppresseurs et opprimés, tous semblaient d'accord, les uns pour fonder un nouvel État, les autres pour conquérir leur indépendance. Cette alliance était favorisée par la faiblesse des empereurs, et surtout par la richesse du pays confié aux nababs. Il est vrai que, dans les contrées chaudes, fertiles et découvertes, le peuple a généralement peu de besoins, et qu'il sacrifie facilement son indépendance aux douceurs du repos ;

(1) Rennel, II, iv, 338.

Digitized by Google

mais, dans le Malwa, la défense naturelle du pays, jointe à l'organisation militaire et sacerdotale de la tribu dominante, modifia ces influences. Le peuple se réfugia longtemps dans les souvenirs du passé, et, lorsque le moment fut arrivé de tenter la lutte, elle fut honorable et longtemps heureuse pour le Malwa. L'agriculture accorda toujours son appui aux efforts patriotiques des Radjepouts, et aujourd'hui elle les console de leur défaite.

8°.

En outre de la population radjepoute, et des débris de races que l'invasion ou la conquête ont déposés dans le Radjapoutana, on trouve encore dans une partie de l'Agimère et dans tout le Malwa une race d'hommes jusqu'ici peu connue, divisée en plusieurs tribus et occupant généralement les longs défilés et les terroirs montagneux. Ces tribus sont désignées sous le nom de Bhills.

Sir John Malcolm a recherché le premier l'origine de ces singulières tribus isolées, on ne sait pourquoi, des races anciennes, mais conservant entre elles la division par castes et la preuve manifeste d'une très-ancienne origine (1). Pour la première fois, l'islamisme a envahi des tribus hindoues, tandis que les autres, persévérant dans la religion de Brahma, s'éloignent de plus en plus des tribus dissidentes et cherchent à en avilir l'origine. Cette vie d'isolement rend tous les jours plus difficile la continuation des recherches de sir John Malcolm.

Les tribus restées fidèles aux antiques lois de Menou pratiquent l'agriculture et adorent les dieux protecteurs des belles moissons et des récoltes abondantes; ce sont Devi-Kanail et Tchamconda-Mata (2). Les autres tribus sont plus

(1) Sir John Malcolm, *Essai sur les Bhills*.
(2) *Nouv. Annal. des voyages*, tome 27, page 323.

Digitized by Google

ou moins malfaisantes ; elles dédaignent les travaux de la terre et troublent perpétuellement la tranquillité publique ; elles peuplent surtout les belles ruines et les environs de Mundoo.

4°.

L'organisation civile du Radjapoutana, principalement dans les provinces les plus rapprochées du cours de la Nerbuddah, est intimement liée au but de nos recherches. Ces régions sont celles qui ont conservé le plus de souvenirs des temps anciens. Là seulement, après tant de siècles et de luttes diverses, s'est maintenu le régime de la terre tel à peu près que l'avaient établi les lois de Menou.

Tout semble offrir dans l'Agimère et dans le Malwa un caractère stable et permanent. D'un côté, sont l'institution des castes, les lois religieuses et politiques et les mœurs privées ; de l'autre, les mêmes arts, les mêmes pratiques et les mêmes préjugés que dans les temps anciens. C'est toujours le même peuple, malgré huit cents ans de domination des princes musulmans ; il n'y a d'altération apparente que parmi les habitants des villes septentrionales. Dans les parties plus centrales, la religion de Brahma a soutenu des luttes moins fréquentes et plus heureuses ; elle a même réagi sur les sectes étrangères, et puissamment modifié les dogmes et les pratiques de l'islamisme.

La grande soubabie du Radjapoutana était divisée en plusieurs États ou principautés indépendantes entre elles, et chacun d'eux se subdivisait en circars ou districts formés par la réunion de trente villages au moins. A la tête de chaque district était un chef appelé *zémindar*. Alors, comme aujourd'hui, le zémindar était l'administrateur du district. Il veille toujours à l'ordre public ; il protége la terre et il perçoit l'impôt. Son salaire consiste dans une part prélevée sur le produit de l'impôt, mais cette part est invariable ; de plus, il perçoit une contribution particulière et fixe imposée à chaque

Digitized by Google

village, à chaque caste et à chaque métier. Toutes ces contributions sont perçues en nature, et consistent en toiles, en étoffes, en huile, en grains et en coton.

C'est donc par l'impôt foncier que sont soldés les droits du prince et ceux du zémindar (1); mais il y a d'autres charges imposées au cultivateur en faveur d'une classe d'agents reconnus nécessaires au respect de la propriété et à la conservation des récoltes. Ces agents sont l'arpenteur, le garde champêtre, le distributeur de l'eau d'arrosage, le maréchal ferrant et autres encore, au nombre de douze.

L'arpenteur est préposé à la conservation des limites de chaque propriété. Avec lui, les empiètements sont très-difficiles, s'ils ne sont impossibles, et toute atteinte portée aux droits du colon ou du propriétaire est rapidement et facilement réprimée : en tout temps, on a le droit de réclamer la vérification des limites de chaque champ, et nous verrons bientôt que l'opinion publique a toujours respecté les opérations de l'arpenteur.

Le garde champêtre ou *chou-heedar*, en outre des intérêts agricoles confiés à sa surveillance, est encore chargé de la police et de la sûreté des chemins : aussi perçoit-il, en sus de la taxe rurale, un léger tribut des voyageurs.

Le distributeur de l'eau est l'agent essentiel de la commune, et de lui dépend la fertilité artificielle du sol ; la moindre négligence entraînerait de graves préjudices et soulèverait des rixes fatales. Les lois de Menou classent cet agent de l'irrigation parmi les fonctionnaires de la bourgade ou commune.

Le maréchal, le charpentier, le barbier, le lavandier et le prêtre ou *pursave* sont aussi des agents publics, et comme tels ils reçoivent un salaire prélevé sur le produit des contributions. Le plus pauvre de tous ces agents, c'est le pursave,

---

(1) Sous Acbar, les taxes de l'Agimère et du Malwa étaient le septième ou le huitième du produit des récoltes. C'était contraire aux lois de Menou, qui en temps ordinaire fixent l'impôt au dixième seulement.

Digitized by Google

bien que sa mission principale consiste à prédire le temps et à désigner le moment propice pour les semailles et pour tous les travaux agricoles.

En outre, chaque village obéit à un chef héréditaire, appelé *potail*, qui est l'intermédiaire obligé et permanent entre les paysans et le zémindar ou le prince : c'est lui qui perçoit et verse l'impôt, moyennant un droit fixe sur la recette et une taxe soldée en nature. Le potail jouit encore d'une certaine étendue de terre qu'il cultive ou afferme à son gré. Son secrétaire, appelé *putwary*, perçoit aussi un droit fixe sur les produits du sol, et il jouit d'une petite portion de terre affectée à son emploi. Il est le juge de toutes les contestations que soulèvent le droit de propriété et l'usage des eaux.

L'hérédité des charges est le caractère essentiel de l'administration civile des Hindous ; elle est religieusement respectée, et « c'est là, dit Malcolm, d'après une longue expé- « rience, une institution admirable pour le pays. » En voici une preuve. Après la guerre des Pindarries, terminée en 1817, les paysans hindous, en marche pour revenir dans leurs villages détruits, portaient en triomphe, le long des rives de la Nerbuddah, les enfants ou les descendants des potails. A peine furent-ils arrivés que chaque paysan, guidé par l'arpenteur, reprit la portion du sol appartenant à ses aïeux ; l'installation du chef et la délimitation nouvelle de toutes les propriétés se firent sans bruit, sans contestation, sans l'intervention du gouvernement et dans le court espace de quelques jours. L'arpenteur trouva des lots vacants, car la guerre avait dispersé ou anéanti bien des familles : les chefs refusèrent de vendre ces lots, afin que les héritiers des anciens colons, s'ils revenaient un jour, pussent les réclamer. Ce respect pour la propriété et cet attachement pour le chef de la bourgade sont de puissantes garanties pour le repos et pour la prospérité agricole du pays. Ajoutons que tous ces exilés venaient de loin et de tous côtés, après trente années d'exil ; cependant aucun d'eux ne mit en avant des intérêts ou des prétentions contraires au repos de la communauté.

Digitized by Google

Changer ces lois civiles et rurales, ces mœurs et ces formes traditionnelles, ce serait révolutionner l'Inde centrale. Honneur à sir John Malcolm, qui, dépositaire d'un grand pouvoir, ne s'en est servi que pour rétablir l'antique organisation civile de l'Agimère et du Malwa !

§ 10.

Arrosages du Guzurat.

La vaste presqu'île de Guzurat est située entre le golfe de Cutch et le golfe de Cambaye ; selon Rennel, elle a 200 milles anglais de longueur et 140 milles de largeur (1). Le lieutenant Macmurdoc, qui visita le Guzurat en 1816, le divise en neuf districts ou taloukahs, dont les radjahs sont tributaires des Anglais ou du roi de Barode (2).

Le taloukah de Kattivar, situé dans la partie centrale de la presqu'île, est habité par les *Kattis* ; son sol est sablonneux, et il est coupé par des montagnes nues et stériles ; cependant c'est un district où les grains abondent, grâce à l'irrigation opérée avec l'eau des puits. C'est surtout vers la partie méridionale du district que les puits sont les plus multipliés.

Le taloukah de Goilvar, situé sur le golfe de Cambaye, est bordé de petits ports qui facilitent l'exportation de ses produits. Le commerce d'échanges et surtout l'étendue des terres arrosées rendent le district assez prospère.

Le taloukah de Metchou-Canta, situé sur le golfe de Cutch, possède un sol fertile et arrosé par des canaux venant de la rivière de Metchou. En 1816, la guerre a malheureusement dispersé une partie de ses habitants et dévasté tout le district.

---

(1) Rennel, II, IV, 319.

(2) James Macmurdoc, *Observations sur le Kattivar* (Guzurat). Soc. littér. de Bombay, 1817.

Digitized by Google

Le taloukah d'Iballavar, habité par les Radjepouts-Ihallas, est réputé par l'abondance de ses grains et par ses récoltes de coton. Celui de Halliar, situé presque en face du Cutch, appartient aux Radjepouts-Hallas, de la tribu d'Iharedja. Noanagor, capitale de ce district, est située sur la rivière de Nagne; elle a un bon port et un terroir étendu. C'est la résidence du djam, le plus puissant des princes radjepouts du Guzurat; le djam s'attribue et exerce une sorte de suprématie sur tous les autres radjahs, ce titre lui a été transmis par ses ancêtres venus du Sindhy. Le Nagne alimente plusieurs canaux d'arrosage.

Le taloukah de Sereth est le plus fertile du Kattivara ou Guzurat; ses cultures variées et ses belles forêts donnent à ses bassins, uniformément plats, un aspect assez agréable.

Le taloukah de Babriavar est situé sur la côte méridionale; son terroir montagneux et boisé, ses pâturages élevés et ses criques profondes et solitaires, furent le dernier refuge des Bavrias après leur expulsion du Kattivar et du Goilvar. Les Sidis, dans le siècle dernier, ont porté leur industrie agricole et ont creusé des canaux dans ce district jusqu'alors mal habité.

Le taloukah de Djaïtouar et celui d'Oka-Mundel sont vastes, pauvres et habités par des mineurs; mais la fabrication du fer exige des ressources locales que l'irrigation a créées dans quelques vallons; l'industrie métallurgique ne se maintient dans les deux districts que par le concours des familles exclusivement vouées aux travaux des champs.

Le Bhédour est la principale rivière du Guzurat; il descend du mont Mandoua et se jette dans la mer à Nevy-Bender : ses rives enrichies par les alluvions sont couvertes, sur une longueur de 90 milles, de cultures agréables et productives; ces cultures s'étendent dans plusieurs vallons latéraux et suivent le cours des principaux affluents du Bhédour : d'autres rivières, partant de la chaîne centrale, arrosent la presqu'île et sont également saignées par des canaux. Partout où les bras sont multipliés, les eaux cou-

Digitized by Google

rantes sont barrées par des digues et amenées dans les champs au moyen des rigoles (1).

Tout le Kattivar est couvert de monuments religieux ; ils attestent une conquête fort ancienne, car les réservoirs, dont chaque temple est pourvu, sont la conséquence immédiate des croyances religieuses et de l'intelligence pratique du peuple envahisseur. Parmi ces monuments, la pagode de Toulsy-Khan est citée comme une des plus anciennes et des plus fréquentées ; elle possède de grands réservoirs remplis d'eau thermale. Le temple vénéré de Puttan-Sumnaut, que dépouilla de ses richesses le farouche et avide Mahmout, vers l'an 1022, produisit, selon Price, plus de 9,000,000 de livres sterling, ou environ 227,000,000 de francs (2). Cette belle pagode est située à l'extrémité occidentale du Guzurat, entre les pointes de *Diu* et de *Jigat* (3).

Le Guzurat est peuplé par quatre classes d'habitants et, peut-être, par quatre races différentes, qui sont les Radjepouts, les Kattis, les Coulis et les Coumbis : les Radjepouts, divisés en quatre tribus, les plus fortes et les plus puissantes de la presqu'île, vinrent du Cutch vers l'an 800, et ils expulsèrent du Guzurat d'autres tribus d'origine radjepoute et quelques princes mahométans ; avec eux la féodalité jeta un fatal réseau sur toute la contrée ; les terres furent partagées entre tous les membres des quatre tribus conquérantes, et leurs descendants se maintiennent encore dans la possession du sol. Jetons un coup d'œil rapide sur ce régime.

Le *tilât* ou chef de la branche aînée de chaque famille possède un lot de terre considérable et qui le met en relief dans la tribu ; le *baïad* ou la communauté possède le reste du terroir, mais avec la restriction d'une simple *tenure* féodale : les contestations sont donc fréquentes entre le tilât et le baïad ; pour les juger, on n'a qu'une jurisprudence ci-

(1) J. Macmurdoc, *Observations sur le Kattivar*. Bombay, 1817.
(2) *Nouv. Annal.*, III, 247; Balbi, page 722.
(3) Rennel, II, 319.

Digitized by Google

vile basée sur l'usage, sur la tradition et sur des préjugés religieux. Les luttes ont pris quelquefois un caractère grave qui menaçait le repos du pays ; les communautés défendaient leurs droits primitifs et l'existence des familles ; les titulaires des fiefs, entourés d'une surveillance jalouse, durent à la longue modérer leurs prétentions ; il pouvait arriver que le baïad, discutant à son tour les droits et l'origine de la puissance du tilât, tentât de s'affranchir des redevances consenties primitivement en faveur du chef de la famille et du chef de la tribu, et, lorsque le peuple discute et délibère, le régime féodal est bien près de sa dissolution.

Les Kattis, tribus venues du Sindh et de la partie située à l'occident du Cutch, ont toujours conservé leurs habitudes nomades et leur aversion pour l'islamisme, cause première de leur émigration dans le Guzurat ; ils n'ont point de tilât, et les terres ont été partagées selon les besoins et l'importance de chaque famille ; le régime pastoral prédomine chez les Kattis, ils possèdent donc peu d'arrosages.

Les *Coulis* et les *Coumbis* sont les descendants de l'ancienne population. L'invasion des races étrangères, en imposant un régime de violence et de spoliation, avait d'abord maîtrisé les passions nationales ; mais, insensiblement, il s'établit une lutte sourde entre les oppresseurs et les opprimés : avec le temps, la révolte s'organisa méthodiquement et presque avec des formes consacrées. Aujourd'hui l'homme offensé, et d'abord ce ne fut qu'un Coulis ou un Coumbis, mais aujourd'hui c'est aussi un Radjepout ou un Katti, proteste contre l'offenseur par un acte de violence : tantôt il dévaste secrètement le fief ou djaghir (1) ; tantôt il attaque ouvertement les laboureurs, il incendie leurs habitations, et il meurt en combattant, si le tilât ne se hâte d'accorder le redressement de ses torts. Ces luttes ne sont pas toujours individuelles : quelquefois les hommes offensés se réunissent et mettent en

(1) *Nouv. Annal. des voyages*, tome III, page 256.

Digitized by Google

commun leurs haines et leurs vengeances ; ils entraînent dans leur révolte une tribu entière, et ils signalent leur fédération par de tristes désordres. De quelque manière que la lutte s'engage et se continue, elle pèse, avant tout, sur l'agriculture. On a vu jusqu'à cinq cents villages détruits, en quelques mois, par les démêlés survenus entre les Kattis et le radjah de Bhounagor. Il est triste de voir un peuple fier et indépendant, qui a su résister à Timour, à Acbar et aux Mahrattes, user ses forces et sacrifier ses richesses agricoles dans des luttes individuelles et dans des guerres intestines.

Cependant les tilâts, et généralement tous les chefs radjepouts, ont compris, par une triste expérience, que les travaux agricoles manquaient de protection et que, sans eux, leur puissance serait toujours précaire : alors ils se sont rapprochés du rayat ou paysan ; ils l'ont encouragé et lui sont venus en aide. Cette protection inattendue a relevé le laboureur : bientôt la terre a changé d'aspect ; les cultures se sont agrandies et améliorées, la production a été plus abondante, et le régime féodal, considérablement adouci dans ses formes et dans ses actes, a fait une part plus belle à l'agriculture. La civilisation a donc fait un grand pas dans le Guzurat ; mais le temps seul, secondé peut-être par l'habileté des résidents anglais, pourra amener de grandes et utiles réformes dans les rapports obligés entre les possesseurs du sol et ceux qui le cultivent. Jusqu'à ce jour, l'esprit de conquête a prévalu, et la terre est toujours considérée comme la propriété du tilât ou du baïad.

Lorsque le tilât devint tributaire du radjah, pour se libérer envers lui il imposa une taxe appelée *vèra*, qui est de 16 à 70 roupies (38 fr. 40 c. à 168 fr.) par *santi* ; sous cette dernière dénomination, on entend l'espace de terre qui est labouré en un jour par une charrue attelée de deux bœufs. En outre de la taxe, un tiers du produit en nature, appelé le *bóny*, appartient au tilât sur les terres de son fief, et au

Digitized by Google

baïad sur les siennes ; c'est le droit primitif du zémindar ou chef du district (1).

Quels que soient les vices de l'organisation civile et politique du Kattivara, on en exporte aujourd'hui beaucoup de grains, et tout fait espérer que l'agriculture, autrefois florissante, se relèvera rapidement, pourvu que la justice maîtrise de plus en plus les haines privées et que l'administration publique veille au curage des canaux d'irrigation.

Forbes, administrateur éclairé de la partie du Guzurat rapprochée de l'embouchure de la Nerbuddah, peignit, en 1780, d'une manière attachante, cette partie des anciens domaines du radjah de Baroda (2). Il nous représente les Brahmanes, autrefois nombreux et puissants dans la ville d'Huboy, passant aujourd'hui des journées entières, assis sous les arbres qui bordent le grand étang et méditant les institutions de Menou. Ces prêtres à la vie contemplative, au milieu d'une civilisation de plus en plus européenne; ces étangs creusés près du sanctuaire, tout atteste un peuple ancien et des irrigations qui remontent à une époque reculée.

L'ancien royaume de Baroda doit être considéré comme faisant partie du Guzurat, car ses princes ont plusieurs fois régné sur la majeure partie de la presqu'île. Baroda est dans une plaine et entourée de terres arrosées ; c'est la résidence d'un chef mahratte qui descend de l'illustre famille de Guikowar. Malgré le tremblement de terre de 1819, l'antique cité renferme encore une population de cent mille âmes (3). On admire les grandes et belles citernes de Baroda.

La ville de Baroche, située au midi de Baroda, est le chef-lieu d'un grand district comprenant les terroirs de cent soixante-quatre villages. C'est ici l'une des plus belles propriétés de la compagnie des Indes et incontestablement le

(1) J. Macmurdoc. Bombay, 1817, *Observations sur le Kattivar.*
(2) Forbes, *Memoirs* (Guzurat).
(3) Balbi, page 721.

Digitized by Google

sol le plus fertile de la côte occidentale de l'Hindostan. La Nerbuddah traverse le district et dépose annuellement, sur ses deux rives, une couche limoneuse dont l'irrigation développe la prodigieuse fertilité. Les eaux courantes, dont le niveau est plus bas que celui des terres contiguës, sont élevées au moyen de machines. Trois hommes et un enfant étaient occupés, huit heures par jour, à puiser l'eau nécessaire au jardin dont Forbes avait fait l'acquisition dans le voisinage de Baroche. L'ombrage et l'eau, dit ce savant administrateur, sont indispensables dans un jardin de l'Orient.

On cultive les grains, la canne à sucre et le coton dans le Purgounah ou district de Baroche. En 1780, ces cultures produisaient déjà à la compagnie 6 laks de roupies, c'est-à-dire plus de 1,500,000 fr. ; c'était les six dixièmes du produit territorial : les cultivateurs avaient donc la plus petite part. Les lois de Menou étaient plus libérales; mais, depuis longtemps, les dominateurs de l'Inde cherchent à les éluder.

Amedabad est la nouvelle capitale du Guzurat ; elle a succédé à Mahmoodabad, fondation de Mahmoud, prince mahométan et l'un des plus grands fléaux que l'invasion ait portés dans l'Inde (1). Du temps de Thévenot, Amedabad était l'une des villes les plus grandes et les plus riches de l'Asie. Prise et saccagée plusieurs fois par les Mahrattes et par les Anglais, elle est restée belle et riche, malgré les malheurs de la guerre, malgré les fortifications qui emprisonnent ses jardins, ses palais, ses bazars et ses cent mille habitants. Le Sabermatty, rivière navigable, arrose son terroir et protége son industrie agricole et son mouvement commercial. Cette rivière a son embouchure au fond du golfe de Cambaye, qui est l'antique *Camanes*. D'après Ptolémée, le golfe fut aussi appelé Barygaza (Barygazeno-Sinu), et, sans

(1) Rennel, II, IV, 286.

Digitized by Google

doute, la ville de même nom a été remplacée par la ville moderne de Baroach (1).

Près d'Amedabad est le Kokaria tant vanté par les pèlerins. C'est un grand réservoir d'environ 1,600 mètres de circonférence, dont les bords sont revêtus de pierres de taille et percés de grands escaliers. Au milieu de la nappe d'eau est une petite île, avec les ruines d'un palais appelé Chah-Bâg : c'était la maison de plaisance de Chah-Djihân, lorsqu'il n'était encore que vice-roi de Guzurat.

Nehrwalled fut la capitale de toute la presqu'île jusqu'au XIIe siècle ; sa décadence fut si rapide, qu'on en recherche aujourd'hui l'emplacement (2). C'était une ville florissante, entourée de belles cultures, vers l'an 1022 : le sultan Mahmoud la trouva si agréable, qu'il voulut y demeurer ; mais les trésors dont il dépouilla le Guzurat soulevèrent l'animadversion publique. Mahmoud croyait tout justifier, même le pillage, en se présentant partout comme un sectateur zélé de Mahomet : son prosélytisme barbare ne sut que détruire sans jamais rien édifier. En attaquant la religion de Brahma si intimement liée à la culture et à la prospérité de la terre, il ruina tous les pays conquis. Acbar était aussi prince mahométan ; mais, plus sage et plus éclairé que Mahmoud, il toléra toutes les croyances, et sa domination ne fut que mieux assise sur le Guzurat.

Sous la dynastie mongole, la presqu'île avec ses dépendances versait au trésor impérial des sommes très-considérables ; ce fut alors une époque brillante pour son agriculture, malgré la multitude de radjahs qui en possédaient la surface. Spoliée de nouveau par les Mahrattes, elle sembla se réveiller sous l'administration ferme et vigilante des Anglais. La compagnie des Indes trouve, dans cette contrée, un débouché pour quelques produits de fabrication anglaise

(1) Ptolémée, VII, cap. I, fol. 126 ; Rennel, II, IV, 287.
(2) Rennel, II, IV, 322, 403.

Digitized by Google

et des ateliers agricoles, dont l'irrigation accroît journellement l'importance.

§ 11.

Arrosages dans la province de Cutch.

La province de Cutch comprend un territoire très-étendu qui est séparé du Sindhy par le désert de Régistan (1). La rivière de Puddar, qui descend de l'Agimère et vient se jeter dans le golfe, sert de limite commune au Cutch et au Guzurat.

Les montagnes boisées et les plaines de sable qui couvrent une grande partie du Cutch sont le patrimoine plus ou moins ancien d'une multitude de radjahs; leur position, abritée par la mer et par le Régistan, dont l'effrayante solitude se prolonge bien au delà du Malwa, les a longtemps préservées des désastres de l'invasion. Le Cutch a vu, pendant des siècles, passer au loin les armées envahissantes, et c'est à peine si les clameurs lointaines et si la chute des grands États trouvèrent un écho dans ses landes et dans ses sombres vallées : l'étranger en dédaigna toujours la conquête; mais les peuples voisins montrèrent plus de résolution, et, à diverses époques, ils cherchèrent à envahir le Cutch. Les Sindhyens échouèrent dans le IXe siècle. Plus tard, les Mahrattes, enorgueillis de leur puissance, franchirent le Puddar et attaquèrent la partie orientale : patients et intrépides, ils parvinrent à s'emparer de quelques villes et à s'y fortifier; mais cette domination imposait trop de luttes et trop de dépenses, il fallut y renoncer lorsque l'indépendance de l'Agimère fut en péril, et que les tribus de l'Ougein et du Poonah faisaient des efforts héroïques pour défendre le berceau de la puissance des Mahrattes.

Envahi une dernière fois en 1819, sous l'administration

---

(1) Rennel, I, *Introd.*, page 183, et II, 246.

Digitized by Google

de lord Hasting (1), le Cutch a dû céder à un ennemi plus puissant, plus habile et plus éclairé. Avec la domination anglaise, la civilisation a forcément pénétré dans le pays et lui a imposé tout à la fois ses bienfaits et ses tributs; l'agriculture a pris un nouvel essor et elle a agrandi ses domaines; le commerce a donné à ses produits un débouché permanent vers Bombay et vers les mers de l'Europe.

Cependant le Cutch renfermait plusieurs vallées fertilisées par l'arrosage et des cantons peuplés par des cultivateurs, lorsque l'islamisme vint, dans le xie siècle, abattre l'industrie agricole et imposer ses doctrines fatalistes. L'existence de ces cultures, au milieu d'un peuple barbare, est un phénomène qu'on ne peut expliquer que par le contact de quelques tribus avec les peuples du Sindhy et les cultivateurs des rives du Puddar; on pense aussi que ces tribus agricoles avaient pour ancêtres des Hindous exilés, ou peut-être des colonies d'émigrants guidées par des Brahmanes. Quoi qu'il en soit, ces cantons privilégiés offrent un heureux contraste avec les terroirs stériles, sablonneux et dépeuplés qui les cernent de tous côtés (2); ils ont cependant des communications faciles avec les rivages de la mer.

Les côtes lacérées du Cutch sont peuplées par des colonies de navigateurs longtemps redoutés par leur piraterie. Ces populations maritimes se vantent d'avoir enseigné aux Arabes l'art de naviguer et d'avoir, les premières, créé des relations commerciales entre le golfe Arabique et les côtes de l'Inde.

Boudj ou Boodge-Boodge est la capitale du Cutch; c'est une assez grande ville, entourée de jardins, de temples et d'étangs. Souvenons-nous que l'existence des grands réservoirs, placés, pour plus de sûreté, dans le voisinage des pagodes, est toujours la preuve d'une irrigation plus ou moins étendue.

---

(1) Doct. Burnes, *Sindhy and Cutch*. 1819.
(2) Alex. G. Pottinguer, *Notice sur le Sindh*.

Digitized by Google

§ 12.

Arrosages du Décan septentrional.

Maîtres de l'Orient, les Romains établirent des relations actives entre l'Égypte et les côtes centrales de l'Inde; aussi l'auteur du *Périple* et Ptolémée décrivirent les contrées orientales plus exactement que ne l'avaient fait Diodore, Hérodote, Strabon et Pline. De Strabon à Ptolémée il n'y a que cent cinquante ans de distance; mais, dans cet intervalle, la géographie avait fait de grands progrès (1).

Dans le xve siècle, les Portugais trouvèrent encore, dans l'Inde centrale, des radjahs riches et indépendants, des villes anciennes et opulentes, de grandes capitales et un commerce régulier. Tout cela suppose une agriculture prospère et, par conséquent, l'irrigation; mais, avant ces grands États créés par le génie de quelques hommes et longtemps soutenus par les prodigalités de la terre, il avait existé, dans ces mêmes contrées, des États plus petits peut-être, mais fort anciens et rivalisant entre eux de puissance et de richesses. Le Ramayan et le livre de Menou attestent l'antiquité de ces États.

La dénomination de Décan septentrional s'applique aujourd'hui à la contrée située au midi du fleuve Nerbuddah. Cette contrée s'étend de l'ouest à l'est, depuis la côte de Surate jusqu'aux lagunes du Bengale. Le cours de la Kishtnah et celui de la Toumbadrâh limitent le Décan du côté du sud. Tout le pays compris dans ces vastes limites égale en surface les îles Britanniques réunies à l'Espagne, à la Turquie d'Europe et à la Grèce (2). Décan ou Daccan veut dire

---

(1) Arrien, *Peripl. mar. Erythr. in geogr. min.*, I, 29; Ptolémée, VII, 1, 2; Rennel, III, 11, 337, *Append.*

(2) Rennel, I, *Introd.*, page 2.

Digitized by Google

le sud ou pays du midi. Plus tard, cette dénomination s'est étendue à cinq grandes provinces que nous trouverons au delà de la Kishtnah.

Le Décan, pays de ressources et fort éloigné de Delhi, favorisa, dans le XVIIIe siècle, l'ambition de l'un de ses vice-rois, bien connu sous le nom de Nizam-el-Muluck (1). Longtemps ce vieux chef avait dissimulé ses vues et affecté de défendre le trône de Mohamed-Shah contre les Mahrattes, qui, déjà, s'étaient emparés du Malwa et de l'Agimère; ses intrigues appelèrent Nadir-Shah, cet heureux usurpateur du trône persan : Nadir accourut du Kandahar, prit et dévasta Delhi en 1737, et il emporta, dit-on, 1,600,000,000 de fr. trouvés dans le trésor impérial. Mahomed s'humilia pour conserver une couronne que Nadir dédaignait de prendre; mais le pouvoir passa au Nizam, qui se retira dans le Décan.

A la mort de Nadir, Abdalla, l'un de ses lieutenants, usurpa le Kandahar et fonda la dynastie des Abdallis. Après le règne long et misérable de Mohamed-Shah, les Mogols furent réduits, sous Ahmed-Shah, à l'unique possession d'un petit territoire autour de Delhi; il ne leur fut pas même permis d'y vivre en repos. Les Rodillas, tribus agrestes et fédérées, fondèrent un nouvel Etat. Les Jattes (Jats ou Jètes), tribus non moins turbulentes, s'emparèrent des provinces de Delhi et d'Agra; ils s'enrichirent rapidement, car ils étaient maîtres de la navigation sur le Gange et des vastes irrigations qui bordent ses deux rives. En 1770, le colonel Dowe évaluait le revenu du pays des Jattes à 200 laks de roupies ou plus de 50,000,000 de francs (2).

Tous ces déchirements furent favorables au Nizam; il encourageait les défections pour légitimer la sienne. Oude eut bientôt son roi ou nabab. Allahabad obéit à Mahomed-Kooli, l'Agimère aux princes radjèpouts, le Malwa aux Mahrattes et le Bérar à quelques zémindars révoltés. Tout

(1) Rennel, I, 85.
(2) Rennel, I, 173.

Digitized by Google

l'empire était démembré : l'empereur vivait obscurément à Delhi et le Nizam régnait véritablement dans le Décan, où il mourut, en 1748, âgé de cent quatre ans.

Les héritiers du Nizam, désunis et aveuglés, prirent pour auxiliaires les Français et les Anglais : deux puissances européennes continuèrent entre elles une lutte qui avait commencé à 3,000 lieues du Décan. Ahmed-Shah fut déposé en 1753, et son successeur Allumgire périt misérablement quelques années plus tard. Allum-Shah, prince malheureux et réduit aux abois par les Mahrattes, se livra aux Anglais et devint leur pensionnaire. Le Décan obéissait encore au seul fils du Nizam que la guerre ou la trahison eussent épargné ; il prolongea la lutte contre ses deux plus grands ennemis, les Anglais et les Mahrattes, puis il disparut de la scène politique, et ses derniers descendants, disséminés dans le Décan, sans liens fédératifs, sans racines profondes sur un sol usurpé, sans génie pour suppléer aux faveurs de la fortune, subirent à leur tour la triste destinée de Allum-Shah (1).

Le Décan fut donc un vaste champ de bataille où, pendant plus d'un siècle, des dynasties anciennes et nouvelles se disputèrent le pouvoir. Pour que de pareilles guerres n'épuisent pas un pays, il faut que ce pays soit riche, très-peuplé, et que la terre s'y montre inépuisable ; en effet, l'irrigation avait fertilisé, depuis une époque reculée, quelques grands bassins, de longues et belles vallées, et même des terroirs écartés des lignes commerciales et comme perdus dans les montagnes. Jetons un coup d'œil rapide sur ces vastes cultures.

---

(1) En 1788, l'Hindostan propre et le Décan étaient encore divisés en six grands Etats, les Mahrattes de Poonah et ceux de Bérar, le Bérar, le Nizam, le Mysore sous Tippoo-Saeb, les Séikhs et les Anglais. En 1840, quatre de ces Etats, démembrés et très-affaiblis, étaient tributaires des Anglais. Il ne restait plus que les Séikhs de Lahore, et Randjet-Singh est mort.

Digitized by Google

Pour mettre plus d'ordre dans nos recherches, il convient d'adopter quelques dénominations géographiques, sans y donner pour cela une valeur absolue et invariable. L'essentiel, c'est de ne pas errer au hasard dans une contrée aussi vaste. Pour nous, le Décan septentrional comprendra les Etats situés entre la Nerbuddah et la Kashtnih, c'est-à-dire Candeish, Bérar, Dowlatabad, Visiapour et Tellingana ou Golconde.

1° Candeish.

Cette grande province a pour limites, du côté du nord, la rive gauche de la Nerbuddah et le Malwa. Burhanpour était à la fois la capitale du Candeish et celle de tout le Décan (1). Depuis que les Anglais ont subjugué le pays, cette ville est devenue le chef-lieu d'une surintendance que nous a fait connaître le capitaine H. Dundas-Robertson (2).

Burhanpour est toujours une ville florissante située au milieu d'une plaine arrosée et sur la rive droite du Tapty ou Taptec, dont l'embouchure est à Surate; Acbar, charmé de sa position, en fit le chef-lieu d'une soubabie. La célèbre forteresse d'Aseergur est dans son voisinage; elle commande le revers de la chaîne qui sépare le Candeish du Malwa.

Poonah fut, pendant plus d'un siècle, la résidence ordinaire du *peichwa* ou chef des Mahrattes. Cette ville est située à l'est de Bombay, au pied des Ghâts et au confluent du Mouta et du Moula, rivières sinueuses et bordées d'arbres. C'est au pied du mont Parbatti qu'une seule bataille décida du sort de Poonah et du chef des Mahrattes. La rivière de Mouta-Moula, formée par la réunion de deux autres, porte bateaux jusqu'à sa réunion au Bhima, l'un des grands affluents de la Kishtnah. Tout le terroir parcouru par cette

(1) Rennel, II, IV, 276.

(2) H. Dundas, *Du territ. britann. dans le Décan*, *As. journ.*, février 1828.

Digitized by Google

rivière et par ses affluents est cultivé et arrosé. Malheureusement le pays est plat et exposé aux inondations, surtout dans la plaine de Karli. Les temples bouddhiques de Karli dominent les dernières rampes des Ghâts, près le défilé de Bhor.

De Bombay à Poonah le pays est accidenté, coupé et arrosé par de nombreux cours d'eau, enrichi, mais fréquemment attristé par l'étendue et par la verdure monotone des rizières, et peuplé de grands villages ; il offre une grande variété de sites entourés par des montagnes magnifiques. C'est surtout à Kampoli, à Tchaouk et à Panouell que l'irrigation donne à la terre un aspect ravissant (1). Elphinstone, qui visita Poonah en 1819, lui donne encore, malgré sa décadence, cent quinze mille habitants.

Toute la partie supérieure du Candeish est couverte par les chaînons détachés du revers oriental des Ghâts. Dix grandes vallées fertiles, très-peuplées et bien pourvues d'eau, sont renfermées dans cette région agreste et naturellement fortifiée ; leur fertilité est tout à la fois l'œuvre lente et périodique des alluvions, et celle plus active et aussi permanente des canaux d'arrosage : le climat y est bon et tempéré, l'air vif et salubre ; on y trouve à chaque pas la preuve d'une industrie ancienne et puissante.

On compte encore, dans le Candeish, onze villes, dont plusieurs sont grandes et très-peuplées : chacune d'elles possède un terroir étendu et arrosé ; mais la guerre civile ou étrangère a toujours contrarié une plus grande extension des cultures, et quelquefois elle a porté de graves atteintes aux canaux d'arrosage et aux barrages des étangs artificiels. Aussi, dans ces contrées renommées non-seulement par la richesse et l'abondance de leurs produits, mais encore parce qu'elles ont été le théâtre des principaux événements racontés

(1) Lieut.-colonel de la Main, *Voyage de Mandlaisir à Bombay*, 1822.

Digitized by Google

par le Ramayan (1), il se trouve des terroirs élevés, fort étendus et privés d'eau ; les djengles qui couvrent ces terroirs attestent les funestes résultats de la guerre. Pour restituer à l'agriculture des terres naturellement fertiles, il suffirait d'une administration vigilante qui ferait creuser de nouveaux canaux, établirait des barrages et protégerait l'établissement des nouvelles colonies : tout est prêt pour le succès. Le Candeish possède une population patiente, laborieuse et fortement attachée au sol, des rivières inépuisables, des vallons faciles à barrer par des chaussées, une longue et intelligente pratique des irrigations.

Les Gauts ou Ghâts (2) s'étendent le long de la côte occidentale de l'Inde, depuis la rivière Tapty jusqu'au cap Comorin. Cette barrière formidable n'est franchie que sur un très-petit nombre de points par des cols ou passages appelés gats. Ces montagnes sont généralement disposées en terrasses naturelles qui supportent des plaines fertiles et populeuses : l'une des plus riches et des mieux arrosées est le Buglana ou Buglaneh ; c'est un district englobé par la courbure de l'extrémité septentrionale de la chaîne. La guerre a souvent ménagé ce district que protége d'ailleurs une belle enceinte de rochers couronnés par sept forteresses. Les bandes indisciplinées et les débris des armées envahissantes n'osaient s'aventurer au milieu de ces défenses naturelles et parmi des populations braves et résolues. Le revenu du district de Buglana, avant la conquête des Mogols, était évalué à un peu plus de 2,000,000 de francs. Cela suppose une agriculture ancienne et florissante (3).

Remarquons ici que la région située au pied du revers oriental des Ghâts est appelée Candeish ou pays bas, par opposition avec les hautes vallées et les longues terrasses des

(1) Lieut.-col. de la Main, *Travels*, 1822.
(2) Rennel, I, 190, et II, IV, 396.
(3) Rennel, II, IV, 399.

Digitized by Google

Alpes indiennes. Incontestablement, le pays bas était le plus riche. Sous Aureng-Zeb, l'impôt territorial du Candeish produisait annuellement 112 laks de roupies ou 28,000,000 de francs, et déjà à cette époque la guerre avait beaucoup appauvri le pays (1).

L'antique ville de Wone, autrefois dépendante de la principauté de Candeish, est renommée par l'étendue et par la beauté des ruines de ses monuments religieux. De quatre-vingt-dix-neuf temples (2) qui peuplaient les environs de la ville, et dont plusieurs étaient couverts de magnifiques bas-reliefs, il ne restait plus que douze, avec sept grands réservoirs, en 1821 (3). Les sectateurs de Brahma ont déserté ces riches sanctuaires, et avec eux a disparu l'irrigation. On retrouve encore çà et là, cachés sous les djengles, les vestiges des travaux hydrauliques entrepris pour dériver les eaux et pour les distribuer sur les terres cultivées; mais ce qui fait mieux comprendre l'importance de ces derniers travaux, ce sont les bauliahs qu'on voit encore dans le voisinage des pagodes. On appelle *bauliahs* des puits très-profonds taillés dans le roc et dans lesquels les pèlerins descendent au moyen d'escaliers tournants.

Le district de Wone est couvert de collines basses et incultes et de roches basaltiques; l'irrigation y est aujourd'hui cantonnée dans quelques vallons étroits et sinueux.

Une légende sanscrite attribue la fondation de Wone, et l'érection de ses temples avec leurs réservoirs et leurs bauliahs, à un radjah ou matchari qui régnait sur les rives du Tamri, à une époque très-reculée. Sans doute le grand réservoir de Sersetti-Kound (étang sacré), qui est situé dans le voisinage des temples, date de la même époque.

---

(1) Rennel, I, 161; Frazer, *Vie de Nadir-Shah*.

(2) Woun, ou plutôt *Ouna* en sanscrit, signifie *cent moins un*, c'est-à-dire 99. Capt. Stuart, *Relation*, 1821.

(3) Capitaine Stuart, *Relation de Wone*, 1821.

Digitized by Google

2° Bérar.

Le Bérar est vaste, assez boisé, mais pauvre et dépeuplé (1); il renferme cependant des cantons fertiles et arrosés dans le voisinage des grandes villes. L'industrie agricole, aujourd'hui cantonnée par suite des guerres civiles qui désolèrent le Bérar, avait autrefois de plus vastes chantiers, des débouchés plus réguliers, et l'appui naturel d'une population active et considérable. Sous Aureng-Zeb, le soubab payait au trésor impérial un tribut annuel de 153 laks de roupies, ou plus de 38 millions de francs (2).

Le démembrement de l'empire du Mogol a été fatal au Bérar. Les Anglais, maîtres du pays, l'ont partagé entre la présidence de Bombay et celle de Madras. Bornons-nous à explorer quelques lieux célèbres par leur antiquité et par la richesse de leurs cultures,

Ellichpour est la capitale de l'ancien Bérar, car le Bérar moderne, bien plus étendu que celui d'Acbar, allait naguère de Dowalatabad à Orissa (3). Ellichpour est une grande ville située sur le revers méridional d'une chaîne au delà de laquelle est la grande vallée de la Nerbuddah; son terroir est traversé et arrosé par le Burdah, l'un des principaux affluents du Tapty ou rivière de Surate.

Nagpour est le chef-lieu d'une vaste principauté située sur le Nag, l'un des affluents septentrionaux du Godavery. En 1740, Nagpour était la capitale des Mahrattes orientaux, alors commandés par Moodagee-Boonslah : la ville est plus grande et plus peuplée que Patna ; son terroir, assez vaste, est fertile et bien arrosé; ses irrigations s'étendent dans plusieurs vallées dépendantes des terroirs voisins.

---

(1) Rennel, I, *Introd.*, 195.

(2) Rennel évalue le lack ou lak de roupies en nombre rond à 10,000 livres sterling; c'est environ 252,100 francs.

(3) Rennel, II, IV, 348.

Digitized by Google

La principauté de Nagpour est mieux arrosée et plus peuplée que celle d'Ellichpour ; parmi les vallées qui en dépendent citons Déogur, autre que le Déogur du Dowalatabad, si célèbre par ses légendes. Déogur est l'antique capitale d'une principauté, et elle sert encore de résidence à un radjah tributaire. Non loin de cette ville, à l'orient du Goondwanah, sont les sources de la Soane (*Sonus*), affluent du Gange, celles de la Nerbuddah et celles du Maha ou Hutsoo (1). Le rapprochement de ces sources est un fait important pour la géographie de l'Inde ; elles sortent toutes d'un réservoir commun situé au sommet d'une montagne, près de Mundella. De ce lac alpin partent donc trois belles rivières qui coulent dans des directions opposées, vivifient de nombreux et riches terroirs, et sont inépuisables malgré la multitude de canaux qui découpent leurs rives. Que de richesses perdues, que de contrées incultes et dépeuplées, sans ces trois rivières partant du centre du Bérar et allant, l'une vers Patna, dans la vallée du Gange, l'autre vers la côte de Surate, et la troisième dans le golfe de Bengale !

Le lac de Mundella domine la vallée pittoresque de Némar (2), longue de 50 milles et partagée en deux parties égales par le cours de la Nerbuddah. Le sol du Némar est gras, fertile et bien arrosé ; on vante surtout ses pâturages. Autrefois cette grande vallée renfermait plusieurs villes et un grand nombre de villages ; mais la guerre qui termina si tristement le XVIIIe siècle porta la désolation dans cette région reculée. L'administration anglaise a tenté de relever le Némar de sa décadence ; avec de la persévérance elle y parviendra, et ce sera un grand bienfait pour les districts du centre. Les chances de la guerre ont été plus favorables à la ville de Kherghênd, située dans la partie inférieure du Némar ; c'est aujourd'hui le chef-lieu du district.

---

(1) Rennel, II, IV, 338.
(2) *Nouv. Annal. des voyages*, tome XXXII, pages 25, 27.

Digitized by Google

3° Dowalatabad.

Le Dowalatabad ou l'antique Amednagur, plus connu aujourd'hui sous la dénomination d'Aurungabad, est limité au nord par le Candeish, à l'ouest par les Ghâts et par le Buglaneh, au midi par le Visiapour et à l'est par le Bérar. Sous les empereurs Patans, Déogire ou Déogur (1) était la capitale de la province : lorsque Delhi fut ruinée, Déogur commanda un instant à tout l'empire, par un caprice impolitique de Mahmoud-Shah ; mais cette cité ne pouvait conserver sa prééminence sans créer à l'action gouvernementale de très-graves embarras ; elle était située à 1,207 kilomètres de Delhi, et le Décan, qu'il fallait traverser, n'était pas encore soumis. A cette époque, Déogire était, il est vrai, la plus belle cité du Décan ; son opulence lui devint funeste ; elle tenta, en 1293, le farouche Alla, qui pilla la pagode et ruina la ville. De cette antique prospérité, de ce luxe prodigieux étalé à Déogire, il ne reste plus qu'un vague souvenir et quelques belles pages dans les poëmes sacrés.

Les belles grottes d'Ellore sont dans le voisinage de Déogire ; Thévenot, qui les visita, leur donne 2 lieues d'étendue (2). Ces riches monuments, d'une architecture antique et puissante, sont aussi pour nous des témoins irrécusables d'une agriculture prospère dès les premiers temps historiques.

Aurungabad a succédé à Amednagur ; cette ville moderne ne date que du règne d'Aureng-Zeb (an 1680); son terroir est arrosé depuis une époque reculée. Les eaux du Kola, torrent rapide qui sépare Aurungabad du faubourg de Begompoura, alimentent plusieurs canaux. Malheureusement les

---

(1) Déogur (mont des dieux). C'était le sanctuaire central du culte de Brahma. Héeren, III, 49.

(2) Thévenot, *Voyage aux Indes*, pages 220, 223 ; Raynal, *Hist. philos. de l'Inde*, II, 125.

Digitized by Google

eaux sont distribuées avec négligence, et elles forment, dans les parties basses, des marécages malfaisants; même dans l'intérieur de la ville on y trouve des aqueducs, réputés anciens, qui sont obstrués par les décombres de somptueux édifices (1). Vers la porte qui débouche sur la route de Delhi, il y a encore un vaste réservoir ou étang artificiel; mais depuis longtemps il a cessé d'alimenter les canaux d'arrosage. Tout atteste à Aurungabad l'impéritie du gouvernement et les dévastations commises par les armées envahissantes (2).

L'antique cité d'Amednagur, longtemps capitale d'un empire mahométan, a trop souvent pris une part active aux révolutions qui ont désolé le pays. Des armées ennemies et parfois étrangères à l'Inde ont défilé au pied de sa belle forteresse, et, malgré les calamités, les désordres et les destructions inséparables de la guerre, elle n'a pas cessé de dominer un terroir vaste et complétement arrosé. La culture du sol et, par conséquent, l'irrigation ont protégé, à toutes les époques, la population d'Amednagur.

La présidence de Bombay comprend aujourd'hui le Bedjapour, l'Aurungabad, le Candeish et le Guzurat. Bombay est le meilleur port et le plus sûr de la côte occidentale de l'Inde; c'est l'entrepôt général du commerce de l'Abyssinie, de l'Egypte, de l'Arabie et de la Perse avec l'Hindostan et la Malaisie (3). Après bien des vicissitudes, Bombay fut un jour donné en dot à une princesse portugaise; mais Charles II, roi d'Angleterre, pressé de faire de l'argent, vendit la cité

---

(1) Lieut.-col. de la Main, *Travels*, 1822.

(2) Le Mahakot était un vaste enclos créé par Aureng-Zeb; il est aujourd'hui encombré par les ruines de quelques beaux édifices et par les grands réservoirs qui arrosaient l'enclos. Une galerie souterraine, bordée de petits bassins d'eau fraîche, allait du Mahakot à la forteresse voisine de Kalakot. Les tombes des rois musulmans et celle d'Aureng-Zeb sont à Roza, dans le voisinage d'Aurungabad. Lieut.-colonel de la Main, *Voyage de Mandlaisir à Bombay*, 1822.

(3) *Annales de la propag. de la foi*, n° 94, mai 1844, page 253.

Digitized by Google

sanscrite à la compagnie des Indes, vers l'an 1668. Aureng-Zeb, humilié de voir l'étranger dominer sur des lieux renommés par leur commerce et par d'antiques traditions, chassa la compagnie de Bombay, en 1689.

4°. Visiapour.

Le Visiapour ou Bedjapour, province située au midi du Dowalatabad, a pour capitale la ville de même nom (1). Avant Aureng-Zeb, Bedjapour était une belle métropole et le siége d'un grand État. Envahie et spoliée par les Mahrattes de Poonah, lorsque l'islamisme avait déjà promené dans la contrée son terrible niveau, cette ville tomba, et disparut sans éclat et sans gloire; la grandeur et la magnificence de ses belles ruines l'ont fait surnommer la Palmyre de l'Inde, par sir John Mackinstosh (2).

Mais les ruines de Bedjapour ne sont pas désertes; des habitations nombreuses et modestes entourent les anciens palais; il n'est pas rare de voir, à la place d'un somptueux édifice, un beau jardin rempli d'ombrages et d'eaux courantes. Dans plusieurs quartiers de la ville on trouve aussi des aqueducs vastes et richement ornés, dont on attribue la construction à Yousouf-Adel-Shah, fondateur ou plutôt restaurateur de Bedjapour. Ces aqueducs alimentent encore un nombre considérable de réservoirs, de bassins et d'étangs, tous bâtis en pierre de taille et quelquefois revêtus en stuc; les eaux sont distribuées, par une multitude de fontaines et de rigoles, dans toutes les parties de la ville. Ce luxe de décoration, cette profusion d'eau, et la grandeur des ruines, attestent la magnificence de l'antique cité et l'importance de ses irrigations, bien avant l'invasion des musulmans. Dans le Visiapour comme dans toute l'Asie, l'eau courante est

---

(1) Rennel, I, 159, 161, et II, IV, 378, 381.
(2) *Asiat. journal; Nouv. Annal. des voyages*, tome LXXIII, 19.

Digitized by Google

l'indice du luxe chez les particuliers; le besoin impérieux des grandes cités et l'élément le plus nécessaire à la fertilité du sol.

Panderpour, surnommée la ville sainte, est située sur la rive méridionale du Bimah, près de son confluent avec le Mân (1); c'est une des belles villes du Décan, et elle doit sa longue et heureuse destinée à la fertilité d'une plaine vaste et parfaitement arrosée. Des quais en granit, percés de beaux escaliers, bordent le Bimah et forment une belle promenade pour les habitants de Panderpour. La décadence des Mahrattes a été préjudiciable au luxe et à la somptuosité des fêtes annuelles qui attiraient dans la ville sainte un immense concours de pèlerins; les chefs de ces tribus belliqueuses ont cessé de fréquenter l'antique sanctuaire et ils n'étalent plus leurs richesses aux djattrahs de Panderpour. Sindiah et Bhousla n'ont laissé que des héritiers impuissants; Holkar, prince déchu, n'est plus qu'un simple radjah, le guikovar est déjà dépouillé de la moitié de ses États, et le peichoua ou peichwar est le modeste pensionnaire de la compagnie des Indes.

Bisnagur, l'une des grandes villes du Visiapour, était autrefois une cité florissante et la capitale de l'ancien royaume de Marsingue, qui comprenait le Visiapour, le Maduré, le Tanjore et presque tout le midi de la péninsule; en 1567, Bisnagur avait encore peu perdu de son antique opulence, au dire de César Fréderik (2). Férishta attribue la fondation de cette ville à Balaldeo, roi des Carnates, en 1344; mais son origine est beaucoup plus ancienne.

Bisnagur est sur la rive gauche du Nigouden ou Toumbaddrâh, l'un des grands affluents de la Krishtnah; elle commande au carrefour formé par les routes commerciales du haut Malabar, avec les routes du Carnate et du Mysou. Aux riches produits d'un commerce actif et sûr, venaient se

(1) *Literary gazette*. Madras, 1834.
(2) Rennel, III, v, 63; Balbi, page 719.

Digitized by Google

joindre ceux d'un terroir vaste et bien arrosé. Le Toumbaddrâh divise la ville en deux grands quartiers très-peuplés; mais les ruines s'y amoncellent, et Bisnagur subit le sort commun à un grand nombre de villes hindoues, depuis le démembrement de l'empire mahratte. Ces ruines attestent, par leur étendue et par leurs masses imposantes, la puissance d'une métropole à laquelle César Fréderik donnait, en 1567, 24 milles de circuit. Depuis l'Himalaya jusqu'au cap Comorin, nulle ville n'offre des masses plus colossales, des matériaux plus volumineux, une plus grande prodigalité de colonnades, de bas-reliefs, de blocs sculptés et de temples; la population s'est peu à peu réfugiée dans le quartier appelé Annagoundi, où elle obéit au radjah qui descend des anciens souverains de Narsingue.

5° Golconde.

Le Tellingana, ou royaume de Golconde, dont les limites furent aussi variables que la destinée, est situé à l'orient du Visiapour et au midi du Dowalatabad. Le Godavery, grande rivière qui vient de l'Aurungabad, limite le Tellingana, des côtés du nord et de l'orient.

Hyderabad, et plus anciennement Bagnagur (1), était, en 1788, la capitale du Golconde; c'était alors le point central du nouvel État fondé par le Nizam, fils de celui qui livra Delhi à Nadir-Shah. Cette ville est assise sur un plateau élevé d'où elle domine le cours du Mousah; elle est peuplée par 40,000 Hindous ou musulmans, mais la population est pauvre et opprimée par les possesseurs des fiefs ou djaghirs : ceux-ci composent une noblesse territoriale qui est taxée à de fortes redevances et est empêchée de vivre sur ses domaines; les terres des djaghirs sont régies par des *naïbs* ou lieutenants, sorte de despotes en sous-ordre et généralement très-rapaces. Ce mode d'administration ouvre la porte à

(1) Rennel, II, IV, 299; *ibid.*, I, *Introd.*, 159.

Digitized by Google

beaucoup d'abus ; le pays en souffre et l'agriculture n'ose, ou ne peut se développer, dans la crainte de nouvelles exactions. Ainsi dépérit fatalement une contrée très-favorisée par la nature ; tout y languit et meurt sous le mauvais vouloir des nobles et sous l'impéritie des princes dont ces derniers sont tributaires.

Les nombreux affluents de la Krishtnah avaient facilité l'établissement d'un grand nombre de canaux d'arrosage, qui sont dispersés dans la province. Mais pourquoi tenterions-nous des recherches qui auraient pour but de constater les terroirs les plus productifs, lorsqu'il est déjà avéré pour nous que la pratique des irrigations est fort ancienne dans le Golconde, et que cette pratique est constamment entravée par une nuée de petits tyrans subalternes et par une mauvaise administration ?

Les principautés d'Ellore, de Condapilly et de Guntoor sont limitrophes du Carnate ; elles sont traversées par la Krishtnah qui forme, vers son embouchure, un vaste delta. Celui-ci est découpé en tout sens par des canaux d'arrosage et de navigation. Mazulipatam, ville importante et maritime, est dans le delta. On s'accorde à placer dans son voisinage l'antique Mesolia de Ptolémée (1).

6° Orissa.

Nous classons ici la province d'Oriza ou Orissa, bien qu'elle dépende de la présidence du Bengale ; mais c'est pour éviter une marche rétrograde lorsque nous serons parvenu à l'extrémité méridionale de la presqu'île : d'ailleurs l'Orissa a souvent été mêlé dans les débats politiques du Radjapoutana et du Décan, et c'était pour nous un devoir d'en finir au plus vite avec une contrée vaste et généralement stérile.

L'Orissa est, en effet, une longue lisière de terres sablon-

(1) Ptolémée, VII, cap. I, tabul. X, fol. 127 ; Rennel, II, IV, 288 ; *As. Res.*, I, 155 ; Heeren, III, 60.

Digitized by Google

neuses qui borde la côte orientale et communique avec le Bengale par des vallées qu'arrosent le Mahamuddy et ses affluents. Ces précieux cours d'eau descendent des montagnes centrales ; ils alimentent de nombreux canaux et ils portent la fertilité sur les grèves qui entourent les places maritimes. La nature, qui, si souvent, s'est montrée prodigue envers l'Inde, avait attristé les rivages d'Orissa en y laissant former des lacs et des marais. Les Hindous recueillirent un jour les eaux supérieures, ils en barrèrent le lit, et quelques canaux d'arrosage suffirent pour changer la face du pays. Bientôt la religion éleva de magnifiques sanctuaires sur ces plages longtemps inhospitalières : il y eut alors des plaines verdoyantes, des entrepôts et des ports de relâche que l'étranger visita : tout vint en aide à l'Orissa pour le pousser dans une voie nouvelle, et ses appuis furent la religion, l'agriculture et le commerce.

Cuttack ou Kattak est la capitale de l'Orissa ; le Mahamuddy baigne ses remparts, et on le remonte jusque dans le Gundwana (1). C'est une belle position commerciale, entourée de cantons arrosés. Au milieu de Cuttak est la fameuse pagode de Jagrenat (Djaggernat, Juggernauth), appelée aussi *Pouri* par les indigènes (2). C'est le temple le plus riche et le plus renommé de l'Hindostan ; sa masse pyramidale et noirâtre est aperçue en mer à plus de 12 lieues de distance. Malgré la domination anglaise, qui, de jour en jour, se montre plus envahissante, Jagrenat est encore une source productive en faveur du prince et des Brahmanes. Le sanctuaire perçoit un tribut de 3 roupies (7 fr. 20 c.) sur chaque pèlerin, qui, en outre et malgré sa pauvreté, paye encore le tribut de 1 roupie (2 fr. 40 c.) au profit du chef des Brahmes. Soit par dévotion, soit par vanité, les riches donnent au sanctuaire beaucoup plus que ce qu'ils lui doivent, et, comme la foule est prodigieuse et qu'il arrive des

(1) Rennel, I, *Introd.*, 194.
(2) *Lettr. édifiantes*, tome XIX, P. Tachard, an 1711, page 170.

Digitized by Google

pèlerins de tous les districts de l'Hindostan, il en résulte que les revenus du radjah et du chef de la pagode sont très-considérables. N'osant confisquer ces revenus, la compagnie a, de son côté, imposé les pèlerins, c'est-à-dire le montant des recettes, lorsqu'elles sont terminées.

Le lac Chilka est situé à l'occident de Jagrenat, et il n'est séparé de la mer que par quelques dunes. On lui donne environ 40 milles de longueur sur 12 à 15 milles de largeur (1). Ses rives sont fréquemment ombragées et bordées de cultures.

La ville de Ganjam ou Gangam est au sud-ouest du lac Chilka ; elle est voisine de Barampour (2). Tout le district inférieur est plat, bien arrosé, et les cultures s'étendent jusqu'au pied d'une petite chaîne de collines. Le blé et le riz y produisent deux récoltes annuelles : c'est la végétation admirable du Bengale, avec un climat plus sain et des habitants plus paisibles.

La pagode de Bhobanesar, l'une des plus anciennes de l'Inde, est aussi sur la côte d'Orissa : c'est le rendez-vous annuel d'une multitude de pèlerins et de commerçants, depuis la période sanscrite jusqu'à nos jours. A Bhobanesar, plus qu'ailleurs, les canaux sont très-rapprochés entre eux et souvent ils interrompent les communications. Pour venir en aide aux cultivateurs et aux commerçants, les anciens princes avaient fait jeter de grands ponts sur les canaux et sur les rivières qui les alimentent. Les Mogols se montrèrent encore plus magnifiques que les princes sanscrits, et le pont d'Attareh, à Pury, atteste leur sollicitude pour la prospérité du pays : ce pont n'a qu'une seule arche, ayant 88 mètres d'ouverture (3).

---

(1) Rennel, II, IV, 358.
(2) *Lettr. édif.*, XIX, 165.
(3) *Nouv. Annal. des voyages*, tome XXXIV, page 271.

Digitized by Google

§ 13.

Arrosages du Décan méridional.

Le génie d'un homme que la fortune alla chercher dans les derniers rangs de l'armée éleva le petit royaume de Mysore au rang d'un grand État : c'est sous la main puissante d'Hyder-Ali que le Mysore engloba, dans ses nouvelles limites, la majeure partie du Décan méridional (1).

Hyder-Ali, fils d'un killadar ou petit gouverneur de forteresse, avait appris le métier des armes, sous les Français, pendant la guerre de 1753 : dix ans plus tard, il était général à Mysore. Son élévation devint fatale à son souverain, dont il usurpa la couronne. La guerre l'avait élevé et il la rechercha toujours pour consolider son usurpation. Bientôt il ajouta de nouvelles soubabies à celles qui composaient l'ancien royaume de Mysore. L'Angleterre s'alarma de ce rapide accroissement de puissance ; mais, au moment où elle croyait frapper son nouvel ennemi, celui-ci, par une marche audacieuse vers Madras, menaça le dépôt central de la compagnie, et il dicta la paix aux Anglais.

A force d'économie et d'habileté, Hyder-Ali répara toutes les pertes : il encouragea l'industrie, protégea l'agriculture et éleva le revenu de ses États à plus de 100 millions. Il mourut l'an 1783, laissant à son fils un royaume florissant. C'est avec une juste appréciation de ses qualités militaires et du mérite de ses longues luttes, que le major Rennel a surnommé Hyder-Ali le Frédéric de l'Hindostan (2).

Tippoo-Saeb, fils et successeur d'Hyder, continua avec les

---

(1) D'après M. Balbi, le Décan méridional comprend aujourd'hui le Canara, le Malabar, le Cochin, le Travancore, le Koïmbatore, le Karnatic, le Salem, le Mysore et le Balaghât. — Balbi, page 696.

(2) Rennel, I, *Introd.*, pages 134-144.

Digitized by Google

Anglais une lutte inévitable. Il se montra aussi habile que son père à la guerre et dans l'administration de ses finances; mais il succomba inopinément en 1799, et désormais l'Angleterre régna sans partage sur tout le Décan.

Le Mysore est un pays admirablement disposé pour la guerre défensive. Il a pour lui la grande chaîne des Ghâts, avec des défilés, des gorges, de grandes aspérités et des forêts immenses qui couvrent tout le haut pays (1). Il a encore de belles vallées, des bassins gras et fertiles, des cultures très-étendues et des centaines de canaux d'arrosage disséminés dans les plaines, dans les vallées et à toutes les élévations. Le Mysore n'est ouvert que du côté du nord aux excursions de l'ennemi (2).

1°.

Seringapatam ou Chiringapatnam est la capitale moderne du Mysore et de tous les États dont Tippoo-Saeb était le sultan. Cette ville est dans une île formée par les branches du Cauvery. Mysore, ville antique et résidence de la dynastie détrônée par Hyder-Ali, est à quelques milles de la précédente. Le simulacre de roi que la politique anglaise a fait asseoir sur le trône de Tippoo-Saeb réside à Mysore, sous la surveillance d'un résident (3).

Du côté de l'ouest et dans la direction de Goa, le pays est ouvert et bien cultivé, au dire de Towensend; mais, du côté de l'est jusqu'à Madras, c'est-à-dire sur une étendue d'environ 467 kilomètres, il existe un grand nombre de terroirs dépeuplés et couverts de djengles (4).

Bangalore est à 70 milles et au nord-est de Seringapatam;

---

(1) *Annales de la propag. de la foi*, 1842, n° 81. P. Charbonnaux, page 125.

(2) *Annales..... de la foi*, 1839, n° 72. Mgr. de Sainte-Anne, évêque d'Amate, page 466; Rennel, III, v, page 21.

(3) *Annales..... de la foi*. P. Charbonnaux, n° 86, page 57, an 1843.

(4) *Annales. .... de la foi*, n° 72, page 466, an 1839; n° 81, page 126, an 1842.

Digitized by Google

dépendante du gouvernement de Madras, cette ville est située au point de jonction de plusieurs routes commerciales, entre le Mysore, le Carnate, le Visiapour et le Golconde. Le terroir de Bangalore, bien qu'ayant une élévation moyenne de 1,000 mètres au-dessus du niveau de la mer, est riche et bien arrosé (1).

En partant du Bangalore dans la direction d'Arcate, le pays est, jusqu'à Narsipour, plat ou ondulé, mais dépourvu d'arbres et d'eau courante. L'industrie des Hindous a disputé, avec succès, le pays au désert, et elle a suppléé aux rivières et aux cours d'eau naturels par de nombreux réservoirs où viennent s'amasser, en hiver, les eaux pluviales. Destinés à protéger des intérêts et des besoins très-variables, ces réservoirs ont depuis quelques mètres jusqu'à plusieurs milles carrés de surface (2). Celui d'Orcottah, près de Narsipour, est d'une excessive étendue : on l'a vu déborder quelquefois, et alors il désole le pays; rien ne résiste à l'immense volume d'eau qui tombe du sommet du barrage et submerge, en peu d'instants, les champs, les fermes et les villages. Ce réservoir n'est pas le seul qui soit sujet aux débordements (3).

Près du pic de Mallapennabetta, la contrée est plate et très-facilement arrosée (4). A l'ouest du pic est le bourg de Kobbetta, assis sur un terrain inégal, mais dominant de belles cultures; les étangs artificiels sont très-multipliés dans ce district. Plus loin, vers les collines de Koundourbetta, les vallées sont si bien pourvues d'eau, que presque toutes ont été converties en rizières.

---

(1) Rennel, III, v, page 14; *Nouv. Annal. des voyages*, tome LXXI, page 369.

(2) Souvenons-nous que le mille anglais est de 1,609 mètres 31 centim. (*Annuaire du Bur. des longitudes.*) Un mille carré égale à peu près 259 hectares.

(3) *Diary of a tour through southern India.*

(4) Will. Lambton, *Journal; Asiat. journal*, mai et juin 1828.

Digitized by Google

Plusieurs cantons, situés dans les Ghâts occidentaux, sont coupés par de hautes collines encaissant de longues vallées, plus ou moins étranglées à leur issue. Le sol de cette région alpine est naturellement fécond, et il est devenu inépuisable du moment que les travaux d'irrigation ont protégé les travaux et les récoltes. Les bras abondent dans ces cantons, car la guerre y a rarement pénétré.

2°.

Le Courgh ou Kourg, pays très-accidenté et entouré de montagnes inaccessibles (1), est situé entre le Cauvery et l'Hœmavatty, à l'occident de Mysore. Ce petit État est arrosé par les nombreux affluents et par les dérivations des deux rivières. Les sommités sont généralement boisées; les terres basses sont consacrées aux rizières, mais les vallées et les coteaux des régions intermédiaires offrent des cultures variées et très-productives. Les irrigations du Courgh sont généralement réputées par leur fertilité, mais elles sont beaucoup trop restreintes. Des coteaux couverts d'une riche végétation, des ravines franchies par des ponts-aqueducs, des cascades uniquement alimentées par les eaux des canaux, contrastent fréquemment avec des surfaces incultes et uniquement visitées par les bergers. D'un côté, c'est l'industrie agricole victorieuse de tous les obstacles; de l'autre, c'est l'agriculture dans son enfance, manquant de bras et de résolution, et couvrant de bétail un sol naturellement fécond. Mais ces contrastes ont une cause bien connue : l'irrigation avait, à une époque reculée, fertilisé tout le Courgh; c'est la guerre qui a changé l'aspect du pays; ce sont les armées qui ont exterminé les populations, incendié les hameaux, abattu les arbres et détruit les barrages; c'est la misère qui a désolé les champs et refoulé les cultivateurs vers des lieux

(1) Will. Lambton, *Journal; Souvenirs du colonel Welsh*, *Nouv. Annal.*, tome XLVII, page 367.

Digitized by Google

plus hospitaliers. Ces tristes changements ne s'opérèrent pas sans d'énergiques résistances : ceux qui échappèrent à la mort ou à l'esclavage furent plus que jamais attachés au sol natal ; ils transportèrent leurs rizières et leurs belles cultures dans les hautes vallées. Les champs arrosés y sont généralement divisés en grands carrés, entourés de fossés profonds et ayant quatre issues avec des barrières pratiquées sur les quatre faces ; des djengles et des forêts de teks, de jaquiers et de manguiers entourent ces rares, mais précieuses cultures.

Plusieurs radjahs, soumis à un radjah plus puissant, possèdent le Courgh. Actifs et indépendants, ils se maintiennent dans leurs pittoresques retraites moyennant un tribut annuel payé au résident anglais. Chez tous ces princes, l'hospitalité est une vertu que la religion a fait passer jusqu'aux classes pauvres ; mais la guerre et la politique ont profondément altéré le caractère national.

La richesse du Courgh est tout agricole ; les manufactures y sont rares, et, depuis le radjah jusqu'au plus pauvre cultivateur, tous cherchent à accroître la production de la terre et à s'enrichir par voie d'échange ; ils dédaignent de fabriquer, de peur d'ouvrir des routes qui priveraient le pays de sa défense naturelle. Abrité par les montagnes et appuyé par une population résolue, le radjah de Courgh a pu résister au puissant Hyder-Ali, et ses successeurs, après avoir été les témoins impassibles de la chute de Tippoo-Saeb, ont conservé à leur petit Etat une sorte d'indépendance que l'Angleterre respecte (1).

Tchitra-Darga ou Tchittle-Droug est une ville fortifiée, située à 40 milles au nord-ouest de Bangalore. Son terroir, longtemps rançonné par les armées et par les agents du radjah, semble retrouver peu à peu son activité agricole ; la terre se ranime sous une administration plus intelligente

(1) *Souvenirs du colonel Welsh*, *Nouv. Annal.*, XLVII, 369.

Digitized by Google

et plus protectrice; avec la sécurité et le travail, la population s'accroît rapidement, et l'irrigation qu'on s'est hâté de rétablir ne tardera point à faire oublier les tristes souvenirs du passé.

3°.

Les Neilgherries, ou montagnes bleues, traversent, de l'orient à l'occident, la province de Coimbetore, et elles lient deux hautes chaînes dépendantes des Ghâts; une extrémité de la chaîne transversale est à 100 milles de la côte de Malabar, et l'autre à 200 milles (322 kilom.) de la côte de Coromandel (1). La largeur moyenne de cette chaîne est de 15 milles et sa longueur est de 40 milles.

Dans la région élevée des Neilgherries, la température est douce, égale, et son action est si puissante sur la végétation, que les fougères arborescentes s'élèvent de 3 à 4 mètres; les fruits et les légumes d'Europe prennent dans les hautes vallées des formes colossales.

Trois classes d'habitants peuplent les Neilgherries :

1° Les Thodavers, belle et forte race que l'on croit issue d'une colonie romaine fondée dans le premier siècle de l'ère vulgaire;

2° Les Boddaghers, tribus montagnardes, originaires des basses terres;

3° Les Kothers, tribus pauvres, peu estimées, recherchant peu les travaux de la terre et dédaignant les bénéfices de l'industrie.

Ces trois classes attestent, sans doute, d'anciennes conquêtes et, par suite, l'asservissement d'une race autochthone au profit d'une race envahissante. Sous quelque forme que la féodalité se présente, elle peut, à une époque fatale, sauver quelques éléments de civilisation; mais, lorsque sa mission est remplie, si elle continue à peser sur le sol, l'agriculture languit et avec elle toutes les forces sociales.

(1) James Hough, *Notice sur les Neilgherries*, 1826.

Digitized by Google

Aussi dans les Neilgherries l'agriculture est, depuis plusieurs siècles, dans un état stationnaire et parfois de décadence. Visitées, en 1819, par James Hough, et, peu de temps après lui, par Leschenault de Latour, ces deux voyageurs trouvèrent, au milieu de cette multitude de fiefs qui morcellent le pays, des irrigations éparses, des champs d'une fertilité remarquable; mais ils cherchèrent en vain les grands canaux qui profitent à plusieurs terroirs et exigent le concours incessant de plusieurs populations : la féodalité est naturellement ennemie de l'esprit d'association.

Au midi de cette région montagneuse est la ville de Coimbetore, chef-lieu de la province de même nom. On voit encore un lac artificiel assez étendu (1), et dépendant d'un ancien temple, qui sert à arroser une partie du terroir de Coimbetore. La province renferme plusieurs bassins et quelques vallons qui sont abondamment arrosés; les produits agricoles qui sont exportés de ces terroirs sont considérables, car la terre en est meuble et profonde.

4°.

Le Cauvery, ou Coloran des missionnaires, est le bienfaiteur du Mysore et la source intarissable de ses richesses agricoles : ce beau fleuve descend des montagnes situées au nord de Sacrapatam, et bientôt, grossi par les pluies périodiques et très-abondantes du haut Malabar, il arrose le Mysore, le Maduré, le Tanjore et le Choren-Mandalam. Dans ces belles contrées où la terre est si féconde, le ciel si pur et la végétation si puissante, les pluies annuelles sont attendues comme les crues du Nil dans le Delta (2).

Nul fleuve de la presqu'île méridionale n'arrose des terroirs aussi vastes et ne rend autant de services que le Cau-

(1) Leschenault de Latour, *Nouv. Annales*, XVIII, 269; Balbi, page 714.

(2) *Lettr. édifiantes*, P. Bouchet, tome XVIII, page 217.

Digitized by Google

very; dans son long trajet, il fertilise principalement les belles plaines de Seringapatam, de Coveriporum, d'Erroard, de Caroor, de Trichinopoly, et l'immense delta de Tanjore.

Au commencement du XVIIIe siècle, le nabab ou prince de Mysore, voulant accroître les irrigations du pays et fertiliser, au moyen de nouveaux canaux, des terres fort éloignées des rives du Cauvery, résolut de barrer le fleuve. Une digue colossale fut bâtie, à grands frais, dans les environs de la capitale; c'en était fait de l'agriculture du Maduré et de tous les terroirs inférieurs, si les projets du prince avaient complétement réussi; l'eau, retenue dans les districts supérieurs, aurait laissé le Cauvery à peu près à sec jusqu'à la saison des pluies. Les princes de Maduré et de Tanjore, justement alarmés par une entreprise qui pouvait anéantir la majeure partie de leurs irrigations, prirent les armes et se préparèrent à envahir le Mysore; mais, sur ces entrefaites, le Cauvery grossit prodigieusement à la suite d'un ouragan et des pluies torrentielles qui tombèrent dans le Malabar. Le fleuve déborda, malgré la multitude de canaux ouverts sur ses deux rives; l'impétuosité du courant renversa la digue et priva le nabab des richesses qu'il avait voulu s'approprier au détriment des Etats voisins. Le Maduré et le Tanjor, plus éloignés du lieu du désastre et mieux préparés pour recevoir une grande nappe d'eau, se hâtèrent d'ouvrir des canaux d'écoulement afin de verser dans le delta toutes les eaux superflues.

5° Les Ghâts occidentaux, Goa.

Avant de porter nos regards sur la côte orientale de l'Inde, nous devons remplir la lacune qui existerait dans nos recherches, si nous négligions de mentionner d'une manière quelconque l'immense littoral compris entre le golfe de Surate et le cap Comorin. Ce n'est pas sans motif qu'en décrivant quelques irrigations du Radjapoutana, du Décan et du Mysore nous avons évité de franchir la haute chaîne des

Digitized by Google

Ghâts ; quelles que soient les divisions politiques d'un grand pays, les divisions géographiques ont pour nous un intérêt plus immédiat, car elles simplifient nos recherches; d'ailleurs, sur le revers occidental des Ghâts et à côté des populations agricoles clair-semées sur une lisière de terre plus ou moins rétrécie se trouvent aussi des populations maritimes, vouées à d'autres travaux, ayant d'autres besoins et cherchant habituellement, dans l'industrie commerciale et manufacturière, les richesses que l'Hindou de l'intérieur ne demande guère qu'à la terre.

C'est sur cette côte que les Egyptiens, les Phéniciens, les Arabes, les Grecs et les Romains avaient fondé des colonies ; c'est là que les Portugais, prédécesseurs des nations occidentales, vinrent chercher les produits de l'Inde ; c'est encore vers cette côte que se dirigent les regards des hommes attentifs, aujourd'hui qu'il est question de reprendre les voies anciennes et de sillonner, avec des bateaux à vapeur, les mers qui séparent Bombay du golfe de Suez.

Cependant le commerce et la navigation n'avaient pas empêché l'irrigation de franchir la barrière des Ghâts, à une époque inconnue, mais très-reculée. Des canaux d'arrosage, dont quelques-uns étaient navigables, protégèrent, dès leur début, les colonies agricoles, et, encore aujourd'hui, de longues lisières de terres arrosées bordent les rivières et les torrents qui traversent le littoral ; près de ces eaux dérivées dans des milliers de rigoles, sous un ciel admirable et dans un climat tempéré par le voisinage des montagnes, il existe des habitations opulentes qui se prêtent admirablement au merveilleux de la poésie hindoue. Autour de ces habitations, une végétation puissante crée et renouvelle sans cesse des tableaux ravissants, des sites pittoresques, encadrés dans le lointain par les dentelures aériennes des Ghâts. C'est surtout dans les hautes vallées de Surate, de Bombay et de Goa, que l'industrie agricole a donné un caractère de grandeur et d'opulence à toutes ses créations, et qu'elle recule journellement les limites des djengles et des forêts. Nous ne cherche-

Digitized by Google

rons point à décrire ces habitations et ces terroirs, car ils ont fait trop d'emprunts aux idées et aux mœurs étrangères; les créations du luxe européen dans ces contrées lointaines sont moins intéressantes pour nous que celle d'une nature riche et féconde, uniquement secondée par l'intelligence des races hindoues; l'antiquité et la grande utilité des arrosages, tel est le but constant de nos recherches.

La ville de Goa, l'une des plus célèbres de la côte occidentale, s'élève en amphithéâtre à 3 lieues de la mer; elle est assise entre les deux bras d'un fleuve large et majestueux, formant une île complétement arrosée et couverte de cultures potagères et de jardins d'agrément; les avenues de la ville sont ombragées par des allées de palmiers qui s'étendent dans la plaine à perte de vue. Ces richesses végétales remontent à une époque reculée, mais elles datent principalement de l'époque florissante des empereurs de Bisnagur. Le père Bouchet, qui, en 1719, étudia avec attention une contrée dévolue à ses courses de missionnaire, s'extasiait à la vue du terroir de Goa et des rivages ombragés du fleuve. Cette ville avait été dans l'antiquité le centre d'un commerce immense, que les Mahrattes ruinèrent longtemps après; mais l'irrigation dédommage aujourd'hui les habitants de leur décadence politique par de grandes richesses agricoles.

6°.

Le Malabar commence à Onore, dans le haut Canada, et il s'étend jusqu'au cap Comorin; il a toujours été divisé en plusieurs grands États, et ceux-ci ont été subdivisés en une infinité de petites principautés (1).

Des invasions opérées à toutes les époques, et le contact continuel des peuples étrangers qui abordent les rivages du Malabar, ont à la longue altéré le caractère et les croyances

(1) Les principales divisions portent les dénominations suivantes: le Canara, le Malabar, le Cochin et le Travancore.

Digitized by Google

nationales; plusieurs races s'y sont acclimatées par la conquête, par le trafic ou par l'esclavage; mais la race indigène, la plus pauvre de toutes, méprise toujours l'étranger, même en le servant. Près d'elle sont les Poliars, race issue des esclaves venus de l'Abyssinie et de Madagascar : ceux-là cultivent la terre et ils ont pour aides les Pauniars, ou esclaves venus des contrées plus occidentales. Les Nyathies sont des chasseurs réfugiés dans les vallées supérieures.

Au milieu des éléments hétérogènes que le temps a déposés dans le Malabar, s'il y a eu altération évidente dans les mœurs, il s'en est introduit fort peu dans les lois; la propriété est toujours restée inviolable, conformément aux lois de Menou; la terre ou djemnam est toujours vendue loyalement, complétement, avec toutes les garanties désirables, et le djamakar ou propriétaire est non-seulement reconnu possesseur de la surface du sol, mais encore de tout ce qu'il renferme. Ainsi donc, pas de réserve tacite en faveur du fisc; pas de contestation à craindre du moment que le prix fixé par l'acte de vente est acquitté.

L'agriculture de Malabar manque de variété. Ses moyens d'exécution sont d'une extrême simplicité, et l'araire ou petite charrue, attelée de deux bœufs, suffit au labourage des rizières. La culture du riz est la plus importante. On arrose la terre avec l'eau des canaux, avec celle des puits et surtout avec celle des réservoirs. La végétation est si rapide dans le Malabar, qu'on obtient jusqu'à trois récoltes de riz ou mella dans la même année. Parmi les cantons les plus fertiles, on cite celui de Winaad.

Les marais et les grands étangs qui bordent le littoral offrent des terres éminemment propres à l'établissement des rizières. Cette abondance d'eaux courantes et stagnantes provient en partie du superflu des irrigations dans les vallées supérieures. C'est dans ces terrains, abrités contre les miasmes de la côte, qu'on cultive le poivrier, le jaquier, le cocotier et l'aréquier. Les droits du fisc et ceux du djamakar et du

Digitized by Google

colon sur les produits de ces cultures sont établis invariablement et de la manière suivante :

Un tiers du poivre est supposé représenter les pertes imprévues et les travaux des colons. Sur les deux tiers restants, le gouvernement prélève un tiers pour l'impôt, et le reste est partagé entre le djamakar et le colon : c'est donc deux sixièmes pour le gouvernement, un sixième pour le propriétaire et trois sixièmes pour le fermier ou cultivateur. Pour tous les autres produits, et après le prélèvement du tiers ou cinq quinzièmes pour pertes imprévues et travaux du colon, le fisc perçoit six quinzièmes, le djamakar deux quinzièmes, et le patumkar ou cultivateur les deux quinzièmes restants (1).

Le zamorin, ou empereur du Malabar, résidait autrefois à Calicut, mais cette ville florissante fut ruinée par Tippo-Saeb. Mangalore était surtout une ville commerçante, et Onore était le port de mer d'Hyder-Ali. Cochin était la capitale d'un Etat assez étendu et très-prospère lorsque les Portugais s'en emparèrent. Cette ville a toujours conservé ses vastes et fertiles cultures, ses réservoirs et ses canaux.

Le Canara est un pays fertile, principalement en riz, mais il souffrit beaucoup par les exactions des Mahrattes et sous l'administration d'Hyder-Ali.

§ 14.

Arrosages de Carnate.

Le Karnatik ou Carnate est une dépendance géographique du Décan méridional, d'après Hamilton et Balbi ; mais il convenait de l'en séparer, pour mettre ses vastes irrigations plus en relief et pour éviter, s'il est possible, un peu de confusion dans nos recherches.

La partie de l'Hindostan située au midi de la Krishtnah

(1) *Asiatic journal*, février 1828.

Digitized by Google

ou Kishnah forme un triangle dont la base a 550 milles (885 kilomètres) et dont la hauteur est de 600 milles (1). Les deux côtés du triangle sont les côtes de Malabar et de Coromandel. De tous les États indépendants, fédérés ou tributaires que la guerre avait créés dans cette vaste région et que la politique anglaise a fini par subjuguer, le Carnate était l'un des plus étendus et incontestablement le plus riche sous le rapport agricole. Sous Mahomed-Aly (en 1788), la soubahie de Carnate s'étendait du circar de Guntoor au cap de Comorin (2), et elle comprenait les provinces de Tanjore, Tritchinopoli, Maduré, Marava et Tenevelly. Dans ces limites étaient aussi le djaghir de Madras, le Nellore, l'Arkot et le Tchinglepet. En 1788, la compagnie des Indes recevait déjà un tribut de 4 millions, que le soubab prélevait sur les revenus publics du Carnate, évalués, à cette époque, à 38,000,000 de francs.

Par son développement sur la côte orientale, le Carnate était trop exposé aux attaques de ses voisins et aux invasions étrangères; c'est pour y remédier que le pays était couvert d'une multitude incroyable de forteresses (3).

Cependant les monuments publics, signes incontestables de civilisation et d'opulence, sont plus communs dans le Carnate que dans la partie septentrionale de l'Hindostan; c'est, sans doute, parce que la terre est fertile, très-peuplée et arrosée par de belles rivières et par des milliers de canaux. L'histoire atteste les vexations réitérées des Mogols, les luttes désastreuses des Français avec les Anglais et les longues guerres d'Hyder-Ali et de Tippoo-Saeb, sans que jamais elles aient tari, dans le Carnate, la source de ses richesses. Avec des canaux d'arrosage, avec des lois simples et des bras laborieux, toutes les pertes sont réparables.

Sous les empereurs mogols, les charges publiques, aggravées

(1) Rennel, III, v, 3.
(2) Rennel, I, 206.
(3) Rennel, III, v, 31.

Digitized by Google

par les vexations dont elles étaient accompagnées, étaient devenues intolérables. Violant ouvertement les lois de Manou, le prince osait se dire, dans le Carnate, propriétaire du sol et libre d'en disposer à son gré ; il pensait être généreux en concédant la terre sous des réserves et moyennant une redevance déterminée par lui ou par ses subordonnés. Le nabab et les radjahs agissaient donc sans contrôle, et, pour leur plaire, les agents du fisc accouraient après la moisson, prélevaient les trois quarts du produit et abandonnaient le reste aux cultivateurs. Les grains dévolus au prince étaient emmagasinés et, plus tard, vendus au prix qu'il plaisait au radjah de fixer. A ces charges accablantes venaient s'adjoindre les exactions des chefs subalternes, dont l'insolence était encouragée par le grand éloignement de la cour (1) ; tous ces chefs ou agents du nabab avaient hâte de faire fortune, car ils ne restaient guère plus de trois ans en fonctions. La chute des Mogols et la domination étrangère ont donc été, à tout prendre, favorables au Carnate. Les Européens ont réformé l'administration civile et pacifié le pays, en respectant les mœurs nationales et les coutumes de chaque caste (2).

La terre du Carnate, à l'exception de quelques districts du littoral, est naturellement sèche et sablonneuse (3). Si les rizières sont vastes, s'il est des terroirs prodigieusement fertiles, c'est à l'irrigation qu'il faut attribuer cet heureux résultat (4). Malheureusement les réservoirs qui alimentent les canaux d'arrosage ne sont pas toujours inépuisables ; souvent la sécheresse désole le pays : en 1736 et 1737, presque tous les réservoirs ou étangs furent à sec, faute de pluie ; la misère publique devint extrême, car la terre était stérile. En quelques lieux, on creusa des puits ; mais l'agriculture ré-

(1) Arcot, capitale du Carnate, est à plus de 500 lieues d'Agra.
(2) *Lettres édif.*, tome XVIII, page 210.
(3) *Annales..... de la foi*, mars, 1843, n° 87, page 91.
(4) *Lettres édif.*, tome II, page 172, an 1760. P. Cœurdoux.

Digitized by Google

clamait un secours plus efficace : encore deux mois de sécheresse, et la misère eût chassé les habitants des districts les plus riches et les plus féconds du Carnate (1).

Sous les Mogols, le Carnate était divisé en une infinité de fiefs grands ou petits, appelés jaghires (djaghirs), comme dans le Pandjab. Toute concession de fief était révocable ; mais la faiblesse croissante des souverains et l'ambition des feudataires firent peu à peu considérer les jaghires comme des propriétés héréditaires dans les familles des jaghiredars (2). La compagnie des Indes a débuté, sur la côte de Madras, par la possession d'un jaghire d'abord très-restreint, mais dont Rennel évalua, plus tard, la surface de 2,440 milles carrés. Ce fief s'étendait du lac Pullicate et Cuddalore, et d'Arnée et de Chitoor à la mer. Le district de Pondichéry, situé au nord de Cuddalore, est englobé dans le jaghire de Madras.

1°.

Arcot est l'ancienne capitale de tout le Carnate : elle est sur la rive droite du Paliar et très-rapprochée de plusieurs autres cours d'eau. Du temps de Ptolémée (3), Arcot était la capitale des Sorœ ou Sora-Mandalum, d'où dérive la dénomination de Coromandel (4). La soumission du nabab mit un terme fatal à la longue prospérité d'Arcot.

Vélore, ville antique et renommée, est dans le voisinage d'Arcot. Son terroir est fertile, très-peuplé, et il fut longtemps possédé par les Mahrattes (5) ; mais, avant eux, les musulmans avaient déjà imposé à Vélore leur domination oppressive. C'est dans sa belle forteresse que furent enfer-

(1) *Lettres édif.*, tomes XXII, 174 ; XXIII, 4.
(2) Rennel, I, *Introd.*, 185 et III, v, page 6.
(3) Ptolémée, VII, I, fol. 131.
(4) Rennel, III, v, 9.
(5) *Lettres édif.* P. Mauduit, 1701, tome XVII, 248-31 .

Digitized by Google

més les enfants de Tippoo-Saeb : du sommet du donjon, ces malheureux princes pouvaient encore contempler les riches cultures de Vélore, et leurs regards allaient chercher, dans un horizon lointain, les sommités ombragées de Mysore, domaine royal, si brillamment conquis par leur aïeul (1).

Kondjeveram ou Congiveram, capitale du Carnate propre, est située sur la rive gauche du Paliar, à l'orient d'Arcot. La petite rivière d'Ouegavatti serpente au fond d'une vallée parsemée de jolis villages, de jardins et de plantations de cocotiers. Cette riante agglomération d'habitations, d'ombrages et de vergers est la ville de Congiveram. Sa prospérité est l'œuvre de quelques canaux d'arrosage qu'alimentent l'Ouegavatti et plusieurs étangs très-profonds situés dans le voisinage (2). Les pagodes de Congiveram sont classées parmi les plus belles de l'Inde : elles sont l'indice le plus certain d'une industrie ancienne et féconde.

Tripetty, ville antique située à 80 milles au nord-ouest de Madras, est surtout célèbre par sa pagode, à laquelle on donne quatre cents ans d'existence. Ce monument est dans une vallée arrosée par l'un des principaux affluents du lac Pullicate.

Le district de Tripetty est naturellement fertile et coupé par des collines autour desquelles circulent des milliers de rigoles d'arrosage. Cette terre féconde avait excité de bonne heure la convoitise des Brahmanes, et insensiblement ils en étaient devenus les maîtres ; mais cette accumulation exagérée de champs arrosables devint plus tard une charge intolérable pour les pagodes, car la loi prescrit de cultiver le sol qu'on possède : elles concédèrent donc une partie de leurs vastes possessions, et par là elles assujettirent de plus en plus la population agricole. Tout abus exagéré appelle, à la longue, une réforme sévère. Les Anglais, devenus souverains de la vaste présidence de Madras, disséminèrent par des con-

(1) *Lettres édif.* P. Saignes, tome XXII, 151.
(2) *Transactions of the missionary Society.* Avril 1831.

Digitized by Google

cessions à perpétuité les richesses territoriales lentement accumulées par les pagodes. Aujourd'hui les temples tombent en ruine, et les Brahmanes privés de leurs propriétés se sont faits négociants ou soldats. Leur caste est déchue, mais le peuple a incontestablement gagné à se rendre complice de cette spoliation.

Le lac Pullicate est au nord de Madras et très-rapproché de la mer ; il a 33 milles de longueur sur 11 milles de largeur. Ses rivages sont bordés de rizières qu'arrosent les eaux superflues des canaux supérieurs (1).

Cuddalore, grande et belle ville maritime, est située entre deux branches du Palaour, dont les sources sont dans les sommités orientales du Mysore. Le terroir de cette ville est abondamment arrosé.

Tchillambaram est au midi de Cuddalore et au nord de l'embouchure du Cauvery ; c'est le chef-lieu d'un petit district ayant plusieurs canaux d'arrosage. C'est à ces magnifiques pagodes, dont l'antiquité est incontestable, que cette ville doit sa célébrité et probablement l'extension de ses irrigations (2). L'étang de la grande pagode est un vaste réservoir qui vient toujours en aide aux cultivateurs pendant les fortes sécheresses.

Tirouna-Maley est une ville antique, renommée par son temple, dédié à Routren. Au pied de cet édifice, dont l'étendue égale celle d'une citadelle, est un grand étang, profondément encaissé par des murailles et utilisé par l'irrigation. A côté de l'étang purificateur est un magnifique portique orné de neuf cents colonnes en granit. La grandeur et l'utilité sont les caractères principaux des monuments sanscrits (3).

La côte de Pondichéry et de Tchillambaram est formée par un sable quartzeux mêlé à une argile rougeâtre. Ce n'est qu'à

(1) Rennel, *Atlas*, et tome III, v, page 49.
(2) *Revue des deux Mondes*, 15 mars 1843, pages 936-962.
(3) *Lettres édif.* P. Saignes, 1736, tome XXII, 186.

Digitized by Google

force d'arrosements qu'on est parvenu à fertiliser le sol. On y cultive avec succès le riz et le coton (1).

Nous avons déjà vu que l'arrosage n'est pas cantonné sur le littoral du Carnate. Il pénètre très-avant dans la région montagneuse située à l'occident de Pondichéry, et, de quelque côté que le voyageur dirige ses pas, il trouve sans cesse, même au milieu des djengles, des irrigations étendues et des populations paisibles, jouissant des produits d'une culture variée et riche parce qu'elle est persévérante. Parmi ces terroirs, pour la plupart ignorés des géographes, citons celui d'Atour ou Attore, situé vers les sources de la rivière de Porto-Novo, et la petite principauté de Salem, située à environ 12 lieues d'Atour. Un affluent du Cauvery arrose la belle vallée de Salem (2). La rivière Porto-Novo communique, au moyen de plusieurs canaux d'arrosage, avec les rivières de Tiagar, d'Oula et de Mang.

Pondichéry, située sur une plage sablonneuse et stérile, sans port et sans territoire, ne peut être mentionnée que pour son grand étang creusé au sommet d'une colline voisine. Ce réservoir est l'œuvre des anciens peuples, et depuis son origine il n'a cessé de protéger les irrigations de Pondichéry.

9°.

Le Tanjore ou Tanjaour est une belle et vaste principauté que traverse le Cauvery avant d'atteindre son embouchure. A environ 30 lieues de l'Océan, et dans le voisinage de Tritchinopoli, le Cauvery se divise en plusieurs bras, qui s'écartent de plus en plus et vont se perdre par des milliers de canaux ou de rigoles dans les lagunes du littoral. Le sol de ce magnifique delta, que les alluvions modifient et enrichissent annuellement, est composé de carbonate de chaux

(1) Leschenault de Latour, *Nouv. Annal.*, XXIV, 265; *Lettres édif.*, XXV, 215; *Revue des deux Mondes*, mars 1843, page 936.

(2) *Nouv. Annal.*, XVIII, 266.

Digitized by Google

uni au feldspath changé en argile grasse : ces deux substances proviennent de la décomposition des roches calcaires, des granits et des gneiss feldspathiques qui constituent les montagnes du Mysore et tout le haut Tanjore. Privés de djengles et de forêts, les terroirs supérieurs laissent entraîner par les eaux les dépôts formés par la décomposition des roches, et c'est le delta qui les reçoit ; il leur doit son étonnante fertilité. Sans contredit le Tanjore est la province la plus fertile de l'Inde méridionale (1).

L'antique ville de Tanjore, autrefois capitale d'un petit royaume, a beaucoup perdu de son importance et de ses richesses commerciales depuis que, subjuguée par les Mogols et par les souverains de Mysore, elle est tombée sous la domination anglaise (2). La cité royale sert aujourd'hui de résidence à un radjah pensionné par la compagnie ; mais l'irrigation a été pour Tanjore un dernier appui qui lui a conservé son rang parmi les villes hindoues : la pagode est, d'après lord Valentia, le plus beau temple pyramidal de l'Inde.

Les étangs artificiels sont très-multipliés dans le Tanjore : il y en a le long de la côte, dans le voisinage des villes, auprès des temples et des palais, partout où les Hindous ont conçu l'espoir de recueillir des eaux. Ceux qui avoisinent la capitale sont généralement bordés d'un mur en pierre de taille (3). Le père Bouchet, savant missionnaire, nous apprend que la solidité de ces grands réservoirs ne les met pas toujours à l'abri des inondations. La chaussée du grand étang de Madigoubba fut renversée par les eaux au commencement du XVIIIe siècle, mais elle fut rapidement réparée, malgré l'énormité des frais.

L'île de Divy Cottey est formée par deux branches du

---

(1) *Asiatic journal*, octobre 1828 ; Leschenault de Latour, *Mémoire*, 1820, page 274.

(2) *Lettres édif.* P. Bouchet, *Mémoire sur l'Inde*, tome XXI, 118.

(3) *Lettres édif.*, tome XXI, 120.

Digitized by Google

Colzam ou Cauvery, appelé aussi Couleroun ou rivière de Tanjore : cette île est bien arrosée et très-fertile (1).

Sur l'une des branches du Cauvery, et à 30 lieues au midi de Pondichéry, est le comptoir de Karikal appartenant à la France. Son terroir est naturellement sablonneux, mais il est périodiquement arrosé par les débordements du fleuve, et toute l'année les rigoles d'arrosage y protégent les cultures. Ces irrigations naturelles et artificielles ont été décrites en 1820 par Leschenault de Latour ; ce savant voyageur admirait la rare intelligence avec laquelle le cours des eaux est ménagé au moyen de digues, de barrages, de canaux et de rigoles.

3°.

Le Maduré est une plaine immense, interrompue de loin en loin par des chaînes de collines peu élevées. Le père Gury, missionnaire instruit et bon observateur, compare ces collines à des rangées de meules de foin dans une vaste prairie. Le Cauvery est le bienfaiteur du Maduré ; malheureusement le fleuve est à sec dès le mois de février, tant la sécheresse est forte et l'irrigation étendue (2). La terre est grasse, fertile et coupée dans tous les sens par les torrents et par les canaux d'arrosage (3).

La ville de Maduré est dans le centre de la province et sur le bord d'une rivière que les canaux épuisent avant qu'elle atteigne la mer. Son terroir est cultivé avec soin, très-fertile et rempli de jardins et de vergers. La forteresse renferme des palais, des pagodes, des jardins, des étangs et des eaux courantes ; c'est une habitation royale. La soumission du radjah a rapidement amené la décadence du Maduré (4).

Tritchinopoly, antique et célèbre forteresse, est au nord

---

(1) *Lettres édif.* P. Cœurdoux, 1760, tome XXIV, 315 ; Leschenault de Latour, *Mémoire*, 1820.

(2) *Annales..... de la foi.* P. Gury, 1840, n° 78, pages 416-425.

(3) *Annales..... de la foi.* P. Bertrand, 1839, n° 76, page 216.

(4) *Lettres édif.* P. Bouchet, *Mém. sur l'Inde*, 1719, tome XXI, 78.

Digitized by Google

de la ville de Maduré et sur la rive droite du Cauvery. Les eaux de ce dernier, dérivées dans de larges canaux, circulent dans tout le terroir et pourvoient abondamment aux besoins de la cité ; il y a de magnifiques bassins toujours remplis d'eau sur l'esplanade. Balbi donne à Tritchinopoly quatre-vingt mille habitants ; le père Bouchet, au commencement du XVIIIe siècle, lui en donnait près de trois cent mille. Toutes les grandes villes de la presqu'île méridionale sont généralement en décadence : c'est à l'irrigation seule qu'elles doivent l'énergique résistance opposée jusqu'ici aux nombreuses causes de ruine qui ont assailli le pays depuis la domination des Mogols (1).

Dans son long trajet depuis les crêtes orientales du Malabar jusqu'à la côte de Coromandel, le Cauvery reçoit, il est vrai, de nombreux affluents ; mais il perd, par l'irrigation, non-seulement les eaux tributaires, mais encore la majeure partie de celles qui descendent des Ghâts. L'industrie agricole, uniquement basée sur l'arrosage, agit sans relâche, et elle s'efforce de prolonger les canaux dans l'intérieur des terres jusqu'à ce que les eaux s'épuisent ; elle ne s'arrête que devant les formidables limites opposées par la sécheresse. Les terres incultes sont, pour ainsi dire, calcinées par le soleil. Quelquefois, à la suite de pluies bienfaisantes, les cultivateurs ont tenté de creuser de nouvelles rigoles ; mais il a suffi d'une sécheresse pour frapper de mort ces cultures aventurées et pour imposer des pertes énormes à d'autres terroirs. C'est déjà un magnifique résultat que l'épuisement du Cauvery par le seul fait des canaux d'arrosage ; cependant les cultivateurs du Maduré ont été plus loin : pendant la saison des pluies, les eaux surabondantes, au lieu de se perdre dans les lagunes, ont été recueillies dans des milliers d'étangs placés sous la protection des pagodes. Le culte de Brahma, en prescrivant les ablutions, a consacré, il est vrai,

(1) *Lettres édif.* P. Bouchet, XVIII, 68, et XXI, 116 ; *Annales..... de la foi*, mai 1844, n° 94, 242.

Digitized by Google

un principe d'hygiène, mais il avait un second but, celui d'offrir à l'agriculture des ressources précieuses en temps de sécheresse (1).

Dans le terroir de Tritchinopoly, comme dans tout le Maduré, il existe un troisième moyen de suppléer à l'insuffisance des eaux courantes et à l'épuisement des étangs : on creuse la terre pour amener quelques filets d'eau à sa surface, et ces travaux, toujours pénibles et coûteux, ont eu cependant pour résultat de donner à la province quelques milliers de puits. Chaque champ a le sien ; ils sont généralement à bascule, mais, au lieu d'une pierre pour contrepoids, ce sont deux ou trois et quelquefois jusqu'à six hommes qui soulèvent un énorme seau en tôle. Ce dernier est fixé par une corde à l'extrémité du levier ; les hommes, placés à l'autre extrémité, se rapprochent du point d'appui pour abaisser le seau, et ils s'en éloignent pour l'élever : des traverses fixées le long du levier facilitent cette manœuvre ; un ouvrier placé debout sur la margelle du puits prend le seau et le renverse dans le réservoir ou dans la rigole d'arrosage. Lorsque le puits a peu de profondeur, le seau est attaché entre deux cordes que deux ouvriers tirent alternativement. Quelquefois le seau est remplacé par une large pelle à rebords, suspendue entre trois piquets assemblés par le haut : en relevant le manche, la pelle plonge dans le puits ; en l'abaissant, la pelle s'élève et l'eau tombe dans la rigole. Ce dernier moyen, bien que grossier, a cependant le mérite d'être expéditif et de n'exiger que la force d'un ouvrier ; mais il n'est praticable qu'avec des puits peu profonds et seulement pour un petit champ (2) : une nourriture abondante et le bas prix de la main-d'œuvre peuvent seuls permettre l'emploi de ces divers moyens.

Tritchinopoly est entourée par un grand canal ayant de

---

(1) *Annales.... de la foi*, mars 1843, n° 87, pages 83, 96 ; *ibid.*, n° 78, page 409 ; *Lettres édif.* P. Ant. Sales, 1840.

(2) P. Joseph Gury, *Annales..... de la foi*, 1841, n° 78, 424.

Digitized by Google

22 à 24 mètres de largeur (1). Ce canal protége la ville et se divise ensuite en plusieurs bras, pour arroser les rizières et les champs; mais, avant le partage, plusieurs grands réservoirs sont constamment remplis par les eaux du canal. L'étang artificiel et très-profond de Bengala est dans le voisinage de la ville. De Tritchinopoly à l'antique cité de Maduré, distante de 40 lieues, le chemin est toujours ombragé par de beaux arbres et bordé de riches cultures.

La belle pagode de Chirangam, avec ses sept enceintes et ses somptueux édifices, est située dans une île formée par deux branches du Cauvery : de vastes rizières la séparent de Tritchinopoly (2).

Nulle principauté dans la presqu'île méridionale ne possède un aussi grand nombre d'étangs artificiels que le Maduré. Ils abondent surtout dans le district de Cotate. Dans ces régions, les étangs sont appelés *tarpa-curam ;* ils sont fréquemment entourés d'un mur en pierre maçonnée, et la chaussée qui retient les eaux dans la partie la plus déclive de l'étang est fortifiée de manière à supporter la plus forte charge possible. Ces tarpas sont généralement placés à l'entrée des plaines, dans les montagnes, dans les gorges, dans les vallons étroits et profonds, partout enfin où il y a possibilité d'opérer une retenue d'eaux pluviales. Il est des gens riches qui font au terroir qu'ils habitent la libéralité d'un tarpa. Il est aussi des dévots qui laissent aux pagodes la somme nécessaire pour agrandir leur réservoir. Il est même des pauvres qui mendient plusieurs années de suite pour faire creuser plus tard un tarpa dans un terroir inculte ou sur le bord d'une route commerçante (3). Amener l'eau dans un lieu qui en est privé, c'est une action méritoire auprès de Brahma. L'eau est partout le premier des besoins; sans elle l'agri-

(1) *Lettres édif.*, tome XXIII, 112; P. Garnier, *Annales..... de la foi*, 1841, n° 76, 222; P. Louis Saint-Cyr, *ibid.*, 1842, n° 81, 115.

(2) *Lettres édif.*, XVII, 197; XVIII, 68.

(3) P. Martin, *Lettres édif.*, an 1700, tome XVII, 101, 193.

Digitized by Google

culture s'épuiserait en efforts impuissants : aussi chaque bourgade, si elle n'a un canal intarissable, veut au moins avoir un tarpa. Il y en a dans toutes les forteresses, près des pagodes et dans le voisinage de tous les palais. Quelques-uns sont construits avec luxe, tous le sont avec une grande solidité (1).

Presque toujours les étangs artificiels sont remplis par les eaux pluviales. Dès le mois de février la sécheresse se fait sentir, et alors les préposés à l'irrigation font ouvrir une ou plusieurs vannes pour alimenter les canaux et les rigoles. Si la pénurie d'eau s'accroît, s'il y a nécessité de prévenir les périls d'une sécheresse prolongée, un agent spécial, auquel la loi et la confiance publique accordent un grand pouvoir, avise au partage de l'eau. Nous avons dit ailleurs que cet agent ou distributeur de l'eau était l'un des douze employés et salariés de la communauté, maintenus ou créés par les lois de Menou.

Les rizières du bas Maduré et celles du Maduré central sont presque toutes dans le voisinage des marais et des tarpas ; des sentiers étroits, qui parfois disparaissent sous l'eau, séparent et encaissent chaque rizière (2). L'irrigation continue est nécessaire à la culture du riz. Si, après la première récolte, il reste encore de l'eau dans le canal ou dans le tarpa, les cultivateurs se hâtent de semer le riz une seconde fois. Toute l'année, cette plante peut végéter et fructifier, pourvu qu'elle ait constamment le pied dans l'eau (3).

Les tarpas des communautés ont pour la plupart, et dans la partie la plus déclive, des levées ou grands barrages, de 1,000 à 2,000 mètres de longueur : il en est qui ont plus

(1) P. Bouchet, *Lettres édif.*, *Mémoire sur l'Inde*, tome XXI, 120.

(2) P. Alexandre Martin, *Annales..... de la foi*, 1841, n° 76, 227.

(3) On connaît dans le Maduré plus de trente variétés de riz. Il en est qui exigent neuf mois, d'autres sept, et quelques-unes cinq mois pour atteindre une parfaite maturité ; il y a une variété qui est la moins estimée de toutes, et qui naît, croît et meurt dans le court intervalle de trois mois. *Lettres édifiantes*, P. Martin, 1712, tome XIX, page 231.

Digitized by Google

de 4 kilomètres. Le P. Martin, savant missionnaire, vit dans la partie méridionale du Maduré trois tarpas, dont les levées avaient 3 lieues de longueur. Un seul de ces tarpas suffisait à l'arrosage de soixante bourgades (1).

Il est d'usage d'affermer la pêche des étangs lorsque les eaux sont basses. Les sommes perçues dans ce cas servent à l'entretien des levées.

La richesse d'un propriétaire du Maduré s'évalue par le nombre de bœufs qu'il possède et par les charrues qu'il fait atteler ; ces charrues sont légères et armées d'un soc étroit. Quelquefois le soc fait corps avec la pièce principale ; c'est une grande imperfection sans doute, mais elle offre peu d'inconvénients sur le sol arrosé du Maduré. Il suffit aux rizières que la charrue déchire légèrement la surface du champ ; l'eau ramollit la terre et pénètre facilement dans toute la couche arable.

4°.

La province de Marava, longtemps tributaire du Maduré, venait de conquérir son indépendance, lorsque les Anglais la subjuguèrent et lui imposèrent un tribut annuel. Désormais le pays fut calme et cessa de souffrir des rivalités de quelques radjahs, mais le Marava est resté exposé à plusieurs calamités ; la plus redoutable de toutes était la sécheresse. Un été prolongé épuise les cours d'eau, flétrit les récoltes et calcine la terre. Le P. Martin, témoin oculaire, cite la famine générale qui désola le Marava l'an 1707, à la suite d'une longue sécheresse (2). Cette affreuse calamité fut suivie d'une autre qui renouvela toutes les misères : les pluies d'octobre avaient rempli tous les réservoirs ; un ouragan survint du côté des Ghâts. Les levées des tarpas faisant face à l'occident, pressées par les eaux que le vent soule-

(1) P. Martin, *Lettres édif.*, an 1712, tome XIX, 330.
(2) P. Martin, *Lettres édif.*, 228.

Digitized by Google

vait, se rompirent presque toutes; alors les eaux profondes des tarpas, subitement mêlées à celles de torrents et des canaux, occasionnèrent une inondation générale. Les rizières, les champs, les vergers, les villages, tout ce que les courants atteignirent sur une étendue de 30 lieues fut détruit ou dévasté. Beaucoup d'habitants périrent faute d'asile; ceux qui échappèrent aux périls de l'eau furent exposés aux tourments d'une disette prolongée. Les pauvres désertèrent le Marava et allèrent mendier des secours dans le Maduré et dans le Tanjore.

Cependant il fallut se hâter de réparer les tarpas. Les dégâts étaient énormes, mais trop d'intérêts étaient compromis pour que les travaux éprouvassent du retard et pour qu'ils fussent l'objet d'une seule opposition. L'Hindou du Marava sait bien que, sans les tarpas, le pays serait inhabitable. « C'est à la faveur des eaux que les laboureurs font « couler des étangs dans les campagnes qu'on voit croître « des quantités prodigieuses de riz. Lorsque les pluies sont « abondantes, le riz est vendu à vil prix. Pour 1 fanon « (22 centimes et demi), on achète quelquefois 8 markals « ou mesures de très-bon riz pilé. C'est la nourriture d'un « homme pendant quinze jours (1). »

Si l'eau est rare dans le Marava, nulle part aussi on ne prend plus de soins pour la recueillir et pour diriger vers les étangs celle qui s'écoule par les torrents pendant la saison des pluies. La grande rivière de Vaïarou est, en hiver, dès son entrée dans le Marava, aussi grosse que la Seine; cependant les canaux d'arrosage sont tellement multipliés et étendus, les dérivations pour remplir les tarpas si nombreuses, que le Vaïarou est de bonne heure mis à sec. Les rizières du littoral ne prospèrent que parce qu'elles utilisent les eaux perdues par les canaux supérieurs.

Dans le Marava comme dans le Maduré, les terres sont généralement possédées à titre de djaghirs ou jaghires, de-

(1) P. Martin, *Lettres édif.*, XIX, 231, 237.

Digitized by Google

puis l'invasion des Mogols. Ces concessions sont toujours révocables, et elles imposent à celui qui les obtient l'obligation de tenir à la disposition du prince un nombre déterminé de soldats. Le jaghiredar a pour colons et pour soldats ses parents, ses amis et ses esclaves. Cette organisation féodale est nuisible à l'agriculture, car elle lui impose trop de charges. Le pays a quelquefois tenté de s'en débarrasser, mais le radjah ou prince de Marava s'applique, de son côté, à la maintenir, pour avoir sans cesse à sa disposition une armée de trente à quarante mille hommes. C'est avec l'appui de ses feudataires qu'en 1702 le prince avait conquis son indépendance au préjudice du nabab de Maduré.

L'administration de la justice, si intimement liée à l'ordre public et à la prospérité du sol, est toujours en souffrance dans le Marava et dans tout le Décan méridional. Les Hindous de ces régions n'ont ni code ni digeste ; ils ont, il est vrai, les lois de Menou, mais peu d'hommes les comprennent, et la lecture n'en est permise qu'aux Brahmanes. Ils ont aussi les Védas, appelés *les lois divines* (1), mais ces poëmes sont ignorés des castes inférieures et peu lus par les autres (2).

Cependant les Hindous, peuple simple, laborieux et rigide observateur des rites, ont peut-être mieux qu'un code ; ils ont la coutume, et par ce mot il faut entendre les règles, les décisions et les pratiques établies depuis les temps les plus anciens, et confiées à la seule mémoire des hommes. Chaque district, chaque caste et presque chaque bourgade ont leurs pratiques et leurs règles invariables. A toute prétention nouvelle, à tout abus qui tend à s'introduire, à toute pratique qui s'écarte de l'usage, quel qu'en soit le protecteur, l'Hindou n'oppose qu'un seul mot, et ce mot est un arrêt sans appel : la *coutume*.

---

(1) La base des Védas, c'est le panthéisme et le symbolisme. *Annales de la propagation de la foi*. P. Bertrand, 1841, n° 76, page 219.

(2) P. Bouchet, *Lettres édif.*, XX, 77; P. Bertrand, 1841, *Annales.... de la foi*, n° 76, page 219.

Digitized by Google

Tout le monde a donc intérêt à connaître la coutume ; le soin de sa défense et d'en appliquer les dispositions est dévolu au chef de chaque bourgade : celui-ci est le juge naturel de tous les procès et de toutes les contestations qu s'élèvent parmi les habitants (1). Lorsque le chef juge, il est assisté de trois ou quatre habitants dont il a fait choix parmi les plus expérimentés. On peut appeler de sa sentence devant le maniacarren, sorte d'intendant qui a plusieurs bourgades sous sa surveillance ; ce juge d'appel se fait assister par deux ou trois anciens, avec lesquels il délibère, et prononce l'arrêt ; enfin les grands officiers du radjah jugent en dernier ressort. Le ministère d'un avocat est inconnu des Hindous. Les procès sont toujours courts, car on écrit peu ; et la loi, c'est la coutume sans interprétation possible : celui qui tenterait de l'altérer par un commentaire quelconque serait sévèrement puni ; souvent les parties confient à des arbitres le soin de les concilier ou de les juger en dernier ressort ; l'agriculture ne peut qu'y gagner avec des formes si simples et si expéditives. Bien qu'il y ait trois juridictions, les plaideurs ne sont dans l'obligation de payer qu'un seul juge, c'est le maniacarren ; celui-ci prélève, au préjudice du gagnant, un dixième de la somme contestée.

Ce n'est que dans les pays exclusivement agricoles, et quelquefois aussi parmi les populations maritimes, que la coutume peut insensiblement s'établir, et s'élever, par la consécration du temps, au mérite et à la fixité de la loi écrite. Inventée pour des besoins limités, pour des droits bien définis, pour des intérêts dont le bon sens est souvent le meilleur juge, la coutume pousse lentement de profondes racines ; elle protége sans effort et s'applique sans trouble, presque toujours en présence du peuple qui surveille les juges ; elle impose enfin une barrière insurmontable, à toutes les prétentions et à tous les abus, de quelque manière qu'ils se manifestent.

---

(1) P. Bouchet, *Lettres édif.*, XX, 101.

Digitized by Google

Plusieurs castes peuplent le Marava et le Maduré, ce sont : les Sanas, pauvres, méprisés et cultivant le palmier ; les Odéages ou Natampadiars, laboureurs de profession et se disant nobles par rapport aux Sanas ; les Brahmanes ou Brahmes, caste privilégiée en tous lieux ; les Modéliars et les Vellages, qui peuplent les villes ; les Maravers ou anciens habitants du Marava, que la paresse et le vol ont ruinés et déconsidérés ; enfin les Pallers, les Parias et autres encore, placés au plus bas sur l'échelle sociale. C'est dans les seules classes déchues que la religion catholique trouve des prosélytes : il en fut ainsi sous le Bas-Empire, lorsque la voix de l'Église relevait l'esclave de son ignominie.

Avant de quitter le continent indien, signalons une erreur grave et assez accréditée, qui donne aux Hindous du nord et du midi de la presqu'île un caractère uniforme (1). Le pays est trop vaste pour offrir constamment les mêmes traits chez des peuples exposés, depuis trente siècles, à des luttes et a des dominations si diverses ; souvent la religion a réagi sur les mœurs avec des circonstances différentes et par des effets opposés. Ainsi les Hindous de Calcutta et du Bengale diffèrent, sous beaucoup de rapports, des Hindous de l'Adjimère, des bouches du Sindh et des cantons qui longent la chaîne des Ghâts ; même au Bengale, où l'Hindou est patient et servile, il y a des tribus qui volent, torturent et brûlent d'une manière systématique.

Cependant on peut dire que toutes ces races diverses ont généralement, pour les arts mécaniques, une aptitude égale à celle des races européennes. L'Hindou excelle dans les travaux hydrauliques, dans la confection rapide et économique des instruments aratoires ; il montre pour les plus belles formes un goût et un talent d'imitation qui étonnent. Les bazars de l'Hindostan, du Décan, du Bengale, du Pandjab, du Cachemire et du Thibet sont encombrés des riches produits de l'industrie indienne ; l'aptitude de ces anciens

(1) R. Héber, *Lettres sur l'Inde ; Asiatic journal*, 1825.

Digitized by Google

peuples pour le commerce est devenue proverbiale, et encore aujourd'hui l'Angleterre ignore, malgré ses longues et pressantes recherches, quelques-unes de ces voies inconnues par où s'écoulent les produits de l'Inde et dont les indigènes ont gardé le secret.

§ 15.

Arrosages de la Taprobane ou Ceylan.

A l'extrémité méridionale de l'Inde s'élevait, comme une grande borne, l'île de Sin-Hala ou Lanka (1), appelée *Taprobane* par les navigateurs grecs et les Romains ; ses pics gigantesques dominaient l'océan Indien, et servaient de point de ralliement aux navires qui s'aventuraient dans ces parages lointains.

La Taprobane était située aux dernières limites orientales du monde connu des anciens. C'était dans ses ports que le commerce réunissait momentanément les navigateurs du golfe Persique, de la mer Rouge et des côtes du Malabar avec ceux des contrées situées bien au delà des bouches du Gange. L'Europe, l'Afrique et l'Asie occidentale ignoraient la civilisation avancée des races chinoises, dont elles recherchaient les produits agricoles et manufacturés ; ces produits leur parvenaient par l'entrepôt de Taprobane (2).

Cette île, dont le commerce fut longtemps un mystère, avait déjà des relations actives et très-étendues, à l'époque la plus florissante de l'empire des Perses (550 ans avant

---

(1) Sin-Hala, en sanscrit, signifie *terre des lions*. Les Chinois, traduisant cette dénomination, l'appelèrent Sse-Tseu-Kouê. *Voyez* Chy-fâ-hian, *Relation des royaumes bouddhiques ;* traduction d'Abel Remusat, édit. 1836, ch. 37, page 328.

Fâ-hian, prêtre bouddhiste, partit de Pékin l'an 399 de l'ère vulgaire ; il visita l'Inde et Ceylan, et rentra en Chine l'an 419.

(2) Héeren, *de Taprobanæ, seu Ceylone insula.... Soc. scient. Gotting.*, VII, 1828 ; Héeren, *De la polit....*, V, IV, 290, trad. franç.

Digitized by Google

J. C.). Deux siècles plus tard, la prospérité de la Taprobane étonna Néarque et Onésicrite, chargés par Alexandre d'explorer les mers indiennes (1). Arrien, l'auteur du *Périple*, écrivant un siècle avant l'ère vulgaire, donne quelques détails sur la Taprobane (2), qu'il appelle *Palœsimundus*, du nom de la capitale située sur un fleuve du même nom. Pline ajoute que le Palœsimundus avait plusieurs embouchures (3); Héeren suppose que Trincamalé, dont le port est le plus beau de Ceylan, est située dans le voisinage de l'antique ville de Palœsimundus. Du temps d'Arrien, toute l'île était cultivée, notamment sur les rivages du nord, qui sont aujourd'hui stériles et marécageux.

Les Ptolémées entretinrent des relations commerciales avec Ceylan, et Alexandrie fut le grand et riche entrepôt où venaient stationner les produits de l'Inde et de la Chine, avant de se disperser sur le littoral de la Méditerranée (4).

Le géographe Ptolémée, qui écrivait 150 ans après J. C., décrit la Taprobane sous le nom de *Salice* (5); pour donner des détails précis sur le littoral et sur l'intérieur du pays, pour énumérer les bons ports et les principales places de commerce, pour dire que le riz était alors ce qu'il est encore, la principale nourriture des indigènes, il est probable que Ptolémée puisa les matériaux de son récit dans les relations des voyageurs, et plus particulièrement dans celles des négociants romains (6). La ville royale d'Anurograma dont le géographe fait mention est probablement la même ville qu'Amuraguro, visitée en 1657 par Robert Knox (7). Strabon

---

(1) Héeren, *De la polit....*, III, II, 434.

(2) *Periplus maris Erythræi.*

(3) Pline, VI, 22; Héeren, V, append. IV, page 298.

(4) Héeren, III, II, 434.

(5) Ptolémée, VII, IV; Héeren, V, IV, 295.

(6) Héeren, *De la polit.*, III, II, 472.—V, IV, 295; Héeren, *Commentationes Soc. scient. Gotting. recent.*, vol. VI.

(7) Ptolémée, VIII, IV, fol. 137; Robert Knox, *Historical relation of the isle of Ceylon*, IV, chap. X.

Digitized by Google

confirme les notions géographiques et commerciales recueillies par Arrien, par Ptolémée et par Pline; avec tous ces écrivains nous trouvons, dans la Taprobane, une population active, agricole et industrielle; pour obtenir ses produits, Rome exportait annuellement une grande quantité de numéraire. Alors Palœsimundus était une ville de 200,000 âmes (1).

Sous l'empereur Claude, des ambassadeurs de la Taprobane vinrent à Rome rendre hommage à la puissance impériale (2); cette ambassade prouve que les relations commerciales étaient fréquentes et lucratives pour les princes de Ceylan. En 1719, on trouva une médaille de Claude en creusant les fondements d'une église dans la petite île de Manaar (3); cette île, située à l'extrémité du récif appelé Pont-d'Adam, n'est séparée de Ceylan que par un canal très-étroit.

Le commerce des Romains avec le Malabar et avec la Taprobane, se maintenait encore dans le VIe siècle, d'après Cosmas (4); ce savant voyageur avait été négociant avant de se faire moine, et, lorsqu'il publia sa *Topographia christiana*, vers l'an 550, il venait de consulter son ami Sopater, négociant récemment arrivé de Ceylan.

D'Alexandre à Cosmas, dans une période bien connue de plus de huit siècles, quelques peuples de la Méditerranée et ceux de l'Asie occidentale ont donc commercé avec les habitants de la Taprobane : cette île recevait l'or de Rome, quelques produits de l'Afrique, de l'Yemen, du golfe Persique et du Malabar, et elle donnait en échange les produits de la Chine, des bouches du Gange et de la côte de Coromandel (5); c'était le commerce le plus étendu et le plus varié, opéré entre des peuples inconnus les uns aux autres. Il y avait

(1) Pline, VI, 22.
(2) Pline, *loc. cit.*
(3) *Lettres édifiantes*, t. XXI; P. Bouchet, page 78 et suiv.
(4) Cosmas, *Topog. christ.*, insérée dans Montfaucon; *Bibl. Patr.*, II, 336.
(5) Abel Remusat, *traduct.* de Chy-fâ-hian.

Digitized by Google

plusieurs stations entre la Taprobane et Alexandrie. Arrien signale les riches comptoirs d'Adule et d'Aden.

Depuis 705 jusqu'à la fin du xve siècle, la navigation des peuples étrangers ne cessa de favoriser l'île de Ceylan; Marco Polo la désignait comme *la plus belle du monde*. C'est surtout dans le xie et le xiie siècle que le commerce d'exportation et d'échange fut actif et profitable; alors Trincamalé, avec son beau port, son riche terroir et ses vastes magasins, fournissait aux bâtiments arabes une prodigieuse quantité de riz.

C'est déjà un fait remarquable qu'une prospérité agricole et commerciale de dix-huit siècles, à l'extrémité de la presqu'île indienne, dans une île si éloignée des peuples dont elle était l'entrepôt; mais nous pouvons encore reculer l'époque de son origine : deux siècles avant les conquêtes d'Alexandre, les Perses trafiquaient avec les habitants de Sin-Hala.

La civilisation était donc à Ceylan de vieille date; elle était contemporaine de la civilisation indienne; elle se développa et se maintint par le contact successif avec la nation sanscrite, avec les Arabes, les Perses, les Grecs et les Romains; mais, au témoignage de ces peuples, il en est d'autres que nous pouvons invoquer pour mieux établir et même pour reculer l'origine de cette civilisation. Quelques fragments des écrivains sanscrits sont parvenus en Europe, grâce aux laborieuses recherches de plusieurs savants.

Les Hindous possèdent une antique histoire de Lanka ou Ceylan (1), extraite de Rajavali, le seul des écrits réputés sacrés par les sectateurs de Bouddha qui ait été importé en Europe (2). Le poëme de Rajavali, très-contestable sous le rapport historique, atteste du moins dans ses mythes, et sous

(1) Héeren, III, 1, 178.

(2) *Sacred and historical books of Ceylon*, published by E. Upham, London, 1833; Chy-fâ-hian, chap. xxxi, page 284, note A; Valentyn, *traduct.* du Rajavali.

Digitized by Google

des formes poétiques communes à tous les écrits primitifs, les invasions successives des peuples du Malabar et du Coromandel dans l'île de Lanka ; ces invasions, plus ou moins heureuses, échappent à l'histoire, parce qu'elle exige des preuves, des dates et une autorité plus grave ; mais, par les détails, par les faits nombreux qu'il révèle, par les descriptions qu'il renferme, par le récit des luttes et des mœurs policées des héros qu'il met en scène, le Rajavali mérite une sérieuse attention. Il prouve qu'une race ancienne, libre, riche et commerçante habitait Lanka à une époque très-reculée.

Le culte de Bouddha fut introduit dans l'île (1) vers l'an 550 avant J. C. (2); ce culte, en réformant le gouvernement sacerdotal des Brahmanes, en créant l'autorité despotique des princes, en faisant un appel continuel à toutes les intelligences, en classant les hommes selon leur mérite et non d'après les priviléges héréditaires des castes, amena à Lanka une période de richesses agricoles qui est attestée par les poëtes sanscrits; mais aussi il y eut lutte entre deux croyances, dont l'une avait la prétention de réformer l'autre. Le Ramayan (3), cet éclatant témoignage de la puissance des Brahmanes, nous montre ces derniers prodiguant l'injure et le mépris aux sectateurs de Bouddha, pendant la lutte et après leur défaite. C'est à Lanka que se réfugièrent une grande partie des Bouddhistes, après avoir succombé sur le continent; c'est dans cette île que Rama, l'une des incarnations de Vischnou, vint lutter et triompher de Ravana (4) : ce dernier était prince de Lanka et chef des *Raks-*

---

(1) Héeren, V, IV, 306.

(2) D'après Landresse, la loi de Bouddha pénétra à Ceylan sous le roi Devenu-Paelissa, deux cent trente-six ans après la mort de Shâkia, c'est-à-dire vers l'an 250 avant J. C. Pendant six cent quarante-trois ans, cette loi fut traditionnelle; plus tard, des sages furent chargés de l'écrire. Abel Remusat, *traduct.* de Chy fâ-hian, chap. XXXVI, page 326.

(3) Ramayan, III, sect. 76.

(4) Héeren, III, I, page 178-197.

Digitized by Google

chasas ou mauvais génies (1); même dans leurs conceptions poétiques, les Brahmanes étaient impitoyables envers tous les ennemis de leur puissance. Après la victoire, Rama remonta au ciel; mais les Rakschasas, plus heureux que les Bouddhistes du continent, se maintinrent à Lanka, où nous les retrouvons après vingt-trois siècles, malgré les luttes vives et désastreuses que l'islamisme devait renouveler plus tard avec aussi peu de succès.

Les Haschémites (1), tribus proscrites par les Omniades, sous le calife Abdul-Malek (l'an 705), tentèrent de se créer un petit État dans Ceylan : ils échouèrent comme envahisseurs et furent plus heureux comme colons; ils obtinrent la concession de quelques cantons, et bientôt huit colonies arabes s'élevèrent sur le littoral. Le bouddhisme conservait son principal sanctuaire sur le pic Adam, et il dominait dans le centre de l'île; plus tard, il se crut assez fort pour associer les colonies d'étrangers au commerce d'échange et aux bénéfices de l'entrepôt. Longtemps après, les Portugais entrèrent en partage dans les immenses produits de ce commerce, dont l'Angleterre, après tant de vicissitudes, a accaparé le monopole.

Ainsi donc tout atteste, dans Ceylan, une antique civilisation, une population nombreuse et aguerrie; et qu'un Dieu seul (Rama) pouvait vaincre, d'après le témoignage des Brahmanes; des relations commerciales très-étendues vers l'Orient et vers l'Occident; des villes florissantes, des places maritimes encombrées de marchandises; enfin un sol cultivé et prodigieusement fertile. Ces richesses, ce luxe, cette population intelligente, ces princes si habiles à développer la va-

(1) D'après le Rajavali, les mauvais génies possédèrent Sin-Hala pendant mille huit cent quarante-quatre ans, c'est à-dire le temps qui s'écoula depuis la dépopulation de l'île, survenue pendant la lutte de Rama avec Ravana, jusqu'à l'arrivée de Shakya-Mouni ou Bouddha. Selon quelques écrivains, la destruction des Rakschasas eut lieu vers l'an 588 avant l'ère vulgaire et lorsque Shakya-Mouni n'avait encore que trente-cinq ans. Chy fâ-hian, chap. XXXVIII, page 338, note 2.

Digitized by Google

leur de la terre, tout cela se trouvait sur des côtes aujourd'hui marécageuses et insalubres. C'est surtout sur la côte du nord que la stérilité du sol attriste les regards, et c'est là cependant qu'il faut chercher les traces d'un passé qui fut si brillant, et les ruines de deux grandes métropoles.

Depuis la fin du siècle dernier, plusieurs voyageurs ont exploré Ceylan; ils ont trouvé gravée sur le sol, en caractères ineffaçables, la preuve d'une agriculture ancienne, vaste, puissante et protégée par des travaux gigantesques. C'est l'irrigation qui, dès les temps héroïques, fertilisa les djengles et changea la face du pays. Aujourd'hui le commerce a trouvé de nouvelles routes; la guerre a plusieurs fois désolé Ceylan; la population a déserté les rivages du nord; les princes chingulais ont courbé la tête sous le joug étranger; mais le temps, la guerre et les hommes ont été impuissants pour détruire les grands barrages établis à l'issue des vallées. Malgré les atterrissements de plusieurs siècles, malgré les blocs et les terres détachés des pentes environnantes, malgré les ouragans et des pluies souvent excessives, il reste encore, en arrière de ces longs barrages, des bassins larges et profonds. Les eaux de chacun de ces bassins suffiraient, pendant quelques mois, à l'irrigation de quelques mille hectares de terre : ces réservoirs étaient très-multipliés; on en découvre dans tous les districts, au milieu des forêts, dans les régions les plus agrestes. Un petit nombre perpétue encore les bonnes pratiques des anciens habitants : c'est à ces réserves d'eau que l'île de Ceylan doit ses belles cultures, ses vastes rizières, ses vergers, et ses grands bosquets de cocotiers, de bananiers, de cannelliers, de jaquiers et d'aréquiers.

Sind-Bâd, géographe arabe du VIIIe siècle, donne à Ceylan 80 lieues de longueur sur 30 lieues de largeur (1).

---

(1) La relation de Sind-Bâd, surnommé *le Marin*, fut d'abord insérée dans le recueil oriental des *Mille et une Nuits*; M. Walckenaer lui a restitué le mérite d'avoir bien décrit Ceylan, sous le nom de *Serendyb*. Sind-Bâd avait déjà visité cette île, lorsqu'il y revint en qualité d'am-

Digitized by Google

D'après les missionnaires, l'île aurait 200 lieues de tour (1); elle égalerait l'Irlande en étendue. Sir Alexandre Johnston l'a visitée et décrite, mettant à profit l'ouvrage de Robert Knox, qui habita Ceylan depuis 1657 jusqu'à l'an 1677. La dernière édition de son ouvrage, enrichie du Voyage de Weston, fut publiée en 1817, à l'époque où John Davy explorait l'île (2). Les recherches de ce dernier, publiées à Londres, ont été traduites dans un recueil consacré, en France, aux progrès de la science géographique (3); le docteur Davy sera mon principal guide dans l'aperçu sur l'état moderne des irrigations dans l'île de Ceylan.

Le centre de l'île est occupé par un massif de montagnes dont les pics Adam, Namina-Couly-Candy, Donatou-Capella et Doumbera sont les points les plus saillants et les plus célèbres. De ces hautes régions partent un grand nombre de belles rivières qui vont se jeter à la côte dans toutes les directions, après avoir recueilli les eaux des vallées supérieures. Du côté du nord, l'île s'abaisse rapidement et se rétrécit de plus en plus en se rapprochant du continent indien. Toute la côte, depuis Trincamalé jusqu'à Manaar et Aripo, fut longtemps la plus commerciale de l'île; aujourd'hui c'est la moins fertile, celle où la sécheresse opère le plus de désastres. C'est dans les cantons du nord que se trouvent les plus beaux monuments et les vestiges les plus multipliés d'une ancienne opulence; ces monuments avaient diverses destinations : les uns sont religieux, et ils ont été taillés dans le roc; les autres servaient à protéger l'irrigation pendant les longues sécheresses. Ces derniers, qui nous intéressent particulièrement, étaient de grands étangs creusés de mains

---

bassadeur du calife Haroun-al-Rachid. Langlès publia, en 1811, la traduction des *Voyages* de Sind-Bâd.

(1) *Lettres édif.*, XXI; P. Bouchet, 1719, page 78 et suiv.

(2) *Transactions of the royal asiatic Society*, tome I, III, page 537; Robert Knox, *Historical relation.*

(3) John Davy, *Voyage dans l'intérieur de Ceylan*, 1817; *Nouv. Annal. des voyages*, XVI, page 1-76 et page 145-242.

Digitized by Google

d'homme, bordés de pierre de taille et soutenus, dans la partie la plus basse, par de magnifiques levées. Ces étangs artificiels sont appelés *tanks;* on en trouve dans toutes les parties de l'île; leur grandeur est très-variable : il en est qui ont à peine 20 mètres de diamètre; il y en a aussi qui ont de 5 à 8 lieues de circonférence. Le tank géant, situé près de Mantotté, sur la côte nord-est, arrosait un terroir produisant annuellement plus de 40 millions de livres de riz, sans compter les autres produits (1). A chaque désastre, son entretien exigeait des sacrifices énormes.

De pareilles entreprises, si fréquentes et si bien dirigées, donnent une idée très-favorable de l'agriculture de l'antique Sin-Hala; sir Robert Knox considère les tanks comme les plus anciens monuments du pays. Les princes qui protégèrent de si magnifiques travaux, ou les communautés qui les prirent à leur charge, étaient bien convaincus de la puissance et de l'utilité des tanks.

La côte occidentale cache, sous de vastes djengles, les ruines très-multipliées de villes, de palais, d'habitations champêtres et de barrages. Le lieutenant d'artillerie Fagan a donné une intéressante description de ses découvertes dans les environs de Topari et de Mineri (2).

La province centrale de Candy, l'une des plus riches et des moins exposées aux invasions étrangères, est aussi celle qui a conservé le plus de monuments de l'industrie cingalaise. Candy, appelée aussi *Mahanioura* (la grande cité), est située sur le bord d'un étang artificiel (3), dans la partie supérieure d'une jolie vallée élevée de 1,400 pieds anglais (425 mètres) au-dessus du niveau de la mer. Cette ville est à 137 kilomètres à l'est de Colombo et à 160 kilomètres à l'ouest de Trincamalé. Le fleuve Mahavellé contourne

(1) Johnston, *Transact.*, t. I, 537; Bertolazzi, page 131; Rob. Knox, IV, chap. x; Héeren, V, iv, 292.

(2) Colombo journal, *Nouv. Annal. des voyages*, novembre 1834, t. LXIV, page 239-247.

(3) John Davy, *Travels*, 1817.

Digitized by Google

Candy à peu de distance (1) ; il reçoit plusieurs grands affluents, puis il descend dans les plaines orientales et va se perdre dans la baie de Trincamalé.

Candy fut longtemps la capitale d'un État central et prédominant; mais son étang, qui n'a guère au delà de 1,500 mètres de longueur, fut creusé par ordre du dernier roi (2); il est entouré de collines au delà desquelles s'élèvent les grands escarpements du pic Adam et des sommités boisées ou couvertes de pâturages. On arrive à Candy par une belle route bordée d'arganiers. Déchue de son ancienne opulence, cette ville conserve encore le palais des rois et un grand nombre de temples. La possession de l'antique palladium de Ceylan, la dent de Bouddha, autrefois déposée dans le sanctuaire de Dalada-Malegava, a rendu les Anglais maîtres absolus du pays.

Colombo, grande ville maritime, est aujourd'hui la nouvelle capitale; son port, l'un des moins sûrs de la côte sud-ouest, est le plus fréquenté après la saison des orages. Les canaux, alimentés par les eaux du Kaleny-Ganga, arrosent le terroir de Colombo et les vastes jardins de cannelliers qui entourent la ville (3).

Le Kalou-Ganga, grande rivière portant bateau jusqu'à Ratnapoura, alimente un grand nombre de canaux qui circulent dans de petites plaines ou s'élèvent insensiblement sur la pente des collines; de belles forêts ombragent ces irrigations.

Des ports militaires de Ratnapoura, on s'élève vers le pic Adam, à travers un pays pittoresque parfois inculte et désert, parfois aussi, comme à Ghillemalé, ouvert, plat, verdoyant, entouré de palmiers et d'arbres fruitiers. La végétation est partout magnifique jusqu'à ce qu'on pénètre, par des chemins rocailleux, dans la sombre forêt qui enveloppe les vastes

(1) *Nouv. Annal.*, LXI, 115; LXV, 230.
(2) Leschenault de Latour, *Nouv. Annal.*, XVIII, 277.
(3) John Davy, *Travels*; *Nouv. Annal.*, XVI, 31, et LXV, 228.

Digitized by Google

contre-forts du pic. Des précipices profonds, au milieu desquels des Bouddhistes fervents ont taillé des degrés, conduisent au sanctuaire qui possède l'empreinte du pied de Bouddha (1). De cette esplanade, située à 3,000 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer (2), l'œil jouit d'une immense perspective. Au pied du sanctuaire se déroulent, du côté du nord, les longues et profondes vallées de Kotmalé; au delà le Mahavellé, sortant des collines qui l'emprisonnent, traverse de belles rizières et semble se perdre dans les bosquets de Candy. Du côté de l'orient, la vue plonge dans les ravines qui sillonnent les flancs du Donatou-Capella, et sur les djengles qui envahissent de plus en plus les terres arrosées; vers le midi, le district de Saffregam étale ses vastes rizières, ses torrents, ses petits fleuves et ses nombreux canaux; vers l'occident, les districts agricoles de Boulatgamé et de Korotty forment les limites supérieures d'un vaste plateau dont la mer baigne la base. Les irrigations de Negombo, de Colombo, de Pantoura et de Caltoura se perdent au loin dans une forêt de cocotiers et de palmiers.

La contrée située entre Colombo et le pic Adam est ravissante pour les étrangers; elle offre des sites qui rappellent les plus célèbres de l'Europe. Dans les vallées, les prairies sont plus étendues et aussi vertes que celles de l'Angleterre; sur les sommités, les forêts étalent une végétation rapide et colossale; partout la terre est naturellement fertile, et, lorsque l'irrigation lui vient en aide, elle opère des prodiges. Si le régime féodal était modifié dans l'intérêt de l'agriculture, si les tanks étaient rétablis, la partie sud-ouest de l'île serait de nouveau un vaste et magnifique jardin, et elle mé-

---

(1) La dent de Bouddha, que le roi Mahasana fit déposer dans le temple, fut enlevée, plus tard, par les Malabars envahisseurs, restituée par eux après leur expulsion, reprise et détruite par les Portugais vers l'an 1570; le lendemain les Bouddhistes en trouvèrent une autre. Chy-fâ-hian, chap. XXXVIII, page 345, note 17.

(2) Abel Remusat, Chy-fâ-hian, chap. XXXVIII, page 340, note 5; Weston, *History of Ceylon*, by Philalethes, London, in-4°, 1817.

Digitized by Google

ritérait le surnom de *paradis* qu'elle porte depuis un temps immémorial (1).

De Ratnapoura à Balangodé, sur le revers sud du pic Adam, les cultures sont variées, riches et entremêlées de prairies verdoyantes; des rigoles d'arrosage parcourent, dans tous les sens, des vallées très-peuplées. L'excédant des eaux s'écoule vers les canaux des terroirs inférieurs; les irrigations s'étendent jusqu'à la côte de Matoura. Près du village de Badghiry, situé sur la rive droite du Velleval-Oya, est une immense pièce d'eau servant autrefois à l'arrosement des terres. La digue ou levée de ce tank a 3 milles, ou 4,827 mètres de longueur. Vers le milieu de la levée il y a un puits avec une pierre couverte de caractères inconnus. Sous la domination hollandaise, les habitants de Badghiry et ceux du terroir inférieur utilisaient encore les eaux du tank (2); mais les dernières guerres ont dépeuplé le district.

L'Aouvah supérieur, depuis Aloutnioura jusqu'à Himbliatavellé, forme, au midi du pic Namina-Couly-Candy, un vaste amphithéâtre de 112 à 128 kilomètres de circonférence; il est composé d'une suite de montagnes escarpées, coniques, boisées, verdoyantes et séparées entre elles par des vallées étroites et sinueuses. Deux grandes rivières traversent l'Aouvah et vont arroser le littoral de Matoura et de Tallavillé. La révolte de 1817 a dévasté la contrée et refoulé la population dans les districts voisins; depuis lors, les canaux sont négligés faute de bras, et il n'y a de belles cultures et de champs de paddy (riz) que dans le terroir montagneux de Badoulla.

La contrée située à l'est du Namina, autrefois très-fertile, est devenue insalubre et pauvre par la mauvaise direction des eaux et par l'abandon de quelques canaux. Les barrages ou tanks sont aujourd'hui ruinés ou ensablés, et les bras manquent à la terre. La rivière de Parapa-Oya attriste une ré-

(1) John Davy, *Nouv. Annal. des voyages*, t. II, 230.
(2) *Asiatic journal*, 1832; *Nouv. Annal.*, LV, 368.

Digitized by Google

gion qu'elle fertilisait autrefois; ce n'est qu'à Talava et à Kattregam, ville rapprochée de la côte méridionale, qu'on trouve de bons pâturages et des cultures variées.

La province maritime de Mahagampatou, située au midi de l'Aouvah, est basse, plate et dépeuplée; mais elle est encore remplie de petits tanks, la plupart abandonnés. Dans les djengles apparaissent çà et là des canaux obstrués par la vase et les ruines d'anciens bâtiments. Cette décadence date de loin; l'histoire l'attribue au retour des princes cingalais dans les cantons du nord, après la retraite des Malabars. Le Saffregam fut plus heureux que le Mahagampatou; il conserva en grande partie ses tanks et ses arrosages.

Les rizières de Parnegammé et de Matouratté, sur le revers est du Donatou-Capella, sont entremêlées de beaux jardins où s'acclimatent facilement les arbres, les fruits et les herbages de l'Europe centrale. Les champs de paddy (1) et les vergers sont disposés en terrasses sur les pentes rapides de Matouratté, et ils sont arrosés par de nombreuses rigoles descendant des bois qui couronnent la montagne.

Le vaste district de Kotmalé, voisin du Boulatgamé, possède, dans ses gorges, des irrigations étendues, et cependant il renferme encore plus de tanks négligés, plus de canaux envasés que l'industrie n'en utilise; autrefois toutes les terres étaient arrosées. Le petit canton de Dimbola offre une image complète des anciennes et patientes cultures du Kotmalé (2).

Le canton de Ghirriagammé, découpé par de longues vallées, est situé au nord-ouest de Candy; il avait, autrefois, l'aspect d'un immense jardin ombragé par des cocotiers : la dernière révolte le couvrit de ruines.

Les rizières de Kornegallé, situées plus à l'ouest, sont vastes, disséminées dans plusieurs vallées et arrosées par les eaux d'un grand étang : le barrage de celui-ci est uniquement

(1) C'est le riz dans son enveloppe.
(2) John Davy, *Travels*; *Nouv. Annal.*, XVI, 215.

Digitized by Google

formé par un long massif de terres transportées, et contenu par des pieux et des fascines ; son entretien est coûteux ; il appartient au gouvernement. Ce n'est pas ainsi que les princes cingalais venaient au secours de l'agriculture.

Les irrigations de Ghirioula s'opèrent sur des terres basses et entourées de collines rocailleuses ; elles perdent tous les jours de leur étendue, malgré le voisinage de Negombo.

L'abondance des eaux sur le revers oriental du pic Doumbéra dispensa de creuser des tanks : tous les torrents y sont mis à profit ; toutes les sources supérieures sont épuisées par des champs taillés en terrasse, par des rizières situées à tous les niveaux, par des vergers qui atteignent les crêtes. On voit sans cesse, à Henvallé et à Taldenia, des champs où le paddy vient d'être semé à côté d'autres champs déjà verdoyants ou prêts à être moissonnés. Toute l'année, on y cultive le riz ; Chy-fâ-hian, voyageur chinois, avait déjà fait cette remarque dans le IVe siècle de notre ère (1). Sur la rive droite de Mahavellé et presque en face de Henvallé, le pays s'abaisse rapidement. Le tank de Bintenny est au milieu d'une plaine inculte ; ce grand réservoir, dont la nappe d'eau a encore 8 milles ou 13 kilomètres de circuit, était autrefois beaucoup plus vaste. Rien ne fait mieux comprendre la grande utilité des tanks que l'aspect des montagnes de Bintenny, calcinées par le soleil, et l'aridité des terres qui entourent l'étang.

De Candy à Trincamalé, par le haut Doumbéra, le pays offre les traces d'un appauvrissement récent ; quelquefois, cependant, la vue s'y repose sur des terres parfaitement arrosées. A l'issue d'une forêt d'ébéniers située à 40 milles (64 kilomètres) au nord-est de Nalandé, le voyageur a devant lui une plaine basse et marécageuse. Au milieu de la plaine est un lac de forme irrégulière, bordé de cultures et dominé par des pentes boisées ; ses eaux s'écoulent lentement dans le lit d'une rivière qui passe sous les murailles de

(1) Chy-fâ-hian, chap. XXXVIII, page 332.

Digitized by Google

Maïnery ; ce lac est un tank de 20 milles (32 kilom.) de circonférence, et la rivière est un ancien canal d'arrosage. La retenue des eaux s'opère par un barrage de 400 mètres de longueur et de 20 mètres de largeur à son couronnement : il est composé d'un massif de terres transportées, revêtu, du côté de l'eau, de pierres de moyenne grandeur, et, du côté opposé, recouvert par des arbustes vivaces et très-fourrés. L'eau s'écoule par une large ouverture formée avec de gros blocs taillés et placés par assises horizontales. Malgré les atterrissements du tank, le courant a encore, à son issue, 4 mètres de largeur sur 1 mètre de profondeur ; l'eau va se perdre, sans utilité pour l'agriculture, dans le Mahavellé-Ganga. Divisée autrefois par des mains intelligentes, elle fertilisait plusieurs cantons, et ses bienfaits se prolongeaient jusqu'à Toumbankad-Douvé, village situé dans le bas pays. C'est dans la belle et fertile province de Maïnery que venaient autrefois s'approvisionner les négociants de l'antique Palœsimundus. Vainement le Mahavellé est encore navigable, et le port de Trincamalé est resté ouvert au commerce ; les prodigieuses récoltes de riz ont disparu du pays depuis que la guerre en a dispersé les habitants, depuis que les canaux sont encombrés de vase, et depuis que les djengles sont descendues sur les rives du lac. Aujourd'hui le desséchement des marécages et la restauration des irrigations seraient une œuvre plus difficile et surtout plus périlleuse que celle de creuser un nouveau tank et d'en distribuer les eaux.

Non loin de Maïnery et à l'extrémité de la plaine, les hautes herbes dérobent la vue d'un second tank ; la levée est plus grande que celle du premier, et l'eau s'écoule par une ouverture carrée et verticale pratiquée dans la levée. Cette ouverture a toutes les apparences d'un puits revêtu de pierres de taille, dont quelques-unes ont jusqu'à 4 mètres de long sur 1^{m},50 de large.

L'étang de Candellé est à 29 milles (37 kilom.) de celui de Maïnery et au centre d'une grande plaine inculte. C'est le tank le plus solide que le temps ait respecté à Ceylan : il a

Digitized by Google

4 milles (6,437 mètres) de circuit ; la levée a plus de 2 kilomètres de longueur, 7 mètres d'élévation et environ 60 mètres de largeur à sa base ; un revêtement de pierres de taille, disposé en degrés, protége le massif du côté de l'eau ; sur le revers opposé, des broussailles impénétrables consolident les terres ; la chaussée est couronnée par une allée de grands arbres.

A l'extrémité de cette chaussée il en existe une seconde, formant avec elle un angle droit et d'une construction semblable ; le tank a donc deux issues, l'une débitant l'eau d'arrosage par un large canal, et l'autre, placée à l'extrémité de la petite levée, destinée, pendant les fortes pluies, à verser le trop-plein dans un canal de décharge. En temps de pénurie, cette seconde issue servait à augmenter le volume des eaux consacrées à l'irrigation. « La grande issue, « dit le docteur John Davy, est construite avec beaucoup « d'art et de solidité ; le canal est au-dessous d'une plate-« forme en maçonnerie.....; il est construit en pierres « oblongues, ayant de 5 à 7 pieds de longueur ; elles sont « taillées avec soin et parfaitement jointes l'une à l'autre « sans ciment. Le sommet de la plate-forme est uni, il ren-« ferme un petit puits cylindrique, communiquant direc-« tement avec le canal qui est au-dessous, et dans lequel « l'eau, en passant, s'élève naturellement au niveau du lac ; « l'eau sort par deux ouvertures formées par une masse de « rochers posée verticalement sur trois rochers placés de « champ..... »

Après un cours de 21 à 24 kilomètres, le canal de Candellé va se décharger dans la baie de Tamblegam, après avoir arrosé quelques champs de paddy. Trincamalé est située à l'extrémité opposée de la baie.

Sans nul doute, il existe, dans le Maïnery, le Candellé et les cantons voisins, d'autres tanks dont les djengles dérobent les traces. Partout où les princes ont cru s'honorer en créant pour l'agriculture de nouvelles et puissantes ressources, il s'est toujours trouvé des imitateurs. Quoi qu'il

Digitized by Google

en soit, les tanks méritent une sérieuse attention ; rencontrés au milieu des déserts, ils attestent une richesse agricole et une pratique perfectionnée de l'irrigation qui, sans eux, seraient restées inconnues.

Dans les solitudes qui séparent le canton arrosé de Kornegallé de celui très en décadence de Nalandé, il y a plusieurs terroirs, notamment celui d'Atgallé, qui ont de belles maisons de campagne entourées d'arrosages et de bosquets (1); mais, au nord de Nalandé, le terroir de Damboulou, autrefois riche et peuplé, n'a plus conservé un seul filet d'eau. Tous les ans, la surface du pays est desséchée ; elle n'est visitée que par les amis des arts et par les archéologues; ils savent que les temples souterrains de Damboulou, taillés dans le roc par les sectateurs de Bouddha, sont les plus grands, les plus anciens et les plus parfaits dans leur genre qui existent dans l'île de Ceylan.

A 90 milles (144 kilom.) au nord de Candy et à 67 milles (108 kilom.) à l'est de Manaar et Aripo, était Anouradjapoura, antique capitale de Ceylan ; selon le Rajavali, dont nous devons la traduction au savant Valentyn, cette cité, longtemps célèbre, fut fondée par Vidjeoudja (2), et rebâtie avec magnificence par le roi Voundou-Kabadja, qui régnait l'an 246 de notre ère (3). Anouradjapoura se maintint dans un état florissant pendant plus de quinze cents ans : ruinée plus tard et par des causes peu connues, ses habitants se réfugièrent dans une ville plus méridionale; c'est à peine si, dans les ruines de cette grande cité, il reste encore debout quelques portions de temples, que le temps dégrade et que les djengles ont envahies (4).

Terminons ici nos recherches : il doit nous suffire d'avoir

---

(1) John Davy, *Nouv. Annal.*, XVI, 61, 240.

(2) Le capitaine J. Chapman, qui visita Anouradjapoura en 1828, pense que cette ville fut fondée vers l'an 470 avant J. C.

(3) Chy-fâ-hian, chap. XXXVIII, page 332.

(4) *Asiatic journal*, janvier 1829 ; *Nouv. Annal.*, LIV, 102; *Voyage du capitaine J. Chapman*, 1828.

Digitized by Google

prouvé que l'irrigation existait à Ceylan au moins cinq à six siècles avant l'ère vulgaire; que la terre fécondée par les eaux d'arrosage était prodigieusement fertile; que les travaux d'art, destinés à créer des réserves d'eau pour les temps de pénurie, étaient remarquables par leur grandeur et par leur solidité; que les anciens Chingulais étaient industrieux, entreprenants, et ne reculaient devant aucun obstacle pour doter la terre d'une irrigation perpétuelle.

Les voyageurs modernes, et notamment Knox, Johnston, Bertolazzi, Weston, Davy, Upham et Leschenault de Latour, sont venus successivement confirmer la tradition chingulaise extraite du Rajavali et du Ramayan; les uns et les autres ont donné plus de certitude aux notions trop circonscrites de Néarque, d'Onésicrite, d'Arrien, de Ptolémée, de Pline, de Strabon, de Cosmas, de l'Arabe Sind-Bâd et du Chinois Chy-fâ-hian.

CHAPITRE II.

ARROSAGES DE L'ASSAM ET PAYS LIMITROPHES.

§ 1er.

Arrosages de l'Assam, le Djynta, le Silhet, l'Hiroumba, le Tippérah, le Chittagong, l'Aracan et Manipour.

Les vastes contrées situées au delà du Gange furent très-peu connues des anciens (1); ils savaient que, au delà de la Taprobana et de l'entrepôt maritime de Maliarpha (2), il y avait encore d'autres mers, des peuples laborieux et commer-

(1) *Géogr.* de Mentelle et Malte-Brun, 1803, t. XI, page 493.
(2) Ptolémée, VII, I, tab. X.

Digitized by Google

çants, une presqu'île appelée *Chryse* (1), à cause de ses richesses, et une métropole appelée *Thina*, qui touchait aux régions glaciales. Les fragments de Ctésias, recueillis par Arrien (2), le Periplus, Strabon, Pline et Ptolémée, manquent de détails et d'exactitude.

Mais, quelque incomplètes que soient les notions recueillies par les anciens, elles ont pour nous un grand intérêt; elles prouvent qu'en Orient, et surtout dans l'Asie méridionale, tout entrepôt eut, dans son voisinage, des terroirs fertilisés par l'arrosage. Si donc quelques nations de l'Occident naviguèrent sur les mers des Indes, et si elles allèrent chercher dans la Taprobana et à Maliarpha (3) les produits de contrées plus orientales, c'est que, dans ces contrées, l'agriculture y prospérait par l'irrigation; c'est que celle-ci suppose toujours une organisation sociale bien assise et des peuples laborieux.

L'histoire de ces peuples et celle de leur industrie agricole et manufacturière furent toujours ignorées des anciens. Les navigateurs modernes pénétrèrent plus avant dans ces contrées lointaines; ils trouvèrent des nations puissantes dont l'organisation civile et religieuse était de vieille date. En s'aventurant dans des pays qu'arrosaient de grands fleuves, ils virent de grandes cités, des monuments prodigieux, des travaux hydrauliques qui faisaient honneur à l'industrie humaine. Leur attention s'arrêta sur des codes qui attestaient une antique civilisation, sur des rituels appartenant à des croyances primitives. Avec ces nations civilisées, avec ces cités, ces fleuves, ces monuments, ces grands travaux, ces codes, ces symboliques croyances, ils trouvèrent aussi des terres fertiles, des deltas aussi riches que celui de l'Égypte, des canaux d'arrosage et de navigation, de magnifiques val-

(1) Periplus, 34; Ptolémée, VII, II, fol. 133; Mannert, V, page 242; Héeren, III, II, 432.

(2) Arrian., *Hist. nat.*, IV, 27.

(3) D'après quelques écrivains modernes, Maliarpha serait la ville de Mavalipouram, célèbre dans les épopées sanscrites.

Digitized by Google

lées, des plaines immenses produisant la soie, le coton, le sucre, les épices et tout ce que l'antiquité achetait à si haut prix. Sur ces terres fécondes prospéraient des végétaux nouveaux, des arbres forestiers d'une valeur inappréciable, des fruits d'une saveur exquise, des troupeaux nombreux, enfin tout ce qui peut contribuer à améliorer la vie matérielle des peuples.

Nos recherches sur les irrigations chez les peuples anciens seraient donc incomplètes si nous nous arrêtions sur les rives du Gange. Au delà des Gangarides, il y avait encore des terroirs et des contrées entières qui étaient arrosés depuis une époque reculée. Nous retrouverons en partie ces irrigations chez les peuples modernes qui possèdent les mêmes pays; ils ont continué avec plus ou moins de succès l'œuvre de leurs prédécesseurs. La marche que nous suivrons dans ces nouvelles recherches sera toujours la même; avant tout, elle sera conforme à la position géographique de chaque pays, afin que le lecteur puisse nous suivre sur la carte, sans trop se préoccuper des divisions politiques, moins appréciables que les divisions naturelles.

1°.

L'Assam, situé au nord-est du Bengale, n'est, à proprement parler, que la grande vallée du Brahmapoutra depuis Golpâra jusqu'à Sadiya; il a 400 milles (643 kilom.) d'étendue de l'est à l'ouest (1).

Le Brahmapoutra, appelé *Lohit* et *Bor-Lohit* dans le haut pays, a sa source dans le Brahma-Kound, petit lac illustré par la tradition religieuse. Depuis 1825, les officiers anglais Burlton, Wilcox et Bedford ont exploré les deux rives du fleuve, et quelques-uns de ses grands affluents dans les hautes vallées de Ranadeba et du Singphor (2).

---

(1) *Nouv. Annal.*, t. XXVI, 309, XXXII, 57, et LXXI, 150.

(2) Calcuta, *Government gaz.*, 30 juin 1825; Klaproth, *Mémoire sur les sources du Brahmapoutra; Nouv. Annal.*, VII, 266.

Digitized by Google

L'Assam est généralement montagneux, boisé, riche en herbages et en troupeaux. La culture et, par conséquent, l'arrosage ne s'éloignent guère des rives du Brahmapoutra et des vallées latérales.

Khoum-Lai, prince descendu du ciel, est le fondateur du royaume d'Assam (1). Cette tradition, que nous retrouverons ailleurs et sous d'autres formes, semble indiquer que Khoum-Lai était venu des pays *hauts*, c'est-à-dire de la Chine (2). Plus tard, les Sinhphous ou Sinhphos renouvelèrent l'invasion par le nord et subjuguèrent tout le haut Assam.

En 1660, l'Assam fut attaqué par les musulmans d'Aureng-Zeb; mais ils trouvèrent un peuple aguerri et indépendant, un pays naturellement défendu par ses montagnes, ses forêts, ses longs défilés, ses grandes rivières, et par l'inondation périodique du Brahmapoutra (3). En 1819 les Birmans s'emparèrent de l'Assam, dont ils furent expulsés par les Anglais; cette belle principauté est aujourd'hui sous les ordres du gouverneur général de l'Inde. En envahissant le pays, les Anglais ont respecté tout ce que la sûreté de la conquête permettait d'accorder aux mœurs, aux habitudes et à l'administration du pays; le système financier est resté le même. Chaque cultivateur qui possède en tenure 2 paras ou à peu près 6 bigahs (4) de terre labourable paye 3 roupies de capitation. Le colon ne peut vendre ni sous-fermer la terre qu'il exploite; elle appartient à l'État, qui ne la retire jamais des mains du colon, pourvu qu'il paye exactement l'impôt.

Le haut Assam est formé d'un sol gras, ondulé, et très-

---

(1) *Nouv. Annal.*, XXXVI, 103.

(2) *Nouv. Annal.*, XXXIII, 229.

(3) Rennel, III, 322; Mohamed-Cassim, *Descript. de l'Assam*, trad. en anglais par Henri Vansittard, en français par Castéra.

(4) Je n'ai pu découvrir la mesure exacte du bigah : sous cette dénomination, on désigne peut-être la terre qu'une charrue attelée de deux bœufs peut labourer en un jour ; ce serait, dans ce cas, le *jugerum* des Romains. Généralement, l'unité de mesure, dans les pays d'arrosage, est moindre que le *jugerum*.

Digitized by Google

propice à la culture du riz, du blé, du sucre, du poivre, du coton, de la soie, du tabac, de l'indigo et du sénevé. Ces produits enrichissent plusieurs terroirs.

Le Sadiya est une vaste province dont la capitale porte le même nom; son sol alluvial est gras, uni, assez arrosé et très-propice aux rizières; on y obtient annuellement deux récoltes de riz.

Dans tout l'Assam, sans en excepter les provinces les plus fertiles, on peut se convaincre que, à une époque reculée, les cultures furent plus florissantes. Les guerres suscitées à de longs intervalles par des peuples envahisseurs ont, chaque fois, désolé le pays et diminué le nombre de bras; mais il reste encore de grands canaux qui sont la propriété commune de plusieurs terroirs, et de petites dérivations qui descendent isolément dans les vallées. Dans le Kotch-Béhar, province située vers la frontière du Bengale, l'arrosage est pratiqué sur une grande échelle; c'est dans ses fertiles pergannas (cantons) que Mir-Djemla, général d'Aureng-Zeb, établit ses réserves avant d'envahir l'Assam (1).

Il y a des irrigations remarquables le long du Deheng avant sa jonction avec le Brahmapoutra, et entre le Deheng et le pays de Simlagherh. Les cultures y sont plus variées, les eaux plus abondantes; c'est un immense jardin protégé par une chaussée de plus de 100 milles A. (161 kilom.) de longueur; l'existence de cette antique chaussée révèle une administration vigilante et très-éclairée sur les intérêts du pays.

L'arrosage est pratiqué jusque dans les régions supérieures, sur la pente des montagnes et dans les vallons très-reculés; on y récolte abondamment des mangues, des bananes, des citrons, du sucre, du poivre, du gingembre et du bétel : les fermes y sont fréquemment situées au centre d'un bosquet de cocotiers ou d'aréquiers (2).

---

(1) *Quarterly oriental magazine*, Calcuta, 1825.
(2) *Nouv. Annal.*, t. XXXII, 59.

Digitized by Google

Ghergân, ville considérable située près du Deheng et au milieu d'une plaine cultivée, est protégée par de belles chaussées contre les inondations; chaque maison a son jardin. La ville n'est, en réalité, qu'une agglomération de petits villages embellis par la verdure des champs et par de beaux ombrages. Les canaux de Ghergân sont alimentés par le Dikho, grosse rivière qui traverse la ville et défend le palais du radjah.

Le Sakato et le Thengha-Pani sont deux grands affluents du fleuve, arrosant le haut pays possédé par les tribus du Mismi ou Mychmy; leurs rives sont bordées de cultures et d'arrosages.

La ville de Rangpour, la plus peuplée de la principauté, est située dans la partie supérieure de l'Assam : parmi les grands réservoirs consacrés à l'arrosage de son terroir, on cite ceux de Djayasagar, Sivasagar, Gaourisagar et Roudrasagar; ces étangs sont l'œuvre de quatre rois d'Assam; chacun d'eux est placé sous la protection de trois temples dédiés à Siva, à Vichnou et à Dourga. C'était une sage mesure chez les peuples indiens que de placer l'agriculture et l'eau d'arrosage sous la protection des dieux. L'*Asiatic journal* nous apprend que l'étang de Djayasagar occupe en surface près de 350 bigahs de terre.

Le Brahmapoutra renferme plusieurs îles : celle formée avec le Dhonec, l'un de ses affluents, est vaste et cultivée avec soin; des rives de Dhonec jusqu'à Ghergân, la terre est sans cesse embellie par une riche végétation. Dans les jardins on y sème, avec succès, toutes les graines venues d'Europe : les deux récoltes principales sont le riz et la soie (1).

L'Uttarcul est un grand terroir situé sur la rive droite du fleuve; il est plus peuplé et d'un aspect plus agréable que celui de la capitale située sur la rive gauche. Le commerce extrait annellement de l'Uttarcul des produits considérables.

---

(1) Rennel, III, 307; Henri Vansittard, *traduct.* de Mohamed-Cassim.

Digitized by Google

Parmi les tribus qui possèdent l'Assam, on distingue les Nagabs, race libre, indépendante, abritée par de longs défilés, cultivant la terre avec intelligence. La propreté de leurs demeures, des mœurs hospitalières, la beauté des champs couverts de coton, de piment, de gingembre et d'ignames, les barrages établis sur les torrents, l'aménagement et la bonne direction des canaux et des rigoles, tout fait présumer que l'arrosage est fort ancien dans la région montagneuse. Chaque village nagah a deux chefs ; l'un, qui est le principal, surveille les cultures et les canaux, l'autre est le chef de la guerre : tous les deux admettent, dans le conseil, les vieillards les plus expérimentés (1).

Les anciens rois d'Assam, qui ouvraient des canaux, creusaient des étangs, jetaient de belles chaussées sur les rives marécageuses du Brahmapoutra et dotaient leur royaume d'une agriculture florissante, ont aujourd'hui pour successeur un radjah qui est relégué au fond d'un palais, entouré d'une cour nombreuse et avilie, et est tributaire des Anglais.

2°.

Sous le nom de *Djinta* ou *Djintiah*, on désigne une principauté montagneuse, ayant 100 milles A. (161 kilomètres) de longueur sur 80 milles (129 kilom.) de largeur ; elle est située au midi de l'Assam, à l'occident de l'Hiroumba et au nord du Silhet (2).

Le Koupili, l'un des plus grands affluents du Brahmapoutra, et le Bourak traversent le Djynta, recueillent les eaux d'un grand nombre de rivières et en cèdent une portion notable aux canaux d'arrosage. Djyntapour, capitale du pays, est sur le Koupily. Le riz, le coton et la majeure partie des produits agricoles de l'Assam sont aussi ceux récoltés sur le

(1) *Quarterly or. magaz.*, Calcuta, juin 1825.
(2) *Nouv. Annal.*, XV, 365.

Digitized by Google

plateau de Djyntapour et dans plusieurs vallées. Ces denrées sont livrées à bas prix à cause de leur abondance, et elles s'écoulent dans les contrées voisines. Les tribus montagnardes respectent les caravanes ; ce n'est qu'à ce prix qu'elles sont visitées par les négociants du Bengale et de Manipour.

3°.

Le Silhet, autrefois principauté indépendante, est aujourd'hui réuni au Bengale oriental. Une partie de ses vallées est arrosée par le Boulak ou par ses nombreux affluents. Le Tippérah, situé au midi du Silhet, jouit d'un climat sain et d'un sol très-fertile ; l'arrosage y protége toutes les cultures (1).

4°.

Les habitants du Katchar ou Hiroumba se vantent de n'avoir jamais été envahis par les musulmans de Delhi ; mais ils ont été impuissants contre les Anglais. Cette principauté a 140 milles (225 kilomètres) de longueur sur 100 milles (161 kilomètres) de largeur ; elle confronte, au nord, avec l'Assam ; à l'ouest, avec le Djynta ; au sud, avec le Silhet ; à l'est, avec Manipour et Ava.

Deux belles rivières, le Koupily et le Bourak, traversent l'Hiroumba : la première descend des montagnes orientales et se réunit au Brahmapoutra, près de Rangamati ; la seconde, plus riche, plus étendue, mais plus fréquemment saignée par les canaux d'arrosage, va rejoindre le fleuve dans le bassin de Dacca (2). Les irrigations du Bourak sont si considérables, que l'excédant des eaux amenées par les canaux dans les terroirs supérieurs suffit pour entretenir, dans le bas pays, de vastes étangs très-poissonneux : le district de Bourakpour est réputé par sa fertilité.

---

(1) *Nouv. Annal.*, XV, 364.
(2) *Nouv. Annal.*, XXXIII, 379.

Digitized by Google

Khaspour ou Cospour, ancienne capitale de l'Hiroumba, conserve un petit terroir arrosé par le Koupily ; à 20 milles plus bas est Doud-Patily, nouvelle capitale. Le Koupily arrose, dans cette région, la majeure partie des terres riveraines et la vallée de Dhermapour.

Près du district indépendant de Tripoura (1) est un étang immense, creusé de main d'homme et placé sous la protection d'une pagode en brique bâtie dans le voisinage. On trouve dans ce sanctuaire une inscription que l'antiquité des caractères rend illisible : la tradition donne à l'étang et à la pagode une origine très-reculée.

La population de l'Hiroumba décroît très-rapidement ; en 1820 elle était encore de 80,000 familles ou environ 500,000 âmes. L'irrigation lutte vainement contre les obstacles et contre les avanies que lui impose un mauvais gouvernement ; tous les jours, en perdant des bras, la terre perd de sa force. Le radjah de Katchar est prince absolu ; sa volonté est la loi du pays, et ses délégués, peu confiants dans sa bienveillance, se hâtent de pressurer le peuple pour s'enrichir et, au besoin, pour racheter leurs exactions. C'est peut-être un bonheur que l'Hiroumba se soit trouvé un jour dans le voisinage des possessions anglaises. Envahi par les Birmans, en 1818, le traité de 1826, signé à Yandabou, a ramené, il est vrai, le radjah Govinda-Tchoundra, mais il a fait passer le pays sous la protection des Anglais : de quelque manière qu'elle se manifeste, l'intervention de ces derniers sera bienveillante et profitable pour l'Hiroumba.

Le Chittagong est cette partie du littoral tantôt arrosée et tantôt inculte ou marécageuse, qui de l'embouchure du Brahmapoutra s'étend jusqu'à l'Aracan.

5°.

On appelle Aracan la partie orientale du golfe de Bengale,

(1) *Nouv. Annal.*, XV, 360.

Digitized by Google

depuis le Chittagong et l'Hiroumba jusqu'aux monts Youmaths, qui longent la frontière d'Ava (1).

De fréquents marécages rendent le pays malsain ; la terre est argileuse sur les collines, noire, grasse et très-fertile dans les vallées. Des rigoles d'arrosage circulent sur les coteaux ; les canaux coupent la plaine et y entretiennent une végétation puissante ; ces irrigations faciles et multipliées, ce luxe perpétuel de la terre séduisirent les Birmans lorsqu'ils en firent la conquête en 1783. L'Aracan devint le domaine privé de l'éléphant blanc (2) ; plus tard, le traité d'Yandabou a adjugé le domaine aux Anglais.

Aracan, capitale de la principauté, est à 50 milles (80 kil.) de la mer, sur une belle rivière qui divise la ville en plusieurs quartiers et qui bien souvent inonde le terroir. Les habitants riches et la garnison anglaise habitent sur les coteaux, dans des villages agréablement situés et entourés de rigoles d'arrosage, de champs clos et d'ombrages de bananiers (3). Trois chaînes de collines cernent Aracan ; elles renferment plusieurs petits étangs qui communiquent entre eux par des canaux d'arrosage.

La partie des monts Youmaths, qui est dans l'Aracan, offre des rampes multipliées, sillonnées par des rigoles et une infinité de petites rivières bordées de terres arrosées : ces cultures fournissent au commerce du tabac, du coton, du sucre, du chanvre, et surtout beaucoup de riz.

6°.

La principauté de Manipour fut subjuguée par les Birmans, qui y commirent d'affreuses déprédations, et, peu après, cédée aux Anglais par le traité de 1826.

Selon les relations les plus récentes, le Manipour est une

---

(1) *Quarterly oriental magaz.*, Calcuta, juin 1825 ; *Nouv. Annal.*, XXXIII, 228.

(2) Crawfurd, *Ambassade à la cour d'Ava*, 1826.

(3) *Nouv. Annal.*, mai 1828, page 165.

Digitized by Google

belle et longue vallée, entourée de hautes montagnes et bordée par une chaîne de marais et de petits lacs (1); ses habitants sont, pour la plupart, des Hindous de la caste des Radjeponts. C'étaient des émigrants qui portèrent vers l'Orient le culte de Brahma, et peut-être aussi la pratique des irrigations. Tout atteste dans le Manipour un État florissant, jusqu'à l'époque où les Birmans l'envahirent ; les débris de la population se réfugièrent sur les montagnes pour éviter l'esclavage. Des canaux desséchés coupent encore la vallée et se perdent sous les broussailles ; une végétation puissante et sauvage révèle à chaque pas la fertilité du sol et la beauté du climat ; des rivières portant pirogue coulent à travers des plaines silencieuses et vont inutilement grossir le Ningti, qui est l'Irraouaddy occidental.

Cependant on voit encore quelques arrosages dans le Manipour ; au delà de l'Ireng, rivière profonde et reculée, un voyageur anglais trouva des auges et des réservoirs alimentés par des aqueducs formés avec des bambous et supportés par des piliers en pierres sèches.

La belle et antique ville de Manipour, capitale de la principauté, fut complétement ruinée par les Birmans ; ses ruines couvrent une grande surface que les djengles ont déjà envahie ; une large chaussée, bordée de terres autrefois très-fertiles, conduit encore de Manipour au pied des montagnes. Un col situé dans le district de Kabbou est l'unique passage pour communiquer avec le pays d'Ava.

§ 2.

Arrosages dans le royaume d'Ava.

A partir des régions supérieures de l'Assam, l'Himalaya se prolonge vers l'est jusqu'à la frontière de la Chine. Au nord de cette imposante barrière, sont les régions froides et

(1) *Nouv. Annal.*, t. XXXIII, 35 et 38.

Digitized by Google

encore très-peu connues du Thibet oriental. Sur le revers opposé, de longues chaînes se détachent de l'Himalaya, courent dans la direction du sud et divisent la presqu'île au delà du Gange en trois grandes vallées, celle d'Ava, celle de Siam et celle de Camboge. La vallée d'Ava est la plus large, mais elle est moins longue que celle de Camboge (1).

Le Dzangbo (2), le plus grand fleuve du Thibet, franchit l'Himalaya par d'affreuses solitudes et prend le nom d'Irraouaddy pendant un cours de 6 à 700 milles (965 à 1,126 kilom.) dans le royaume d'Ava. Dans sa longue course les eaux du fleuve se colorent comme celles du Nil, et elles déposent annuellement une couche de limon sur les terres inondées; les crues surviennent en juin après la fonte des neiges, et elles durent trois mois. En se rapprochant de la mer, l'Irraouaddy se divise en plusieurs branches, et après avoir arrosé une immense étendue de terre, notamment les cantons de Bassin, Dalla, Rangoun et Syrian, il débouche dans le golfe de Martaban par quatorze embouchures. Les grands affluents de la rive droite du fleuve sont: le Paienduen, dont la source est opposée à celle du Brahmapoutra; le Kyaïnduen, qui descend des crêtes méridionales de l'Assam; le Zittang, qui longe le fleuve, arrose le Pégou et forme à son embouchure un large bras de mer; et le Salouen ou Thsan-Louen, qui vient du Thibet. Les deux derniers communiquent, en outre, avec l'Irraouaddy par des canaux d'arrosage assez grands pour être navigables.

L'histoire des Birmans remonte à l'an 543 avant l'ère vulgaire (3). Le premier roi fut Indien. Vers l'an 107, la capitale fut transférée de Promé à Pougan; douze siècles

---

(1) *Asiatic journal*, août 1828; cap. Low, *Observ. sur la presqu'île malaie*.

(2) Klaproth, *Mém. sur les sources de l'Irraouaddy*; *Nouv. Annal.*, t. XLII, 159.

(3) Crawfurd, *Ambassade à la cour d'Ava*, 1826; Calcuta, *Gov. gaz.*, mars 1827.

Digitized by Google

plus tard, Sakaïng et Ava devinrent successivement les grandes métropoles. La ville d'Amérapoura succéda à Ava; mais, depuis 1822, cette dernière cité a repris son rang, et pour la seconde fois elle donne son nom à l'empire. Dans l'Orient, la chute d'une dynastie entraîne presque toujours la ruine de la capitale; ces luttes de famille ou de race, concentrées dans la grande vallée de l'Irraouaddy, et les ruines immenses de Pougan, font supposer une agriculture puissante dès les premiers siècles de l'ère vulgaire. La défaite de Promé, en 1826, livra aux Anglais les plus belles provinces (1); depuis le traité qui intervint cette même année, les limites de l'empire ne dépassent point celles de la vallée (2).

Parmi les races qui composent la nation birmane, il en est qui dédaignent les travaux agricoles et d'autres qui s'y dévouent exclusivement; l'existence de ces races si différentes de mœurs et de langage fait supposer que l'Ava a été plusieurs fois envahi et subjugué; en effet, les Birmans proprement dits sont d'origine mongole; les Kicaans, tribus indépendantes sur les monts Youmaths (3), sont considérés comme les débris de la race aborigène; les Kayans exploitent les forêts du Manipour, les Karians cultivent la terre, et les Zabaings élèvent les vers à soie (4).

La population de l'Ava fut évaluée à 6 millions, en 1826, par un officier de l'état-major anglais; c'est bien loin des 17 millions donnés par le colonel Symes.

Le climat est généralement malsain : parmi les causes qui vicient l'air, il faut compter le mauvais état des canaux d'ar-

---

(1) Major Snodgrass, *Narrative of the Burmese War*, London, 1827.

(2) La révolte d'Alompra, en 1752, et son usurpation relevèrent l'empire d'or et la puissance des Birmans comme race. En 1793, sous le successeur de Mindéragée-Praw, quatrième fils d'Alompra, l'empire avait 380 lieues d'étendue du nord au midi.

(3) Les monts Youmaths font partie de la grande chaîne appelée *Romah-Pokoung-Toung*.

(4) Crawfurd, *Ambass.*, 1826; Calcuta, *Gov. gaz.*, mars 1827; *Asiatic journal*, févr. 1828; *Quarterly or. magaz.*, Calcuta, juin 1825.

Digitized by Google

rosage et de desséchement. Rien n'est tenté depuis longtemps pour assainir les terres marécageuses, principalement dans la belle plaine de Promé et dans le Pégou ; le mal augmente journellement ; l'autorité centrale est sans volonté ou sans force, et les djengles envahissent peu à peu les terres cultivées ; tout prépare à l'Ava inférieur un avenir d'autant plus déplorable que les rizières peuvent y donner jusqu'à trois récoltes annuelles (1). La fertilité naturelle de la magnifique vallée de l'Irraouaddy a fait l'admiration de plusieurs voyageurs (2). Vue dans son ensemble, l'agriculture de l'Ava est en décadence : il est cependant des terroirs favorisés par la fortune, qui rappellent par leurs belles cultures l'époque florissante de l'empire ; nous allons les faire connaître pour éviter de donner sur l'Ava un aperçu trop incomplet.

L'antique ville d'Ava, appelée *Unga* dans le Ramayan (3) et *Ratna-Poura* (ville des joyaux) dans les documents de l'empire, est située sur la rive gauche de l'Irraouaddy ; ses maisons, disséminées au milieu des ruines des anciens édifices, renferment à peine 50,000 habitants ; le nouveau palais impérial et les tours pyramidales des temples donnent seuls à Ava l'aspect d'une ville royale. Sur la rive opposée est l'ancienne ville de Saïgaïng ; un peu plus loin et sur les rives pittoresques du lac Nandokando, est Amérapoura, capitale de l'empire jusqu'en 1824.

La fondation et la prospérité de trois grandes villes si rapprochées entre elles indiquent un terroir vaste, fertile et

---

(1) J. Edward Alexander, *Travels from India*, London, 1827 ; Trant, *Two years in Ava, from* 1824 *to* 1826.

(2) Quelques-uns de ces voyageurs ont publié leurs recherches. Je puis citer les plus remarquables : le colonel Symes, ambassadeur à Ava en 1796 ; le *Journal* du capitaine Cox, résident à Rangoun ; le colonel Franklin, *Essai sur l'empire birman* ; Carey, résident à Rangoun, 1809 ; le capitaine Canning, 1810 ; le lieutenant Brown ; Crawfurd, ambassadeur à Ava, 1826 ; J. E. Alexander, 1827 ; le capitaine Low, 1828, etc. ; l'*Asiatic journal* et la *Gazette de Calcutta* renferment aussi des notions intéressantes sur l'Ava.

(3) Ramayan, I, 119, 159 ; Wilford, *As. Res.*, VIII, 302.

Digitized by Google

bien arrosé. En effet, la plaine d'Ava est coupée, dans toutes les directions, par de grands canaux d'arrosage ; plusieurs sont navigables, tous alimentent une prodigieuse quantité de rigoles, dont l'eau superflue est utilement recueillie dans les rizières. Cette plaine s'étend au loin, principalement sur la rive droite du fleuve.

La rive gauche est, jusqu'à Ava, haute, sèche et aride, les inondations périodiques l'atteignent difficilement; cependant l'Irraouaddy, considérablement grossi par de grands affluents, occupe déjà un lit considérable à partir de Kyouk-Talaoun, bourg situé à 20 kilomètres d'Ava. Les terres riveraines du Mayit-Guay (1), grosse rivière qui vient se réunir au fleuve, au midi de la capitale, sont basses et bien arrosées. La ville d'Yandabou, située à 48 kilomètres plus bas, est au centre d'un terroir qui possède quelques arrosages.

Sembeg-Héoun, ville florissante jusqu'en 1825, est sur la rive droite du fleuve, au milieu d'une plaine étendue et principalement cultivée en riz ; la ville est entourée de jardins et de bosquets de bananiers et de manguiers ; sur la rive opposée est Sakang-Yèh, dont le terroir produit du tabac et du maïs. La largeur de l'Irraouaddy est, à Sakang, de 1,371 mètres.

Le Tchalaïn traverse Sembeg et arrose de vastes rizières avant de se réunir au fleuve. Malgré les inconvénients inséparables de la culture du riz, surtout pour la salubrité publique, le pays est très-peuplé. Une belle chaussée traverse les rizières et conduit de Sembeg à Tchalaïn-Miou : cette dernière ville est très-ancienne, elle est le chef-lieu d'une province qui renferme soixante-quatre villages avec une population de 200,000 âmes ; le pays environnant est superbe. Au delà des jardins qui récréent les abords de la ville, les rizières s'étendent, à perte de vue, sur les deux

(1) *Nouv. Annal.*, XXXII, 187 ; XXXIII, 68.

Digitized by Google

rives du Tchalaïn. Des étangs nombreux recueillent les eaux superflues et les rendent plus bas à l'agriculture; ces réservoirs naturels, ces canaux, cette belle rivière contribuent à la défense de la province.

L'Irraouaddy offre encore à Tchalaïn-Miou le contraste de la rive orientale nue, stérile et brûlée par la chaleur, avec la rive opposée fertile, bien arrosée et couverte de pâturages, de rizières et de beaux troupeaux; sur cette rive, le sucre extrait des palmiers ajoute encore à la richesse du sol.

De grandes rizières séparent Tchalaïn du Moh, belle rivière de l'Aracan, qui sert de limite à la province de Lehdiné; en se rapprochant des montagnes de l'ouest et du lac de Lehdiné, on traverse un pays arrosé qui s'étend bien au delà de Zehdiné, chef-lieu de vingt-quatre villages.

Le Maïné est barré par des digues en maçonnerie, et il alimente plusieurs grands canaux qui vont au loin vivifier la terre : ces irrigations intéressent un grand nombre de villages, mais au delà du Maïné les djengles reparaissent et envahissent rapidement les terres; l'irrigation a déserté la plaine, elle a suivi les Karyans dans les vallons supérieurs et ne s'est arrêtée qu'au pied des monts Youmaths.

Promé est une grande ville déchue depuis la défaite des Birmans; elle n'a conservé qu'une partie de ses arrosages. A quelques lieues, au nord de cette ancienne métropole, un grand canal sortant de l'Irraouaddy s'étend au loin sur la rive gauche et va se perdre dans le golfe de Martaban; ses eaux ne sont pas toutes utilisées, les bras manquent à l'irrigation.

L'antique ville de Pégou, qui, en 1750, était encore riche et puissante, est sur les bords d'un grand canal et dans le voisinage d'une rivière qui arrose son terroir. Depuis 1757, Pégou n'est plus qu'un amas de décombres; cependant les soldats d'Alompra respectèrent les canaux, et la terre, autrefois admirablement cultivée, a été convertie en rizières ou est restée inculte.

Digitized by Google

La ville de Rangoun est sur un bras de l'Irraouaddy, au sud de Pégou et à 45 kilomètres de la mer (1); elle est bâtie sur pilotis et entourée de marais. Les débordements périodiques du fleuve enrichissent la terre et assainissent le pays; le terroir est couvert de pâturages et de rizières. Pendant les chaleurs l'irrigation est continuelle, et plusieurs canaux offrent, en outre, au commerce des voies sûres et promptes pour passer d'un bras du fleuve à l'autre.

Les tribus des *Plau* habitent le grand district de Tong-Seu, situé au nord-est de Pégou (2): le pays est généralement plat, ouvert et converti en rizières; on y trouve aussi quelques belles prairies et des champs de coton. Le bétail et le riz sont les deux grands produits du sol; le labourage s'effectue avec des bœufs, et un seul labour suffit dans ces climats, parce que le soleil et l'eau viennent en aide à la terre.

Le district de Bassein ou Pathein est sur le bord de la mer, et limité par la Nella ou rivière de Pachine; les crues périodiques du fleuve l'inondent complétement et y entretiennent une centaine de petits lacs, dont vingt-sept dans le seul terroir de Pantano. Toute l'année, les navires marchands peuvent remonter le bras principal jusqu'à 50 milles (80 kilom.) de distance de la côte (3). La fertilité de la terre est très-variable dans le Bassein; il est des rizières qui produisent jusqu'à trois récoltes annuelles, il y en a beaucoup d'autres qui, difficilement, donnent deux récoltes : cela tient à l'abondance et à la qualité des dépôts limoneux et aux facilités de l'arrosage aux moments les plus urgents.

Le Bassein se dépeuple sans cesse depuis la chute des rois de Pégou; on n'y compte plus que douze cantons comprenant cent cinquante et un villages. Les chefs de ces cantons, imitateurs serviles du pouvoir central, se prétendent héréditaires et maîtres du sol, non pour le protéger, mais pour le pressurer.

---

(1) *Nouv. Annal.*, t. XXXV, 135, et XXXIX, 106.
(2) *Nouv. Annal.*, XXXII, 175.
(3) *Asiatic journal*, février 1828.

Digitized by Google

L'empereur donne ou retire la terre à son gré, et, dans son intérêt, il sait imposer silence à des prétentions dont le peuple seul est victime.

Si l'agriculture est en décadence dans toute la contrée soumise aux Birmans et si chaque jour enlève quelque chose à l'antique prospérité du sol, c'est qu'avec eux la propriété est incertaine et mal assise; le fisc la tourmente, en outre, par ses exigences. A l'impôt territorial de 18 ticahs par charrue, viennent s'accumuler des droits et des taxes arbitraires sur les denrées, sur les marchandises, sur les maisons et sur toutes les matières imposables.

Le gouvernement est despotique et mauvais de sa nature, et il l'est encore plus par ses actes (1). Les chefs secondaires ont hâte de s'enrichir, et le souverain, puissance invisible, se trouve à la tête d'un régime féodal, qu'il modifie à son gré, tout en accordant un droit de contrôle et de sanction au grand conseil, au conseil d'État et au conseil privé. Des rouages trop multipliés se gênent entre eux. Chaque chef de service dispute à ses nombreux concurrents la faveur de l'empereur, et, si leurs dissensions continuelles sont trop souvent fatales à la chose publique, leur contrôle mutuel et quelquefois un premier refus de sanctionner la décision impériale entraînent du moins des retards qui peuvent être salutaires.

Les revenus du prince sont indépendants de ceux de l'État, et le chef de l'empire d'or perçoit, à son profit, un dixième en nature de tous les produits indigènes et sur toutes les marchandises étrangères. Les *services publics* sont soldés par d'autres impôts.

Si quelque chose a défendu jusqu'ici l'agriculture après l'irrigation, c'est le code civil des Birmans, qui dérive de celui des Hindous et reflète avec plus ou moins de fidélité les instituts de Manou. Ce code recommande de respecter et

(1) J. E. Alexander, *Travels*, 1827; Trant, *Two years.....*, 1827; *Nouv. Annal.*, XXXV, XXXVII.

Digitized by Google

d'encourager l'agriculture et l'irrigation, et il substitue le système des amendes à celui des peines corporelles.

Le philosophe Gautama, surnommé plus tard Bouddha (1), introduisit le premier le culte et les pratiques des Bouddhistes dans la vallée de l'Irraouaddy ; c'est probablement à la même époque qu'il pénétra dans l'île de Ceylan, et cette double invasion suivit de près la grande catastrophe qui délivra les Brahmanes de leurs plus grands ennemis.

L'empire birman trouve encore un dernier appui dans l'extrême fertilité des terres arrosées (2). La nature n'avait opposé aucun obstacle à l'irrigation ni à la navigation intérieures. Les barques qui longent les rives du fleuve trouvent sans cesse des canaux ou des rivières pour s'enfoncer dans les terres et arriver jusqu'au pied des montagnes ; elles vont ainsi depuis les rivages de la mer jusque dans les cantons du nord, tantôt naviguant dans les canaux creusés par les anciens aborigènes, tantôt déployant la voile au milieu de la grande route que la nature avait ouverte dans toute la longueur de la vallée d'Ava. Cette route appelle constamment sur ses bords une population active, patiente et infatigable. Pour peu qu'elle soit libre, elle répare les canaux, multiplie leurs embranchements et sait toujours donner aux rigoles la direction la plus utile et la plus économique. Si les bras abondent, la terre est divisée à l'infini et appropriée à toutes les cultures. Si la main-d'œuvre est trop chère, les clôtures disparaissent, et de vastes rizières couvrent les champs de coton, de sucre et de tabac. La culture du riz n'a pas de limites ; elle occupe exclusivement les terres basses

(1) Il est à remarquer que les réformes religieuses de Gautama, généralement rapportées à l'an 543 avant J. C., coïncident avec celles de Lao-Tsée, de Confucius, du Zoroastre persan, du prophète Daniel et des sept sages de la Grèce. Le règne de Cyrus marque donc, dans l'histoire, une époque très-remarquable pour les travaux de l'intelligence humaine.

(2) Wallich, 1827 ; E. Alexander, *Travels* ; Calcuta, *Gov. gaz.*, 1827.

Digitized by Google

et marécageuses, elle envahit facilement les terres hautes, et elle s'élève sur les collines et quelquefois même sur les montagnes. De belles prairies entrecoupées par des milliers de ruisseaux et de rigoles tapissent la terre, qu'on ne peut cultiver faute de bras et que les djengles envahiraient. Partout l'irrigation lutte, avec une persévérance digne d'un meilleur sort, contre les obstacles que le temps, les guerres et une mauvaise administration ont accumulés dans l'empire birman.

§ 3.

Arrosages des provinces birmanes cédées à l'Angleterre.

Les trois provinces maritimes de Martaban, Yé et Tavaï furent détachées de l'empire birman par le traité d'Yandabou (1826); elles ont, en longueur, 300 milles sur environ 50 milles de largeur : une longue chaîne de montagnes les sépare de Siam. Avant l'année 1750, ces provinces étaient bien cultivées, paisibles et habitées par un peuple laborieux; elles furent ruinées par l'invasion des Birmans : depuis que l'Angleterre les possède, l'irrigation et le commerce ont fait de grands efforts pour relever le pays; mais la domination des Anglais est trop récente et il y a trop de ruines à faire disparaître avant de pouvoir rentrer dans les prospérités du passé.

La province de Martaban est limitée, au nord, par le Salouen, qui est navigable jusqu'à 140 milles (225 kilomètres) de son embouchure (1); elle est d'une fertilité remarquable en grains et en riz : le bas prix de cette dernière denrée, qui est la nourriture principale du peuple, influe sur le prix de la

(1) C'est le Sanloun ou Thsan-Louen des contrées supérieures jusqu'à l'Yun-nan. A Kokret, cette belle rivière a encore 600 pieds de largeur sur 4 à 5 brasses de profondeur. *Nouv. Annal. des voyages*, t. XXXII, page 352.

Digitized by Google

main-d'œuvre, et c'est un grand bienfait pour l'agriculture et pour l'industrie. L'île de Bileu, formée par deux bras du Salouen, est citée par l'extrême fertilité de ses terres d'alluvion qu'arrosent plusieurs canaux (1); même dans cette île il y a des terres en friche faute de cultivateurs. On pourrait encore rétablir à peu de frais, sur la rive gauche du fleuve, de vastes rizières que l'invasion détruisit, et qui forment de tristes lacunes au milieu de terres (2).

La fondation d'Amherst-Town (an 1826), à l'embouchure du Salouen, a un peu ranimé la confiance des cultivateurs; les Birmans viennent s'y réfugier, et l'agriculture fera de nombreuses recrues parmi les émigrants.

Martaban fut autrefois la capitale d'un petit royaume : elle est située sur le Salouen, appelé aussi *Maoutama*, et à 10 milles (3) de la mer. L'eau coule dans toutes les rues, et, en sortant de la ville, elle est recueillie par plusieurs canaux. Martaban fut longtemps le principal marché de Pégou; ruinée par les Siamois et par les Birmans, elle ne s'est relevée que par sa belle position commerciale et par les efforts incessants des cultivateurs. Son terroir, périodiquement amendé par les alluvions du fleuve, est extrêmement fertile : le riz, le blé et le sucre sont cultivés sur les terres limoneuses; la culture du coton, de l'indigo et du sésame est reléguée sur les terres légères, au pied des montagnes.

L'irrigation des terres riveraines s'étend dans les vallées arrosées par les affluents du Salouen; mais toutes les rizières n'exigent point l'emploi continuel de l'eau. Les pluies amenées par les moussons dispensent d'entretenir les rigoles, et dans ces derniers terroirs la fertilité est telle, qu'il est des sols où la charrue n'est jamais employée; il suffit,

---

(1) *Voyage sur le Sanloun*, trad. de l'anglais; *Nouv. Annal. des voyages*, XXXII, 339.

(2) Calcuta, *Government gaz.*, 1828; *Nouv. Annal. des voyages*, XLIII, page 43.

(3) Le mille anglais est de 1,609 mètres 31 centimètres. *Annuaire du Bureau des longitudes.*

Digitized by Google

dans ce dernier cas, de faire piétiner la terre par des buffles et d'opérer quelques hersages pour semer le riz : cela fait, on abandonne la rizière jusqu'à la récolte.

La province d'Yé a tellement souffert, que ses rizières sont aujourd'hui envahies de tous côtés par les djengles : sur soixante-dix-huit cantons qui composent la province de Tavaï, on y compte à peine vingt et un mille habitants cultivant environ 50 milles carrés de terre (12,950 hectares); le reste du pays est inculte et désert. Cependant tout favorisait l'agriculture du Tavaï : la terre est profonde, les rivières riches et nombreuses, les pentes fréquentes, le climat très-propice, et les canaux sont déjà assez multipliés pour dispenser les cultivateurs d'aller chercher ailleurs des modèles; mais le Tavaï manque de bras depuis que les Birmans en firent la conquête.

La propriété territoriale est mal assise dans les trois provinces; c'est la *prescription* qui constitue le seul droit du propriétaire ou plutôt du défricheur : tant qu'il cultive, il peut vendre ou léguer les champs; s'il s'arrête, il perd ses droits, et un autre défricheur vient prendre sa place. Cet état de choses dénote une situation précaire qui peut se prolonger. Le régime des impôts est emprunté aux Birmans; les Anglais ont fait de louables efforts pour le modifier, et, par la modération de leurs taxes, ils font un appel qui est entendu par quelques tribus birmanes.

Bientôt l'Angleterre aura organisé une vaste ceinture de colonies qui emprisonnera la longue vallée de l'Irraouaddy : déjà elle ne communique plus avec la mer que par le district de Bassein. Ces colonies s'approprient toutes les relations commerciales d'Ava, et elles isoleront de plus en plus cette nation turbulente. Quand l'industrie sera étouffée, quand le prix des denrées sera avili, alors que deviendront les irrigations de l'Irraouaddy et de ses grands affluents? seront-elles léguées à un peuple envahisseur ou périront-elles peu à peu sous l'oppression féodale et continue des Birmans? C'est le secret de l'avenir; mais l'histoire des dernières révolutions de l'Hindostan pourrait aider peut-être à le deviner.

Digitized by Google

§ 4.

Arrosages de la presqu'île de Chryse, aujourd'hui Malacca.

La presqu'île de Chryse, l'antique *Yamala* du Ramayan (1) ne fut connue des anciens que par l'or qu'elle produisait et par les marchandises étrangères dont elle était l'entrepôt (2); jusqu'à l'apparition des Portugais dans la mer des Indes on ignora quel peuple habitait le pays de Chryse et quels étaient ses produits agricoles.

Connue aujourd'hui sous le nom de *Malaca* ou *Malacca*, cette presqu'île ne tient au continent que par les hautes montagnes de Mergui : l'archipel d'Andaman, les îles de Sumatra, de Java et de Bornéo forment autour d'elle une large ceinture où la nature a prodigué les abris, les ports et tout ce qui favorise la navigation.

Une longue chaîne de montagnes sortant de l'Himalaya se prolonge, avec la roideur de la ligne droite, entre la vallée d'Ava et la vallée de Siam, prend ensuite la direction de l'est jusqu'à la pointe de Sincapour, et divise la presqu'île en deux longues zones. Cette chaîne recèle, sur ses deux revers, les sources de plusieurs belles rivières et d'un très-grand nombre de torrents. A l'occident de cette chaîne, les mœurs, la langue, les doctrines religieuses, tout y rappelle l'Inde et fait présumer d'antiques émigrations. A l'orient, la langue, la hiérarchie militaire et civile, et le culte officiel de Confucius dénotent une origine chinoise. Le pays est inégal, montueux, dépourvu de plaines et de grandes vallées ; le sol n'y produit qu'avec le secours de l'irrigation ; mais, jusqu'à ce jour cette pratique agricole a reçu peu d'extension (3).

---

(1) Ramayan, I, 119, 159; Wilford, *As. Res.*, VIII, 302 ; Héeren, III, II, 432.

(2) Périple, 37 ; Ptolémée, VII, II, fol. 132 ; Pline, VI, 17, 21.

(3) *Nouv. Annal. des voyages*, t. XIV, 45; XXXIV, 220; XXXIX, 214.

Digitized by Google

Après les poétiques récits du Ramayan, l'histoire a gardé le silence et ne s'est souvenue de Malacca que pour annoter son invasion par les Malais de Sumatra, vers l'an 1160 : ceux-ci subjuguèrent les aborigènes, fondèrent un gouvernement féodal et bâtirent Sincapour à l'extrémité de la presqu'île, pour exercer la piraterie sous le voile du commerce. L'an 1276, Mahomed-Shah, roi de Malacca, embrassa l'islamisme, et il l'imposa à tous ses sujets.

Malgré les révolutions et de grands désastres politiques, Malacca resta toujours le centre obligé d'un grand commerce entre le Japon, la Chine, les Philippines, les Moluques et la Cochinchine d'une part, et, de l'autre, le Bengale, le Coromandel, le Malabar, la Perse, l'Arabie et l'Abyssinie (1).

La presqu'île fut presque constamment divisée en plusieurs États : le royaume de Quédah (2), situé sur la côte nord-ouest, est généralement fertile, mais peu cultivé; celui de Pérak, situé au midi de Quédah, est, depuis 1820, tributaire de Siam. Le Salangore n'a pas une destinée plus heureuse que Pérak. Ce qui constitue la richesse du pays, ce qui facilite son commerce d'échanges, ce sont ses belles mines d'étain, situées dans le district montagneux de Kra.

Le petit État de Quédah avec ses forêts primitives, avec 150 milles (241 kilomètres) de côtes boisées, compte à peine 20 milles carrés de terres en culture. La ville de Quédah est sur la rivière Qualla-Bartrang, dans une vaste plaine, entourée de beaux jardins parfaitement arrosés. Au nord de la capitale sont les plantations de poivre, disséminées dans de riches pâturages; au midi sont de vastes rizières. La terre est presque partout grasse et humide sur la côte, sèche et sablonneuse sur les hauteurs. Il est bien regrettable que le littoral de Quédah, sillonné par vingt-quatre rivières la plupart navigables, offre des irrigations si restreintes (3).

---

(1) Raynal, *Hist. philos. des deux Indes*, I, 158.

(2) *Sincapour chronicle*, 17 mars 1825.

(3) La Renaudière, *Notice sur le royaume de Quédah ; Lettres édif.*, P. Taillandier, t. XIX, page 124-127 ; *Orient. repertory*, I, 402.

Digitized by Google

Le terroir de Limboon, composé d'argile et de sable, est arrosé par les eaux de la Qualla-Bartrang, la seule rivière dont les bords soient bien peuplés. De cette rivière à la Qualla-Mooda, et sur un espace de quelques lieues, la végétation est magnifique. Une sage distribution de l'eau assure aux colons de riches produits. Les terres basses sont annuellement fertilisées par les débordements. La vallée de Purlis, le district de Çedé et le petit terroir de Criang sont riches en pâturages bordés de beaux jardins. Les terres basses sont couvertes de rizières.

Quelques parties de la presqu'île sont possédées par les Anglais et d'autres par les Siamois ; le reste est le patrimoine de quelques tribus indépendantes et peu civilisées.

Le code malais et, plus particulièrement encore, les lois qui régissent la presqu'île de Malacca sont basés sur le Coran ; en outre, il y a d'autres recueils appelés *oundangs*, et dont l'origine varie : ce sont, à proprement parler, les lois usagères et les coutumes que le temps a consacrées dans chacun des petits États conquis par les Malais. Plusieurs de ces oundangs ont appartenu à de très-anciens peuples.

La presqu'île de Malacca offre donc peu d'intérêt sous le rapport agricole ; mais nous devions en faire mention, pour ne point laisser de lacune dans la série de nos recherches. Deux fléaux pèsent sur le pays depuis l'invasion des Malais, et s'opposent au développement de l'irrigation : la propriété est exclusivement entre les mains de la noblesse, qui est livrée à des luttes perpétuelles, soumise à des institutions vicieuses et à des préjugés qui l'éloignent des travaux agricoles ; d'autre part, les bras manquent pour cultiver, et des émigrations fréquentes achèvent d'épuiser la population. Il est peut-être réservé à l'Angleterre de civiliser de nouveau et de repeupler la presqu'île de Malacca.

Digitized by Google

§ 5.

Arrosages de l'île de Sumatra.

L'île de Sumatra est séparée de la presqu'île de Chryse par un long canal; ses pics élancés semblent rattacher la longue chaîne de montagnes qui descend de l'Himalaya jusqu'à Sincapour, avec les sommités des îles de Java, de Bali et de tout l'archipel groupé autour de Sumbava, de Flores et de Timor. De Sumatra à Timor, la ligne continue de hauteurs est appelée, par M. Balbi, *groupe sumatrien* (1). Tout l'archipel malaisien paraît être le résultat de convulsions volcaniques et de formations sous-marines. On compte encore à Sumatra cinq volcans souvent en éruption.

La chaîne centrale de Sumatra s'étend, du nord-ouest au sud-est, sur 11° de latitude; elle forme deux régions, l'une montagneuse et l'autre basse et plane. La côte orientale a des vallées profondes et des plaines étroites, mais très-allongées. La région montagneuse est occupée par les tribus indépendantes; le reste du pays est soumis aux Hollandais.

Le royaume d'Achem, autrefois florissant, a été morcelé et ruiné; le sultan est réduit à la possession de quelques villages. La ville d'Achem, située près le cap Nord, au milieu d'une forêt de cocotiers et de bananiers, renferme encore une immense population; tous les quartiers sont séparés par des prairies, des jardins ou de grands bosquets; la campagne est vaste, agréable et bien arrosée (2). Le royaume de Siak, situé sur la côte orientale, renferme encore quelques cantons arrosés; mais l'anarchie l'a privé de son commerce maritime. La confédération des Battas possède une partie de la côte occidentale. Avec un code d'une haute antiquité, ce

(1) Balbi, *Abrégé de géogr.*, page 1191.
(2) *Lettres édif.*, XXVI, P. de Prémare, 1699, page 67-71.

Digitized by Google

peuple est encore à demi barbare ; il vit de piraterie et du produit des rizières qui bordent le lac Toba.

La région hollandaise est divisée en plusieurs États ; partout l'irrigation est pratiquée avec intelligence, mais dans des limites très-restreintes. Les rives de l'Anak-Moosée sont tristes et incultes ; celles de ses grands affluents sont bordées de cultures et de rizières. Palembang possède un grand terroir arrosé, et les provinces de Moosée et de Lamatang renferment un grand nombre de villages ; ce qui suppose une population considérable et des irrigations étendues. Les provinces de Rembang, d'Ogan, de Belida et de Kamareeng sont moins riches et moins peuplées (1).

Sumatra est généralement peu cultivé, bien que le sol en soit fertile et d'un arrosage facile ; on trouve de beaux champs de coton, de sucre et de poivre, dans les lieux abrités contre les débordements périodiques. Les rizières appelées *ladangs* sont dans les vallées, le long des rivières et dans tous les lieux bas ; les rizières situées dans les parties hautes et sèches et où l'arrosage est discontinu portent le nom de *savas*.

L'invasion de l'islamisme fut fatale à Sumatra ; elle imposa le Coran, sans supprimer l'*adut* ou recueil des lois civiles et usagères des Malais. Il y a un conflit continuel entre ces deux législations. Du moment que la propriété ne repose pas sur des bases invariables, l'agriculture est en souffrance.

Le régime féodal est encore une calamité qui pèse sur Sumatra depuis l'invasion des Malais. Le sultan est propriétaire du sol ; il confie son autorité à des seigneurs qui gouvernent les provinces, les villes et les villages sans y résider, et à titre de fiefs ou désas. Ces seigneurs habitent Palembang avec un entourage de vassaux qui dépasse toutes les bornes. Ce service féodal, imposé à tour de rôle à chaque cultivateur, est fondé sur de très-anciennes coutumes, et il est consigné sur les registres publics sous le nom de *mata-*

(1) Major Court, *Descript. du royaume de Palembang*.

Digitized by Google

gouries ; il appauvrit le pays, car, sur cent mille hommes qui sont enregistrés, sept mille environ sont tenus de résider à Palembang, auprès de leurs chefs (1).

Sumatra est entourée d'îles; la plus considérable est celle de Banca, très-rapprochée de la côte orientale. Nous devons au major Court, gouverneur de Banca, en 1816, une description détaillée de cette île (2).

Banca renferme de riches mines d'étain sur la côte nord ; au delà des forêts du Minto et du Deboos, qui renferment ces mines, il y a des rizières et quelques champs arrosés. Le terroir le mieux cultivé est celui de Songy-Leat, sur la côte orientale, malgré la piraterie et une mauvaise administration.

L'exploitation des mines est principalement confiée aux colonies chinoises et aux Orang-Goonoongs, qui sont les plus anciens habitants ; pour la sûreté des mineurs, il y a au-dessus de chaque puits de mine des roues hydrauliques mises en mouvement par l'eau canalisée : il est des aqueducs qui amènent l'eau d'assez loin. Les bras qui ont façonné ces roues, établi les barrages et creusé les canaux pour épuiser l'eau souterraine eussent rendu un plus grand service à la population de Banca, s'ils avaient tenté quelques efforts en faveur de l'irrigation.

§ 6.

Arrosages de l'île de Java.

C'est par les détroits de Malacca et de la Sonde que passaient les navigateurs chargés d'approvisionner les entrepôts sanscrits de Maliarpha et de Taprobana des produits de la Sérique : leurs légers bâtiments, exposés aux périls des tem-

(1) *Nouv. Annal. des voyages*, XIV, 313.

(2) *Exposition of the relations of the british government with the sultan of Palembang.....*, by H. Court, London, 1821.

Digitized by Google

pêtes, côtoyaient la presqu'île de Chryse, ou les îles de Sumatra et de Java, et s'aventuraient au milieu des récifs et des bancs de corail qui obstruaient ces mers lointaines. Encore aujourd'hui les couches sous-marines de madrépores s'élèvent insensiblement et forment de nouveaux écueils que le navigateur redoute, que le pêcheur explore et que le cultivateur défrichera un jour, lorsque la surface du banc sera passée à l'état terreux et qu'une végétation puissante embellira ces nouvelles terres.

Ce labyrinthe de détroits, de récifs et d'écueils; ces îles de toutes les grandeurs et sorties, à toutes les époques, du fond de la mer par la puissante industrie d'un faible polype; cette création admirable que rien n'arrête, ni les tempêtes, ni la profondeur des abîmes, ni la main de l'homme, s'étend au loin vers les mers orientales et forme l'archipel le plus vaste, le plus riche et le plus admirable du monde (1); la grande et florissante île de Java est située à l'entrée de cet archipel.

Quelle était la race primitive de Java? A quelle époque les richesses du sol rendirent-elles le peuple javanais commerçant? Ces questions, que l'ethnographie cherche à résoudre, sortent en partie des limites de nos recherches. Ce qui est incontestable après tant de savants et laborieux travaux, c'est que, dans la partie de l'archipel connue sous le nom de *Malaisie*, les Javanais et les Malais sont les deux nations qui, indépendamment de toute influence étrangère, dit Crawfurd, « se « sont élevées le plus haut dans l'échelle des peuples civilisés « de cette partie du monde. »

Dans la Malaisie, la langue, les mœurs, les lois civiles et religieuses, tout y semble indépendant de l'Inde depuis une époque très-reculée : c'est ici une nouvelle race qui fut la souche des principales races de l'Océanie; c'est une civilisation d'abord isolée et qui, plus tard, s'achemina avec les naviga-

(1) La plus grande largeur de cet archipel est de 1,860 milles; la longueur est de 1,600 milles. Balbi, page 1185.

Digitized by Google

teurs malais vers des mers inconnues. C'est à Java que Crawfurd place le foyer longtemps inconnu de cette antique et puissante civilisation (1).

Les Javanais, race autochthone, puisque nous la trouvons à Java avant les temps historiques, forment encore plus des deux tiers de la population totale; ils étaient agriculteurs et commerçants; leurs campagnes étaient belles et fertiles; leurs cités et leurs ports étaient encombrés de produits et d'objets de luxe; de longs et utiles travaux, indépendants de toute influence étrangère, protégeaient les destinées de la nation javanaise à la même époque que les grands empires sanscrits florissaient dans l'Inde. Ces prospérités agricoles et commerciales existaient encore lorsque les peuples de l'Occident s'aventurèrent au delà du cap des Tempêtes, pour aller chercher des produits nouveaux aux confins des mers indiennes.

L'antiquité des cultures javanaises s'appuie encore sur d'autres preuves. Les arts ne s'acclimatent et ne lèguent de monuments durables que dans les contrées fertiles et au milieu d'une population compacte; nous l'avons déjà constaté dans les régions si variées de l'Inde, dans l'Aria, la Bactriane, la Médie, et sur les rives de l'Araxe, du Choapse et de l'Euphrate. Si donc nous trouvons à Java, dès les premiers temps historiques, une littérature nationale réputée encore aujourd'hui la plus riche et la plus perfectionnée de toute l'Océanie; si le sol de Java fut couvert de grandes villes et de beaux monuments; si le temps, en détruisant ces villes et en ruinant ces monuments, a été impuissant pour en disperser les débris, comment ne pas les admettre comme des témoignages irrécusables d'une antique prospérité?

Les monuments de Java ont été visités et décrits par sir Thomas Stamford Raffles. Ce savant a été le premier à nous apprendre combien ces grandes et belles ruines disséminées

(1) Crawfurd, *The history of the indian archipelago*.

Digitized by Google

sur toutes les parties de l'île sont remarquables sous le rapport de l'art (1).

C'est vers les limites de la régence de Kadou que sont les ruines célèbres de Boro-Bodo, qu'on croit appartenir à un ancien temple de Bouddha. Au milieu de la belle et vaste forêt de Sourabaya sont les ruines de Madjapahit ombragées par les tiges colossales du tek : elles gisent éparses sur les deux rives de Kediri et rappellent, par leur grandeur, la prépondérance de cette métropole sur toute la Malaisie. Le temps a laissé debout la grande muraille en briques cuites qui barrait l'étang ou réservoir servant à l'irrigation des terres : elle a 325 mèt. de longueur sur 4 mèt. d'élévation au-dessus du sol.

La province de Passarouang n'est pas moins riche que les précédentes en ruines antiques; les plus célèbres sont elles de Singa-Sary, de Soupit-Ourang, de Kedal et de Djagon. Dans les provinces limitrophes de Djocjocarta et de Souracarta, dans de belles vallées et sous l'ombrage des teks, on trouve des villes désertes dont l'étendue et la richesse des matériaux attestent des mains puissantes et habiles. A chaque pas et jusque dans les vastes rizières qui bordent les grands cours d'eau, le voyageur trouve des constructions antiques que le temps a peu dégradées. La grandeur des masses, la profusion des colonnes, des statues et des bas-reliefs, le poli et la richesse des détails, la variété de distribution et de formes, tout est digne d'admiration. Citons les monuments de Brambanan, de Koboudalam et de Loro-Djongrang, bâtis en pierre de taille, sans mortier ni ciment; ceux de Tchandi-Siwou et de Kali-Bening, qui se distinguent par leur étendue. « Partout, dit « sir Th. Raffles, on trouve beaucoup d'art, d'invention, « un goût pur et très-exercé. »

La montagne de Gournong-Dieng est la terre sainte du Javanais. Le plateau supérieur est encombré par les ruines de plus de quatre cents temples : de belles rampes échelonnées

(1) Sir Th. S. Raffles, *History of Java*, t. II, page 1-65; Héeren, III, 1, 95.

Digitized by Google

sur les flancs de la montagne conduisaient aux sanctuaires de Bouddha ; des irruptions volcaniques dont l'histoire ignore la date bouleversèrent ces antiques constructions.

Les grandes ruines de l'antique Dara ont fourni aux mosquées de Kediri une immense quantité de pierres taillées, polies et couvertes de sculptures et de bas-reliefs. Dans cette cité, l'invasion de l'islamisme devança l'œuvre destructive du temps. Les grottes artificielles de Klotock, ornées de bas-reliefs et de statues ; le tchandi ou temple de Santoul, adossé à un grand réservoir rempli d'eau ; le sanctuaire de Gidah, surchargé de sculptures élégantes ; les antiquités de Penataran, qui sont les plus considérables et les plus curieuses de Java ; enfin la pyramide tronquée de Soukou, assise sur trois terrasses superposées : tous ces monuments, légués par un peuple ancien qui était séparé des nations de l'Inde par l'immensité des mers, par les mœurs, la croyance et l'esprit de race, sont pour nous une nouvelle preuve de l'état florissant de l'agriculture de Java dès les premiers temps historiques.

Parmi les cultures javanaises, la plus étendue et la plus riche fut celle du riz ; c'est toujours celle qui exige le plus d'eau et la pratique la plus intelligente de l'irrigation. Lorsque les cités et les monuments étaient encore debout, et que le commerce ramenait dans les ports de Java l'or qui sortait de l'Asie orientale par le désert de Cobi, le riz, quelques épices, la soie et le coton étaient les denrées principales qui encombraient les entrepôts javanais. Encore aujourd'hui, le paddy ou riz de Java approvisionne les magasins d'Amsterdam et de Bordeaux ; disons pourquoi cette denrée abonde dans une île devenue par la conquête le centre des possessions hollandaises : constater l'état présent, après des luttes si longues et si opiniâtres, c'est révéler le passé et déchirer une partie du voile qui servait à le cacher.

Des montagnes centrales de l'île sortent des chaînons nombreux, allant les uns vers la côte nord et les autres vers la côte sud ; toute la région montagneuse offre les traces de

Digitized by Google

révolutions physiques, et quinze volcans couronnent encore les principales sommités; il y a donc à Java, dans les nombreux replis de l'axe central et entre les crêtes latérales, de profondes ravines, des vallées plus ou moins ouvertes et des terres éminemment fertiles; il y a aussi de belles rivières et deux petits fleuves, le *Solo* ou Beng-Awan et le Kediri. Les plateaux adossés aux montagnes ont généralement de 500 à 1,200 mètres d'élévation au-dessus de la mer; c'est sur ces plateaux, dans les hautes vallées et sur les collines les plus rapprochées de la crête centrale, qu'on trouve les cultivateurs javanais, race active, patiente et fortement attachée au sol. Les travaux et les bénéfices du commerce furent accaparés de bonne heure par les émigrants chinois, établis dans les trois capitales de Batavia, Samarang et Sourabaya (1).

Si, avec des bras laborieux, un beau climat, un sol fécond et de l'eau pour arroser, Java renferme encore des cantons incultes et couverts de djengles, il faut en chercher la cause dans les guerres qui ont si souvent désolé le pays (2) et dans le despotisme des princes; le régime féodal pèse sur toute la Malaisie, mais à Java, sans même en excepter les monarchies absolues de Souracarta et de Djocjocarta, ce régime était tempéré par l'institution et par l'isolement des communes. Cette organisation municipale, que protégent d'antiques usages, est assez forte pour opposer une barrière à la volonté capricieuse du prince; ces chefs municipaux, périodiquement élus par le peuple, en présence d'un sultan héréditaire; ces très-petites républiques, mêlées depuis des siècles à la féodalité et résistant heureusement à ce contact, prou-

(1) *Nouv. Annal. des voyages*, XII, 134.

(2) Ces guerres eurent surtout lieu du XVIe au XVIIIe siècle. En 1609, lorsque les Hollandais cherchaient à placer à Java le centre de leur puissance maritime, ils trouvèrent une nation dégénérée et non des peuplades barbares. C'est en divisant les princes qui s'étaient partagé l'antique monarchie javanaise qu'ils parvinrent à tout subjuguer et à consolider leur domination. Raynal, I, liv. II, page 378-408.

Digitized by Google

vent, n'en doutons point, une agriculture de vieille date, puissante et bien assise.

Les luttes religieuses furent fatales à Java, et elles privèrent la terre d'un grand nombre de bras : le bouddhisme y domina jusque vers le milieu du XIVe siècle; vaincu à cette époque par le brahmanisme, il fut vengé de sa défaite par l'invasion de l'islamisme. Aujourd'hui ce dernier culte domine dans toute la Malaisie.

En s'attachant fortement au sol, en cherchant à étendre les cultures, les Javanais ont insensiblement renoncé aux navigations lointaines de leurs ancêtres; c'est à peine s'ils se souviennent qu'ils ont colonisé une partie de l'Océanie (1). Naguère encore, on trouvait de riches Javanais dirigeant des maisons de commerce à Sumatra, à Malacca, à Bornéo et dans les îles Célèbes.

L'institution des foires et des marchés, et la publication d'un calendrier agricole, sont, à Java, de vieille date; tout y atteste une agriculture ancienne, et ses habitants, à peine remis des calamités de la guerre et à peine résignés à la soumission étrangère, demandent plus que jamais à la terre non le faste et les grandeurs du passé, mais les bienfaits d'une production variée et abondante.

En 1815 et sous la courte administration de sir Thomas Raffles, la population de Java était encore de quatre millions six cent quinze mille deux cent soixante-dix individus; depuis lors, elle s'est accrue très-rapidement sous l'habile direction du général Van-der-Capellen. Ce gouverneur a obtenu, par la soumission de quelques provinces, une sécurité bien désirable; il a favorisé les relations et ramené les esprits intelligents vers les travaux du sol. Les cinq millions d'habitants qu'on donne aujourd'hui à Java sont inégalement ré-

(1) Dans les temps modernes, les Javanais ont dominé, comme race, dans la Malaisie à trois époques différentes : la première sur la fin du XIVe siècle, la deuxième dans le XVe siècle et la dernière vers le milieu du XVIIe siècle, sous le règne du grand sultan de Matarem.

Digitized by Google

partis sur la surface de l'île ; la partie orientale est plus peuplée que l'autre. Dans la population totale il faut comprendre cent mille Chinois (1), et puis encore des Arabes, des Malais, des Maures ou Indiens de Coromandel, et les esclaves étrangers.

Les fermes et les maisons champêtres sont toujours entourées de vergers et surtout par des champs de paddy ; lorsque les rizières sont inondées, ces riantes et modestes habitations ont l'aspect de petites îles richement ombragées. Dans les bourgs et même dans les villes, chaque maison est isolée par des jardins. Souracarta, avec ses cent mille habitants, a des ombrages si multipliés, qu'on dirait un groupe de villages ; c'est dans son jardin et dans la rizière attenante que le Javanais, sobre et laborieux, trouve une nourriture frugale, variée et conforme à ses goûts.

L'eau d'arrosage abonde dans plusieurs cantons, mais elle est rare dans quelques autres : partout le cultivateur lutte avec persévérance et cherche à agrandir le champ de ses labeurs ; heureusement pour lui, la fertilité du sol lui vient en aide.

Batavia est la nouvelle capitale de l'île et des vingt provinces ou régences établies par les Hollandais avec les débris des principautés javanaises. C'est une ville européenne transportée dans l'Océanie : elle a succédé à l'antique Jaccatra, ombragée par le cocotier et mollement assise sur les rives du Tjiliwong, au fond d'une baie ; malheureusement son terroir est marécageux et malsain. C'est le commerce qui a fondé Batavia, il lui fallait un port de relâche et un entrepôt à l'issue du détroit de la Sonde. L'agriculture a d'autres instincts, mais, toujours secourable, elle a défriché le terroir en s'efforçant de donner aux eaux une meilleure direction. Malgré ses travaux et son dévouement, Batavia fut un jour désertée par le gouverneur général Daendels ;

(1) Dumont d'Urville, *Voyage dans l'Océanie*, t. VII.

Digitized by Google

le commerce réclama, et le général Van-der-Capellen se hâta de revenir à Batavia. Alors furent curés avec plus de soin les canaux des rizières, et on en creusa d'autres pour remplacer ceux qu'on avait trouvés en mauvais état. L'administration protégea l'irrigation et lui accorda des subsides en lui imposant la charge de donner aux eaux dérivées un écoulement régulier vers la mer. Plusieurs canaux d'arrosage devinrent navigables : les uns traversent la ville et amènent les bâtiments chargés devant des magasins entourés de jardins ; les autres vont au loin, à travers les rizières et les terres cultivées, chercher les produits du sol.

Dans le fond de la baie, les collines et les terres hautes jouissent d'un climat plus sain ; elles sont couvertes de maisons de campagne, de grands jardins potagers, de bosquets et de parcs plantés avec goût ; l'irrigation donne à ces retraites opulentes un charme inappréciable (1). Les anciens jardins de Buitenzoorq, échelonnés sur le versant d'une colline située à 15 lieues de Batavia, ont été convertis, en 1818, en jardin botanique. C'est une promenade très-fréquentée et qu'anime encore le voisinage de l'habitation royale occupée par le gouverneur général ; Tyermann en a fait une description ravissante (2).

Les Hollandais ont puissamment secondé dans quelques régences les efforts des cultivateurs. Dans la régence de Bantam, l'agriculture a fait des progrès étonnants depuis l'expulsion du sultan. Ce prince est aujourd'hui simple pensionné du gouverneur de Batavia. Cérane, ville nouvelle entourée de belles cultures, a succédé à Bantam. Les vastes terroirs de Kadou et de Chéribon se sont relevés de leur décadence ; toutes les cultures y prospèrent et la population s'accroît rapidement. La régence de Sourabaya, située sur la côte orientale, réunit les bénéfices d'un commerce très-

(1) Raynal, *Hist. philos.*, t. I, liv. II, page 399.

(2) *Travels of Tyermann and Bennet* ; le Guillou, *Voyage autour du monde*, 1837-1840, II, 9 ; *Nouv. Annal. des voyages*, LVII, 375.

Digitized by Google

actif et les produits abondants de ses arrosages. Les provinces de Djocjocarta et de Souracarta renferment des plaines vastes et arrosées, et les pics les plus élevés de Java : les deux capitales de ces provinces avaient chacune, en 1815, plus de cent mille âmes de population; cela suppose une agriculture très-prospère.

Les montagnes de Tingar, et généralement tous les lieux élevés que les volcans ont pétris ou bouleversés (1), sont recouverts par des terres légères et très-fertiles; mais les eaux s'infiltrent dans ces couches, et, n'en trouvant aucune d'imperméable, elles se perdent dans les profondeurs du sol : il n'y a donc pas de rivières dans ces terroirs. Le peu d'eau qui s'écoule de quelques sources est recueillie avec soin et conduite sur des aqueducs formés avec des bambous fendus et disposés en série comme des tuiles. L'aqueduc de Poussépo, ainsi établi, a 3 lieues de longueur; celui de Tosari a près de 6 lieues. Les bambous dans lesquels l'eau coule sont supportés par d'autres bambous qui donnent au courant une pente régulière et modérée. Ces aqueducs, si simples, si utiles et si peu coûteux, font honneur à l'intelligence pratique des cultivateurs javanais.

L'île Bali est une dépendance naturelle de Java; elle a, d'après sir Th. Raffles, environ 113 kilomètres de longueur sur 56 kilomètres de largeur : de nombreux cours d'eau sortant de la chaîne centrale sillonnent les deux côtés nord et sud de cette île; beaucoup sont canalisés, les autres sont saignés par de nombreuses rigoles qui portent au loin la vie et la fertilité. A Bali, c'est la même industrie et les mêmes produits qu'à Java. Dans le terroir de Karang-Assem, capitale de l'île, les rizières produisent deux récoltes annuelles; le prix courant du riz n'y dépasse guère 2 centimes le kilogramme. A Bliling, ville assez importante, le terroir est couvert de bosquets, de vergers et de jardins.

---

(1) Leschenault de Latour, *Descript. des montagnes du Tingar*; *Nouv. Annal. des voyages*, XIV, 314-325.

Digitized by Google

A Java, le souverain se disait propriétaire universel des terres; à Bali, le sol appartient à celui qui le cultive, et il peut en disposer à son gré (1). Chaque village forme une commune obéissant à un chef héréditaire appelé *parbakal;* mais le peuple doit toujours confirmer l'héritier du chef, et cette entrave permanente pour le despotisme a les plus heureux résultats.

Malgré l'extrême division du sol, résultat fréquent d'un long arrosage, la sobriété des cultivateurs et l'extrême fertilité des rizières rendent les disettes impossibles. En 1815, sir Th. Raffles évaluait la population de Bali à huit cent mille âmes.

§ 7.

Arrosages du royaume de Siam.

Le royaume de Siam, resserré entre deux chaînes de hautes montagnes, n'est qu'une longue et spacieuse vallée au milieu de laquelle coule le Meïnam ou May-Nam. Cette vallée, longue d'environ 300 milles ou 483 kilomètres, est d'un aspect triste et monotone (2); périodiquement inondées pendant la saison des pluies, les débris de ses antiques forêts forment çà et là, au milieu des eaux, des massifs de verdure, jusqu'à ce que le fleuve rentre dans son lit. A droite et à gauche, les grandes crêtes qui séparent le royaume de Siam des États voisins étalent leurs belles forêts et leurs profondes aspérités (3). Près des berges du Meïnam, et dans un petit nombre de terroirs cultivés, on trouve une grande variété d'arbres fruitiers, tous étrangers à l'Europe, à l'exception de l'oranger et du citronnier. Les jardins les plus rapprochés des canaux sont peuplés par le palmier, le cocotier,

(1) *Nouv. Annal. des voyages*, VIII, 90.
(2) *Nouv. Annal. des voyages*, t. XXIX, 26, XXXIII, 55. 56.
(3) *Annales de la foi*, monseigneur Bruguères, miss. *Lettr.*, an 1831.

Digitized by Google

le sagou, l'aréquier, le muscadier, le giroflier, le cacaoyer, le cafier, le cannellier, l'arbre à thé, le poivrier, le tamarinier et bien d'autres encore, dont les produits enrichiraient les Siamois, si leurs cultures étaient plus intelligentes et plus étendues.

La vallée du Meïnam, comme celle du Gange, offrait à l'industrie agricole des ressources inépuisables. Il y avait place pour plusieurs millions de cultivateurs ; il y avait des eaux abondantes pour créer des irrigations aussi riches et aussi étendues que celles de Delhi, d'Agra, de Bénarès, de Luknow, de Patna et de Radjemal. Le sol, naturellement fertile, était périodiquement régénéré par les inondations du fleuve ; le bois de charpente était rapproché des bonnes terres, et les jonques pouvaient circuler sans obstacle dans les plus riches terroirs. Quelle qu'ait été, dans l'antiquité, la prospérité agricole de la grande vallée, elle est aujourd'hui beaucoup trop dépeuplée et dès lors mal cultivée. A surface égale, le pays n'a guère qu'un dixième de la population de France. Les Siamois s'écartent peu des rives du fleuve et des berges des canaux ; c'est un peuple aquatique, dont les maisons flottent le plus souvent sur des radeaux de bambous (1).

Plusieurs causes ont contribué à dépeupler une contrée chaude, vaste, fertile et facilement arrosable ; c'est la polygamie, c'est la grande multitude de talapoins (2) ou moines bouddhistes, c'est surtout un mauvais gouvernement. A Siam tout se fait au nom du roi, chef d'une monarchie féodale ; les richesses de la terre comme les profits du commerce, tout remonte vers le prince ou est absorbé par les nobles et par les mandarins. Il a fallu toute la ruse et l'énergique persistance des Chinois réfugiés, pour obtenir une part quelconque sur ces bénéfices. Cependant les Siamois portent la

(1) Fynlayson, *Relat. de la mission de Crawfurd.* Londres, 1825.

(2) Le missionnaire Bruguères, évêque de Capse, estimait, en 1831, que les talapoins formaient un quart de la population siamoise.

Digitized by Google

dénomination vulgaire de *thoë*, c'est-à-dire *libres ;* triste compensation accordée à des hommes qui naissent et meurent esclaves du roi et des nobles.

On fait descendre le peuple siamois d'une colonie de Birmans qui fonda l'ancienne capitale Juthia et que subjuguèrent plus tard les Mogols sortis des provinces chinoises. Une dynastie chinoise, fondée par Piatak en 1768, règne aujourd'hui sur le royaume de Siam ; depuis lors, les Chinois proscrits ou malheureux viennent chercher un refuge auprès d'un prince de leur race.

Le code siamois est encore un obstacle à la prospérité de l'agriculture ; peu de lois sont bonnes et beaucoup sont imparfaites (1). Le juge a toute facilité pour céder à la corruption, et au milieu de la démoralisation qui, de proche en proche, a gagné toutes les classes, la peine de mort est rarement appliquée. Cependant la guerre a dans ces belles régions un caractère atroce ; envahir un pays ou réprimer un mouvement séditieux, c'est dévaster, incendier et faire des esclaves. C'est ainsi que des peuplades malheureuses, capturées sur les frontières, se sont mêlées successivement avec le peuple indigène et ont jeté une confusion étrange dans la population siamoise : elle parle aujourd'hui vingt langues différentes.

Malgré tant d'entraves, l'irrigation s'est maintenue à Siam: il y a des canaux sur les rives du Meïnam, dans les vallées latérales, dans le voisinage des grands affluents, et surtout dans le delta. Il sort de ces terroirs privilégiés une masse énorme de produits, et principalement du riz, du sucre, du coton, du poivre, du tabac, du cardamome et quelques céréales (2). Dans plusieurs cultures, on fait usage des os exportés de la Chine, qui sont moulus et mêlés à d'autres engrais ; toutes nécessitent des rigoles d'arrosage. Placée entre le 14e et le 20e degré de latitude, la vallée du Meïnam serait

(1) *Annales de la foi*, monseigneur Bruguères, 1832.
(2) *Rapport* by Crawfurd. Bengale, 1822.

Digitized by Google

rebelle à toute culture, pendant la saison sèche, si l'eau dérivée ne venait journellement ranimer et développer la puissance de la terre.

Bankok a succédé à Juthia ou Siam, depuis l'invasion des Birmans, en 1767 (1). Cette nouvelle capitale est ceinte d'un canal navigable et assise sur les deux rives du Meïnam, à 27 milles (43 kilomètres) de son embouchure. Bankok a mérité le surnom de Venise de l'Inde par la multitude de ses maisons sur pilotis, et par ses milliers de canaux couverts de barques et de gondoles ; c'est un vaste bazar où tout est flottable, barques, maisons et boutiques.

Le Meïnam est l'une des plus belles rivières de l'Asie ; il a dans Bankok une profondeur moyenne de 12 mètres ; ses divers bras communiquent entre eux par des canaux navigables (2). Tout le pays environnant est couvert d'arbres fruitiers, c'est une forêt continue ; mais, à quelque distance de la ville, les arbres sont de plus en plus clair-semés, et bientôt les canaux seuls se déroulent dans les rizières jusqu'à la rencontre des canaux navigables. Ces communications sûres et faciles favorisent le déplacement des denrées et les entreprises commerciales.

Le palais royal de Bankok est protégé par trois enceintes ; il renferme un vaste parc appelé *Suam-Uthajam* ou *jardin de délices ;* le prince qui le fit planter avait la prétention d'offrir en petit une image de la terre. Dans ce parc, il y a donc une mer, des lacs, des îles, des vaisseaux, beaucoup d'eaux courantes, des champs cultivés, des temples, des bazars, des villages, et tout ce qu'une imagination bizarre pouvait grouper et faire exécuter. Les paradis persans occupaient plus d'espace et renfermaient des créations plus heureuses.

Les plus belles cultures sont dans le voisinage du fleuve ou près les berges des canaux qui traversent le delta. Chaque dérivation est aussi une voie navigable par laquelle s'écoulent

(1) *Travels.....* by capt. Burney. Lond., 1825.
(2) *Lettres édifiantes*, tome XXV, page 161.

Digitized by Google

les produits. Au delà sont des cantons vastes, souvent incultes, couverts de hautes herbes et entrecoupés par des bassins fangeux (1). L'industrie agricole est donc cantonnée à Siam; bien que soutenue par des bras laborieux, par un sol fécond et par des eaux intarissables, elle trouve partout des lois oppressives, des juges corrompus, une autorité despotique, des nobles avides, et tous les fléaux d'un gouvernement féodal, sans aucune de ses garanties. Cette industrie est donc forcée de lutter sans cesse et de tous côtés; de limiter ses travaux alors que la terre semble lui offrir de belles et faciles conquêtes. A quelle époque ont commencé ces luttes, l'histoire ne le dit point; mais tout fait présumer qu'elles ont une origine récente, car l'irrigation est une pratique fort ancienne dans le royaume de Siam. C'est l'antique héritage d'une race appauvrie et subjuguée par les Mogols, par les Birmans et antérieurement peut-être par d'autres peuples. La dynastie chinoise qui occupe le trône a dédaigné, malheureusement pour elle et pour le pays, les traditions et les pratiques agricoles de sa première patrie; elle a laissé l'antique race dans l'oppression. Dès lors Siam n'offrait à nos recherches qu'un très-médiocre intérêt. C'est pour nous une contrée intermédiaire placée entre deux grandes régions agricoles et séparant aussi deux races également recommandables par leur antiquité, par leur civilisation et par de grands travaux hydrauliques. Ces deux régions sont l'Inde et la Chine.

§ 8.

Arrosages dans l'empire annamite.

Nous venons d'atteindre les limites de l'antique Sérique,

(1) Le district de Chantabong, situé sur la côte orientale du golfe, mérite une exception. Ses vastes rizières produisent annuellement deux récoltes. *Annales de la foi*, num. 83, au 1842; *Lettr. du P. Ranfaing*, page 295-299.

Digitized by Google

région vaste et mystérieuse dont les produits, passant par tant de mains, alimentaient le luxe et la magnificence des princes indiens, et plus tard captivèrent les patriciens de Rome.

Mais deux grandes vallées et un immense développement de côtes sur lesquelles fourmillent plusieurs peuples commerçants et quelques milliers de barques séparent encore le royaume de Siam de la Chine proprement dite ; il est vrai que ces régions intermédiaires ont quelquefois été dépendantes ou tributaires de l'empire céleste. Au midi des montagnes de l'Yun-Nan et des fleuves du Kouang-Si, il y a des États qui tantôt ont subi l'influence victorieuse de la Chine, accepté ses institutions et obéi à ses délégués, et tantôt, las du joug et marchant isolément, ont cherché, par la révolte ou sur le champ de bataille, à consolider leur indépendance.

La civilisation chinoise a tracé dans ces États de larges sillons ; elle y a successivement importé son industrie agricole et manufacturière, son alphabet, ses monuments littéraires, l'immobilité de ses institutions et le secret de ses prodigieuses découvertes. Mais ni la conquête ni la civilisation n'ont pu aplanir les barrières imposées par la nature et celles que le temps avait élevées. C'est donc au delà des vallées du Maï-Kaung, du Donaï, du Hué et du Sang-Koï que sont les véritables limites de la Chine.

Avant de nous occuper des irrigations de la Chine, il importe donc de continuer nos recherches dans l'empire annamite, afin de les dégager de quelques détails qui plus tard pourraient distraire l'attention du lecteur et entraver notre marche.

1° Camboge.

Ce n'est qu'à la fin du XVIIIe siècle que l'empire d'Annam a surgi tout à coup et malgré de puissantes rivalités ; cet empire s'est formé par l'agrégation de trois anciens Etats alternativement tributaires les uns des autres : c'est

Digitized by Google

l'œuvre de l'habile et brave Gia-Long, dernier rejeton des rois de Cochinchine.

Le Camboge est séparé de la Cochinchine et du Tonkin par une longue chaîne de montagnes qui descend de l'Himalaya oriental et se prolonge jusqu'à la mer. Cet État n'est, en réalité, qu'un grand et magnifique bassin arrosé par le Menam-Kong ou May-Kaung. On compte en outre, dans le nouvel empire, quatre autres fleuves navigables (1).

Le Camboge est le plus ancien des trois États; il en est fait mention dans le Ramayan (2). Il fut asservi par Gia-Long, et ce prince fut puissamment secondé par l'évêque d'Adran, son premier ministre, lorsqu'il fallut donner à son empire naissant une organisation civile et militaire.

A la mort de Gia-Long, l'usurpateur Minh-Menh oublia les services des missionnaires en héritant de leurs œuvres. Après un règne de cinquante ans, une idée révolutionnaire germa dans la tête du despote; mais il mourut l'an 1841, à la veille d'usurper la propriété absolue du sol, pour le partager entre toute les familles, sous la condition de l'exploiter comme fermiers. Cette nouvelle loi agraire n'a pas été adoptée par Thiron-Tri, empereur régnant et fils aîné de Minh-Menh (3). Malgré ce pas rétrograde, le Tonkin est révolté, la guerre civile désole la Cochinchine, et les Kamehs, race aborigène du Camboge, après avoir massacré les chefs étrangers, luttent obstinément pour l'indépendance du pays (4).

Ainsi le sort de l'agriculture est souvent compromis dans l'empire annamite; mais, si des peuples envieux les uns des autres usurpent tour à tour une domination plus ou moins passagère, la terre, de son côté, a conquis un peu de liberté,

---

(1) Crawfurd, *Relation*, 1822; *Nouv. Annal. des voyages*, XXV, 210.

(2) Révérend C. Guzlaff, *Journal d'un séjour à Siam et Camboge*.

(3) *Annales de la foi*, mai 1841, n° 76, page 280, et mars 1843, n° 87, page 122.

(4) Révérend Guzlaff, *Journal*; *Annales de la foi*, n° 81, page 144-148.

Digitized by Google

et les champs arrosés enrichissent à la fois ceux qui les cultivent et ceux qui les protégent.

Dans le Camboge, la nature avait beaucoup fait pour en fertiliser le sol, et, dès les temps anciens, la main de l'homme avait façonné le pays et puissamment contribué à sa prospérité. Ces faits sont déjà attestés par le Ramayan.

L'État particulier de Camboge ne comprend qu'une grande et magnifique vallée parcourue par le May-Kaung, depuis la sortie des hautes sommités de l'Yun-Nan et du Laos jusqu'à son embouchure. Dans ce long trajet, le fleuve traverse d'abord des districts élevés que le cultivateur déserte, puis des terres basses que fertilisent les crues annuelles. La population afflue sur ces terres limoneuses et arrosées par de nombreux canaux ; elle y vit dans l'abondance, soit que le pouvoir central la protége, soit qu'elle l'oublie (1).

Il est cependant triste de penser qu'il existe des terroirs féconds au milieu desquels le cultivateur considère comme un bienfait le silence ou l'oubli du prince ; mais la terre est une bonne et robuste nourrice qui suffit à sa tâche, pourvu qu'on lui accorde un peu de sécurité.

Le May-Kaung, dans la partie inférieure de son cours, se divise en plusieurs branches, soit par l'effet incessant des inondations, soit que la main de l'homme ait, dans les temps anciens, divisé le volume de ses eaux pour modérer leur action. Un grand canal partant de la branche la plus méridionale du fleuve traverse et arrose le pays dans la direction du nord-est au sud-ouest, et va se jeter dans une autre branche que les besoins de l'irrigation ont fait canaliser (2) : le fleuve est également saigné sur la rive orientale. Il y a des canaux qui arrosent le terroir situé entre Mitho et Saïgong, et qui versent ensuite l'excédant des eaux dans d'autres canaux ouverts entre Saïgong et la côte.

---

(1) *Nouv. Annal. des voyages*, LXI, 123.

(2) Abel Remusat, *Descript. du royaume de Camboge*, par un Chinois du XIIIe siècle ; *Nouv. Annal. des voyages*, III, page 1.

Digitized by Google

Toute la partie méridionale du May-Kaung est un vaste delta couvert de canaux, de rigoles et de belles cultures. La ville de Camboge est au sommet du delta, dans un terroir parfaitement arrosé ; elle communique par des canaux avec toutes les branches du fleuve. Ses beaux monuments tombent en ruine ; le palais royal est désert ; tout dépérit, et il ne reste à Camboge que ses irrigations pour la préserver d'une décadence complète.

Saïgong, ville ancienne située au confluent des deux bras du Donaï, s'est considérablement embellie depuis quelques années ; elle communique au Camboge au moyen d'un canal navigable bordé de riches cultures. On exporte de Saïgong une grande quantité de produits agricoles et notamment du riz, du sucre, du coton, de la soie, du poivre, du bétel, de la cannelle et du cardamome (1). Sur une plate-forme dominant la ville et le terroir, est le tombeau vénéré de l'évêque d'Adran.

De tous les arbres cultivés dans l'An-Nam, le plus précieux est le cacoyer : il fournit à la fois un bois estimé et très-dur ; des feuilles de 5 à 6 mètres de longueur, pour couvrir les cabanes et faire des nattes ; des fleurs résineuses servant de flambeau ; des fruits offrant une boisson rafraîchissante et une nourriture saine ; un jus extrait de la noix, servant à assaisonner les mets et pouvant se convertir en huile à brûler ; enfin une coquille qu'on façonne gracieusement et de mille manières (2).

A une époque inconnue, mais reculée, il avait été creusé un grand canal entre Toung-Po et le royaume de Siam, pour faciliter la navigation ; mais ce canal, d'un cours très-sinueux, était depuis longtemps encombré de vase et de sable ; il n'était utilisé qu'au printemps : l'empereur en fit creuser

---

(1) *Asiatic journal*, août 1826 ; Purefoy, *Remarques sur la Cochinchine ; Nouv. Annal. des voyages*, XXXI[1], 338.

(2) *Annales de la foi ; Mém. sur l'Océanie*, juin 1841, n° 74.

Digitized by Google

un second plus profond et d'un cours plus direct. Le grand du royaume qui avait la direction des travaux fut disgracié pour avoir ménagé les jardins, les bois et les maisons des riches, au détriment des pauvres. Cette leçon, donnée par un despote, méritait d'être signalée ; elle prouve que, dans l'empire annamite, l'égalité des charges publiques, en fait d'arrosage, est une loi dominante (1).

2° Cochinchine.

La Cochinchine est une lisière de terre longue de 180 lieues, sur une largeur très-variable; elle est située sur le revers oriental de la chaîne de montagnes qui descend de l'Yun-Nan, sépare le Camboge du Tonkin et vient se perdre sur la plage de Don-Nay (2). C'était un pays inculte, trois cents ans avant l'ère vulgaire. Conquis par l'empereur Tsin-Chi-Hoang-Ti (3), qui le colonisa avec 500,000 Chinois, ce pays se révolta plus tard, et il y eut des rois indigènes, tantôt indépendants, tantôt tributaires. Dans toutes ses luttes, la Cochinchine trouva un appui dans ses richesses agricoles, dans son commerce et malheureusement aussi dans sa piraterie (4).

Ce nouvel État, appelé *Ling* par les indigènes, *Ngan-Nan* par les Chinois et *Annam* par les Européens, eut de bonne heure une population active, laborieuse et un peu remuante. L'an 806, le roi de Ling fonda la capitale Tching-Ching et, par corruption, Cochinchine. L'an 1471, Lyhao, roi de

---

(1) *Indo-Chinese-Gleaner*, 1821; *Nouv. Annal. des voyages*, XVII, 133.

(2) De Fortia, *Chine*, III, page 103.

(3) L'*Art de vérifier les dates* écrit Tché-Hoang-Ti. Cet empereur, célèbre à plus d'un titre, régnait vers l'an 214 avant J. C.; c'est lui qui construisit la grande muraille. *Art de vérifier les dates*, VIII, 376. — *Lettres édifiantes; Notice sur la Cochinchine*, t. XXV, page 149-251, et t. XL, page 120.

(4) *Lettres édifiantes*, t. XXV, page 251-269.

Digitized by Google

Tong-King (Tonkin), s'empara du Ling sans cesser d'être tributaire de la Chine. De nouvelles luttes séparèrent plus tard les deux États, et aujourd'hui les successeurs de Gia-Long, prince cochinchinois, règnent, du moins nominativement, sur le Tonkin et sur le Camboge.

Le gouvernement, que Ming Meng avait voulu rendre plus despotique encore qu'à Siam, est, dans la pratique, plus franc et plus doux ; il imite en partie celui de la Chine, mais il lui manque la stabilité qui caractérise le pouvoir dans l'empire céleste (1) : le pays a conservé ses anciennes lois, qui pour la plupart sont d'origine chinoise. Les luttes politiques, si fréquentes entre les deux États, n'ont pu effacer les souvenirs résultant d'une première conquête ; tout la rappelle : la religion nationale, les mœurs, les usages, les arts économiques et les pratiques agricoles. C'est la part de conquête dévolue à la civilisation chinoise sur la barbarie primitive du Ling (2).

La loi militaire oblige malheureusement les deux tiers de la population à rester sous les armes et à la disposition du prince ; avec une pareille loi et la prétention du chef de l'État de se croire maître absolu de la terre, il est étonnant que les Annamites se livrent à la culture du sol avec tant d'ardeur et de succès.

On suppose que la population est le produit de quatre races distinctes que le temps a mêlées et confondues entre elles ; mais, en réalité, on ne saurait en distinguer que deux, l'une envahissante et conservant le pouvoir, et l'autre subjuguée et s'humiliant sans cesse sous un gouvernement despotique et féodal : c'est à peu près le sort de tous les peuples de l'Asie et de l'archipel oriental.

L'administration de la justice a donc beaucoup à souffrir de la situation respective des deux races. Pressée entre des

---

(1) Crawfurd, *Embass. to Siam*, 1822.
(2) De Fortia, *Chine*, tome III, pages 119, 120.

Digitized by Google

prétentions diverses et exposée à des influences que la faveur et l'intrigue rendent si puissantes, la justice n'a guère conservé que des formes sages et régulières, et, sous ces apparences, elle est presque toujours vénale (1).

Le commerce de la Cochinchine, favorisé par le long développement de ses côtes, par ses belles rivières qui les sillonnent, par les produits agricoles et industriels de ses arrosages et de ses manufactures, a eu des époques très-florissantes; il continue d'exporter des quantités considérables de riz, de sucre, de soie, de coton, de poivre, de cannelle et de cire. Le riz abonde surtout dans la province méridionale de Don-Nay ; c'est le grenier du royaume.

Les Cochinchinois ne lisent guère que les livres venant de la Chine. C'est dans le culte abâtardi de Bouddhah et de Confucius qu'ils ont puisé le culte des ancêtres (2).

On a beaucoup exagéré la population de la Cochinchine; selon Crawfurd, elle n'était, en 1822, que de 5 millions (3); selon Chaigneau, au contraire, elle serait de 15 à 20 millions, et même, selon d'autres voyageurs, elle monterait à 23 millions (4). La beauté du climat, la fertilité du sol et une vie facile et économique tendent, il est vrai, à peupler rapidement le pays; mais la guerre enlève trop de bras, et les périodes de repos sont rares.

Malgré les nombreuses entraves résultant d'une organisation vicieuse, d'un mauvais gouvernement et d'une mauvaise administration de la justice, l'irrigation a toujours eu assez de puissance pour protéger l'agriculture. Les montagnes qui longent continuellement la côte, quelquefois à une

---

(1) *Asiatic journal*, août 1826; Purefoy, *Remarques sur la Cochinchine*.

(2) *Nouv. Annal. des voyages*, LXII, an 1829, page 215.

(3) Crawfurd, *Embass. to Siam*, 1822.

(4) « Le pays est très-peuplé; sur un espace de terrain égal à l'étendue « de votre paroisse, on trouverait au moins quatre-vingt à cent mille « âmes. » *Lettre* du missionn. Charrier; *Annales de la foi*, n° 91, page 504.

Digitized by Google

faible distance, renferment des sources abondantes qui sont dirigées sur les terres en pente. En outre, les canaux sont à peu près affranchis de l'entretien coûteux des ouvrages d'art. Des travaux faciles et de peu d'importance suffisent pour amener l'eau à de grandes distances, et tout champ qui s'arrose est d'une grande fertilité. « La terre produit presque « sans culture, dit l'abbé Charrier ; outre la double moisson « de riz blanc, jaune ou rouge, les indigènes font beau- « coup d'autres récoltes moins importantes. Le froment « semé en novembre est mûr à la fin de janvier. Chaque « saison a ses fruits ; l'hiver même a les siens (1). »

Parmi les onze provinces dont se compose la Cochinchine, il y en a plusieurs qui sont favorisées par de grands cours d'eau ; celle de Don-Nay ou Dongnaï, dont Saïgong fait aujourd'hui partie, est sans contredit la plus importante. C'était autrefois un petit royaume ayant des plaines vastes, unies, extrêmement fertiles et coupées dans tous les sens par des canaux dérivés du Saïgong. La ville de Don-Nay est ruinée ; mais la population s'est réfugiée dans un grand nombre de villages situés sur les coteaux et dans des positions agréables. La richesse de plusieurs terroirs atteste l'activité et le bien-être de ceux qui les cultivent.

La province de Nha-Trang, située au nord-est du Don-Nay, est abondamment arrosée ; la ville de même nom est sur le bord d'une grande rivière que de nombreux canaux diminuent sensiblement. Une vallée de 32 kilomètres de longueur sépare la capitale du port situé sur la côte ; cette vallée, large d'environ 3 kilomètres, est couverte de jardins potagers, de bosquets, de riches cultures et de rizières. L'irrigation remonte assez loin dans les vallées latérales.

Hué, capitale d'une province et de tout le royaume, est située sur un fleuve navigable, à 4 lieues de son embouchure et au centre d'une vaste plaine ; un grand nombre de ca-

(1) Abbé Charrier, *Annales de la foi*, novemb. 1843, n° 91, page 504.

Digitized by Google

naux dérivés du fleuve coupent la ville en plusieurs quartiers et rendent l'usage des bateaux indispensable pour aller d'un point à un autre. Un fossé profond, de 3 lieues de longueur et rempli d'eau entoure la ville. Les maisons sont généralement placées entre cour et jardin; cela suppose partout des eaux courantes et des arrosages urbains très-multipliés; mais que sont de pareils besoins à côté d'un fleuve qui a plus de 500 mètres de largeur devant la capitale? White et Fynlayson ont admiré et décrit Hué.

La culture du riz est la plus étendue et la plus nécessaire; il y a des rizières dans l'intérieur de la ville et jusque dans la cour des prisons (1). On sème trois espèces de riz dans les bas-fonds ou sur les terres qui s'arrosent régulièrement; deux autres espèces sont semées dans les terres hautes, sèches et froides (2), après un seul labour. Ces dernières espèces portent la dénomination de riz sec et ne restent que trois mois en terre; M. Poivre tenta, en 1750, de les acclimater dans l'île de France. Les rizières qui s'arrosent exigent plus de travaux; les buffles remplacent avantageusement les bœufs pour labourer des sols boueux et tenaces. L'emploi des machines pour élever l'eau d'arrosage est inconnu dans la Cochinchine; presque partout l'eau abonde, et la pente générale du pays vers l'est permet de la conduire économiquement dans toutes les parties du terroir : ceci est un grand bonheur pour la Cochinchine, où les associations pour opérer ou entretenir de grands ouvrages seraient impossibles, puisque la loi est mobile comme la volonté du prince, et que la propriété n'est pas inviolable.

---

(1) *Annales de la foi*, novembre 1843, n° 91, page 527.

(2) Le P. Horta constata, en 1766, que la température du Tonkin, situé plus au nord que la Cochinchine, était de 4 degrés Réaumur, au mois de janvier, pendant que le riz sec de la montagne sortait de terre et végétait rapidement. *Lettres édifiantes*, tome XXV, page 242.

Digitized by Google

3° Tonquin.

Les princes du Tonquin (1), tourmentés par une jalousie héréditaire contre ceux de la Chine, compromirent, à toutes les époques, la prospérité matérielle du pays, le repos des populations, le bon emploi des richesses territoriales, la réforme des lois et les forces nationales. La Chine profita quelquefois de ces luttes acharnées pour asservir les deux pays; mais, lorsque le temps avait fait oublier les grandes calamités, lorsque les cultivateurs avaient rétabli les arrosages, lorsque la terre avait produit de nouvelles richesses, enfin lorsque l'esprit national, en se réveillant, osait compter le petit nombre de Chinois qui maîtrisaient le pays, un chef s'élevait et prononçait le cri de guerre. C'était tantôt un prince longtemps oublié dans la foule, ou bien un soldat de fortune; parfois même, c'était une femme enthousiaste et résolue. Le peuple courait aux armes, l'agriculture prêtait ses bras, et les Chinois étaient de nouveau chassés du Tonquin. C'est dans les annales chinoises, remarquables par l'exactitude des faits et par l'authenticité des dates, qu'il faut étudier la constance de ces luttes et l'origine d'un peuple qui était encore barbare trois siècles avant l'ère vulgaire.

Conquis vers l'an 200 avant J. C. par l'empereur Ou-Ti, qui le divisa en trois gouvernements, le Nan-Chao ou Tonquin des modernes changea de dénomination en 679, et s'appela Gan-Nan (2); à cette époque, la possession du Gan-Nan était si ruineuse, que les Chinois la considéraient comme un des quatre fléaux de l'empire (3). D'antiques invasions,

---

(1) L'orthographe de cette dénomination est très-variable. On écrit Tong-King, Tongkin, Tounquin, Tunquin, etc.

(2) *Lettres édifiantes*, t. XXVI, page 2.

(3) Les pays considérés comme les fléaux de l'empire étaient le Thibet, les Etats d'Igour, les hordes turkes et le Gannan; ils désolèrent l'empire sous la dynastie des Tang.

Digitized by Google

renouvelées dans les temps historiques, avaient laissé dans le Gan-Nan les débris de races éparses, ayant chacune des familles illustres et des princes déchus (1); ces races et ces familles se disputèrent tour à tour le pouvoir. La dynastie des Ly, plus heureuse que les précédentes, régna pendant deux cent vingt-deux ans (2); l'an 1257, les Tartares, déjà maîtres de la Chine, subjuguèrent le Gan-Nan; les habitants se révoltèrent sous Koublay (an 1287), et cet empereur livra tout le pays au pillage. On savait que le Tonquin était riche, et les Tartares accoururent en foule; mais les montagnards avaient entendu les cris de détresse de leurs ennemis habituels de la plaine, ils vinrent à leur secours, et les Tartares de Koublay furent refoulés dans la Chine (an 1294).

L'an 1335, le Gan-Nan, alors tributaire de la Chine, comptait cinquante-deux villes du premier ordre, et deux cent dix-neuf villes du second et du troisième ordre. L'an 1407, l'état du pays, présenté à l'empereur et déposé aux archives impériales, offrait les résultats suivants (3) :

312 ouans (4) de familles ou 3,120,000 familles; en supposant chaque famille composée de six membres, c'est environ 18,720,000 âmes.

23 ouans et 5,900 bœufs, chevaux et éléphants, ou 235,900 bêtes.

1,360 ouans ou tans de riz; le tan est de 120 livres chinoises; c'est environ 1,632,000,000 de livres de riz.

8,670 barques et un immense approvisionnement d'armes dans les arsenaux.

Tout cela fut inventorié dans le Gan-Nan, après quarante années d'usurpation, de guerres et de désastres; l'on ne comprit point dans l'état tous les autres produits de la terre et les richesses mobilières. Avec une agriculture aussi puis-

---

(1) *Lettres édif.*, t. XXV, page 19-93.

(2) La dynastie des Ly commença à régner l'an 1018; elle compte huit princes.

(3) *Notice sur le Tonquin; Lettr. édif.*, XXV, 24, 38, 39.

(4) Le mot chinois *ouan* exprime le nombre de *dix mille*.

Digitized by Google

sante, le pays fut bientôt en mesure de recommencer la guerre : elle se perpétua entre deux grandes familles qui se disputèrent constamment le pouvoir. En 1750, les Mo et les Ly luttaient encore et divisaient le Tonquin (1).

Le Tonquin est un des plus beaux pays du monde par son étendue, il égale la moitié de la France, mais il la surpasse par la fertilité du sol, la variété des sites (2), l'abondance des eaux dérivées et le grand nombre de ses rivières navigables, et par la masse des produits agricoles qu'il exporte annuellement. En outre, le climat est doux, le ciel magnifique, et les arbres gardent leurs feuilles toute l'année. Les cultures y sont très-variées, et six espèces de riz, y compris le riz sec des montagnes, mettent les habitants à l'abri des disettes (3).

Il n'y a qu'une ville dans le Tonquin, mais on y compte plus de vingt mille villages, ayant chacun une population moyenne d'environ mille habitants (4). Cette complète dissémination des Tonquinois dans toutes les parties du pays prouve qu'ils sont principalement cultivateurs. Dans tous les villages, les maisons sont séparées entre elles par des jardins et par des vergers.

Le riz est la nourriture ordinaire des Tonquinois. La récolte de soie est très-abondante; mais sa qualité est moins estimée que celle de la Chine, du Bengale et de l'Italie (5). On cultive, en outre, deux espèces de canne à

---

(1) Le pouvoir fut longtemps partagé entre le roi, sous le nom de *dova*, et les successeurs d'un habile général, sous le titre de *chova*. Cette division du pouvoir fut fatale au Tonquin ; Gia-Long en fit la conquête et le réunit à l'empire annamite. Minh-Menh est décédé, en 1841, souverain du Tonquin. Mais sous Thiron-Tri la révolte gronde, et elle fait présumer de nouvelles secousses. *Annales de la foi*, monseigneur Retord et Masson, nos 76 et 81, pages 144, 148.

(2) *Annales de la foi*, mars 1843, n° 87, page 146.

(3) P. Horta, 1766; *Lettr. édif.*, XXV, page 241.

(4) P. Marette, 1833, *Lettre sur le Tonquin; Nouv. Annal. des voyages*, t. LXI.

(5) *Lettr. édif.*, XXV, 163; P. Chorrier, *Nouv. Annal. des voyages* LXVII, 42-48, an 1833.

Digitized by Google

sucre (1), plusieurs espèces de millet, le maïs, les patates, les ignames, le thé, l'indigo, le safran, le poivrier, l'arbre à vernis, l'oranger, le bananier, et quelques plantes légumineuses et tinctoriales.

Le Sang-Koï, l'un des cinq fleuves annamites, descend des montagnes de l'Yun-Nan, traverse le Tonquin et se jette dans le golfe par plusieurs embouchures; deux branches, séparées à leur extrémité méridionale par 20 lieues de terres arrosées, forment les limites extrêmes d'un vaste delta. Ké-Cho ou Ketcho est au sommet du delta et à 30 lieues environ de la mer (2) : c'est une ville immense, riche, commerçante et très-peuplée; son terroir est uni, très-étendu et parcouru en tout sens par des canaux d'irrigation. Plusieurs de ces canaux pénètrent dans la ville, alimentent les étangs, les jets d'eau et les jardins du palais royal; d'autres circulent dans les rues, au milieu des places publiques, et arrosent les jardins des particuliers (3). Le Sang-Koï, que Crawfurd appelle *Tong-King*, est donc la grande artère de l'Annam septentrional; il cède à l'agriculture un immense volume d'eau distribuée dans des milliers de rigoles, et il fournit au commerce une voie toujours ouverte pour l'exportation des riches produits du sol.

Dans le delta, toutes les branches du fleuve communiquent entre elles par des canaux navigables et servant aussi à arroser les rizières; il sort une masse énorme de produits de ces terres basses, limoneuses et périodiquement fertilisées par les débordements. La culture du coton alterne quelquefois avec celle du riz, et dans ce cas elle remplace la seconde récolte usitée dans les rizières.

---

(1) Le sucre est transporté au port de Fai-Fo et vendu au prix moyen de 15 fr. le quintal du pays, équivalent à 73 kilogrammes ou 150 livres poids de marc. On exporte annuellement quarante mille tonneaux de riz, le tonneau pesant 2 milliers.

(2) De Fortia, *Chine*, III, pages 351, 352; Grosier, *Chine*, I, 368.

(3) Crawfurd, *Relation*, an 1822.

Digitized by Google

L'irrigation est, dans le Tonquin, d'une origine bien moins ancienne que dans plusieurs régions de l'Asie méridionale; c'est probablement une pratique importée par des Chinois expatriés dans le Gan-Nan deux siècles avant l'ère vulgaire.

Il importe de ne pas perdre de vue dans quelles circonstances et avec quelles entraves l'irrigation s'est acclimatée dans le Tonquin; elle a toujours eu contre elle un gouvernement despotique exposé aux révolutions; un recueil de lois pour la plupart étrangères et interprétées selon le caprice du prince, et avec tout cela des impôts exorbitants; mais, d'autre part, il est un usage fort ancien et toujours respecté, sous lequel s'est abrité le peuple, et surtout les cultivateurs. Le roi nomme, il est vrai, à tous les emplois publics; mais son droit s'arrête avec la désignation des thons ou chefs de district. C'est le peuple qui nomme les chefs des villages; ainsi l'avait déjà prescrit Menou, et après lui ceux qui marchèrent sur les traces de ce grand organisateur de l'Inde. Cette demi-indépendance concédée à la commune; ce droit, accordé à tant d'intérêts circonscrits, de se régler en dehors du pouvoir central; le privilége d'élire le chef local exercé par tous les membres actifs de la communauté, en présence des agents du fisc et d'une nuée de mandarins; tout cela fait supposer, dans le Tonquin, une certaine indépendance agricole et l'existence d'associations régulières pour l'usage des eaux. Ce n'est pas ici une supposition hasardée; nous savons, par les missionnaires, ces patients et véridiques observateurs, que l'agriculture est honorée dans le Tonquin, conformément au quatrième livre de Li-Ki, ou mémorial de Confucius. Tous les ans, le prince se rend, avec toute sa cour, au temple de l'agriculture; devant le temple est un champ avec plusieurs charrues attelées. Le prince trace publiquement trois sillons en allant et trois au retour; les mandarins de haut grade en tracent immédiatement cinq, et les courtisans admis à la fête en tracent neuf. Cette fête était tombée en désuétude depuis près d'un siècle; elle a été rétablie en 1832 par l'empereur Minh-Menh.

Digitized by Google

Les annales du Tonquin prouvent une longue constance à lutter contre les Chinois et contre tous les peuples voisins. A toutes les époques, les pillages, les incendies, les tributs de guerre ont désolé le pays sans jamais l'épuiser. La conséquence de ces faits est que le Tonquin possède, depuis vingt siècles au moins, de grandes ressources agricoles et commerciales, et un système d'irrigation assez puissant pour résister aux plus grandes calamités.

IMPRIMERIE DE Mme Ve BOUCHARD-HUZARD, RUE DE L'ÉPERON, 7.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

DE LA DEUXIÈME PARTIE.

Pages.

Rapport de M. le vicomte Héricart de Thury, lu à la Société royale et centrale d'agriculture. 3

DEUXIÈME PARTIE.

Arrosages de l'Hindostan et des vallées du Gange.

CHAPITRE PREMIER.

Arrosages de l'Hindostan.

§ 1er. Ancienneté de l'arrosage dans l'Inde. 33
§ 2. Arrosages du petit Thibet et des hautes vallées du Sindh et du Setledje. 73
§ 3. Arrosages du Sindh. 81
§ 4. Arrosages dans les hautes vallées du Gange et du Djamnah. . 89
§ 5. Arrosages de la vallée du Djamnah. 100
§ 6. Arrosages de la vallée du Gange. 109
§ 7. Arrosages du Népal. 128
§ 8. Arrosages du Thibet et du Bhoutan. 131
§ 9. Arrosages du Radjapoutana. 138
§ 10. Arrosages du Guzurat. 155

Digitized by Google

Pages.

§ 11. Arrosages dans la province de Cutch. 163
§ 12. Arrosages du Décan septentrional. 165
§ 13. Arrosages du Décan méridional. 182
§ 14. Arrosages de Carnate. 193
§ 15. Arrosages de la Taprobane ou Ceylan. 211

CHAPITRE II.

Arrosages de l'Assam et pays limitrophes.

§ 1er. Arrosages de l'Assam, le Djynta, le Sillet, l'Hiroumba, le Tippérah, le Chittagong, l'Aracan et Manipour. 228
§ 2. Arrosages dans le royaume d'Ava. 238
§ 3. Arrosages des provinces birmanes cédées à l'Angleterre. . . 247
§ 4. Arrosages de la presqu'île de Chryse, aujourd'hui Malacca. . 250
§ 5. Arrosages de l'île de Sumatra. 253
§ 6. Arrosages de l'île de Java. 255
§ 7. Arrosages du royaume de Siam. 265
§ 8. Arrosages dans l'empire annamite. 269

FIN DE LA TABLE DE LA DEUXIÈME PARTIE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google